This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

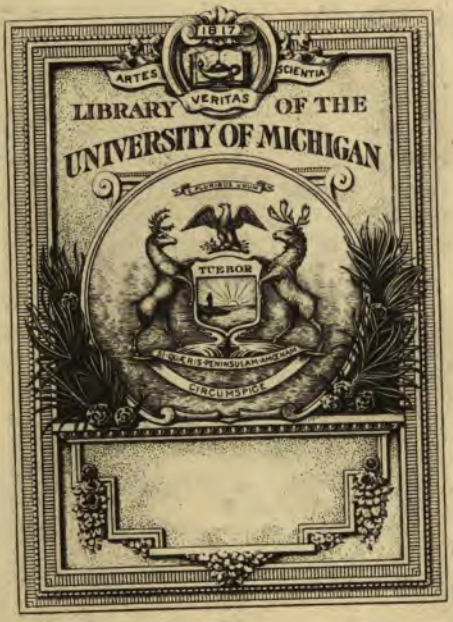
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

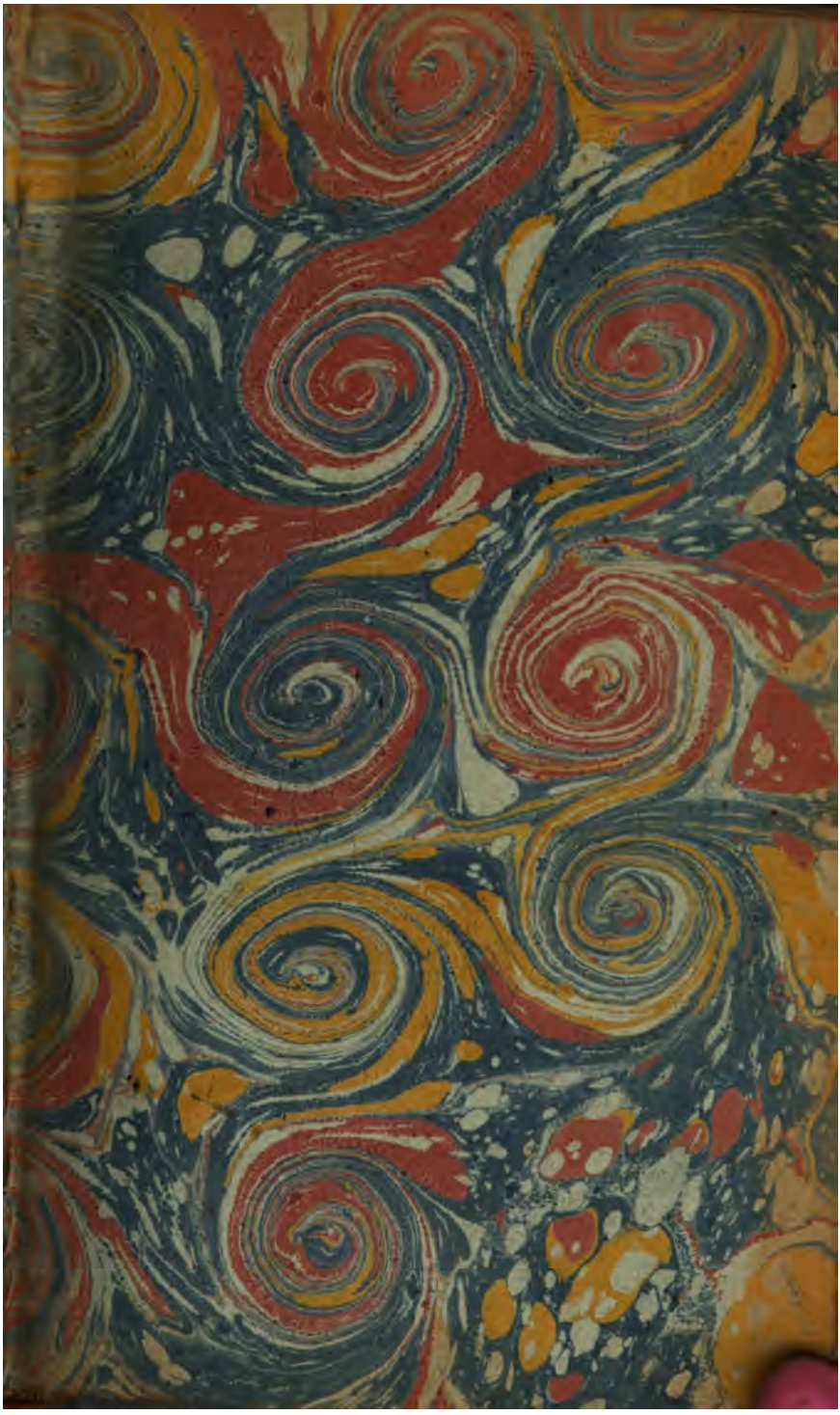
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

CABINET DE LECTURE
DE
PILTAN Libraire,
Rue des Sts-Pères, n. 31, à Paris.



THE GIFT OF
Class of 1920



VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'EGYPTE ET LA PERSE.

TOME V.

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE,

Fait par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République;

PAR G. A. OLIVIER,

Docteur en Médecine, membre de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, des Sociétés philomatique et d'Histoire naturelle de Paris; associé correspondant de la Société linnéenne de Londres, de la Société d'émulation du Var, de la Société libre d'Agriculture, Commerce et Arts du Doubs, de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Nanci, etc. etc.

AVEC ATLAS.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1807.

DR
425
.049
v.5

Class of 1920
Aux Amateurs
6.29.54
88012

AVIS DU LIBRAIRE.

M. Olivier a suivi, dans la publication des différentes parties de son Voyage, le plan qu'il avait annoncé par l'*Avant-Propos* qui est à la tête du premier volume. Les deux premières parties, qui sont dans les mains du public, traitent de l'Empire othoman, de Constantinople, des îles de l'Archipel, de celle de Crète, de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie. Depuis long-tems ces contrées fixent les regards des hommes éclairés, et elles offrent presque toutes, surtout dans les circonstances actuelles, plus d'un genre d'intérêt. A cet égard, l'auteur n'a rien laissé à desirer pour la curiosité et l'instruction, soit sous le rapport de la politique, soit relativement aux sciences et aux arts, etc. Nous en pouvons dire autant de la troisième et dernière partie que nous mettons au jour, et qui termine le voyage que M. Olivier

avait entrepris, il y a quelques années, par ordre du Gouvernement.

Cette troisième partie est consacrée à la Perse et à l'Asie mineure. Nous avons plusieurs ouvrages très-estimés sur cette dernière contrée. Il n'en est pas de même de la Perse, dont la situation présente réclame peut-être à un plus haut degré l'attention du lecteur, après tant de révolutions dont elle a été le théâtre. Depuis un demi-siècle il n'a paru aucun écrit important sur ce royaume, si florissant au dix-septième siècle, au rapport des voyageurs les plus accrédités. Les auteurs du siècle dernier qui en ont parlé, ne vont guère au-delà de la mort de Nadir-Chah, si célèbre sous le nom de *Tahmas-Kouli-Khan* : aussi n'est-ce que dans les deux volumes que nous publions aujourd'hui, que l'on puisera des renseignemens aussi nombreux qu'authentiques sur la suite des révolutions de la Perse après la mort de ce conquérant.

Cependant, pour ne rien laisser à desirer, M. Olivier remonte au règne de Chah-Hussein, qui succéda paisiblement à son père en 1694. Il avait des qualités estimables; mais la faiblesse de son caractère le perdit, et amena la première révolution, qui le précipita du trône. Elle fut due à l'invasion des féroces Afghans en 1722, et depuis cette époque jusqu'en 1798, que Fétah-Ali-Chah, actuellement régnant, a pris les rênes du gouvernement, on ne voit, à quelques intervalles près, qu'une suite de catastrophes sanglantes qui désolèrent une des plus belles contrées de l'Asie. Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur ces scènes d'extermination; elles sont consignées dans l'ouvrage même, auquel nous renvoyons.

Le tableau énergique que l'auteur retrace de ces tems désastreux ne lui fait point perdre de vue tout ce qui peut intéresser le lecteur sur les mœurs, les coutumes, l'agriculture, le commerce, les

finances, l'état militaire et maritime, les sciences et les arts, l'histoire naturelle, etc. ainsi que sur l'administration de la Perse. Il fait un parallèle entre les Turcs et les Persans, qui, malgré leur voisinage et leurs fréquentes relations, offrent un contraste frappant dans leur costume, leurs habitudes, leurs usages, etc.

Dans cette même partie que nous publions, on lira des détails curieux sur les Arabes du Kermesir, ceux du désert de l'Arabie, etc., sur les Curdes, les Turcomans, les Tartares Ouzbeqs et Lezguis, et d'autres peuples qui ont joué un rôle plus ou moins actif dans les troubles de la Perse.

M. Olivier aurait pu donner quelques particularités sur Fétah-Ali-Chah; mais les renseignemens qu'il s'est procurés sur ce prince ne lui ont pas paru assez authentiques pour être insérés dans un ouvrage où il a pris constamment la vérité pour guide. Il s'est contenté de nous

donner exactement son origine, et de nous mettre sur la voie des espérances que les Persans ont dû concevoir en voyant Fétah-Ali-Chah sur le trône des Sophis. « Il paraît, dit M. Olivier, avoir » gouverné jusqu'à présent la Perse avec » justice, et avoir déployé, tant au dedans » qu'au dehors, toute l'énergie qui con- » vient à sa position. »

Les papiers publics nous ont entretenus de plusieurs succès que les armes de Fétah-Ali-Chah ont obtenus depuis quelques années. Tout récemment ils ont annoncé l'arrivée d'un ambassadeur persan près de sa majesté l'Empereur et Roi. Quand cette démarche du Sophi de Perse ne serait qu'un juste hommage au génie transcendant qui nous gouverne, elle ne pourrait que faire bien augurer de la sagacité du monarque asiatique.

Au surplus, les réflexions de M. Olivier ne sont point démenties par les détails qui viennent d'être consignés dans plusieurs journaux.

Dans une note extraite des papiers allemands, et insérée dans le *Journal de l'Empire*, on lit ce qui suit :

« Fétah-Ali-Chah est âgé de trente-six » à trente-sept ans (1) : il est d'une belle » taille, et sa figure inspire le respect; il » a l'esprit droit, un jugement très-sain » et beaucoup de pénétration. Ses manières sont affables et gracieuses : il aime » beaucoup les femmes, les chevaux, la » guerre et la chasse; il a plusieurs enfans. Son fils aîné, Abbas-Mirza, est » son lieutenant-général à Érivan. Le » conseiller de ce dernier est Mirza-Chaty (2), homme très-instruit. Le » grand-visir se nomme Mirza-Riza : il » est constamment près de son maître à » Téhéran; il a la réputation d'un minis-

(1) M. Olivier estime que ce prince a quelques années de plus.

(2) Le titre de *Mirza* ne se met après le nom propre que pour les fils du Souverain et les princes de son sang. Pour les grands et les savans qui sont honorés de ce titre, il se met avant leur nom, comme ici *Mirza-Chaty*.

» tre accompli. Fétah-Ali-Chah exerce
» dans ses États la justice la plus rigou-
» reuse : il en est de même de la police :
» l'ordre règne dans les villes, la sûreté
» dans les rues, la discipline dans les ar-
» mées. Ses troupes sont nombreuses,
» et composées d'hommes vigoureux et
» pleins d'ardeur; mais elles ne connais-
» sent point la tactique européenne. Le
» général persan, Achal, cherche à l'in-
» troduire dans son armée. Tous les actes
» publics, à la cour de Perse, doivent être
» en langue persane, quoiqu'on y parle
» ordinairement turc. La langue du bas
» peuple est le curde (1). En Syrie et dans
» d'autres contrées du Levant, on ne doit
» se montrer que dans le costume du pays.
» En Perse, il est avantageux de paraître
» en costume européen (2). C'est seule-
» ment en voyage que les étrangers s'as-
» treignent à porter l'habit persan, pour

(1) Chez les tribus curdes seulement.

(2) En général, il est plus sage d'adopter le costume du pays.

» ne pas trop attirer sur soi les regards du » peuple. »

Une nouvelle note qui a paru dans le *Journal de Paris*, peu de jours après celle que nous venons de transcrire, parle encore d'une manière plus satisfaisante de la Perse et de son monarque. Nous la donnons ici en son entier.

Notice sur l'état actuel de la Perse.

« Fétah-Ali-Chah, en succédant à son oncle, le fameux eunuque Méhémet-Chah, trouva son Empire encore agité des secousses qui avaient suivi la mort de Tahmas-Kouli-Khan. La Bactriane et la Médie ne lui obéissaient qu'à demi; son frère Hussein-Khan se constituait en état de rebellion, et le premier ministre de son prédécesseur paraissait vouloir le trahir.

» Par une conduite à la fois sage et vigoureuse, et par des mesures sévères, il sut appaiser les troubles, reconquit le

Khorassan, parvint à faire reconnaître partout son autorité, et régna paisiblement sur toute la Perse ; il prit en otage un certain nombre des gens les plus considérables et qui avaient le plus d'influence sur les diverses provinces : ces otages sont encore retenus dans la capitale, et astreints à se présenter journellement devant le roi, dont ils forment ainsi une partie de la cour. Le gouvernement les rend responsables de la moindre atteinte qui pourrait être portée à l'ordre public dans leurs provinces respectives : aussi la plus grande tranquillité règne-t-elle à présent en Perse ; les ordres du prince y sont ponctuellement exécutés ; le voyageur peut la traverser avec sécurité ; il n'a plus à redouter les bandes errantes d'Arabes, de Curdes, de Chahsewens et d'autres peuplades qui désolaient jadis le pays, et qui sont encore aujourd'hui l'effroi des campagnes de la Natolie turque. La juste sévérité du Sophi actuel a inspiré à ces no-

mades une crainte salutaire ; ils ont repris la vie pastorale ; et lorsque l'hiver les oblige à venir chercher un asyle dans les villages, ils y vivent paisiblement, et paient un tribut au trésor du prince. Il a su habilement tirer parti de l'activité et de l'inquiétude naturelle à ces peuples, en les employant dans ses expéditions militaires ; ils composent actuellement une grande partie de son armée.

» D'un autre côté, les campagnes, débarrassées de ce fléau, commencent à refleurir ; les villages se repeuplent, les villes s'embellissent, et les peuples jouissent en paix du fruit de leurs travaux et de leur industrie.

» La dynastie régnante paraît solidement établie sur le trône, et n'avoir rien à redouter que de l'invasion des Russes. Le roi gouverne avec fermeté ; il compte sur le dévoûment de ses peuples, et particuliérement de ceux du Mazanderan ; et c'est pour rester près d'eux qu'il préfère au séjour de toute autre ville celui

de Téhéran, où leur appui et des fortifications le rassurent contre toute entreprise ennemie.

» Les visirs ne sont point, en Perse, investis de toute l'autorité du prince, et en quelque sorte en possession du gouvernement, comme c'est l'usage dans l'Orient. Le Sophi actuel dirige tout par lui-même ; ses visirs sont chargés de l'exécution et des détails des affaires, et passeraient en tous pays pour des ministres habiles.

» On voit souvent, à Téhéran, des ambassadeurs du Candahar, de Cachemire, des Ouzbeqs et d'autres États de l'Asie, sur lesquels le Sophi paraît exercer une grande influence.

» Les Persans font aujourd'hui un commerce important avec ces divers États, et surtout avec l'Inde. Il part continuellement des caravanes pour Caboul, Delhi et Gehanabad (Seringapatnam). Plus de vingt mille Indiens sont habituellement répandus dans les bazars de la capitale ;

ils témoignent tous un extrême mécontentement des Anglais ; ils se plaignent avec amertume des exactions de la compagnie des Indes, de ses douanes, des impôts exorbitans qu'elle perçoit sur toutes les espèces d'objets, et sous tous les prétextes.

» Comme le sol de la Perse n'est pas assez riche pour fournir aux besoins réels et factices de ses habitans, ils sont obligés d'avoir recours à leur industrie, et de s'adonner beaucoup au commerce. Indépendamment des relations dont il vient d'être parlé, ils ont des communications directes et fréquentes avec Samarcand, Bokhara et le Thibet. S'ils n'en conservent pas avec la Chine, c'est que la secte d'Ali a cessé d'y être tolérée. Au reste, les communications avec la Géorgie n'ont pas été interrompues par la guerre contre les Russes ; les caravanes vont et viennent de Tiflis, et la mer Caspienne est couverte, comme en tems de paix, des vaisseaux des deux nations.

» Les revenus du Sophi, fondés en grande partie sur le commerce avec les nations voisines, s'élèvent, les troupes payées, à près d'un million de tomans (25,000,000 fr.). L'abondance du numéraire est très-grande, et son titre si élevé, que le gouvernement a été obligé de prendre des mesures pour en empêcher l'exportation.

» La quantité de troupes que le roi peut mettre sur pied serait difficile à évaluer avec exactitude; mais il est certain qu'elle esttrès-considérable. Chaque soldat reçoit 15 ou 20 tomans à l'époque de la revue annuelle.

» Les soldats cavaliers et fantassins sont tenus de se fournir d'armes, de chevaux et de montures pour porter leurs bagages : ils sont armés d'une manière assez légère, et fort appropriée au service militaire; ils ne marchent jamais que de nuit, à la clarté d'une multitude de flambeaux et au son d'une musique bruyante.

» Le Persan est particuliérement doué d'un esprit de curiosité qui le porte à rechercher les choses utiles et à apprécier les idées nouvelles ; il est essentiellement tolérant et poli envers les étrangers, et accueille les Européens surtout avec un empressement fondé sur l'opinion qu'on a, dans toute l'Asie, de la supériorité de leurs lumières. Il y a dans la nation beaucoup de haine contre les Russes, et de mécontentement contre les Anglais : ces derniers n'ont offert au Sophi leur médiation pour terminer ses différends avec la Russie, que dans l'intention de le tromper ; et là, comme en Europe, les Anglais n'ont cessé de répandre de l'or pour fomenter la continuation d'une guerre utile à leurs vues. Ils avaient envoyé Manesti avec une mission dont l'objet apparent était d'obtenir un port sur le golfe Persique ; mais on sait que cet envoyé a fait passer plusieurs sommes d'argent en Géorgie. Il ne rougissait pas de dire : *Tout cela ne nous*

coûte rien, c'est la dépouille de Tippoo. »

On trouve, page 284 du tome V, lignes avant-dernière et dernière, cette observation au sujet de la Perse : *Il y a dans toutes les villes des moulins à eau et* A SANG. Comme cette dernière expression peut n'être point familière à plusieurs de nos lecteurs, nous croyons devoir l'expliquer ici. Dans nos départemens méridionaux on fait usage de quatre sortes de moulins : des moulins à vent et à eau, dont l'agent est clairement indiqué; des moulins à bras, mus par des hommes, et enfin des moulins *à sang*, mus par des animaux, tels que les chevaux, les mulets, etc.

VOYAGE

VOYAGE
EN PERSE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bagdad. Portes médiennes. Mont Zagros. Arrivée à Kermanchah. Description de cette ville et du monument de Tak-Bostan.

Dès que nous eûmes reçu les lettres que le pacha de Bagdad nous avait promises, nous traitâmes avec les chefs d'une caravane qui devait se rendre à Kermanchah, première ville de la Perse, aujourd'hui la résidence d'un khan.

Nous ne crûmes pas devoir attendre une boîte contenant quelques bijoux destinés à être offerts aux ministres du roi de Perse, avec qui nous avions à traiter. L'envoyé extraordinaire de la République près la Porte othomane, en nous annonçant cette boîte par un Tartare venu de Constantinople à Bagdad en dix-neuf jours, et arrivé la veille de notre

départ, nous disait qu'il allait nous la faire passer par la voie d'un prince indien qui devait bientôt partir.

Il y avait à craindre que le prince indien ne retardât son départ de plusieurs jours et même de plusieurs semaines : nous devions croire aussi qu'il ne se presserait pas autant qu'un Tartare qui compte sur une étrenne d'autant plus forte, qu'il reste le moins de tems en route. La saison s'avançait : les chaleurs devenaient de jour en jour plus fortes, et nous apprenions, par tous les voyageurs qui venaient de la Perse, que le roi se disposait à quitter la capitale pour une expédition qu'on soupçonnait devoir être dirigée contre la Géorgie ou contre le Khorassan. Il convenait donc de hâter notre départ afin de pouvoir conférer le plus tôt possible avec les ministres du roi ; car, en Perse comme en Turquie, lorsque le roi se met à la tête de son armée ou s'absente pour quelque tems de sa capitale, les ministres et tous les officiers de la cour sont obligés de le suivre.

Le commissaire des relations commerciales nous promit de retirer cette boîte, et de nous la faire passer à Casbin par la première caravane. Casbin n'est éloigné que de vingt lieues de Téhéran où nous devions nous rendre, et

ces deux villes ont entr'elles de très-fréquentes communications; de sorte que nous ne pouvions manquer de la recevoir avant même d'en avoir besoin, si toutefois elle nous était envoyée de Constantinople, ainsi qu'on nous l'avait fait espérer.

La mission dont nous étions chargés, exigeant que nous eussions un drogman probe et intelligent, nous proposâmes à un jeune Ragusais, nommé Caraman, de nous suivre. M. Caraman était le commis d'un négociant italien, dont les majeurs, établis à Constantinople, venaient de faire banqueroute : il jouissait à Bagdad d'une très-bonne réputation; il savait fort bien l'italien, le turc et l'arabe; il parlait un peu le français, et se livrait depuis quelque tems à l'étude du persan. Comme il allait se trouver sans emploi, il saisit avec empressement l'occasion qui se présentait de voir la Perse, d'en apprendre plus promptement la langue, et de se frayer par-là une route au drogmanat chez quelque ambassadeur européen.

Nous sortîmes de la ville le 18 mai 1796, un peu avant le coucher du soleil, et nous vînmes attendre, au bord du Tigre, que toute la caravane fût réunie : elle se mit en marche à huit heures; elle était composée de

quatre-vingt-dix cavaliers persans qui venaient de visiter les tombeaux d'Ali et de Hossein, et d'une soixantaine de chevaux chargés de riz, de dattes, de quincaillerie européenne, de piastres turques et de quelques effets des voyageurs.

Lorsque nous montâmes à cheval, l'air commençait à être rafraîchi par un léger vent d'est qui nous venait des hautes montagnes qui séparent la Turquie de la Perse; mais la journée avait été très-chaude. Le thermomètre de Réaumur était monté à 30 degrés; il avait été à 28 et 29 les deux jours précédens. Le vent avait faiblement soufflé du sud pendant ces trois jours. Vers les dix heures, nous eûmes un moment de calme : nous vîmes alors se former peu à peu à l'ouest de notre route, un brouillard qui s'élevait de la terre, ou se fixait à sa surface : bientôt nous ressentîmes quelques bouffées d'un vent très-chaud. A onze heures, nous étions au milieu de ce brouillard : on eût dit qu'il était formé d'une poussière subtile et brûlante. L'air était irréguliérement agité, et il nous venait de tems en tems, et de tous les côtés, un vent brûlant qui nous eût suffoqués s'il eût soufflé de suite quelques minutes. Un morne silence régnait dans la caravane. Nos chevaux avaient ralenti

leur marche, et paraissaient souffrir autant que nous.

Nous restâmes près de cinq heures dans cette espèce de brouillard. Lorsque nous en sortîmes, nous nous trouvâmes sur des terres cultivées et arrosées : jusqu'alors nous avions marché sur un terrain inculte depuis long-tems abandonné.

Nous arrivâmes à sept heures du matin au bord de la *Diala ;* elle était à peu près aussi grande et aussi tranquille qu'est la Seine à Paris dans la même saison : c'est le *Delas* des Anciens. Elle prend sa source au mont Zagros, à quelques lieues sud-est de Scherzour. Nous la passâmes dans un grand bateau de bois de chêne, enduit extérieurement d'un mélange de terre et de bitume. Les bateliers demandèrent peu de chose; mais des commis qui se trouvaient là exigèrent un péage de seize paras, ou à peu près seize sous de France par monture. Le pacha de Bagdad, pour qui on le prélève, avait eu l'honnêteté de joindre aux lettres qu'il nous avait envoyées, un *teskéré* ou ordre portant exemption de tous droits et péages établis dans sa province.

Nous côtoyâmes la rivière près d'un quart d'heure, et nous arrivâmes à un petit village nommé *Bakouba*, entouré de dattiers, de

citroniers, de grenadiers et autres arbres fruitiers. Je crois que c'est le même que Pietro della Valle nomme *Beherus;* Tavernier, *Bourous*, et Other, *Buhris*.

Nous nous reposâmes toute la journée dans un caravanserai situé au centre du village, et nous partîmes le 20 mai au lever du soleil. Après deux heures et demie de marche, la trop forte chaleur nous obligea de camper : on choisit pour cela les environs d'un ruisseau qui sert à l'arrosement des terres, et qui vient de la rivière : ses bords étaient couverts de liciets, de mimeuses, de réglisses et d'un grand nombre d'autres plantes. Une multitude d'insectes plus brillans les uns que les autres, voltigeaient autour d'elles. Le pays paraissait habité et cultivé de toutes parts. Nous avions autour de nous divers bouquets de palmiers, indice d'autant de villages. Le vent fut au sud toute la journée, et la chaleur bien plus forte que les jours précédens.

Nous montâmes à cheval vers les dix heures du soir, et marchâmes sept heures et demie pour arriver à Chehraaban, village assez considérable, mais à moitié ruiné; il est situé sur un canal qu'on nous dit venir de la Diala : il y a à ce village un péage de huit paras par charge ou par monture. Nous ne nous y ar-

rêtames pas : on nous fit camper à une demi-lieue plus loin.

Le même jour, à quatre heures du soir, quoique la chaleur fût encore très-forte, nous fîmes une lieue et demie, et campâmes jusqu'après minuit au bord d'un canal qui arrose et fertilise cette contrée. De Bagdad ici, le terrain est uni ; les terres sont très-profondes, sans aucun mélange de pierres ni de gravier : ce sont des terres d'alluvion, formées anciennement par le Tigre ; elles sont de la plus grande fertilité lorsqu'on peut les arroser. Nous sommes à peu de distance d'un coteau de cailloutage à base de grès. Nous avons devant nous, un peu à droite, des montagnes qui nous paraissent couvertes de bois.

Le 22 mai, avant le jour, nous traversâmes le coteau dont nous venons de parler ; il est sec et aride, et a plus de deux lieues de largeur. Nous nous trouvâmes ensuite dans une belle plaine arrosée, et nous arrivâmes, après cinq heures de marche, à Khesel-Abad, village où l'on a établi un autre péage de huit paras. Nous allâmes camper à une demi-lieue plus loin, près d'un bosquet de dattiers.

Le 23, après six heures de marche, nous nous arrêtâmes au-delà de Kharnaki, dernier village où nous ayions aperçu des dattiers ;

il est situé sur une rivière nommée *Khaser-Soui*, qui va se jeter dans la Diala. Nous l'avons passée sur un beau pont construit en briques.

Entre Khesel-Abad et Kharnaki, nous traversâmes une seconde colline de grès et de cailloutage. Le sol nous parut s'élever insensiblement depuis que nous avions quitté les terres d'alluvion.

Le 24, nous eûmes six heures et demie de marche; nous traversâmes des collines de grès et de cailloutage semblables aux précédentes, et nous vînmes camper auprès des ruines d'une ancienne ville que les Turcs et les Persans nomment *Khasri-Chirin* ou *Khaser-Chirin*. Nous avions à notre droite la petite rivière de Khaser-Soui, dont nous avons parlé plus haut; elle vient des montagnes que nous avons devant nous : ses bords sont couverts de saules et de lauriers-roses.

On apperçoit encore à Khasri-Chirin quelques restes de remparts et d'une forteresse fort étendue, qu'on dit avoir été bâtie par Khosrou ou Cosroës Parviz, pour y loger sa maîtresse Chirin.

Le 25, nous marchons six heures et demie : le terrain s'élève. Nous traversons des collines calcaires, et avons à notre droite une petite

montagne couverte de chênes. Nous campons auprès de la rivière *Khaser*, dans une plaine peu étendue, mais arrosée et cultivée. Depuis notre départ de Bagdad, nous avons vu partout couper les orges : les fromens sont presque mûrs.

Le 26, nous passons près du village de Sarpil, où l'on exige un péage de trente paras par monture : on nous force nous-mêmes à le payer, malgré le teskéré du pacha. Nous remarquons près du village une colline calcaire, qui présente une coupure par où passent le chemin et une petite rivière, que nous croyons être la même que celle des jours précédens. On voit auprès de cette coupure, des terres amoncelées et quelques décombres qui annoncent qu'il y avait là autrefois une ville assez étendue.

A une lieue de Sarpil nous passons par une autre coupure assez étroite, où l'on apperçoit encore les restes d'un gros mur qui la fermait probablement. La colline où se trouve cette coupure est haute, étroite, très-escarpée des deux côtés ; elle est d'une roche calcaire dure, espèce de tuf disposé en couches irrégulières.

Nous marchons encore environ deux heures dans une vallée arrosée et cultivée, et nous ve-

nous camper au pied d'une très-haute montagne, près d'un large ruisseau, dont les bords sont couverts de saules : c'est encore le Khaser, dont la source se trouve à peu de distance de là.

Nous quittons ici l'Empire othoman pour entrer sur les terres soumises au roi de Perse. La montagne se nomme *Gebel-Tak*. Other lui donne le nom de *Tag-Ayagui* (1) : les Anciens la désignaient sous le nom de *Zagros*.

Après notre dîner, nous remontons à cheval. Le chemin est rude, scabreux, souvent taillé dans le roc. La caravane se serre et marche en bon ordre. On a quelques craintes, parce que tout le pays est fréquenté par des Curdes qui se présentent quelquefois en grand nombre pour dépouiller les caravanes ou les mettre à contribution. Il ne nous arriva pourtant pas d'autre accident que la perte d'un cheval, qui se cassa une jambe en glissant sur une roche, par la mal-adresse du cavalier qui le montait. Ne pouvant pas suivre en cet état la caravane, on le précipita à travers des rochers presque coupés à pic. Nous remarquons, en passant, les restes d'un ancien

(1) *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 175.

monument en marbre ; nous y cherchons en vain quelqu'inscription, quelque figure qui puisse nous indiquer l'époque où il fut érigé.

Nous ne pouvons douter que ce ne soit ici la porte médienne, nommée par les Grecs et les Romains *Zagri pilae*, et que Sarpil, qu'il faudrait sans doute écrire Zarg-pil, ne soit le reste d'une ville assez considérable qui fut bâtie près du défilé, et qui en porta le nom. Ce village aujourd'hui n'a rien de remarquable que son caravanserai et quelques chétives maisons de terre, habitées par des Curdes.

Nous marchâmes pendant sept heures, toujours en nous élevant, et nous vînmes camper entre deux sommets de montagnes, sur lesquels il y avait encore un peu de neige. La nuit fut fraîche et humide.

Le 27, nous ne faisons que demi-lieue ; nous nous arrêtons dans un endroit propre à faire paître nos chevaux. Nous sommes dans une vallée assez agréable. La chaleur est beaucoup plus supportable que les jours précédens.

Le 28, nous marchons deux heures et demie. Nous laissons à gauche un village assez considérable, nommé *Krent* (1) ; il est bâti

(1) Other le nomme *Quirind*. *Voyez* tom. I, pag. 176.

au pied d'un rocher élevé et escarpé, d'où sort une eau vive et abondante, qui est employée à l'arrosement du vallon.

Krent est l'ancienne Karina, que sa position militaire rendait très-importante.

Depuis que nous avons mis les pieds sur les terres de la Perse, les Curdes qui se trouvent à portée de la caravane, viennent lui offrir des provisions. Nous nous procurons par ce moyen, des agneaux, des poules, des œufs, du lait caillé aigri, du beurre, du fromage. Ils sont plus doux, plus affables que ceux des environs de Merdin et de Nisibis : leurs armes, leurs vêtemens diffèrent peu, si ce n'est qu'ils portent un bonnet de feutre très-pointu, terminé de chaque côté par deux longs appendices (*pl.* 34, *fig.* 1). Leurs souliers ressemblent à nos pantoufles : le dessous est formé de plusieurs peaux bien cousues ; le dessus est un tricot de coton, très-gros et très-serré.

Le 29, nous prolongeons le vallon de Krent ; nous traversons ensuite une colline couverte de petits amandiers, de térébinthes, d'azéroliers, de chênes, et nous nous trouvons dans une autre plaine. Nous arrivons, après six heures et demie de marche, auprès du village de Haroun-Abad, où l'on a bâti un caravanserai assez considérable. Nous voyons

beaucoup de troupeaux de moutons. Nous découvrons quelques habitations curdes, consistant dans la réunion de plusieurs tentes. Le pays paraît assez bien cultivé : une partie de la plaine est arrosée.

Le 30, nous traversons un pays montueux, boisé; nous descendons une colline scabreuse, et nous nous trouvons dans une large vallée. Nous appercevons, à sept ou huit lieues au nord, des montagnes qui ont encore un peu de neige à leur sommet. Nous avons eu ce jour-là huit heures de marche. Nous campons à peu de distance d'un caravanserai en très-bon état. Mahidescht, village assez étendu, se trouve à un quart de lieue à gauche.

Les habitans de ces contrées tirent du fruit du térébinthe qui croît abondamment sur toutes les hauteurs, une huile bonne à manger, et du tronc, par incision, une très-belle térébenthine, dont nous avons parlé en traitant du commerce de Bagdad. L'usage de tirer de l'huile du fruit du térébinthe doit être bien ancien, puisqu'il en est parlé dans la retraite des dix mille (1).

Le 31, nous marchons encore quelque tems

(1) *Voyez* la traduction imprimée à Paris en 1777, chez Cellot et Jombert, pag. 304.

dans la vallée ; nous traversons ensuite des collines incultes, presque nues, et nous descendons dans la belle plaine de Kermanchah. Nous arrivons à la ville en côtoyant, pendant un quart d'heure, des jardins qui exhalaient au loin une odeur extrêmement suave : c'était celle des fleurs de l'olivier de Bohême, qu'on cultive partout dans ces contrées, tant à cause des fleurs, dont on aime beaucoup le parfum, que pour le fruit, qu'on mange avec plaisir, quoiqu'il soit peu savoureux.

Ces jardins sont arrosés par une eau vive et abondante, qui vient par divers canaux des montagnes voisines. Nous y remarquons presque tous les fruits de l'Europe tempérée ; nous y voyons aussi le peuplier d'Italie, et une belle espèce de saule inconnue à nos climats.

La caravane alla descendre au caravanserai, bâtiment spacieux et en fort bon état, situé dans l'intérieur de la ville ; nous la suivîmes. A peine eûmes-nous mis pied à terre, que le douanier se présenta avec un commis pour recevoir la déclaration des marchandises que la caravane avait apportées, et en percevoir les droits. Nous ayant au premier coup-d'œil reconnus pour étrangers, quoique nous fussions vêtus à la persane depuis notre départ de Bagdad, et que nous eussions laissé

croître notre barbe, ainsi que c'est l'usage en Perse, il s'approcha de nous pour s'informer qui nous étions et où nous allions. Sur notre réponse que nous étions Français, que nous allions à la cour de Méhémet, et que nous avions une lettre du pacha de Bagdad pour Moustapha-Kouli-Khan, gouverneur de la ville, le douanier montra beaucoup d'empressement à la porter lui-même à son adresse. Nous la lui donnâmes aussitôt, et nous n'eûmes pas long-tems à attendre la réponse. Un quart d'heure après, le douanier revint, et nous dit que le gouverneur lui avait donné l'ordre de nous complimenter sur notre heureuse arrivée, et de nous fournir un logement et tout ce dont nous avions besoin; qu'en conséquence il nous priait de venir dans sa maison, parce qu'il serait plus à portée de nous rendre tous les services qui dépendraient de lui.

Nous témoignâmes d'abord le desir de nous établir au caravanserai, afin de pouvoir nous livrer avec plus de facilité à nos recherches, et y vivre à notre fantaisie; mais le douanier parut si empressé d'exécuter les ordres du gouverneur; il parla si long-tems des convenances qui exigeaient que des étrangers adressés au roi par leur gouvernement ne logeas-

sent point dans un lieu public avec des hommes de tous les états et de toutes les religions; il mit tant d'honnêteté dans ses offres de service; il nous assura si fort que nous serions chez lui avec la plus grande liberté, que nous consentîmes de bonne grâce à le suivre.

Aga-Riza (c'est le nom du douanier) nous conduisit dans une maison décente, mais peu spacieuse; elle consistait en un petit bâtiment carré, au milieu duquel était une cour de vingt-cinq à trente pieds. La partie antérieure seulement avait un premier étage; les trois autres n'avaient que le rez de chaussée. Le harem ou logement des femmes, dont nous n'avons pas vu l'intérieur, occupait le fond de cette cour et un des côtés; la cuisine et les domestiques occupaient l'autre. Aga-Riza logeait seul sur le devant. L'escalier par où nous montâmes, était près de la porte d'entrée, à gauche; il était en bois, et n'avait guère que deux pieds et demi de large; il conduisait d'un côté dans deux pièces qu'occupait Aga-Riza, et de l'autre dans un salon de compagnie, où nous nous établîmes, mon collègue, le drogman et moi. Nous y plaçâmes nos matelas, et nous y reçûmes la visite de tous les principaux habitans de la ville, et d'une foule de malades qui venaient presqu'à chaque

chaque instant nous faire part de leurs maux, et nous demander des remèdes.

Une demi-heure après que nous fûmes chez Aga-Riza, on nous servit à dîner : il consistait en une petite assiète de yougourt ou lait caillé aigri, deux œufs durs coupés en morceaux et placés sur une petite assiète de faïence, semblable à nos soucoupes à café; un peu de fromage frais sur une pareille assiète : le tout accompagné d'un peu de vinaigre et de raisiné, délayés ensemble dans un petit vase de cristal. On n'avait pas oublié de nous donner de la glace. Le pain qu'on nous servit ne pesait pas une livre; il était mince, aplati, de forme ovale, parsemé de trous ou enfoncemens; du reste, fort blanc et assez bon.

Aga-Riza eut l'honnêteté de nous faire compagnie et de partager avec nous ce dîner, que nous crûmes d'abord ne nous avoir été présenté qu'en attendant quelques mets plus solides; mais il fallut s'en contenter : on ne nous donna rien autre. Le souper fut servi à l'entrée de la nuit, sur une terrasse de la maison : les parens et quelques amis du douanier y assistèrent. Nous y eûmes un pilau assez copieux, au riz et au beurre; un quartier d'agneau rôti et quelques confitures.

Tous les convives persans mangèrent fort

peu, et se contentèrent, pour boisson, d'eau pure ou d'un breuvage fait avec du raisiné et du vinaigre délayés dans un peu d'eau. Ils y ajoutaient, pour le rafraîchir, un petit morceau de glace, auquel ils ne donnaient pas le tems de fondre entiérement, afin de se réserver le plaisir de le garder quelques instans dans la bouche. On plaça devant nous un bol de bon vin blanc, que pas un Persan ne voulut goûter.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, on nous servit un très-petit morceau de pain et un peu de raisiné au coing, et à midi un dîner en tout semblable à celui de la veille. Le souper fut de même composé d'un pilau, d'un rôti de mouton ou d'agneau, et de quelques friandises : le tout en miniature, quoique nous fussions, le jour, trois ou quatre personnes, et le soir huit ou dix.

Nous nous serions volontiers contentés de cet ordinaire si on nous avait servi plus de pain au déjeûner et au dîner ; si la décence ne nous avait obligés d'imiter, au souper, les Persans, qui mangeaient fort peu, et qui ne restaient jamais plus de quinze ou vingt minutes à table.

Le troisième jour nous prîmes le parti de faire apprêter au caravanserai, où nous avions

laissé nos domestiques, nos chevaux et nos effets, un supplément à notre dîner ; mais avant de donner un pareil ordre, nous avions prié le drogman de nous excuser auprès d'Aga-Riza, sous le prétexte que nous desirions, autant qu'il était possible, conserver nos usages européens. Le douanier ne fut point offensé de notre conduite : il continua de dîner avec nous toutes les fois que ses affaires le lui permirent, et il goûta de tout ce qu'on nous servit, quoiqu'apprêté par un Arménien.

Il ne fut rien changé au souper : ce furent toujours les mêmes mets, et presque toujours les mêmes convives.

Nous étions depuis long-tems accoutumés à la vie sobre et frugale des Turcs ; nous avions vu les Arméniens, dans les caravanes, se contenter deux fois par jour d'un peu de pain qu'ils assaisonnaient avec une espèce de sariète en poudre, et cependant nous avouerons que nous fûmes surpris lorsque nous vîmes, à Kermanchah, à Téhéran, à Ispahan et partout où nous avons passé, la petite quantité de nourriture qui suffit à un Persan, et dont il se contente lors même qu'il peut se livrer sans dépense à tout son appétit.

Il mange en général fort peu de viande, et ne fait guère usage, parmi elles, que du mouton, de l'agneau, du chevreau et de la poule; il touche rarement au bœuf, au chameau, au pigeon, et jamais au porc, au gibier et au poisson; il préfère se nourrir de riz, de laitage, d'herbage et de fruits. Il aime beaucoup les sucreries, les confitures, les bonbons de toute espèce; il prépare une infinité de sorbets avec le suc des fruits, qu'il aromatise avec le musc, l'ambre, l'eau de rose, l'eau de saule, l'essence de girofle et celle de canelle, etc.

Dès le lendemain de notre arrivée, il fut arrêté avec Aga-Riza, que nous ferions une visite au gouverneur, qui avait témoigné le desir de nous voir, et de s'informer du motif de notre voyage en Perse. Nous ne pouvions que desirer aussi de le voir, tant pour le remercier de nous avoir logés chez son douanier, que pour lui demander si c'était à Téhéran que nous devions espérer de trouver les ministres du roi.

Le jour et l'heure ayant été fixés, le nazir ou lieutenant du khan vint au devant de nous, et nous conduisit dans une salle très-spacieuse, où le khan se rendit deux minutes après, accompagné de ses principaux offi-

ciers. Cette salle, située au rez de chaussée, donnait sur un jardin peu étendu, mais très-orné, et rafraîchi par une eau vive et abondante. Nous remarquâmes dans la salle quelques tableaux de peu de valeur, deux entre autres qui paraissaient être le portrait de deux Européens. Le douanier, qui était venu avec nous, n'était point entré dans la salle d'audience.

Après les complimens d'usage, et lorsque nous parûmes vouloir parler du motif de notre voyage, tous les officiers sortirent de la salle et furent se promener dans le jardin : il ne resta que le nazir et le premier secrétaire. Notre conversation dura plus d'une heure. Le khan, jeune homme de vingt-cinq à trente ans, nous parut bien plus instruit, bien plus poli que ne le sont ordinairement les pachas en Turquie ; il écouta avec beaucoup d'attention ce que nous lui dîmes touchant les intérêts politiques et commerciaux des Persans, des Turcs et des Russes. Il nous apprit que Méhémet était parti avec toute sa cour pour le Khorassan, dans le dessein de s'en emparer ; il nous conseilla de nous rendre à Téhéran, où nous pourrions attendre les ministres du roi, à moins que nous ne voulussions aller jusqu'à Mesched ;

il ajouta qu'il nous ferait accompagner par un de ses officiers jusqu'à Téhéran, et qu'il nous remettrait deux lettres de recommandation, l'une pour Morteza-Kouli-Khan son frère, un des généraux de l'armée, et l'autre pour Hadgi-Ibrahim, premier ministre du roi.

Tout ce qui était relatif à notre mission ayant été réglé, le khan voulut nous faire goûter quelques fruits, quelques confitures, quelques bonbons du pays. Ses officiers rentrèrent alors, et il ne fut plus question que du pacha de Bagdad. Lorsque nous eûmes satisfait la curiosité du gouverneur, relativement à la maladie et à la guérison de ce vieillard, pour qui il avait la plus grande estime, et lorsque nous lui eûmes raconté, dans le plus grand détail, la fin tragique, mais bien méritée du kiaya; nous prîmes congé de lui, et fûmes reconduits par son nazir jusqu'à la porte du palais, où le douanier vint nous joindre.

Nous restâmes encore trois jours à Kermanchah pour attendre les lettres que le khan nous avait promises, et pour donner à l'officier, nommé *Aboul-Hassan*, qui devait nous accompagner, le tems de se préparer. Nous employâmes ces trois jours à parcourir la ville

et ses environs, et à payer notre tribut d'admiration à l'un des plus beaux monumens de la Perse.

Kermanchah se trouve à soixante-dix lieues nord-est de Bagdad, au 34e. degré 37 minutes de latitude boréale, suivant les observations des Arabes et des Persans, et au 34e. et 14e., suivant celles de Beauchamp. Elle est dans une plaine ouverte au sud et au sud-est, et fermée, au nord et au nord-est, par des montagnes très-élevées, sur lesquelles nous apercevons encore de la neige; elle a à l'ouest les collines que nous avons traversées. Sa population n'est que de huit ou neuf mille habitans, quoiqu'elle soit aujourd'hui la résidence d'un khan de premier rang, et la capitale d'une province fort étendue.

Cette ville est assez bien fortifiée; elle est entourée d'un fossé très-profond, et défendue par un mur très-épais, bâti en briques durcies au soleil. La citadelle, que le khan habite, est en fort bon état; elle fut rebâtie par ordre de Thamas-Kouli-Khan, sur l'emplacement de l'ancienne. Les murs de la ville furent de même réparés. Nadir voulut mettre cette place en état de résister aux Turcs, qui s'en étaient emparés en 1723, sous la conduite de Hassan, pacha de Bagdad, et, quelques

années après, sous celle d'Achmed son fils, qui lui avait succédé au pachalik.

Cette ville n'est pas aussi ornée que les autres de la Perse : les besesteins n'y sont ni vastes ni élégans; les mosquées non plus n'y sont ni belles ni nombreuses. Les rues sont sales, étroites, très-sinueuses; elles ne sont point pavées, et les eaux qui y coulent en abondance, y entretiennent de la boue presque toute l'année. Les maisons sont toutes bâties en terre : celles des riches n'ont qu'un étage; celles des pauvres n'ont ordinairement que le rez de chaussée. Les unes et les autres sont surmontées de terrasses, sur lesquelles on couche, comme dans toute la Perse, trois ou quatre mois de l'année.

Le territoire de Kermanchah est un des plus beaux, des plus arrosés et des plus fertiles de la Perse. L'eau qui descend de toutes parts des montagnes voisines, vient répandre sur cette terre privilégiée, la fraîcheur et l'abondance; elle y fait croître, presque sans culture, tout ce qui est nécessaire à l'homme. On trouve dans ce pays, des fruits et des légumes de toute espèce. Le froment et l'orge y sont abondans, et les troupeaux fort nombreux. La vigne y vient très-bien; mais on est obligé d'enterrer les ceps durant l'hiver, pour

les garantir de la gelée, car il y fait très-froid en décembre, janvier et février, et la terre y est ordinairement couverte de plusieurs pieds de neige.

Il nous reste à parler du monument qui se trouve aux environs de la ville. La description que nous en avons faite, diffère peu de celle que M. de Beauchamp a fait insérer dans le *Journal des Savans* (1). Nous allons pourtant la donner, parce qu'elle peut jeter un nouveau jour sur un objet qui a pu mériter les recherches d'un des plus savans hommes du siècle. Nous regrettons de n'avoir pas dessiné avec tout le soin possible ce qui est relatif à ce monument, et de nous être contentés d'une simple esquisse. Nous devons dire pour notre excuse, que si nous n'avons pas donné à notre travail toute la perfection qu'il méritait, c'est qu'on nous dit à Kermanchah, qu'un Français, venu quelques années auparavant de Bagdad, en avait pris une copie et y avait travaillé plusieurs jours. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût M. de Beauchamp, que nous savions être parti de Bagdad dans l'intention de relever les côtes de la mer Caspienne.

(1) Novembre 1790, pag. 726.

Voici la description que nous fîmes sur les lieux.

Après une heure et un quart de marche à cheval, à travers une plaine bien cultivée, presque toute plantée en vignes, nous arrivâmes, en nous dirigeant à l'est, au pied d'une montagne très-élevée, très-escarpée, presque coupée à pic, que les gens du pays nomment *Tak-Bostan*, *Tak-Rustan* et *Tak-Khosrou*. A quelques pas de la montagne il y a deux sources très-considérables d'une eau vive et très-fraîche, qui se répand sur les terres d'alentour, y forme des marécages, va se réunir ensuite en un même lit et donner naissance à la petite rivière de Kara-Soui.

Autour de ces sources, et un peu plus loin dans la campagne, on voit des pierres taillées en carré long, qui sont visiblement les restes d'un vaste réservoir, dont on reconnaît encore quelques traces.

Au devant de la grande source on a taillé, dans une roche calcaire très-dure, une salle de trente pieds de haut, trente pieds de large et autant d'enfoncement, et on y a sculpté au fond, en relief, un guerrier à cheval, tenant de sa main gauche un bouclier, et de sa droite une lance appuyée sur son épaule, et terminée postérieurement par une espèce

de drapeau. La tête est couverte d'un casque, et le corps d'une sorte d'armure. Le cheval est richement harnaché. La jambe droite du cavalier est cassée, ainsi que la jambe droite postérieure du cheval. Le museau est pareillement cassé. Le cavalier et le cheval tiennent à la roche par le côté gauche; ils ont de quinze à dix-huit pieds de haut. Au dessus de la tête du cavalier, on remarque un globe (*pl.* 39, *fig.* 1).

Une corniche très-saillante sépare cette première figure de trois autres qui occupent tout l'espace compris de là au sommet de la voûte. La figure du milieu, qui paraît la principale, et qu'on pourrait regarder comme un jeune roi, à en juger par sa coiffure et son visage imberbe, présente de sa droite, à un homme vieux et portant une longue barbe, un objet qu'on ne sait à quoi rapporter : c'est une espèce de boule, d'où s'élève un corps triangulaire, droit, marqué de lignes transversales, et d'où part au dessous un autre corps plus alongé, un peu courbé, également marqué de lignes transversales. Ces objets ne diffèrent pas de ceux qu'on voit sur les figures du chapiteau de Bissoutoun (*pl.* 40, *fig.* 1) : nous l'avons pris pour un rouleau d'écriture. M. Beauchamp a cru y voir une coupe d'où il sort de l'eau; ce qui ne nous paraît pas

vraisemblable, puisque le corps triangulaire qui est au dessous du corps sphérique, et qui a pu être jugé de l'eau, se retrouve au dessus. La figure qui est à gauche tient à sa main une autre boule.

La figure qui est à la droite du roi semble représenter une femme qui, de sa droite et à la même hauteur que la main du roi, tient un objet à peu près semblable. Sa gauche, qui est baissée, semble tenir un fruit ou une coupe.

Ces trois figures se présentent de face : celle du milieu est coiffée d'un bonnet en forme de deux croissans, surmonté d'un globe. Elles portent des habits longs : celle du milieu paraît avoir son habit ouvert sur le devant, et porter une ceinture autour du ventre. Elles ont plus de huit pieds de hauteur.

Les côtés de cette salle représentent deux chasses, l'une aquatique, et l'autre terrestre.

Dans la premiere (*fig.* 2) on voit à la partie supérieure, un peu latérale du cadre, cinq hommes dans une barque : au dessous sont des sangliers courant sur un terrain marécageux, couvert de plantes. Vers le bord du cadre, à gauche, il y a cinq hommes montés chacun sur un chameau. Au milieu on voit cinq personnages dans une barque, dont quatre assis, et le cinquième, debout, lance une

flèche sur des animaux aquatiques. A droite, il y a cinq autres personnages également dans une barque, dont un plus grand tient une flèche d'une main, et un arc de l'autre. Au bord du cadre, à droite, sont des éléphans et différens animaux. Au bas du cadre on voit plusieurs hommes chassant des éléphans: devant eux, à droite, on remarque divers animaux fuyant sur un terrain couvert de plantes.

L'autre chasse (*fig.* 3) représente, vers l'angle supérieur, à gauche, deux rangées de musiciens. Vers le milieu il y a un roi à cheval: plusieurs domestiques, placés derrière lui, portent un parasol au dessus de sa tête. Vers le bord du cadre, à gauche, on a placé des chameaux, et plus bas divers petits animaux. Un peu au dessous du roi, plusieurs hommes à cheval chassent des liévres qu'on voit fuir devant eux. Vers l'angle supérieur, à droite, on voit, dans un plus petit cadre, quatre hommes appuyés des deux mains sur un bâton; à côté sont deux hommes montés chacun sur un éléphant. Au milieu, toujours vers le bord latéral à droite, il y a un homme monté sur un éléphant, et au dessous, vers l'angle inférieur, encore deux hommes montés sur des éléphans.

Ces petites figures sont assez bien faites : elles sont en creux, et beaucoup mieux conservées que les grandes.

Au dehors de cette salle, la roche est taillée à une très-grande hauteur. On voit de chaque côté du ceintre de la voûte deux figures ailées, de grandeur colossale, portant chacune, à la main droite étendue, une sorte d'anneau ou de cercle, et à la gauche un vase qu'on dirait rempli de fruits. Ces figures sont peu vêtues : on distingue leurs mamelles à travers les vêtemens.

A la partie la plus supérieure du ceintre, on apperçoit un croissant.

A peu de distance de cette première salle, on en voit une autre plus petite, également taillée dans la roche (*fig.* 4). Celle-ci a au fond deux figures un peu au dessus de la grandeur naturelle, taillées en relief; elles représent deux femmes : leurs bras, un peu ployés, sont posés au devant de leur corps : elles portent un globe au dessus de leur tête. On apperçoit de chaque côté, près du ceintre de la voûte, une inscription que M. de Beauchamp a copiée, et dont M. Silvestre de Sacy a donné l'explication.

A côté de cette seconde salle on voit taillées en relief, à peu près de grandeur natu-

relle, trois figures. Celle à gauche représente un homme qui paraît avoir, ainsi que le dit M. de Beauchamp, une sorte d'auréole autour de la tête. La seconde figure, ou celle du milieu, présente à la troisième un objet que M. de Beauchamp a encore pris pour une coupe d'où sort de l'eau. Au dessous de ces deux dernières est un homme couché, sur lequel elles ont le pied.

Au devant des deux salles et du pied de la montagne aux sources, le sol est pavé en dales ou grandes pierres calcaires de même nature que la roche.

Suivant les recherches que M. Silvestre de Sacy a faites sur Kermanchah et ses antiquités (1), il paraît que cette ville a été fondée par Bahram, fils de Sapor II, c'est-à-dire, par Varahran ou Vavarane IV. Cobad, fils de Firouz, la fit réparer, et y fit construire pour lui-même un palais très-élevé. Nouschirvan, fils de Cobad, et Khosrou Parviz, fils de Nouschirvan, honorèrent aussi cette ville de leur présence, et firent faire, dans les environs, des canaux, des bassins et des maisons de plaisance.

(1) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides.* Paris, 1793, in-4°.

Aux environs de Kermanchah, ajoute l'auteur persan dont M. de Sacy rapporte les paroles, se trouve le sofa de Schirin, ou, suivant un autre manuscrit, le sofa de Schebdis, fait par Khosrou Parviz. Ce prince avait aussi fait faire, dans la campagne près de Kermanchah, un jardin de deux parasanges de long, sur autant de large. Il en avait planté une partie en verger, en sorte qu'on y trouvait des fruits des pays chauds et des pays froids; le reste ne formait qu'une vaste prairie, et il y avait fait mettre des animaux de toutes sortes, afin qu'ils s'y reproduisissent et s'y multipliassent (p. 235).

Il faut observer que Schirin est le nom de l'épouse ou de la maîtresse de Khosrou, et Schebdis le nom du cheval de ce prince.

Ainsi Kermanchah fut bâti par un prince Sassanide, et les monumens dont nous venons de parler, doivent leur existence à des princes de la même dynastie. M. de Sacy le prouve, non-seulement par les passages qu'il cite de divers auteurs persans, mais par les inscriptions qui lui furent communiquées par M. de Beauchamp.

CHAPITRE II.

Départ de Kermanchah. Caravanserai de Sheher-Nou. Description du monument de Bissoutoun. Kengaver. Ruine d'un ancien temple. Arrivée à Amadan. Description de cette ville. Course au mont Elvind.

Le 6 juin 1796, à sept heures du matin, nous partîmes de Kermanchah, accompagnés de l'officier qui devait nous conduire à Téhéran. Nous avions avec nous le drogman et deux domestiques arméniens que nous avions pris à Bagdad; de sorte que notre caravane, y compris le maître des chevaux et son valet, n'était composée que de huit personnes : mais on pouvait alors voyager dans toute la Perse sans craindre les voleurs. Méhémet, depuis qu'il était investi du suprême pouvoir, faisait observer, sur les routes et dans les caravanserais, une police très-sévère. Il avait partout augmenté le nombre des gardes préposés à la sûreté des chemins, et leur avait fait dire que la moindre négligence de leur part serait pu-

nie de mort : on savait qu'il n'aurait pas fait grace non plus aux habitans des villes, bourgs ou villages les plus voisins de l'endroit où un simple voyageur aurait été dépouillé. Ils l'auraient indemnisé de ses pertes, indépendamment de l'amende qu'ils auraient été obligés de verser dans les trésors du roi.

En sortant de la ville, nous nous sommes dirigés à l'est-sud-est; mais nous avons bientôt repris notre route à l'est, et nous nous sommes approchés du Tak-Bostan, où se trouve le monument dont nous venons de parler. Cette montagne, que nous avons dit circonscrire la plaine de Kermanchah au nord et à l'est de la ville, forme ici un demi-cercle, et se dirige à l'est. La partie qui fait face au sud présente un fait géologique extrêmement curieux : les Persans l'ont désignée sous le nom de *Bi-Soutoun*, qui veut dire *sans appui*. En effet, toute la montagne, dans toute sa hauteur, et cette hauteur est de plus de six cents toises (1), n'est formée, depuis le monument

(1) Un auteur persan, *Sahib-Nuzhat*, rapporte qu'ayant eu ordre de prendre la hauteur de Bissoutoun, il la mesura en six cents dix endroits différens, et qu'il trouva qu'elle avait quatre mille huit coudées de hauteur. Other, *voyez* tom. I, pag. 196.

de Kermanchah jusqu'à celui de Sheher-Nou, c'est-à-dire, dans un espace d'environ dix-huit milles, que d'une roche calcaire très-dure, presque coupée à pic.

On ne sait à quoi attribuer un déchirement aussi considérable : on ne voit sur la montagne aucun indice de volcan ; rien ne paraît bouleversé sur le terrain qui se trouve au dessous ; les montagnes même qui sont parallèles à celle-ci, quoique formées de la même roche, ont néanmoins une pente fort douce.

A une lieue de Kermanchah nous passons, sur un pont à six arches, la petite rivière de Cara-Sou, laissant à quelque distance, à droite, le village de Pulischah, bâti sur la même rivière. Nous marchons quelque tems encore en plaine ; nous nous trouvons ensuite sur un terrain inégal, ayant toujours le mont Bissoutoun à notre gauche, et d'autres montagnes calcaires moins élevées à notre droite. Nous entrons dans une vallée arrosée, qui bientôt s'élargit et s'étend au sud, et nous venons descendre, après sept heures de marche, au caravanserai de Sheher-Nou, que nous trouvons presque tout occupé par une caravane qui venait d'Amadan.

Le village de Sheher-Nou, bâti autrefois près du caravanserai, et dont Pietro della

Valle, Other et quelques autres voyageurs ont parlé, n'existe plus aujourd'hui : à peine même en découvre-t-on quelques traces.

Le caravanserai est bâti sur la rive occidentale d'un large ruisseau qui prend sa source au pied de la montagne, distante seulement de trois ou quatre cents pas. Il est très-vaste, et l'un des plus beaux de la Perse.

Ces sortes de bâtimens sont, après les mosquées principales et les palais des rois, les plus beaux édifices que nous ayions vus dans ce pays. Il y en a sur toutes les routes et dans toutes les villes : ce sont les seules auberges de la Perse, les seuls endroits où l'étranger puisse espérer de loger.

Leur nombre, dans les villes, est toujours proportionné au commerce qui s'y fait, ou à la quantité de marchandises qui y doivent passer. On les a placés sur toutes les routes fréquentées, à la distance de cinq, six, sept ou huit lieues les uns des autres, et on a choisi, autant qu'il a été possible, les endroits les plus à la portée de la bonne eau.

Comme il n'y a aucun meuble dans ces sortes d'auberges, le voyageur est obligé de porter avec lui son tapis, son lit, et tout ce qui lui est nécessaire pour faire sa cuisine. Il trouve, avec de l'argent, pour ses chevaux, de la

paille et de l'orge, et assez ordinairement pour lui, du pain, du laitage, des fruits, du riz, et même de la viande.

Les caravanserais ont tous à peu près la même forme : ils sont bâtis en carré autour d'une vaste cour, et n'ont ordinairement qu'un étage dans les campagnes, et rarement deux dans les villes. On y entre par une grande et belle porte qui ferme bien, et dont la garde est confiée à une personne qui est responsable de tous les vols de marchandises, de chevaux et de bêtes de somme qui pourraient se commettre dans l'intérieur.

Les chambres que l'on donne gratuitement et sans réserve au premier venu, sont à la partie intérieure du bâtiment; elles ont de douze à quinze pieds en carré; on y parvient par une estrade ou terrasse large de sept ou huit pieds, haute de trois ou quatre, sur laquelle on monte par deux ou par quatre escaliers.

Les écuries sont placées derrière les chambres, c'est-à-dire, à la partie extérieure du bâtiment : elles sont éclairées par de très-petites fenêtres fort hautes, tandis que les chambres ne le sont ordinairement que par leur porte d'entrée.

Les voyageurs font faire leur cuisine sur

l'estrade, et s'y placent eux-mêmes, à moins que le tems ne soit très-mauvais. Ils y passent la nuit dans la belle saison, ou vont coucher, s'ils le préfèrent, sur la terrasse qui termine tout le bâtiment.

En hiver, la plupart des voyageurs s'établissent dans les écuries, qui sont fort propres, et où l'on est plus chaudement que dans les chambres. Ce qui les y détermine encore, c'est qu'ils sont à portée, dans les écuries, de soigner leurs chevaux, qu'ils n'ont pu laisser dans la cour à cause du froid, ainsi que cela se pratique huit ou neuf mois de l'année. Il y a dans les écuries, tout le long du mur intérieur, une estrade de cinq ou six pieds de large, où ils se placent, et au devant de laquelle ils attachent leurs chevaux.

Quant aux servadars ou valets de caravane, ils ne prennent jamais de chambres : ils couchent toujours dans les écuries, à portée de leurs bêtes de somme et des marchandises qu'on leur a confiées.

Mais dans la belle saison une caravane ne va pas ordinairement loger dans un caravanserai : elle préfère camper, à moins qu'elle ne craigne d'être attaquée la nuit par quelque bande de voleurs.

On ne paie rien pour son logement dans les

caravanserais établis sur les routes, et fort peu de chose dans ceux des grandes villes, qui sont destinés aux marchands.

Les caravanserais les plus vastes n'ont pas au-delà de cinquante chambres à donner; ce qui fait que, lorsque deux caravanes s'y rencontrent, les marchands qui se connaissent, sont obligés de se réunir dans une même chambre, ou de se placer sur l'estrade, sur les terrasses ou dans les écuries. On peut recevoir dans celles-ci et dans la cour deux cents chevaux ou chameaux, et même davantage; mais passé le nombre qu'elles peuvent contenir, la seconde caravane est obligée, en tout ou en partie, d'aller camper aux environs.

Au moyen des caravanserais, les voyages se font dans tout l'Orient à peu de frais, puisqu'on ne se trouve forcé à aucune autre dépense extraordinaire qu'à celle des transports. Les négocians qui suivent leurs marchandises ou qui vont quelque part en acheter, les pélerins qui se rendent à la Mecque, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ou dans le Khorassan, ne dépensent jamais dans leurs voyages, pour leur nourriture ou celle de leurs chevaux, ce qu'ils auraient dépensé dans leurs maisons s'ils y étaient restés. Les Arméniens, qui sont ceux qui voyagent le plus, poussent

la sobriété au point de faire cinq ou six cents lieues, et même davantage, sans manger autre chose que du pain seul, ou assaisonné avec de la poudre d'une espèce de sariète, dont ils ont fait provision en partant. Ils achètent quelquefois les fruits de la saison, un peu de mauvais fromage ou de lait caillé aigri ; et ce n'est que dans les villes où ils séjournent, qu'ils mangent une fois par jour du riz ou de la viande, et qu'ils boivent du vin ou de l'eau-de-vie.

Quant au transport des marchandises, les frais en sont très-modiques, attendu que les bêtes de charge ne coûtent presque rien à nourrir : elles paissent gratuitement dans les champs, comme nous l'avons dit ailleurs, ou ne mangent dans les caravanserais, que de la paille et de l'orge qu'on achète partout à très-bas prix.

Cette manière de voyager presque sans frais permet aux marchandises de parcourir des espaces fort grands, d'être transportées, par exemple, du Tibet et de l'Indostan jusqu'à Constantinople par terre, sans éprouver une augmentation bien considérable dans leur valeur ; et l'on jugera de la modicité de ces frais, puisque, malgré les douanes nombreuses qui sont établies sur la route, et les

bénéfices des divers marchands par les mains de qui elles passent, elles sont vendues à Constantinople et à Smyrne, où on les a apportées par terre, à meilleur marché qu'à Londres et à Amsterdam, où elles sont venues par mer.

Mais revenons à Bissoutoun. Nous étant transportés sur les bords de la petite rivière qui baigne à l'est les murs du caravanserai, le premier objet qui s'offrit à nos regards fut un chapiteau qui date certainement du règne des Sassanides. Nous l'avons représenté *pl.* 40, *fig.* 1, *a*, *b*, *c*.

Il est d'un beau marbre couleur de rose, et il a quatre faces, dont deux opposées portent une figure humaine très-bien travaillée. Dans l'une (*fig.* 1, *a*), qu'on prendrait pour celle d'un jeune roi, on voit à sa main droite une boule d'où part un objet triangulaire, alongé, courbe, assez semblable à une des trois figures du Kermanchah, et à sa main gauche un autre objet qu'on pourrait regarder comme un livre, tel qu'on peut supposer qu'ils étaient faits à cette époque : au dessous de cette main on voit une fleur ou peut-être un fruit. L'habit paraît être très-riche : c'est une draperie très-fine, ornée de chaque côté d'une sorte de broderie.

La tête a beaucoup souffert : elle est coiffée

à peu près comme la figure que nous avons dit être un jeune roi au monument de Kermanchah; mais on dirait que celle-ci avait de plus une petite couronne, telle que l'ont portée quelques rois Sassanides.

La figure opposée (*fig.* 1, *b*) est évidemment celle d'une femme : sa tête est surmontée d'un globe et de deux croissans; elle a dans ses deux mains un objet que nous avons dit pouvoir être un livre. Le cou et la poitrine sont ornés de colliers. L'habit est riche. On apperçoit une ceinture ornée de pierreries. A l'angle supérieur du chapiteau, il y a une fleur assez semblable à celle qui représente le lotus dans les monumens égyptiens.

Les deux autres faces du chapiteau (*fig.* 1, *c*) ne portent que des ornemens d'un travail aussi fini, aussi délicat que celui des figures.

Ce chapiteau a trois pieds de surface au sommet, et deux à la partie qui posait sur la colonne.

En remontant le ruisseau, nous parvînmes bientôt à sa source; elle est très-considérable : les eaux sortent en bouillonnant du pied même de la montagne, et se divisent en deux branches; elles vont fertiliser la belle plaine qui se trouve au dessous, et qui s'étend à quelques lieues au sud.

Au dessus même de la source, on a taillé dans le rocher un encadrement portant une inscription que nous regrettons bien de n'avoir pas copiée. Les caractères sculptés en relief y sont très-nets et très-lisibles. Ce qui nous frappa le plus dans ce travail, c'est que l'inscription qu'il faut peut-être rapporter aux princes Sassanides, pose sur un monument plus ancien, qui date probablement des Arsacides, car on voit encore, de chaque côté de l'encadrement, quelques restes d'une inscription grecque : on y lit bien distinctement le nom d'un satrape Gotarz. (*Voyez pl.* 40, *fig.* 2.) Au dessous de l'inscription il y a quelques figures mutilées.

A l'occident de la source, la montagne forme un angle rentrant, à côtés perpendiculaires, qui paraissent avoir été travaillés. On apperçoit entr'autres, à une assez grande hauteur, à gauche, un bas-relief taillé sur le rocher, où sont douze figures dont je venais de prendre la description et finir l'esquisse, lorsque tout à coup un Curde vint à moi d'un air à me faire craindre d'être attaqué; j'étais seul alors, et n'avais pour toute arme qu'un pistolet de poche que j'avais l'habitude de porter à la ceinture. Je le mis aussitôt à la main, et menaçai le Curde de tirer sur lui s'il avançait; il

avait son yatagan, mais il n'osa y porter la main ; il hésita un moment sur le parti qu'il prendrait ; enfin il se retira, et je revins au caravanserai pour prendre un fusil et engager Bruguière à me suivre ; mais il était déjà tard, et l'esquisse que j'avais faite nous parut suffisante pour donner une idée assez exacte de ce bas-relief. (*Voyez pl.* 40, *fig.* 3.)

Voici ce qu'il nous a paru représenter : huit hommes placés à la suite l'un de l'autre, et d'une taille successivement plus élevée, les mains liées derrière le dos, sont présentés par un neuvième ayant les mains libres et la taille moins élevée, à un roi qui paraît être assis, et qui est d'une proportion presqu'une fois plus forte que celle des autres ; derrière lui sont deux hommes dont le premier tient un arc, et le second des flèches.

Au dessus de ces figures, il en est une qui semble avoir une tête d'homme et deux sortes d'ailes étendues, mais de forme carrée : on croirait voir, à la place du corps, un vêtement étendu en éventail ou en queue d'oiseau.

Ce qui nous a paru digne de remarque, c'est que les huit figures qui ont les mains liées derrière le dos, sont toutes vêtues d'une manière différente. Représenteraient-elles

huit nations ou huit tribus différentes, admises à rendre hommage au souverain? On sait que, dans tout l'Orient, les peuples se sont présentés de tout tems à leurs vainqueurs et à leurs rois, dans la posture la plus humble, et comme des esclaves dont la vie appartient à leurs maîtres.

Au dessous de ce bas-relief, on remarque une pierre carrée, d'une assez grande dimension, qui paraît ne pas faire partie du rocher, mais y avoir été placée. Nous avons conjecturé que ce pouvait être la porte d'une sépulture qui n'aurait point été ouverte; car nous y avons cru appercevoir encore le ciment qui lie cette pierre au rocher. Ainsi on peut présumer que celui qui obtiendrait du khan de Kermanchah la permission de faire ouvrir ce tombeau, et se procurerait les moyens d'y atteindre, trouverait l'intérieur encore intact.

En quittant ce bas-relief et suivant la montagne à gauche, on parvient, après avoir fait environ trois cents pas, à une grande terrasse au dessous de laquelle se trouvent les restes d'un vieux mur très-épais. On voit aux environs quelques gros blocs de pierre, taillés en carré, et présentant, sur une de leurs faces, une lettre assez semblable à notre chiffre 5.

Tout le rocher paraît avoir été taillé à plus

de cent pieds de hauteur. On y apperçoit très-bien la trace des instrumens qui furent employés à cet effet. Cette coupure n'est pourtant pas régulière : elle présente au contraire de grandes inégalités; ce qui nous fit présumer que c'était là une carrière d'où on avait extrait pendant long-tems de la pierre.

A la partie orientale de la source, on voit encore quelques massifs de maçonnerie, et les restes d'un chemin pavé qui se prolongeait au loin.

Toutes ces circonstances indiquent à cet endroit la place d'une ancienne ville, ou peut-être seulement un lieu de plaisance, semblable à celui de Kermanchah, dont il n'appartient qu'aux antiquaires de nous faire connaître les détails historiques.

Le 7 juin, avant le lever du soleil, nous montons à cheval et côtoyons encore quelque tems le mont Bissoutoun, ayant toujours à notre droite la plaine de Sheher-Nou. Lorsque nous eûmes dépassé le mont, nous traversâmes sur un pont une petite rivière; nous continuâmes à marcher en plaine, et nous vînmes camper, six heures après notre départ, à l'orient de Sahaneh ou Sahneh, village assez considérable, dont le douanier de Kermanchah était seigneur.

Nous laissons le mont Bissoutoun à quatre ou cinq lieues derrière nous : il a encore un peu de neige à sa cime.

Le 8, nous marchons quelque tems dans la plaine de Sahanéh, puis nous traversons un terrain inégal entre des montagnes peu élevées ; nous nous trouvons ensuite en plaine, et nous allons camper, après sept heures de marche, au-delà de Kengaver, village assez peuplé, bâti au bas d'un vallon, d'où sort une assez grande quantité d'eau. La plaine qui se trouve au sud du village, est très-étendue et de la plus grande fertilité.

Kengaver, que l'on regarde comme l'ancienne Konkobar, paraît avoir été autrefois une ville assez considérable. On y voit les restes d'un temple, dont aucun voyageur, je crois, n'a donné la description, et dont il est peut-être très-intéressant de dire un mot.

Au bas du village s'élève un monticule de décombres, sur lequel on a bâti quelques maisons en terre, mais où l'on apperçoit encore très-bien le carré de l'édifice. La face méridionale qui domine la plaine, et qui est dégagée de décombres et de maisons, a deux cent vingt pieds de long ; c'est un mur de très-gros quartiers de marbre sans ciment, sur lequel posaient neuf colonnes de marbre gris-

blanc, dont on voit encore la base et une partie du fût. Celui-ci, formé de plusieurs pieces, avait environ cinq pieds et demi de diamètre vers la base. Les faces orientale et occidentale paraissent avoir été en tout semblables à celle-ci : on n'y voit pas le mur, mais on y compte bien les neuf colonnes. La face septentrionale seule diffère des autres ; elle ne présente que des demi-colonnes adossées contre un mur. Comme cette partie, qui est contiguë au village, est plus détruite ou plus encombrée, nous n'avons pu nous assurer s'il y avait un péristile, et conséquemment une rangée de colonnes entières posées au devant de celles adossées au mur. Il n'a pas été non plus possible de vérifier si à cette face, où nous avons supposé qu'était la porte de l'édifice, le nombre de colonnes n'était pas de dix au lieu de neuf ; mais nous l'avons jugé tel par la moindre dimension et par la moindre distance que nous avons crû appercevoir dans ce qui reste de ces demi-colonnes.

Le 9, nous partons au lever du soleil en nous dirigeant au nord-est ; nous traversons, après deux ou trois heures de marche, une petite rivière qui va arroser une partie de la plaine de Kengaver. Après cinq heures, nous campons dans une autre plaine fort étendue

et

et assez peuplée : elle est très-fertile, très-arrosée, et abonde en plantes de toute espèce. Nous voyons pour la première fois une rose à fleur jaune, d'une odeur très-suave. L'arbuste qui la produit, est très-épineux et n'a pas un pied de hauteur ; il est rameux, et porte des feuilles simples, ovales, à bords dentés. Chaque rameau est terminé par une seule fleur. Les graines que nous cueillîmes dans le mois d'août, à Téhéran, ont très-bien levé à Paris. Si on parvenait à avoir cette rose double, elle ne le céderait en beauté à aucune autre de nos jardins (1). (*Pl.* 43.)

Le même jour, vers les onze heures du soir, nous montons à cheval, et nous escaladons l'Elvind pendant l'obscurité de la nuit : le chemin nous parut moins rude et mieux entretenu que celui du mont Zagros. Nous nous trouvons au sommet à la pointe du jour : il y avait encore un peu de neige. Il nous fallut près

(1) *Rosa* berberifolia, *spinis recurvatis, foliis simplicibus, sessilibus, spinæ geminæ interjectis.* Pall. *Nov. Act. Petrop.* tom. X, pag. 379, tab. 10, fig. 5.

Jussieu, *Gen. Plant.* pag. 452.

Rosier à feuilles simples. *Encyclop. méthod. Botan.* tom. VI, pag. 276.

de trois heures pour descendre la montagne, après quoi nous la côtoyâmes en nous dirigeant au sud. Nous avions à notre gauche une plaine très-étendue et de la plus grande fertilité : nous y apperçûmes des troupeaux et plusieurs villages. Nous nous arrêtâmes deux heures pour laisser paître nos chevaux, et nous arrivâmes à Amadan le 10, à une heure après midi, excédés de fatigue et de sommeil, accablés de la chaleur et très-pressés par la faim.

Résolus d'aller descendre à l'hospice des Arméniens, plutôt que dans un caravanserai, Aboul-Hassan, notre conducteur, nous quitta en entrant dans la ville, afin d'aller prévenir le gouverneur de notre arrivée, et empêcher la visite de nos effets ; car en Perse comme en Turquie, chaque gouverneur perçoit un léger droit sur les marchandises qui doivent prendre entrée ; il prélève aussi une légère taxe sur les non-Musulmans qui entrent dans la ville. Cette taxe ne diffère en rien du péage que les Juifs payaient en France et dans la plupart des villes d'Europe, lorsque nous étions encore soumis à tous les préjugés de l'ignorance et du fanatisme.

Le daroga ou lieutenant du gouverneur nous envoya complimenter sur notre heureuse

arrivée, et nous fit offrir ses bons offices en tout ce dont nous aurions besoin. Il nous apprit que le khan avait été joindre depuis trois mois l'armée de Méhémet, et qu'on ne l'attendait dans la ville qu'à la fin de l'été.

Amadan, Hamadan ou Hémédan est bâtie en plaine, à une lieue à l'orient du mont Elvind, au 35e. degré présumé de latitude boréale, et au 46e. de longitude du méridien de Paris (1).

Cette ville, l'une des plus considérables de la Perse sous le règne des Sophis, a tant souffert pendant les troubles qui suivirent le détrônement de Chah-Hussein, qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'une grande bourgade. Son enceinte pourtant est encore assez considérable : on y voit encore des bésesteins assez beaux, construits en briques ; il y reste quelques belles mosquées, mais sa population

(1) Ptolomée place Ecbatane à 37 deg. 45 min. de latitude, et à 88 de longitude des îles Canaries. Nassir Eddin et Ulug-Beg mettent Hamadan à 35, 10, et à 83, Dans Bakoui, Hamadan est à 35, 10, et à 88, 5. Dans le Canoun elle est à 34, 40, et à 75, 20, et dans les Etwals, à 35 et à 76. La Table persane, selon Tavernier, place Hamadan à 34 de latitude, et à 75, 20 de longitude. Enfin, le géographe turc met Hamadan à 36 de latitude, et 83, 30 de longitude.

a disparu; plus de la moitié des maisons sont détruites; les remparts sont en partie écroulés; la forteresse même, située à côté de la ville, sur une petite éminence, a été presqu'entièrement rasée.

Nous avons dit dans le chapitre précédent, que Hassan, pacha de Bagdad, s'était emparé de Kermanchah en 1723 : il y était mort dans un âge avancé, pendant qu'il cherchait les moyens de s'assurer de sa conquête. L'année suivante Achmet son fils s'empara d'Amadan après trois mois de siége, la livra au pillage, et fit massacrer une partie des habitans, parce que, trahis ou abandonnés par leur gouverneur, ils s'étaient défendus avec courage, et n'avaient ouvert les portes de la ville que lorsque la citadelle eut été prise d'assaut.

Les Turcs restèrent maîtres de Kermanchah, d'Amadan, de Néhavend et de toute la contrée jusqu'en 1729, qu'ils en furent chassés par Tahmas-Kouli-Khan.

On fabriquait autrefois à Amadan beaucoup d'étoffes de soie à l'usage des habitans : on y faisait aussi une sorte de nankin avec le coton de la contrée. Ces fabrications languissent aujourd'hui, et ne reprendront sans doute leur première activité que lorsque la tranquillité sera rétablie dans ce pays, que lorsqu'un

gouvernement régulier, stable et vigoureux aura mis fin aux prétentions de tous les grands.

Les géographes paraissent bien persuadés aujourd'hui que cette ville a remplacé l'ancienne Ecbatane, et nous sommes de leur avis. Sa position dans la partie de l'Irak-Adjem, qui répond parfaitement à cette partie de la Médie où les Anciens plaçaient Ecbatane; sa distance du mont Elvind, qui est aujourd'hui de trois milles ou environ, et qui était de douze stades lorsqu'elle occupait un plus grand espace; les décombres ou les terres rapportées, sur lesquels elle est assise, et qui annoncent son ancienneté; le chemin pratiqué sur la montagne, qui paraît avoir été fait avec plus de soin que n'en mettent les Persans d'aujourd'hui; les eaux très-abondantes qui descendent de cette montagne, et qu'on pourrait, comme autrefois, amener à la ville: en été, le climat le plus doux, le plus tempéré de la Perse; le sol le plus arrosé, le plus fertile, le plus productif: tout concourt à prouver que ce n'est point à Tauris, comme quelques-uns l'avaient cru, qu'il faut chercher la position de l'ancienne capitale de la Médie, mais sur le terrain qu'occupe aujourd'hui Amadan.

On sait qu'Ecbatane partagea avec Babylone,

Suze et Persépolis, et ensuite avec Ctésiphon ou Al-Médaïn, l'avantage de recevoir chaque année le souverain dans ses murs. Elle le dut encore plus à la douce température de son climat et à la salubrité de l'air, qu'à l'abondance de ses eaux et à la variété de ses productions. En effet, cette partie de la Perse, qui produit les meilleurs fruits, où se trouvent les troupeaux les plus nombreux et les plus estimés, où croissent en quantité le riz et toutes les plantes céréales, est bien loin d'éprouver, en été, les chaleurs brûlantes qui se font sentir dans la Babylonie et au sud de la Perse. L'élévation du sol à Kermanchah, à Amadan, à Néhavend et dans tout ce qui formait l'ancienne Médie, contribue puissamment à tempérer les chaleurs de l'été, comme elle est la cause du froid rigoureux qui s'y fait sentir pendant deux ou trois mois de l'hiver.

Nous aurions desiré de quitter Amadan après un jour ou deux de repos, et continuer notre route par Casbin; mais l'officier qui nous accompagnait et le curé arménien à qui nous avions été recommandés par M. Rousseau, jugèrent qu'il était prudent de se réunir à une caravane qui était sur le point de partir pour Téhéran. Ce retard nous détermina à faire

une course botanique sur l'Elvind : les plantes que nous y avions ramassées en le traversant, nous en avaient donné la plus haute idée. Le curé arménien, à qui nous fîmes part de notre projet, et qui devait nous procurer des guides, des chevaux et les provisions qui nous étaient nécessaires, ne manqua pas de nous faire, dans le style oriental, une description détaillée des beautés et des richesses de cette montagne. Il y était allé, dans son enfance, en 1785, à la suite d'un botaniste français (1) ; il y avait vu des forêts, des cascades, des vallons délicieux, des gorges admirables.

Avant de partir, le curé voulut enfermer nos effets dans son église, quoique notre conducteur Aboul-Hassan restât à l'hospice : cette précaution nous surprit. Lorsque nous l'interrogeâmes à ce sujet, il nous dit qu'il avait craint que nos effets ne fussent volés dans notre logement, attendu qu'Aboul-Hassan ne pouvait rester auprès d'eux pour les gar-

(1) André Michaux, dont nous regrettons en ce moment la perte : il était de la dernière expédition commandée par le capitaine Baudin. De justes sujets de mécontentement obligèrent cet infatigable botaniste à abandonner à l'Ile-de-France son vaisseau, et à se rendre à Madagascar : il y est mort victime de son zèle.

der; mais qu'il n'avait eu aucune inquiétude, les ayant placés dans un lieu sacré, presqu'aussi respecté des Persans, que des Chrétiens.

Par la suite nous avons été convaincus que les Persans ressemblaient, à cet égard, aux Turcs; que chez eux les vols, dans les maisons, y étaient extrêmement rares. Ce n'est jamais que dans les momens d'anarchie, et lorsqu'une ville est au pillage, que les gens de guerre se permettent d'entrer de force dans une habitation. Dans les tems ordinaires, les portes et les fenêtres peuvent rester ouvertes sans que personne ose s'y introduire furtivement. Ainsi donc nous avons toujours cru que le curé n'avait pris ce parti que pour se rendre encore plus recommandable auprès de nous, et obtenir, lorsque nous partirions, un présent plus considérable.

Ce fut le 14 juin que nous fîmes cette course. Nous nous dirigeâmes, en partant d'Amadan, au sud-ouest. La plaine que nous traversâmes, était bien arrosée et toute cultivée. L'eau qui descendait de la montagne, était très-abondante et se répandait en divers canaux. Dans quatre heures, sans quitter nos chevaux, nous fûmes, par des sentiers très-sinueux et très-scabreux, nous élever jusqu'à

la neige. Nous nous arrêtâmes pour déjeûner sur une pelouse qui en offrait encore en quelques endroits. Nous y vîmes en fleur, parmi d'autres plantes, une gentiane, une primevère, une tulipe, qui ne sont pas connues des botanistes, et une fritillaire qui paraît ne pas différer de la fritillaire méléagre.

Deux baromètres que nous avions emportés de Paris, avaient été cassés, l'un à Constantinople, et l'autre dans l'île de Crète; de sorte que nous n'avons pu savoir au juste à quelle hauteur nous nous sommes élevés. Mais ce que nous éprouvâmes lorsque nous voulûmes herboriser, nous surprit au point que nous n'avons cessé d'en étudier la cause. Nous ne ressentions aucune sorte d'incommodité: notre respiration était assez libre, et pourtant nous n'avions point de forces; nos jambes se refusaient à nous porter; nous étions obligés de nous arrêter de tems en tems pour nous reposer. Assis, nous étions à notre aise; nous avions même une sorte de plaisir, celui qu'éprouvent ceux qui se couchent après une grande fatigue.

Quoique nous fussions presqu'entourés de neige, nous ne trouvâmes pas l'air bien froid: il est vrai qu'il n'y avait point de vent, et que le ciel était très-pur; le soleil fut même assez

chaud, surtout vers le milieu de la journée, que nous descendîmes un peu.

Nous attribuâmes d'abord à l'élévation du sol le sentiment de fatigue que nous éprouvions; mais en y réfléchissant ensuite, nous avons été persuadés qu'il dépendait en grande partie d'une autre cause. Tout le tems que nous avons resté en Perse, nous nous sommes trouvés beaucoup plus faibles qu'à notre ordinaire. Bruguière crut d'abord que cela venait des chaleurs, de la fatigue et de toutes les privations auxquelles nous étions exposés. Quant à moi, j'en accusais seulement les eaux qui nous purgeaient très-souvent, et qui presque toujours ont dérangé notre estomac. Ce qui nous a prouvé ensuite que ce n'étaient point les chaleurs qui nous incommodaient, c'est que nous le fûmes également lorsqu'elles eurent passé; d'ailleurs, nous nous sommes très-bien portés à Bagdad et dans le désert de l'Arabie, où les chaleurs étaient beaucoup plus fortes qu'en Perse. Nous n'avons pas éprouvé la même faiblesse en Égypte, en Syrie, dans l'île de Crète.

Mais ce qui aurait dissipé tous nos doutes s'il nous en fût resté, et ce qui doit mériter l'attention des voyageurs qui viendront après nous, c'est qu'à notre retour, dans le mois

de décembre, nous reprîmes presque subitement nos forces dès que nous eûmes descendu le mont Zagros. En avançant vers Bagdad, la température, déjà très-froide en Perse, s'adoucissait de jour en jour, et nos digestions, presque toujours dérangées, chez Bruguière depuis Kermanchah, et chez moi depuis Téhéran, se firent par la suite très-bien.

Les Arméniens qui nous avaient suivi au nombre de huit ou dix, ne se plaignirent de rien, et nous parurent aussi agiles, aussi forts sur la montagne que dans la ville. Quelques-uns étaient venus à pied.

Nous restâmes vers une des cimes les plus élevées de la montagne, depuis neuf jusqu'à onze heures du matin. Nous nous éloignâmes ensuite des neiges, pour nous porter sur des rochers et vers des précipices où la végétation était beaucoup plus avancée : nous y prîmes un grand nombre de plantes; nous en trouvâmes aussi sur toutes les parties de la montagne que nous parcourûmes en descendant, mais nous n'apperçûmes rien qui fût digne des éloges que les Orientaux lui donnent. Des plantes inconnues à l'Europe en assez grand nombre; beaucoup d'arbustes, et surtout des rosiers, des astragales, des végétaux ligneux,

épineux, cotoneux : voilà ce que nous vîmes ; mais pas un seul arbre, pas un seul arbrisseau ne s'offrit à nous. Les précipices, les gorges, les lieux inaccessibles, les rochers comme les pelouses et les endroits arrosés, tout était nu, tout était dépouillé.

Les neiges disparaissent, au milieu de la montagne, vers la fin de mars, et l'on n'en voit plus en aucune part dès la fin de juin ou le commencement de juillet.

Ce que nous observâmes de plus intéressant, c'est que la plaine d'Amadan est à la même hauteur, ou à peu près, que celle de Kengaver ; c'est que l'Elvind qui les sépare, et qui s'étend considérablement au nord et au midi, a une pente égale des deux côtés. La forme et l'élévation que présente cette montagne, sont à peu près les mêmes partout. Les eaux de la partie occidentale sont versées dans le Tigre ; celles de la partie orientale, moins abondantes, se perdent dans les plaines, ou sont employées à l'arrosement des terres.

CHAPITRE III.

Départ d'Amadan. Villages détruits sur la route. Arrivée à Téhéran. Séjour. Difficulté d'obtenir une maison. Conduite d'un juge. Visite au gouverneur. Résolution d'aller s'établir à la campagne. Description de Téhéran.

Nous partîmes d'Amadan le 22 juin 1796, après midi, avec une caravane composée de dix servadars (1) et d'une soixantaine de chevaux chargés de comestibles pour Téhéran. L'air était calme, et la chaleur si forte, qu'un négociant arménien un peu replet fut attaqué, à une lieue de la ville, d'une apoplexie sanguine dont il mourut sur-le-champ ; il était monté à cheval au sortir d'un repas que lui avaient donné ses amis, et dans lequel sans doute il avait bu outre mesure d'un vin blanc

(1) C'est ainsi qu'on nomme les valets qui conduisent, dans une caravane, les bêtes de somme.

très-spiritueux que font les Arméniens dans ce pays. On le transporta à Amadan, et nous continuâmes notre route. Nous fîmes quatre lieues et demie, et nous nous arrêtâmes à une prairie naturelle fort étendue : l'herbe était haute et de la meilleure qualité. Nous vîmes, dans la plaine, plusieurs villages dont quelques-uns étaient fort endommagés, et les autres entiérement abandonnés.

Après nous être reposés quelques heures et avoir fait paître nos chevaux, nous continuâmes notre route, et nous vînmes camper, le 23 au matin, après neuf heures de marche, près d'un ruisseau ou canal dont les bords étaient ornés de réglisses, de sophores, de rosiers et d'un grand nombre d'autres plantes en fleur. Cette journée fut, comme la précédente, très-chaude, parce que l'air ne fut rafraîchi par aucun vent. La santé de mon collègue en souffrit beaucoup; il eut un mal de tête violent qui ne lui permit pas de quitter la tente avant le coucher du soleil. Les jours suivans il eut un peu de fièvre, et des douleurs d'entrailles que le mouvement du cheval rendait encore plus sensibles.

Nous avons à gauche une chaîne de montagnes qui paraît faire suite à celle de l'Elvind et se diriger au nord-est. Nous la jugeons

être à sept ou huit lieues de nous. La plaine s'étend à perte de vue à notre droite.

Le 24, nous faisons cinq lieues et demie, et nous campons au-delà d'un village de Turcomans, bâti sur un monticule factice et entouré d'un mur en terre en assez bon état.

Nous avons traversé des plaines peu cultivées, probablement inondées en partie durant l'hiver, à en juger par une efflorescence saline qui se trouve à la superficie. Nous voyons, comme les jours précédens, plusieurs villages abandonnés et presqu'entiérement détruits.

Ici se termine la belle plaine d'Amadan, l'une des plus fertiles et des plus arrosées de la Perse.

Le 25, nous traversons un pays montagneux, inculte, et nous campons, après huit heures de marche, dans une vallée près d'un village presque tout détruit; nous en voyons au loin quelques autres qu'on nous dit être en aussi mauvais état. Cette journée nous valut un grand nombre de plantes. Le rosier à fleurs jaunes, dont nous avons déjà parlé, couvrait presque tous les champs; nous prîmes aussi plusieurs astragales et plusieurs sauges.

Le 26, nous n'avons eu que trois heures de marche. Le pays est montagneux, inculte. Nous voyons à droite quelques villages détruits.

Le 27, nous marchons pendant neuf heures et demie. Le terrain est d'abord inégal, inculte. Nous traversons ensuite quelques vallons arrosés où se trouvent plusieurs villages abandonnés. Les trois dernières heures, nous nous sommes trouvés sur des montagnes volcaniques.

Le soir, on nous apporta un marcassin qu'on avait blessé d'un coup de bâton, en menant paître nos chevaux dans une prairie naturelle qui se trouvait au pied de quelques rochers à demi-lieue de la caravane. Le sanglier est très-commun dans toute la Perse : il est bien plus féroce que celui que nous avons souvent eu occasion de voir et de chasser sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

On nous dit aussi avoir vu un ânon sauvage qu'on ne put atteindre. L'onagre ou âne sauvage habite les montagnes et les endroits inhabités de la Perse. On le dit assez commun dans le Shusistan, le Farsistan, le Kerman, le Ségestan et toute la partie méridionale de cet Empire. Nous en avons vu plusieurs dans le palais du roi à Téhéran, qu'on avait pris jeunes

jeunes sur les montagnes qui se trouvent à l'occident de Cachan, et qu'on avait élevés avec assez de facilité. Ils avaient un air plus farouche, plus sauvage; un caractère plus dur, plus rétif; une taille plus élevée, et probablement plus de force que l'âne domestique. Leur poil était d'un beau gris-argenté; ils avaient une bande noire sur l'épine du dos, et une autre qui descendait sur les épaules. Ils nous parurent du reste peu différer de l'âne commun, et devoir se rapporter à l'onagre des Anciens et au *koulan* ou *choulan* des Kirquis et des Kalmouks, que l'on dit habiter, dans la belle saison, la Sibérie méridionale, les bords du Jaïk, du Yemba, du lac Aral, et les contrées situées au nord-nord-est de la Caspienne.

Le 28, nous nous trouvons encore quelque tems sur les montagnes volcaniques de la veille. Nous y voyons la michauxie lisse, *michauxia levigata*, belle plante de la famille des campanules; elle était en fleur, et produisait le plus bel effet. Sa tige avait cinq ou six pieds de haut. Nous la trouvâmes peu de tems après sur le mont Albours, et nous en prîmes des graines qui ont bien levé au Jardin national des Plantes et à celui de M. Cels. M. Ventenat vient d'en donner une

bonne description et une belle figure (1).

Après trois heures de marche nous quittons ces montagnes volcaniques, et nous venions passer sous les murs d'un village nommé *Sépézen*; il est en bon état et fort peuplé. Son territoire est arrosé et assez bien cultivé.

Demi-lieue plus loin, le terrain est inégal, inculte et volcanique; nous marchons trois heures sur celui-ci, et nous campons près de *Daïn*.

Daïn est plus petit que Sépézen : son territoire est moins bon, moins arrosé; ses rues sont étroites, mal-propres; ses maisons, toutes en terre, sont basses, mal bâties; du reste, aucune n'est détruite ni abandonnée. Il semble que le génie mal-faisant qui a tout ravagé, tout détruit sur notre route, se soit arrêté ici et ait respecté ces deux villages.

Le 29, l'horizon se découvre; nous sommes dans une plaine arrosée par des puits et des canaux souterrains qui soutiennent le niveau des eaux, et les amènent de divers endroits au même point. L'eau est légèrement saumâtre. Nous campons, après sept heures et demie de marche, près d'un village nommé

(1) *Description des plantes nouvelles ou peu connues, cultivées dans le jardin de M. Cels*, pag. 81, pl. 81.

Paysabad; nous en avons quelques autres à droite.

Le 30, nous ne fîmes que deux lieues. Nous campons près d'un village presque détruit, nommé *Solmabad* ou *Solman-Abad*, devenu fameux par la victoire qu'Echeref y remporta sur les Persans en 1723, d'où s'ensuivit le siége de Téhéran et de Casbin par les Afghans, et la fuite de Chah-Tahmas vers le Mazanderan.

Nous devions partir après le coucher du soleil, attendu que nous avions onze lieues à faire, et que nos muletiers, afin d'éviter les oestres et les taons qui désolaient leurs chevaux et les mettaient en sang pendant la forte chaleur du jour, s'arrangeaient toujours de manière à arriver au gîte vers les huit ou neuf heures du matin, ou même plus tôt.

On avait déjà chargé les marchandises, et nous étions prêts à monter à cheval lorsqu'un carvan-baschi s'avisa de dire que la caravane était menacée d'un grand malheur si elle se mettait en route : à ces mots, on se hâta de décharger les chevaux, et il ne fut plus question de partir.

Une heure après on crut sans doute que le sort nous était favorable, car on donna l'ordre de charger et de partir. Cette fois la

caravane était déjà en marche lorsque le même homme prononça d'un ton prophétique, qu'il fallait s'arrêter et attendre que la maligne influence des astres fût passée. Cette seconde annonce nous fit perdre patience : nous dîmes à notre conducteur et à nos muletiers tout ce que le mépris et la mauvaise humeur pouvaient nous inspirer ; mais tout fut inutile : il fallut nous soumettre à la volonté de ces hommes, qui, trop ignorans et trop bornés pour juger et prévoir ce qui pouvait être à leur portée, avaient pourtant la puérile vanité de croire que, la marche des astres et le mouvement de l'Univers ayant des rapports et une sorte de connexion avec la marche et le mouvement des humains, il y avait dans ce Monde des êtres assez privilégiés ou assez instruits pour avoir la connaissance de ces rapports et de cette connexion, et conséquemment le pouvoir de régler leur conduite de manière à ce que l'influence des astres leur fût toujours favorable.

Nous ne partîmes qu'à une heure du matin. Le terrain fut d'abord inégal, montueux : nous descendîmes ensuite dans une belle plaine où se trouvaient quelques villages détruits. Nous apperçûmes bien loin devant nous le mont Albours et le pic encore plus élevé de

Demavend, dont nous aurons occasion de parler. Nous campâmes, après dix heures et demie de marche, à côté d'*Adherran* ou *Enderrman*, village assez considérable, mais qui a beaucoup souffert après la bataille de Solman-Abad.

Le 2 juillet, nous marchâmes dans une plaine étendue, assez fertile, mais peu cultivée. Nous passâmes une petite rivière nommée *Kiéré;* nous apperçûmes à droite et à gauche quelques villages détruits, et nous arrivâmes à Téhéran après avoir marché neuf heures.

Nous allâmes descendre dans un caravanserai, tandis qu'Aboul-Hassan de son côté alla chez le gouverneur pour l'informer de notre arrivée, et lui remettre la lettre que le khan de Kermanchah lui avait écrite à notre sujet.

Le gouverneur était absent : son nazir nous envoya le même soir deux officiers pour nous complimenter sur notre heureuse arrivée, et nous offrir, selon l'usage, un logement et tout ce qui pouvait nous être nécessaire pour nos chevaux et notre cuisine.

Nous apprîmes de ces officiers, que le roi était parti de Téhéran vers le milieu du printems avec toute sa cour, qu'il avait rassemblé

dans le Mazanderan une armée de soixante mille hommes, et qu'il était entré dans le Khorassan afin de réunir cette province à son Empire. Ils ajoutèrent qu'il ne trouverait, selon les apparences, aucun obstacle à ses desseins, et qu'il serait de retour à Téhéran vers la fin de l'été.

Sur ces nouvelles, je crus que nous nous remettrions en route dès que nous aurions vu le gouverneur, et que nous aurions pris quelques jours de repos dont Bruguière avait le plus grand besoin pour rétablir sa santé. Je fus enchanté de l'idée d'aller dans le Khorassan. Je regardais comme une circonstance très-heureuse que le roi se trouvât dans la province de la Perse la plus intéressante et la plus curieuse à voir, celle qui fournit les plantes les plus remarquables, et la plupart des drogues qui nous viennent de l'Orient. Ce voyage nous fournissait l'occasion de traverser le pays montagneux, très-élevé, qui se trouve au nord de Téhéran; de côtoyer la partie méridionale de la mer Caspienne, et d'aller jusqu'à Mesched, ville considérable, fréquentée par les Ouzbegs, les Turcomans et une infinité de tribus que nous ne devions pas espérer de voir à Téhéran.

Quelques jours se passèrent sans qu'il fût

rien arrêté pour notre départ, et sans que nous eussions pu voir le gouverneur ; il était toujours absent. En attendant qu'il revînt, j'interrogeai les chefs de caravanes, je parcourus la ville, et je tâchai de recueillir, sur la route que nous avions à faire, tous les renseignemens qui pouvaient nous être utiles. On compte de Téhéran à Mesched au-delà de cent trente farsengs ou grandes lieues de quatre milles. Les caravanes qui marchent bien font ce trajet en vingt-cinq jours ; elles passent par Firuscuh, Achref, Aster-Abad, Jorjam et Effaraïm. Il fallait par conséquent, dans la saison la plus chaude de l'année, traverser le Mazanderan, pays bas, marécageux et très-mal-sain.

Le gouverneur étant rentré le 9 juillet, M. Caraman se rendit auprès de lui pour lui annoncer notre arrivée, et lui faire part de l'intention que nous avions de nous rendre auprès des ministres de Méhémet, pour traiter de divers objets qui pouvaient intéresser le roi. M. Caraman devait le prier en même tems de nous dire s'il fallait aller vers eux ou les attendre à Téhéran.

Le gouverneur répondit que le roi et ses ministres avaient pris la route du Khorassan ; qu'il ne pouvait pas nous indiquer, d'une ma-

nière précise, l'endroit où nous les trouverions, puisque l'armée décampait tous les jours, et qu'on ne savait pas de quel côté elle se dirigeait ; qu'au reste nous étions les maîtres d'aller dans le Khorassan ou de rester à Téhéran ; que, dans le premier cas, il nous donnerait un officier pour nous accompagner, et que, dans le second, il ne négligerait rien pour nous rendre le séjour de la ville agréable.

La réponse du gouverneur au sujet de notre conduite, ne nous paraissant pas assez positive, nous prîmes le parti de lui adresser une note, par laquelle nous lui disions qu'envoyés par notre gouvernement auprès du premier ministre du roi, nous l'invitions de prévenir Hadgi-Ibrahim de notre arrivée, et de lui marquer qu'ayant à traiter avec lui d'affaires importantes, nous nous transporterions dans le Khorassan s'il en témoignait le desir, ou bien que nous attendrions son retour à Téhéran s'il le jugeait plus convenable. Le gouverneur promit d'envoyer sur-le-champ cette note.

Ce qui nous avait engagé à prendre ce parti, c'est que l'un de nous était hors d'état, pour le moment, d'entreprendre un long voyage. Bien loin de se rétablir par le repos, ainsi que

nous l'avions espéré, Bruguière s'affaiblissait de jour en jour, et son pouls devenait un peu fébrile. Dès qu'il avait pris des alimens, il sentait un embarras dans l'estomac, un boursouflement dans tout le canal intestinal, et quelquefois de légères coliques. La diarrhée, qui ne l'avait pas quitté depuis Kermanchah, menaçait de tems en tems de se changer en dyssenterie. Déjà moi-même j'avais éprouvé quelquefois les mêmes accidens; mais soit que, plus jeune et plus fortement constitué que mon collègue, je résistasse mieux aux fatigues de la route et à la chaleur du climat, soit que je supportasse mieux le mauvais effet des eaux, qui sont en général purgatives dans toutes les contrées de la Perse que nous avons parcourues, soit que je me livrasse moins que lui au plaisir de nous désaltérer, j'avais conservé jusqu'alors toutes mes forces, et je me croyais en état de soutenir de plus rudes épreuves.

En recevant notre note, le gouverneur donna, en présence de M. Caraman, l'ordre à un juge, dont le tribunal était voisin de notre caravanserai, de chercher une maison vaste et commode où nous pussions nous loger sur-le-champ. Il ordonna aussi à un de ses officiers, qu'il nous fût fourni, pour nous et pour nos chevaux, tous les vivres dont nous

aurions besoin. Ces étrangers, ajouta-t-il, sont les hôtes du roi; il faut qu'ils soient traités d'une manière convenable et digne du plus grand des souverains. Puis s'adressant à M. Caraman, il lui dit : Ces Français, envoyés par leur gouvernement à la cour de Méhémet pour y traiter d'affaires importantes, ont sans doute apporté de leur patrie quelques objets rares et curieux qu'ils se proposent d'offrir.

M. Caraman ayant répondu, ainsi que nous le lui avions recommandé, qu'il ne croyait pas que nous eussions pour le moment rien de précieux à offrir, quoi ! dit le gouverneur, est-ce qu'il n'y a plus, dans le pays des Francs, des diamans, des montres, des bijoux, des gallons, des draps, des étoffes de soie ? M. Caraman répondit que ces objets s'y trouvaient comme autrefois, mais que, ne venant pas directement de la France, nous n'avions pu les apporter avec nous : il ajouta qu'ils nous seraient probablement envoyés lorsqu'il en serait tems.

Au retour du drogman, nous vîmes bien que le gouverneur desirait un présent de notre part, ainsi qu'il est d'usage toutes les fois que l'on s'adresse aux grands, et qu'on a surtout quelque grace à leur demander. Nous aurions bien pu annoncer ceux que nous avions laissés

en arrière, mais alors nous courions le risque d'être taxés d'imposteurs si la boîte que nous attendions était volée en route, ou si elle était arrêtée à Bagdad, ainsi que cela arriva. Nous aurions pu aussi offrir au gouverneur une montre et quelques armes : nous fûmes même un instant sur le point de prendre ce parti : le drogman nous y invitait ; cependant, après y avoir bien réfléchi, nous n'en fîmes rien, par la raison que nous contractions alors l'engagement de faire d'autres présens, et si ceux que nous attendions n'arrivaient pas, nous nous exposions à être mal reçus du premier ministre, parce que nous n'avions rien d'assez beau à lui offrir. Nous résolûmes donc de ne plus parler de logement, et de ne rien recevoir de personne que nous ne fussions sûrs qu'on nous eût expédié de Bagdad la boîte qui nous avait été annoncée.

Nous laissâmes cependant agir le juge : il montra plusieurs maisons à M. Caraman, mais aucune n'était en état de nous recevoir. Aux unes il manquait les portes et les fenêtres, aux autres une partie des murs était sur le point de s'écrouler ; quelques-unes se trouvèrent si petites, si vieilles, si mal-propres, qu'on aurait dû juger, au premier coup-d'œil, qu'elles ne pouvaient nous convenir. Il nous parut,

d'après cela, bien évident que le juge voulait aussi son présent. Donnez-lui quinze piastres, dîmes-nous à M. Caraman; promettez-lui-en vingt-cinq pour le jour où nous entrerons dans la maison qu'il nous aura procurée, et offrez-lui d'en payer le loyer au prix qu'il y mettra lui-même.

Le juge, aussi satisfait de nos promesses que de l'à-compte qu'il venait de toucher, promit bien que le lendemain même nous aurions une des plus belles maisons de la ville, et sur-le-champ il nous quitta d'un air à nous faire comprendre qu'il comptait avoir bientôt en poche les vingt-cinq piastres que nous venions de lui promettre.

Le même jour M. Caraman tomba malade, et le lendemain le juge ne parut point. M. Caraman fut attaqué subitement d'une fièvre très-forte; il se plaignait d'un mal de tête violent, et de douleurs aiguës aux reins, aux épaules et dans les membres.

Incertains si la maladie du drogman aurait des suites, et pressés de sortir du caravanserai où nous étions trop étroitement logés et où nous éprouvions des chaleurs insupportables, nous nous décidâmes à envoyer un domestique chez un médecin hongrois établi à Téhéran, pour le prier de passer chez nous

dès que ses occupations le lui permettraient. Il se nommait Auguste Aroch ; il était venu nous voir plusieurs fois, et nous avait offert avec instances ses bons offices. Il parlait assez bien le turc et le persan, et il savait fort bien le latin. C'est en cette langue que nous nous étions entretenus, et qu'il nous avait raconté ses aventures.

Aroch, au sortir de ses études, se rendit à Constantinople pour y exercer la médecine et la chirurgie. Il y obtint d'abord quelques succès, et il y gagna quelque argent ; mais ses projets de fortune ne se réalisant pas assez vîte, il quitta au bout de trois ans cette ville pour aller en Géorgie. Avant de partir il eut la précaution de se munir d'un firman du grand-seigneur, qu'il nous montra et qu'il nous dit avoir sauvé avec bien de la peine ; car il se trouvait à Tiflis avec un de ses frères lorsque Méhémet, en 1795, y entra à la tête de son armée.

A l'approche des Persans, Héraclius, qui ne se trouvait pas en état de s'opposer au roi de Perse, sortit de Tiflis avec ses troupes, et vint occuper les gorges qui sont à l'occident de cette ville. Presque tous les habitans suivirent leur prince. Les frères Aroch, qui croyaient n'avoir rien à craindre des Persans

en leur qualité d'étrangers, ne voulurent pas se soumettre à une précaution qui leur paraissait inutile. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur sécurité : les Persans étaient trop avides de pillage pour ne pas s'emparer indistinctement de tout ce qui tombait dans leurs mains ; et dans ces momens de désordre, d'injustice, de fureur, comment se faire entendre, et à qui s'adresser ? Le roi, les généraux et tous les officiers étaient encore plus avides, encore plus férooes que le soldat. Ne les vit-on pas mettre le feu aux objets qu'ils ne pouvaient emporter, et massacrer sans pitié les vieillards, les malades, les petits enfans, tous ceux en un mot qui ne pouvaient être amenés et vendus ?

Dans le désordre affreux qui eut lieu à Tiflis pendant le court espace de tems que les Persans y restèrent, les frères Aroch dûrent se trouver heureux de sauver leurs têtes : ils ne le dûrent qu'à leur jeunesse, à leur bonne mine, et à l'espoir qu'on eut de les bien vendre. Enfermés avec tous les prisonniers qu'on avait faits, ils se flattèrent d'abord que, lorsque la fureur du soldat serait assouvie et que tout serait rentré dans l'ordre, ils pourraient faire entendre leurs plaintes, et réclamer une justice que les peuples les plus barbares rendent

aux étrangers ; ils espéraient obtenir, avec leur liberté, la restitution de leur argent, de leurs effets, de leurs chevaux, ou recevoir du moins une juste indemnité. Mais, encore une fois, leur espoir fut trompé ; ils se virent chargés de fers comme tous les autres prisonniers, et emmenés en Perse pour y être vendus. En route, ils eurent autant à souffrir de la brutalité du soldat, que de la mauvaise qualité des alimens qu'on leur donnait, et de la fatigue qu'ils éprouvèrent dans les marches qu'ils firent toujours à pied.

L'aîné ne put y résister. Accablé de douleur de se voir réduit en esclavage, il ne tarda pas à être attaqué d'une dyssenterie maligne, qui l'enleva au bout de quelques jours. Auguste prodigua à son frère tous les secours qui dépendaient de lui. Mais que pouvait-il faire ? Il demanda des médicamens, ils lui furent refusés ; il demanda que son frère fût porté en litière, on se moqua de lui ; il demanda un cheval, un chameau, ils étaient employés ; il fallait du repos, et chaque jour on était en marche. Dans cet état déplorable, les connaissances du jeune Aroch dans l'art de guérir ne purent que l'avertir de se tenir en garde pour lui-même, et surtout de ne pas se laisser abattre par la douleur. Se soumettre donc

courageusement à sa destinée, et attendre des circonstances, de sa raison et de son énergie quelques changemens à son sort : voilà ce que fit, voilà ce que dut faire le jeune Aroch.

Cependant on apprit que parmi les prisonniers il venait de mourir un médecin, et que son frère, médecin lui-même, se disait étranger, et se plaignait vivement, en mauvais turc, qu'on eût violé à son égard le droit des gens, et qu'on le retînt prisonnier lorsque son roi n'avait rien à démêler avec celui de Perse. Il montrait son firman, et demandait sans cesse d'être présenté à quelque officier-général. Suleyman-Khan, un des généraux de Méhémet, ayant eu connaissance de ces faits, voulut voir l'étranger, et savoir de lui-même s'il était Hongrois et médecin, ainsi qu'on le disait. Aroch montra son firman, et raconta en peu de mots comment il se trouvait à Tiflis lorsque Mehémet s'en empara. Suleyman ne put l'entendre sans être touché de ses maux, et sans desirer vivement de les faire cesser. Soyez tranquille, lui dit-il; j'en parlerai au roi; il ne souffrira pas que vous soyiez réduit en esclavage quand il saura que vous n'êtes ni Russe ni Géorgien; j'espère même qu'il vous fera rendre vos effets, et qu'il vous donnera tous les moyens nécessaires de

de retourner dans votre patrie. Effectivement, deux jours après, Aroch fut présenté au roi, qui le reçut avec bonté, lui dit d'oublier tous les maux qu'il avait soufferts, et lui proposa de s'attacher à sa personne en qualité de médecin : il ordonna en même tems qu'il lui fût compté une somme proportionnée aux pertes qu'il avait faites, et qu'on lui fournît régulièrement les mêmes rations qu'aux officiers-généraux.

Aroch se trouva, comme par enchantement, comblé de toutes les faveurs de la fortune tant qu'il se trouva auprès du roi; mais Méhémet n'eut pas plutôt quitté son armée, que les ordres donnés en faveur du médecin hongrois ne furent plus exécutés. Peu à peu il ne reçut ni vivres ni traitement : son bienfaiteur même l'abandonna, et il se vit sans appui, sans crédit, sans fortune, seul et étranger, obligé de lutter contre les intrigues, les calomnies et toutes les trames que purent ourdir contre lui les médecins du pays.

Le roi étant rentré à Téhéran, Aroch s'empressa de se rendre auprès de lui. Méhémet écouta ses plaintes, et donna aussitôt des ordres pour qu'on fournît à son médecin le traitement qu'il lui avait accordé : celui-ci recouvra pour quelques instans les mêmes faveurs

dont il avait joui; mais dès que le roi fut parti pour le Khorassan, Aroch se trouva privé de tout comme la première fois. Il exerce la médecine à Téhéran; il voit beaucoup de malades, et cependant, à en juger par l'état de dénûment où il se trouve, les profits qu'il y fait, doivent être bien modiques; il se plaint beaucoup du gouverneur et de quelques grands de la cour. Il paraît qu'il estime fort peu la nation persane, et qu'il est très-empressé de retourner en Europe. Pour cela, il lui faut une permission expresse du roi. En attendant qu'il l'obtienne, il ne peut sortir de la ville sans avoir avec lui deux personnes qui en répondent sur leur tête.

Dès que nous eûmes raconté au médecin hongrois ce qui s'était passé entre nous et le juge : « Vos quinze piastres sont perdues, » nous dit-il, et elles sont la cause peut-être » du malheur qui lui vient d'arriver. » Nous priâmes le médecin de s'expliquer : il nous apprit alors que le juge venait d'être condamné à recevoir cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, et à rester en prison jusqu'à l'arrivée du roi, pour avoir, la veille, introduit de force dans sa maison une jeune fille qui en avait porté plainte au gouverneur.

Nous fûmes bien fâchés de la malheureuse aventure du juge, qu'on regardait avec raison comme plus imprudent que coupable; car on convenait assez généralement que la jeune fille n'avait porté plainte que parce qu'elle avait été reconnue, en entrant chez le juge, par une voisine, qui en avait sur-le-champ informé les parens.

Dans cet état de choses, ne voulant plus nous adresser au gouverneur pour avoir une maison, et ne pouvant espérer d'en obtenir une sans son consentement, nous résolûmes de sortir de la ville, et d'aller nous établir dans quelque village au pied du mont Albours, afin d'y jouir sans contrainte de tous les agrémens de la campagne, y respirer un air plus frais, plus salubre qu'à la ville, et nous trouver plus à portée de nous livrer à l'étude et aux recherches des productions de la nature.

Ce qui nous portait aussi à nous loger hors de la ville, c'est que Téhéran renfermait des ôtages de toutes les grandes villes de l'Empire, que le roi y avait fait venir pour sa sûreté. On y voyait aussi les chefs des tribus qui lui avaient paru suspectes; de sorte qu'on entrait à Téhéran comme on voulait, mais on n'en sortait pas de même : il fallait pour cela

une permission signée de la main du gouverneur.

C'est ce que nous avions appris quelques jours après notre arrivée; car m'étant présenté un matin à une porte avec mon drogman, dans l'intention d'aller me promener, cinq ou six gardes vinrent à moi pour m'empêcher de passer outre. Ignorant les ordres du gouverneur, et ne comprenant pas ce qu'on me disait, je crus que ces gardes me demandaient simplement une étrenne : je les renvoyai donc au drogman, et je sortis. M. Caraman eut bien de la peine à empêcher qu'on ne courût après moi pour m'obliger à rentrer; il eut bien de la peine à faire entendre que les ordres qu'on avait donnés ne pouvaient regarder des Européens envoyés par leur gouvernement auprès des ministres de Méhémet. Les gardes s'obstinaient toujours à courir après moi. Enfin, combattus par la crainte d'être punis s'ils manquaient aux égards qui nous étaient dus, et par celle d'être coupables de désobéissance s'ils nous laissaient sortir, ils prirent le parti de me suivre et de ne pas me perdre de vue que je ne fusse rentré. En effet, j'étais déjà à cent pas de la ville lorsque je vis venir le drogman avec deux gardes; ils causaient ensemble un peu vive-

ment. Toujours persuadé qu'on voulait exiger de moi une étrenne, ainsi que cela se pratique à l'égard des Chrétiens dans toutes les villes turques et persanes où il y a des gardes aux portes, je dis au drogman : Donnez quelques pouls (1) à ces gens-là, et qu'ils nous laissent tranquilles. M. Caraman ne répondit pas, et continua à causer. Je ne fis plus attention à eux. Je m'amusai pendant plus d'une heure à ramasser des plantes, à prendre quelques insectes, et à considérer la redoute qui se trouvait à trois cents pas de la porte. Je repris ensuite le chemin de la ville, les gardes se tenant toujours à quelques pas de moi.

Nous ne voulûmes pas aller à la campagne sans avoir des nouvelles de Casbin : nous expédiâmes donc un exprès chargé de remettre au négociant dont M. Rousseau nous avait donné l'adresse, une lettre par laquelle nous l'engagions à nous informer s'il avait reçu quelque paquet pour nous : l'exprès revint le septième jour. Le négociant nous marquait par sa réponse, qu'il n'avait rien reçu, qu'il n'avait eu aucune nouvelle de M. Rousseau ; mais

(1) Monnaie de cuivre fort épaisse, qui vaut un peu plus de cinq centimes.

il nous assurait que, dès qu'il lui parviendrait quelque chose à notre adresse, il nous l'enverrait sur-le-champ.

On compte de Téhéran à Casbin environ vingt lieues qu'on fait ordinairement en trois jours. Le chemin est assez beau, et les communications entre ces deux villes sont très-fréquentes depuis que le roi a établi sa résidence dans la première, et qu'elle est devenue le centre des affaires ; mais l'autre étant plus peuplée et plus riche, le commerce y est plus actif. Casbin sert d'entrepôt aux soies du Guilan et du Chyrvan, destinées pour l'intérieur de la Perse, pour Bagdad et même pour Surate. C'est là aussi qu'on transporte une partie du riz du Guilan et du Mazanderan : on y fabrique des étoffes de soie, quelques toiles de coton et beaucoup de tapis. Cette ville n'est plus cependant aussi florissante qu'elle l'était sous le règne des Sophis. Sa population, qu'on évaluait alors à plus de cent mille habitans, est réduite aujourd'hui à vingt ou ving-cinq mille. Ses édifices ne sont pas non plus aussi somptueux : le palais du roi tombe en ruine, et les maisons des habitans sont basses et mal bâties.

Casbin est situé au 36e. degré 15 minutes de latitude, et au 47e. degré 17 minutes de

longitude, suivant les observations de M. Beauchamp.

Téhéran se trouve dans une belle plaine, presque toute arrosée : elle est à trois lieues sud de cette double et triple chaîne de montagnes à neige qui coupe à angle droit le mont Elvind, au nord de Casbin, court du couchant au levant en s'inclinant un peu au sud, et sépare le Mazanderan de l'Irak-Adjem. Cette montagne, que quelques voyageurs désignent sous le nom d'*Elvind*, se nomme par les habitans, *Albours* ou *le Nez*. Le pic de Demavend, qui se trouve à huit ou dix lieues à l'orient de Téhéran, s'élève considérablement au dessus de ces montagnes : il est en tout tems couvert de neige, et il jette quelquefois beaucoup de fumée : les fables du pays portent que l'ame d'un de leurs mauvais rois y est tourmentée. Il est vraisemblable que c'est le cratère d'un volcan qui n'est pas encore éteint. On laisse ce pic à gauche lorsqu'on va de Téhéran à Firuscuh.

Pietro della Valle, qui passa à Téhéran en 1618, dit que cette ville était spacieuse, mais peu peuplée et en grande partie occupée par des jardins plantés d'une infinité d'arbres fruitiers. Presque toutes les rues avaient des ruisseaux et étaient ombragées par de très-grands

planes ou platanes; ce qui porta ce voyageur à appeler Téhéran *la ville des planes*. Il n'y trouva rien autre de remarquable (1).

Ainsi Téhéran, sous les Sophis, était une ville peu importante, quoiqu'elle fût la résidence d'un khan et la capitale de la contrée. Sa population peu considérable ne lui donnait aucune sorte de célébrité. Placée hors des routes fréquentées par les caravanes, elle n'avait d'autre avantage qu'un territoire étendu, fertile et arrosé : son industrie purement agricole bornait son commerce à sa propre consommation et à quelques objets qu'elle était en état de fournir, tels qu'orge, froment, laine et bestiaux, qui passaient presque tous à Casbin ou à Kom.

Après la bataille de Salmanabad, dont nous avons déjà parlé, les Afghans vinrent investir Téhéran, croyant y surprendre Chah-Tahmas, qui, pressé par les Turcs déjà maîtres de Candja, d'Ardebil, de Sultanie et de presque tout l'Aderbidjan, avait quitté Casbin, et transféré à Téhéran son trésor et son harem. Chah-Tahmas, informé à tems de la défaite de ses troupes, s'était empressé de sortir de

(1) Les fameux *Voyages de Pietro della Valle*, tom. II, pag. 390, édition in-4°. Paris, 1664.

la ville avec tout son bagage, et de se sauver à Aster-Abad. Les Afghans ne furent pas plutôt les maîtres de Téhéran, qu'ils la pillèrent et y commirent toutes sortes de désordres, sous prétexte qu'elle n'avait pas ouvert assez tôt ses portes au vainqueur.

Il paraît qu'alors cette ville fut presqu'entiérement détruite; car aujourd'hui ses murs, ses bazards, ses mosquées, ainsi que les maisons des habitans et le palais du roi, tout présente l'aspect d'une ville neuve ou entiérement renouvelée. Méhémet, qui en a fait la capitale de son Empire, y a fait construire, pour la commodité des voyageurs et des marchands, de très-beaux caravanserais et de très-grands besesteins, qui en font une des plus belles villes de la Perse. Le palais du roi ne laisse rien à desirer pour l'étendue, la beauté des édifices, le luxe des jardins et l'abondance des eaux. Il est situé au nord de la ville, et il en occupe plus du quart; il est de forme carrée, ainsi que la ville, et est défendu, comme elle, par un mur épais et fort haut, et par un fossé large et profond. Ces murs sont bâtis en terre.

La ville, que nous avons dit être carrée, a un peu plus de deux milles, mais il n'y a pas la moitié de cet espace qui soit occupé par des maisons : on y voit de très-grands vides et

des j rdins très-spacieux, plantés, comme autrefois, de toutes sortes d'arbres fruitiers. Vers le milieu de chaque face du carré, on a pratiqué une porte que l'on a voulu garantir, en cas de siége, par une grosse tour ronde, placée à trois cents pas ordinaires en avant. Cette tour est peu élevée, et surmontée d'une terrasse propre à recevoir deux ou trois pièces de canon.

Malgré les efforts que Méhémet avait faits pour peupler sa nouvelle capitale, malgré les secours qu'il avait accordés aux marchands et aux fabricans qui venaient s'y établir, la population, à notre arrivée, ne pouvait pas être évaluée à quinze mille habitans, y compris la maison et les troupes du roi, qui étaient de trois mille.

Il est à présumer néanmoins que si les successeurs de Méhémet continuent de résider à Téhéran, cette ville verra beaucoup accroître sa population. La présence seule du roi doit produire cet effet en y attirant les grands de l'Empire, partout jaloux de se montrer à la cour afin d'y briguer les faveurs du maître, et obtenir les premiers emplois et les premières dignités. L'or de tout l'Empire, répandu autour du trône, ne peut manquer aussi d'attirer à la capitale des marchands de

toute espèce, des fabricans en tout genre, des hommes de tous les états et de toutes les professions.

L'air de Téhéran n'est cependant pas très-sain : vers la fin de l'été, il y règne des fièvres malignes et des fièvres putrides très-dangereuses : les intermittentes et rémittentes bilieuses y sont assez communes ; elles commencent dès la fin de juillet, et se prolongentbien avant dans l'hiver. Mais la maladie qui y fait le plus de ravage, c'est la dyssenterie.

L'insalubrité de Téhéran, pendant les fortes chaleurs de l'été, est si bien reconnue par les habitans eux-mêmes, qu'il n'y reste dans cette saison que les pauvres et les personnes que leur devoir ou leur intérêt y attache ; et ceux-là même qui ne peuvent s'absenter sont dans l'usage d'envoyer leurs femmes et leurs enfans dans les villages voisins, pour y passer les deux derniers mois de l'été, et le premier de l'automne, que l'on sait être les plus dangereux : ils vont les joindre toutes les fois que leurs occupations le permettent.

La chaleur qu'on éprouve dans cette ville, en juillet et en août, est de 27 à 28 degrés au thermomètre de Réaumur ; elle serait plus forte si l'air n'était rafraîchi par le vent de nord, qui souffle assez régulièrement, en été,

de la Caspienne ; car lorsqu'il fait calme ou lorsque les vents sont dans la partie de l'est ou de l'ouest, ce qui est rare, on a alors de 29 à 30 degrés. Les vents de sud sont encore plus chauds. Nous avons éprouvé vers la fin d'août, pendant quatre jours qu'ils soufflèrent, une chaleur de 32 degrés.

Ce qui contribue aussi à rendre malades les habitans de Téhéran, c'est que les eaux n'y sont pas bonnes ; elles nous ont paru avoir un goût de marécage, parce que sans doute on n'a pas soin d'entretenir les canaux qui les amènent à la ville. D'ailleurs, comme presque toutes celles de la Perse, ces eaux sont un peu purgatives ; elles ont constamment dérangé notre estomac et troublé nos digestions : il est vrai qu'elles ont dû agir bien plus puissamment sur nous étrangers, que sur les habitans du pays, qui y sont accoutumés. Elles viennent presque toutes du mont Albours, et sont très-abondantes dans la ville.

Les Persans étant très-amateurs de la glace, on trouve à Téhéran, comme dans presque toutes les grandes villes de cet Empire, des glacières qui fournissent abondamment, l'été, de la glace à très-bas prix : elle ne nous coûtait pas la valeur d'un liard la livre. Les Persans la mangent ou la sucent de tems en tems,

comme on ferait d'un morceau de sucre candi ou de caramel; et quand ils boivent quelque sorbet ou même de l'eau pure, ils jettent un morceau de glace dans la liqueur pour la rafraîchir.

Jusqu'à ce jour l'industrie de Téhéran est fort bornée : on y fabrique des tapis de laine feutrés, qui sont d'un usage général dans toute la Perse, et qui servent aux mêmes usages que ces beaux tapis peluchés que nous retirons de ces contrées. On en fait de toutes les grandeurs, soit pour meubler les appartemens, soit pour servir de lit aux voyageurs ou pour y faire les diverses prières du jour. Ils ne durent pas autant que les autres, et ne sont pas non plus aussi chers, quoique faits avec la laine la plus fine du pays. Ces tapis feutrés sont diversement coloriés : le plus grand nombre pourtant est d'un gris-rougeâtre uniforme, avec un dessin au milieu et vers les quatre angles.

On fabrique aussi, aux environs d'Alep, des tapis feutrés, non teints, dont nous nous servîmes, en partant de cette ville, pour emballer nos lits, nos malles et tous les effets que nous voulions garantir de la pluie; mais ils ne sont point comparables à ceux de Perse pour la finesse, la souplesse et le serré : c'est

le drap le plus fin à côté du calmouk le plus grossier. Les uns coûtent de vingt à trente piastres, et les autres une piastre et demie ou deux piastres.

On fait à Téhéran divers petits ustensiles de fer, et entr'autres des fers propres à garnir le talon des souliers. Ce métal est si doux, qu'on le travaille presqu'à froid. On se contente ordinairement de le chauffer dans de petits réchauds garnis de quelques brins de charbons allumés, et on le bat sur une petite enclume qu'on tient sur les genoux. On tire ce fer des montagnes qui sont à l'est de Téhéran, sur le chemin de Firuscuh.

CHAPITRE IV.

Entrevue avec le gouverneur. Départ pour Tegrich. Description de ce village. Réflexions sur la médecine des Persans. Mœurs des habitans.

La santé de notre drogman s'étant heureusement rétablie au bout de quelques jours, nous lui recommandâmes d'agir auprès du gouverneur, afin d'obtenir la permission de sortir de la ville.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les difficultés que nous eûmes à surmonter, de tous les retards qu'il fallut éprouver, de tous les petits sacrifices qu'il fallut faire; nous dirons seulement que, fatigués de tant de lenteur, nous priâmes, le 29 juillet au matin, M. Caraman d'aller demander au gouverneur une audience pour nous. M. Caraman se prêta à nos desirs, et l'audience nous fut accordée pour le soir même.

Rendus au palais à l'heure indiquée, nous fûmes aussitôt introduits. Le gouverneur nous attendait dans un très-beau pavillon, situé

sur un jardin fort spacieux et très-soigné. Nous ne l'eûmes pas plutôt salué, qu'il nous invita à nous asseoir à côté de lui sur le même sopha. Après nous être faits les complimens d'usage et avoir dit un mot du motif de notre voyage, nous lui demandâmes s'il croyait recevoir bientôt une réponse à la note que nous lui avions fait remettre : il nous dit que le roi ayant fait son entrée à Mesched et soumis tout le Khorassan, il espérait qu'il serait de retour à Téhéran avant la fin de l'été, avec toute sa cour, à moins qu'à l'exemple de Nadir-Chah, ajouta-t-il en élevant la voix et tournant la tête du côté de ses officiers, présens à notre conversation, il ne pousse ses conquêtes jusque dans l'Inde; ce que le peuple et l'armée ne peuvent manquer de desirer, puisqu'il en résulterait des richesses immenses pour l'un, et une très-grande gloire pour l'autre.

Nous dûmes avoir l'air d'applaudir à l'idée d'aller piller les paisibles Indiens, et cueillir chez eux de faciles lauriers; cependant nous observâmes qu'il était à craindre, dans les circonstances actuelles, que les Russes ne profitassent de l'absence du roi pour envahir les provinces situées à l'occident de la mer Caspienne. Le gouverneur, affectant alors un air de

de mépris, dit que les Russes se garderaient bien de mettre le pied sur le territoire persan, car ils ne pouvaient avoir oublié que, sous Nadir-Chah, tous ceux qui osèrent y entrer, y périrent sans qu'il pût s'en sauver un seul. Nous demandâmes alors s'ils ne s'étaient pas présentés devant Derbent : le gouverneur, en baissant la voix, nous avoua qu'ils avaient pris cette ville.

Nonobstant cet aveu, il continua de faire l'éloge de son maître, et de nous parler des Russes d'une manière peu convenable. Méhémet, selon lui, avait la sagesse et les vertus de Chah-Ysmaël, les grandes vues et les vastes connaissances de Chah-Abbas, les talens militaires et la bravoure de Nadir-Chah : il était le plus grand, le plus juste, le plus bienfaisant de tous les rois ; il avait, par la force de son génie et la vigueur de son bras, dissipé ou détruit les ennemis formidables qui avaient osé disputer un trône que lui seul était digne d'occuper ; il avait soumis les Turcomans et les Ouzbegs, puni les Lezguis, humilié les Géorgiens, fait trembler les chefs de toutes les tribus : comment pouvait-il craindre les soldats d'une nation qui se laissait gouverner par une femme ?

Nous ne répéterons pas toutes les sottises

qu'il nous débita sur le compte du roi, toutes les impertinences qu'il se permit à l'égard des Russes, toutes les questions ridicules qu'il nous fit sur la Turquie et les divers États de l'Europe, questions qui annonçaient l'ignorance la plus profonde et les préjugés les plus enracinés. Nous passâmes plus d'une heure avec lui. Avant de nous retirer, nous lui témoignâmes le desir d'aller rétablir notre santé à la campagne, et nous lui demandâmes un officier pour nous y conduire et nous y faire trouver un logement.

Le gouverneur parut surpris de notre demande. Il s'établit alors entre lui et le drogman une conversation de quelques minutes, dont nous n'eûmes pas connaissance; mais elle confirma les soupçons que nous avions depuis quelques jours, savoir, que M. Caraman, préférant de rester à la ville où il avait formé quelques liaisons, et où il espérait se perfectionner dans la langue persane, n'avait pas agi, pour nous en faire sortir, avec tout le zèle qu'exigeait notre position. Nos soupçons nous portèrent à insister fortement sur notre demande, et à menacer même de faire appeler le médecin hongrois pour nous servir d'interprète. A ces mots tout changea d'aspect, tout s'aplanit. A la suite de quelques

phrases que le drogman prononça, le gouverneur ordonna sur-le-champ à un de ses officiers de nous conduire partout où nous voudrions aller, de nous faire trouver un logement tel que nous le desirerions, et de nous recommander de sa part au chef du village que nous voudrions habiter.

Le lendemain nous sortîmes de la ville par la porte du nord, et nous arrivâmes, après trois heures de marche, à Tegrich, village de cent cinquante maisons, situé sur le bord oriental d'un ruisseau, à un demi-quart de lieue du mont Alboars. On va de Tenirah à Tegrich par un terrain uni, qui s'élève insensiblement: le chemin est beau, et la terre est partout susceptible de culture.

Prévenus favorablement de ce lieu, que nous ne dominions à l'orient, à l'occident et au midi; satisfaits d'avoir trouvé plusieurs plantes intéressantes, qui nous avaient donné une idée avantageuse des productions de la nature; charmés de voir un territoire fertile et des eaux abondantes, nous résolûmes de ne pas pousser plus loin nos recherches, et de nous accommoder de ce village. Nous y fûmes également invités par l'air d'aisance et de santé que nous présentèrent les habitans, par la propreté des rues, et par la beauté

des eaux que nous voyions couler de toutes parts.

Avant de mettre pied à terre, l'officier qui nous accompagnait, fit demander le kélonter au chef du village : il était absent, et ne devait revenir que le soir. Les fonctions de ce magistrat sont à peu près les mêmes en Perse qu'en Turquie : il a la police du village ; il fait la répartition de l'impôt ; il le prélève, et le verse dans le trésor du gouverneur de la province. C'est à lui qu'on s'adresse pour toutes les demandes qu'on a à faire aux habitans, relatives aux hommes, aux chevaux, aux vivres à fournir en tems de guerre. Sa présence nous aurait épargné la peine de faire des recherches nous-mêmes pour nous procurer un logement : un mot de l'officier eût suffi pour qu'il nous eût logés sur-le-champ d'une manière convenable.

La chaleur étant déjà très-forte, nous fûmes obligés de chercher un abri. On nous conduisit dans l'enclos de la mosquée, et l'on nous invita à nous reposer sous un des plus beaux platanes que nous ayions vus dans l'Orient.

Ce lieu, rafraîchi par le feuillage épais de cet arbre et par les eaux vives et abondantes d'une fontaine qui coulait au pied de la mos-

quée, était le rendez-vous ordinaire des vieillards, des enfans, des infirmes et de tous ceux que des occupations n'appelaient pas aux champs ou ne retenaient pas dans leurs maisons.

On avait à peine étendu le tapis sur lequel nous devions nous asseoir, que nous nous vîmes entourés d'un grand nombre de villageois, pour qui l'arrivée de trois Européens était un spectacle assez curieux. Ils parurent très-empressés de savoir qui nous étions, d'où nous venions, et quel était le motif de notre arrivée à Tegrich. Dès que nous eûmes satisfait à leurs questions, un des plus âgés de la troupe parla beaucoup de la bonté des eaux, de la salubrité de l'air, de l'excellence des fruits et des légumes de son pays; il nous apprit ensuite qu'anciennement un Européen y était venu passer trois mois, y avait vécu de lait pur, et s'était rendu à Casbin dès que sa santé le lui avait permis.

Pendant que l'officier et notre domestique cherchaient une maison, nous fûmes curieux de voir l'intérieur de la mosquée; ce qu'on nous permit facilement. Nous prîmes ensuite la mesure du platane sous lequel nous étions assis.

La mosquée n'a rien de remarquable, si ce

n'est qu'elle renferme les dépouilles de l'imam Zaade-Saleh, personnage que les Persans vénèrent, et dont ils viennent visiter le tombeau.

Quant au platane, il avait au bas du tronc une expansion conique ou pyramidale qui semblait lui servir de base et lui donner de la solidité. La mesure que nous en prîmes, ras de terre, nous donna soixante-dix pieds de circonférence; ce qui suppose un diamètre de vingt-trois pieds et quelques pouces. Le tronc paraissait très-sain, ainsi que les branches principales. Le bois, dans ce renflement, est plus dur, plus veiné, beaucoup plus beau que celui du tronc : nous en avons vu employé à des meubles dans le palais des rois à Ispahan, qui nous a paru bien supérieur au plus beau noyer.

L'officier du gouverneur et notre domestique ne tardèrent pas à nous rejoindre : ils n'avaient pas été heureux dans leurs recherches; ils avaient plusieurs fois parcouru le village, ils s'étaient adressés à tous ceux qu'ils avaient rencontrés; personne n'avait voulu nous loger; tous avaient dit n'avoir que ce qui leur était absolument nécessaire. Nous connaissions les effets du despotisme : nous fûmes persuadés que la présence d'un agent

du gouvernement faisait craindre aux habitans de n'être pas payés. Pour les rassurer à cet égard, nous prîmes le parti de nous adresser à ceux qui nous entouraient ; nous leur dîmes que, charmés de la beauté de leur village et de son agréable situation, nous avions résolu, pour rétablir notre santé, d'y passer un mois ou deux ; nous desirions en conséquence, si toutefois ils n'avaient aucune répugnance à nous recevoir parmi eux, qu'ils nous procurassent un logement commode et sain, dont nous paierions d'avance, chaque quinzaine, le prix que nous serions convenus de donner. A l'instant plusieurs d'entr'eux offrirent leur maison. Nous en arrêtâmes une vers l'extrémité orientale du village ; elle consistait en une cour spacieuse, ombragée d'une treille chargée de raisins excellens, et rafraîchie par un ruisseau d'eau vive qui coulait au pied du mur occidental. Il y avait pour nous trois chambres de plain-pied, et un endroit propre à faire la cuisine. Nos chevaux devaient rester dans la cour, à l'ombre des maisons voisines ou de la treille, et nos domestiques devaient coucher à la belle étoile, suivant l'usage du pays.

Nous allâmes prendre possession de notre logement le 2 août. A peine eûmes-nous mis

pied à terre, que le chef du village vint nous voir : c'était un ancien domestique de Djaffar-Kouli-Khan, frère de Méhémet, à qui on avait donné, après la mort de son maître, ce village pour retraite ; il avait été chargé en même tems d'une meute assez nombreuse de très-beaux levriers, dont Méhémet se servait dans les chasses qu'il était dans l'usage de faire aux environs de Téhéran. Ces levriers étaient plus grands, plus forts, un peu moins élancés que les nôtres ; ce qui les rendait plus propres à courir sur les daims, les cerfs et les gazelles.

La visite de cet homme était intéressée : il venait nous demander le paiement de la maison que nous allions occuper. Nous lui fîmes dire que, n'ayant traité qu'avec le propriétaire, ce serait à lui seul que nous compterions notre argent ; il demanda alors qu'on lui remît la moitié du prix convenu, prétendant qu'il avait le droit de l'exiger en sa qualité de chef. En ce cas, lui dîmes-nous, vous vous adresserez au maître de la maison. Il nous importe assez peu, quand nous l'aurons payé, que notre argent entre dans sa bourse ou dans la vôtre ; mais c'est à lui seul que nous le compterons.

Le chef n'insista pas davantage ; il resta

quelque tems avec nous, et nous fit toutes les offres de service qui dépendaient de lui. Nous l'engageâmes à notre tour à venir nous voir souvent. Ce fut lui qui nous instruisit par la suite de tout ce qui pouvait nous intéresser, et qui nous donna toutes les nouvelles qu'il put recueillir au sujet des opérations du roi dans le Khorassan, et de la marche des Russes dans le Daghestan et dans le Chyrvan.

Pendant notre séjour à Tegrich, nos occupations se bornèrent à monter tous les jours à cheval avant le lever du soleil, afin de parcourir et observer les environs de ce village. Au retour de cette promenade, nous déjeûnions ; nous mettions sous presse les plantes que nous avions apportées ; nous changions celles qui s'y trouvaient de la veille ou des jours précédens ; nous enfermions nos graines ; nous soignions nos oiseaux, nos insectes et tous les objets d'histoire naturelle que nous voulions conserver. Quand ce travail était fini, nous recevions les malades qui se présentaient : il en venait de tous les villages situés au pied du mont Albours. Nous leur donnions gratuitement nos conseils, et quelquefois nos soins ; nous leur offrions les médicamens d'Europe que nous avions emportés

avec nous, et les plantes du pays que nous ramassions pour eux dans nos courses ; nous poussions la complaisance aussi loin que nous le pouvions. Néanmoins il était rare que tous s'en allassent satisfaits, parce que souvent nous n'avions que des conseils à leur donner, ou des médicamens à leur prescrire, qu'ils ne pouvaient se procurer qu'à Téhéran : quelquefois il eût fallu opérer, ce que nous n'étions pas en état de faire. Nous avons toujours vu que les malades qui n'emportaient pas les remèdes que nous leur conseillions de prendre, et ceux que nous avions jugé ne pouvoir guérir, tels que des aveugles, des estropiés, paraissaient très-fâchés contre nous ; ils s'en allaient en murmurant, comme s'ils avaient reçu quelqu'offense ou éprouvé quelque dommage de notre part.

On eût dit qu'en venant habiter parmi eux, nous avions contracté l'engagement, non-seulement de donner gratuitement nos soins à tous les malades qui voudraient les exiger, mais à les opérer et à leur fournir tous les remèdes dont ils pourraient avoir besoin, sans que les malades, à leur tour, fussent obligés à la moindre reconnaissance. Nous les voyions entrer chez nous sans frapper à la porte, s'asseoir sans attendre qu'on le leur eût permis,

présenter le bras pour se faire tâter le pouls avant qu'on le leur eût demandé, répondre par monosyllabes ou avec peine aux questions qu'on leur faisait relativement à leurs maux ; et lorsqu'ils avaient reçu les remèdes qu'on leur avait prescrits, la plupart se retiraient sans remercier, sans saluer, sans donner le moindre signe d'approbation.

Ce n'est pas seulement à Tegrich que nous avons trouvé les Musulmans mal-honnêtes, injustes à l'égard des médecins qui ne sont pas de la même religion qu'eux, c'est partout où nous avons vu des malades ; c'est surtout en Turquie. Lorsque les Turcs sont malades, ils apprécient en général fort peu les soins qu'un médecin leur donne ; bien portans, ils se croient fort peu redevables envers lui. Presque toujours indifférens sur leur sort, ou persuadés du moins que l'heure du trépas est irrévocablement fixée, ils n'ont ordinairement aucune sorte de reconnaissance pour ceux qui les ont tirés d'un danger.

Il n'en est pas de même des Persans : soit qu'ils croient moins au fatalisme, soit qu'ils soient plus attachés à la vie ou qu'ils espèrent davantage sur les secours de la médecine, ils ne manquent jamais d'y avoir recours, et leur reconnaissance est ordinairement proportion-

née au danger qu'ils ont couru et aux soins qu'on leur a donnés.

Sans doute le Turc qui est dans l'opulence ou qui occupe une des premières dignités, offrira par orgueil, au médecin qui l'aura traité, le prix de son travail; mais il est peut-être sans exemple qu'un malade, parmi le peuple, et même parmi la classe aisée, se soit montré généreux et même juste envers le sien après la guérison : le médecin serait toujours obligé de recourir au juge pour obtenir une juste indemnité, s'il ne s'était fait payer d'avance.

Dans les grandes villes de Turquie il y a des médecins européens qui exercent leur état avec le même zèle, le même désintéressement, et avec autant de succès que ceux des premières villes d'Europe; mais dans les petites villes et dans les campagnes, le malade est livré aux conseils de tous ceux qui l'entourent, ou s'il tombe sous la main de quelque Grec, sa vie est dans le plus grand danger; car, si nous en exceptons un très-petit nombre qui ont acquis des connaissances dans les universités d'Italie, et qui pour l'ordinaire habitent les grandes villes et y exercent leur état avec honneur, les autres sont des gens du peuple, qui ont tout au plus, dans leur

jeunesse, servi des médecins à Constantinople ou à Smyrne, et ont appris chez eux à connaître quelques simples et à préparer quelques drogues.

En Perse, la médecine est plus honorée qu'en Turquie, et cela vient sans doute de ce que les Persans sont bien plus civilisés, bien plus instruits que les Turcs. Cette science n'y est pourtant pas enseignée, comme en Europe, dans des écoles publiques : ce sont les médecins eux-mêmes qui ont chez eux un certain nombre d'élèves, à qui ils donnent régulièrement des leçons, et qu'ils instruisent le mieux qu'ils peuvent. Ces leçons consistent à donner quelques idées peu détaillées, peu étendues de la structure du corps humain, à faire l'énumération de toutes les maladies qui nous affligent, à parler succinctement des symptômes qui les accompagnent, et à remonter aux causes qui les produisent; mais ce que le médecin a le plus en vue dans ses leçons, c'est d'apprendre à son élève à distinguer les médicamens les uns des autres, à connaître leurs propriétés, à composer des opiats, des électuaires, des sirops; à donner, en un mot, aux remèdes qu'il veut employer, toutes les formes dont ils sont susceptibles.

La médecine des Persans n'étant fondée au-

jourd'hui, ni sur l'anatomie ni sur la physique, on peut la regarder comme une science purement conjecturale et routinière, peu propre à obtenir des résultats certains. On connaît bien encore dans ce pays les ouvrages de Galien et d'Avicenne; mais leur doctrine n'est plus suivie, ou elle est considérablement altérée.

Toute la science du médecin persan se borne à connaître la cause prétendue d'une maladie, et à la combattre par son contraire. Par exemple, s'il n'apperçoit au malade, ni forte chaleur sur la peau, ni fièvre bien caractérisée, il fait dépendre le mal du *froid*, et il ordonne alors les médicamens les plus âcres, les plus piquans, les substances les plus aromatiques. Si le malade au contraire a une forte fièvre, une chaleur ardente, c'est du *chaud* qu'il la fait dériver: il fait prendre dans ce cas les sucs les plus rafraîchissans, les fruits les plus acides; il donne la glace pour boisson; il l'applique sur l'estomac, sur la tête, sur le bas-ventre. Si avec une forte fièvre, une chaleur interne, brûlante, la peau est sèche, la langue gercée, c'est le *sec* qui domine: il a promptement recours à des boissons abondantes, aux fruits les plus doux, les plus aqueux; aux bains,

aux fomentations. Si la maladie provient de l'*humide*, comme dans les hydropisies et autres affections semblables, il emploie des opiats ou des électuaires faits avec les racines les plus amères, les fleurs les plus aromatiques, les résines les plus chaudes. Pour les *vents intérieurs*, il fait usage des poudres carminatives, des bézoards, des perles, etc. Pour les mauvaises digestions et pour la faiblesse des organes de la génération, il fait prendre le salep, le bézoard, le musc, l'ambre, la myrrhe, l'aloés. Les médecins ont à cet effet un grand nombre de conserves stomachiques, d'électuaires aphrodisiaques, d'opiats irritans.

Dans la plupart des maladies chroniques, et dans presque toutes celles qui dépendent de la lésion d'un viscère, le hasard conduit leur main, ou s'ils procèdent en se rendant raison de ce qu'ils font, le diagnostic se trouvant erroné faute de connaissances anatomiques, le traitement auquel ils ont recours ne peut qu'être vicieux. Par une longue habitude de traiter des malades, les plus judicieux d'entr'eux distinguent bien au premier coup-d'œil une maladie d'une autre; ils jugent par les symptômes qu'elle présente, si elle menace la vie du malade; mais comme ils sont presque

toujours dans l'erreur sur les causes qui la produisent, ils ressemblent assez souvent à ce médecin de la fable, qui, marchant au milieu des ténèbres, frappe à droite ou à gauche indistinctement : s'il attrape le malade, il meurt; si c'est la maladie, il est sauvé.

Quant à la chirurgie, elle se borne à saigner, à appliquer des emplâtres sur les plaies, à mettre des ventouses ou le moxa sur les parties douloureuses, à faire des cautères, à réduire une luxation, à ouvrir un abcès extérieur, et c'est tout ce qu'on peut en attendre. Que serait-elle parmi nous si elle n'était éclairée du flambeau de l'anatomie?

La médecine est exercée dans les campagnes par des hommes qui se transportent d'un village à l'autre, et qui ne manquent jamais de se faire payer d'avance les remèdes qu'ils administrent. Quoiqu'ils n'aient en général sur leur art que des notions très-superficielles, ils ont une jactance, un ton d'assurance, qui en imposent aux gens du peuple. Jamais ils ne sont embarrassés; jamais ils ne sont pris au dépourvu. Munis d'un petit sac, dans lequel se trouvent quelques plantes, quelques drogues et quelques instrumens, ils donnent, à l'instant qu'on les consulte, un breuvage ou un opiat; ils appliquent des ventouses ou le moxa,

moxa, font des cautères, tirent du sang, envoient leur malade au bain ou au gymnase; le tout sans discernement et sans se rendre raison de ce qu'ils font.

On voit paraître aussi dans les campagnes, et même dans les villes, une autre classe de charlatans non moins adroits; je veux parler des derviches, imans, mollas et autres religieux : ceux-ci n'ont jamais recours qu'à des pratiques superstitieuses, pour lesquelles ils exigent, comme les autres, leur paiement d'avance. Nous rapporterons à ce sujet ce dont nous avons été les témoins à Tegrich.

En revenant un jour de la promenade vers les huit heures du matin, nous vîmes accroupi sur un tapis, devant la porte de notre maison, un derviche d'un âge avancé : il était entouré d'un grand nombre de femmes; il avait une très-belle figure; il portait une barbe très-longue et très-touffue : on voyait à sa ceinture une large écritoire : il tenait une plume d'une main, et il distribuait de l'autre des morceaux de papier écrit. Nous nous arrêtâmes un seul instant, et seulement pour donner le tems à ce derviche de nous faire place. Nous étant informés, en entrant chez nous, de ce que cet homme faisait au milieu de ces femmes, on nous dit qu'il donnait à

chacune d'elles un verset du Koran, au moyen duquel il les guérissait, non-seulement des maux dont elles étaient affligées, mais il prévenait même pour quelque tems tous les maux à venir ; il recevait de chaque morceau de papier six pouls (le poul vaut un peu plus d'un sou).

Ce manège dura plus d'une heure. Le derviche était étranger : il devait quitter Tegrich le jour même ; il fallait se hâter de profiter d'une occasion qu'on pouvait ne pas avoir de long-tems. La récolte fut bonne : il y eut plus de cinquante versets distribués. Quand la foule se fut dissipée et que le derviche jugea qu'il n'y avait plus rien à gagner, il entra chez nous, salua fort gracieusement, s'assit sur un tapis, salua de nouveau, et nous dit qu'il venait de bien loin pour nous voir. Il savait que nous étions des médecins européens ; il s'adressait à nous pour trouver du soulagement à un mal cruel, qui le faisait souffrir depuis plus de quinze ans ; il avait une hernie inguinale. Nous répondîmes au derviche, que nous étions surpris de nous voir consultés par un homme aussi savant que lui. Vous êtes un médecin bien plus habile que nous, lui dîmes-nous : les remèdes que vous donnez ne vous coûtent rien et vous rappor-

tent de l'argent; les nôtres nous coûtent cher et ne nous sont pas payés : d'un mot vous guérissez; nous parlons beaucoup, et bien souvent nous ne guérissons pas.

Le derviche avait de l'esprit; il était gai; il répondit fort bien à nos plaisanteries, puis il nous raconta fort au long, avec une ingénuité apparente, les cures merveilleuses qu'il avait faites : c'étaient des personnes qui étaient sur le point de perdre la vue, qui l'avaient recouvrée au bout de quelques jours; des estropiés qui avaient repris presque subitement l'usage de leurs membres : c'étaient des agonisans qu'il avait arrachés des bras de la mort. Il nous cita un grand nombre de femmes stériles qui avaient eu, avant la fin de l'année, la satisfaction d'être mères.

Il entre-mêlait à tout cela des réflexions fort pieuses sur la toute-puissance de Dieu, de Mahomet et d'Aly; il parlait de lui avec toute l'humilité possible; mais on voyait bien qu'il avait l'orgueil de se croire un être important, un être plus favorisé du ciel que le reste des hommes. C'était l'humble serviteur de Dieu, qui, s'il avait pu, aurait été le plus redoutable tyran des hommes.

Tout cela ne tendait pas à nous en imposer : le derviche nous jugeait plus favorable-

ment. Son dessein était de détruire auprès du chef du village et de quelques habitans qui se trouvaient avec nous, la mauvaise impression que nos plaisanteries avaient pu produire sur eux. Quand il eut fini, nous demandâmes une écritoire et du papier pour lui donner un remède analogue à ceux qu'il venait de débiter. Il comprit notre intention : il eut recours alors à un apologue dont le sens était, que tous les animaux ne pouvaient s'accommoder de la même nourriture. Il faut au plus grand nombre des alimens grossiers, des substances ligneuses, des végétaux communs : fort peu se nourrissent du suc mielleux qui se trouve dans les fleurs. Je donne aux autres la nourriture grossière qui leur convient ; je viens recueillir auprès de vous le miel dont j'ai besoin.

Nous ne voulûmes pas pousser plus loin nos plaisanteries, quoiqu'il eût peut-être été utile de démasquer l'imposteur ; nous conseillâmes au derviche de faire usage d'un bandage, dont nous lui fîmes aisément comprendre la forme et le mécanisme. Il promit de l'exécuter lui-même et d'en faire usage : il promit aussi de venir nous voir dans quelque tems ; mais nous ne l'avons pas revu sans doute, parce que nous avons quitté Tegrich plus tôt qu'il n'avait cru.

Il n'y a dans ce village et ceux des environs, aucune manufacture, aucune sorte de fabrication : tous les habitans s'y livrent à la culture des terres ; ils récoltent plus de grains qu'il ne leur en faut ; ils ont quelques troupeaux et quelques ruches ; ils font du beurre et du iougourt qu'ils vont vendre à Téhéran ; ils y portent aussi quelques fruits, tels que melons, pastèques, courges, concombres, mélongènes, raisins, pêches, abricots, prunes et cerises. Ils ont des féves, des haricots, des lentilles, des gesses, des pois chiches et quelques autres légumes, mais très-peu de plantes potagères.

Tegrich méritait à tous égards la préférence que nous lui avions donnée. Le ruisseau qui se trouvait à côté du village était fort large et assez profond : ses eaux, peu abondantes à la fin de l'été, coulaient sur des cailloux ou à travers le cresson et diverses plantes aquatiques ; elles prenaient naissance à peu de distance, et conservaient long-tems toute leur fraîcheur, parce qu'elles étaient garanties de l'action du soleil par des platanes, des noyers, des saules et divers arbres fruitiers qui croissaient fort serrés sur les deux rives.

Ce lieu, dont la nature avait fait tous les frais, n'était point fréquenté par les gens du

pays. Nous pouvions y aller rêver du matin au soir, sans craindre d'y être troublés. Les enfans et les oisifs se contentaient d'aller sous le platane de la mosquée, et jamais peut-être aucun amant n'y est venu soupirer ses feux.

L'occupation des villageois nous parut fort monotone, et leurs plaisirs peu bruyans, peu variés. Ici, point de danses champêtres, point de promenades, point de repas d'amis. On danse à l'occasion d'un mariage ou de la circoncision, qui a lieu ordinairement une fois l'an; mais les sexes ne se mêlent pas. Les hommes sont dans une chambre ou dans un corps-de-logis, et les femmes dans un autre.

Nous étions dans ce village, aussi en sûreté que nous pouvions le desirer. Nous nous transportions, seuls et sans armes, à de grandes distances; nous marchions dans les champs cultivés; nous allions aux villages voisins. Notre logement était mal fermé, et la plupart du tems il restait ouvert, quoique nous fussions sortis : jamais pourtant nous n'avons couru le moindre danger; jamais nous n'avons essuyé la moindre insulte; jamais nous n'avons éprouvé aucune perte. Nous étions seulement en butte, chez nous, à une curiosité très-importune.

Parmi les malades qui venaient nous consulter, et que nous recevions autant par bienveillance que pour notre instruction, il se glissait des curieux et des oisifs qui prenaient place auprès de nous sans rien dire, et qui restaient des heures entières à nous considérer sans nous adresser la parole; ils suivaient tous nos mouvemens avec une attention qui nous eût paru suspecte, et que nous n'aurions pas permise dans toute autre circonstance.

Nous n'avions pourtant rien dans notre costume, qui différât du leur; nous avions, comme eux, rasé notre tête et laissé croître notre barbe; mais nous parlions une langue qu'ils n'entendaient pas; nous faisions des choses qu'ils n'avaient jamais vu faire; nous nous tenions plus souvent assis qu'accroupis. Si nous mangions, ils admiraient nos fourchettes, nos couteaux, nos serviettes; ils étaient étonnés de la quantité d'alimens qu'on nous servait et que nous consommions. D'ailleurs, ces alimens étaient préparés d'une autre manière qu'ils n'avaient coutume de faire. Ils riaient beaucoup, par exemple, de nous voir mettre du sucre et du lait dans le café, et de prendre le tout avec du pain. Si nous mangions du riz autrement qu'en pilau, ils prétendaient qu'il ne pouvait être bon.

Ces hommes cependant n'étaient pas aussi stupides que leur conduite aurait pu le faire croire : ceux qui, plus familiers ou plus hardis, nous adressaient la parole, paraissaient avoir de l'intelligence et une sorte d'instruction, dont les autres n'étaient pas dépourvus. Tous avaient de l'aisance dans le maintien, de la hardiesse dans le propos, et des idées plus étendues, plus nettes qu'on n'en trouve communément parmi les cultivateurs.

En Europe, il y a un espace immense entre les habitans des grandes villes et ceux des campagnes, entre l'homme bien élevé et celui qui ne l'est pas. En Perse, nous n'avons pas trouvé que cet espace fût bien grand : la classe pauvre des villes diffère très-peu, pour l'esprit, les connaissances et les mœurs, de l'habitant des campagnes, et il n'y a pas non plus une grande différence, dans les villes, entre les riches et les pauvres. C'est presque partout la même conduite, la même allure, la même manière de s'exprimer ; ce sont les mêmes idées, et j'oserais presque dire la même instruction. Ici l'habitant des campagnes, celui-là même qui se trouve toute l'année sous la tente, et qui conduit ses troupeaux d'un pâturage à un autre, nous a paru plus délié, plus rusé, plus poli, plus instruit que

le cultivateur européen un peu éloigné des grandes villes.

J'avais d'abord cru que le défaut général d'instruction, une éducation à peu près semblable, et la tyrannie qui pèse également sur tous, était la seule cause de cette conformité de ton, d'allure, de connaissances que j'avais remarquée partout où j'avais passé; mais je ne tardai pas à reconnaître une cause plus puissante. Je jugeai que les guerres fréquentes qui ont armé tous les Persans, les troubles civils qui les ont sans cesse agités, les excursions presque continuelles de province à province, auxquelles presque tous ont pris part, avaient nécessairement amené une manière d'être différente, avaient rapproché tous les états et avaient très-souvent confondu tous les rangs. Le riche est devenu par-là moins instruit; le pauvre l'a été davantage. Le premier a perdu de son urbanité, de sa douceur, de ses manières aisées; le second s'est poli : ses idées se sont développées; ses conceptions se sont agrandies. Caressé de ses chefs, infiniment utile à ceux qui voulaient s'emparer du pouvoir, il a eu plus d'estime de lui-même, et bien moins de vénération et de respect pour ceux qu'il voyait de très-près. Le riche, élevé dans les camps, ne pouvait avoir que l'ins-

truction d'un soldat; le pauvre, qui passait alternativement de la charrue ou de l'atelier dans le camp, en savait bientôt autant que le riche. D'ailleurs, le champ des honneurs et de la fortune lui était ouvert; cela seul devait produire, dans ses idées, dans sa conduite, un changement favorable.

Il n'en est pas de même des femmes: celles des villes, à ce qu'on nous a dit, car nous en avons vu très-peu, si ce n'est à Bagdad, ont toute la finesse d'esprit, toute l'amabilité, toutes les grâces de leur sexe, et peut-être autant d'instruction que les hommes à qui elles appartiennent. Quant à celles de la campagne, que la médecine nous a fourni l'occasion de voir ou d'entendre, elles nous ont paru très-grossières, très-ignorantes, et beaucoup plus esclaves des préjugés, que leurs maris.

Elles se voilent avec autant d'attention qu'à la ville, et elles vivent encore plus retirées; elles font tout le travail de la maison, ont soin de leurs enfans, font la cuisine, traient les vaches, les chèvres, les brebis; préparent le laitage, en font du iougourt ou du beurre que les hommes vont vendre à la ville. Elles filent du coton ou de la laine au rouet dans les momens de loisir; elles préparent avec les

excrémens des animaux et la paille hachée, des gâteaux qu'elles font sécher au soleil, et qui sont destinés à brûler, attendu que le bois est excessivement rare; elles ne vont pas aux champs, le travail de la campagne étant réservé aux maris.

Les habitans des villages n'ont ordinairement qu'une seule épouse, quoique la loi leur en permette jusqu'à quatre, comme aux Turcs, et ils ne vivent presque jamais avec des esclaves, à moins qu'ils ne soient veufs ou qu'ils ne soient pas encore mariés. Ils nous ont tous paru approuver nos lois relatives au mariage, et ils ont été unanimement d'avis que la polygamie, utile seulement à l'égard des hommes opulens, ne pouvait en aucune manière convenir à ceux dont la fortune était bornée, à ceux entr'autres qui desiraient avoir la paix dans leur ménage.

Mais s'ils approuvent que nous ne puissions avoir qu'une seule épouse, ils sont bien scandalisés quand on leur dit que cette épouse, qui est en tout notre égale, se montre hors de sa maison à visage découvert, et se trouve sans inconvénient tête à tête avec d'autres hommes. Ils traitent les leurs, sinon avec mépris, du moins avec très-peu d'égards; et, qu'ils en soient amoureux ou non, ils en sont

très-jaloux. La moindre démarche suspecte met le mari en colère et le porte à maltraiter sa femme; il la bat au moindre sujet de mécontentement qu'elle lui donne ; il la répudie s'il a le moindre soupçon d'infidélité ; il la poignarde s'il en est convaincu ; et s'il n'avait pas la force de se porter lui-même à cet acte de violence autorisé par la loi, il faudrait qu'il empruntât la main d'un frère, d'un proche parent, sans quoi il serait déshonoré.

Ce n'est pas seulement aux champs que le mari punit de mort la femme adultère, c'est dans toute la Perse, comme dans toute la Turquie. Heureusement ces scènes d'horreur sont très-rares, soit que les femmes ne s'y exposent pas, soit que le très-petit nombre qui s'y exposent, prennent toutes les précautions qu'exige leur sûreté.

CHAPITRE V.

Course au mont Albours. Retour à Téhéran. Arrivée du roi. Audiences du premier ministre. Conduite de Méhémet. Réflexion à ce sujet.

Le mont Albours fixait depuis long-tems notre attention. Nous attendions avec impatience le moment où nous aurions l'un et l'autre la force de grimper jusqu'au sommet. Déjà nous avions parcouru les parties les plus voisines du village, et nous y avions trouvé un grand nombre de plantes inconnues; nous nous étions avancés à plus de deux lieues à l'est; nous avions pénétré dans des vallons assez bien arrosés, où nous avions fait une abondante récolte d'insectes, et tué quelques beaux oiseaux, entr'autres le guêpier de Perse (*merops persica*), dont M. Pallas a donné la figure dans le *Voyage* qu'il a publié (1). Cet oiseau ne se montra pas long-tems aux environs de Téhéran; il gagna, vers

(1) *Merops persica.* Pall. *Voyez* tom. II, pag. 15, Append. n°. 8, pl. 2, édition française, in-4°.

la fin de septembre, les provinces méridionales de la Perse ; il avait passé l'été au nord de la Caspienne, et c'est là où M. Pallas l'avait observé.

Les neiges, dont tous les sommets de la montagne étaient couverts lors de notre arrivée à Téhéran, diminuaient de jour en jour : à peine en restait-il encore dans quelques points vers la fin du mois d'août. Nous jugeâmes que c'était le moment le plus favorable à nos herborisations. Nous nous adressâmes donc au chef du village pour avoir un ou plusieurs conducteurs qui connussent bien la montagne : il nous en procura deux qui devaient nous suivre partout avec deux mulets. Ceux-ci devaient porter nos tapis, nos papiers, nos boîtes, nos presses et quelques provisions de bouche.

Nous montâmes à cheval le 5 septembre avant le lever du soleil, et nous marchâmes plus de trois heures sans nous arrêter. L'espace compris entre le village et le pied de la montagne, que nous avons dit être d'un quart de lieue, et qui va en s'élevant, est tout parsemé de grosses masses de laves qui y sont étrangères, et qui paraissent avoir été lancées de la montagne ; elles sont noires, très-denses, très-pesantes, et mélangées de blocs de

trap bleuâtre, que l'action du feu a très-peu altérés.

Lorsque nous eûmes fait une demi-lieue en nous dirigeant un peu à droite, nous nous trouvâmes sur des terres volcaniques très-rouges : il y avait quelques rochers semblables à ceux de la plaine. En nous élevant encore un peu, nous vîmes pendant long-tems tout le sol couvert d'une espèce de rhubarbe que les Persans nomment *riebas* (1). Ils emploient toute la plante comme remède, dans les maladies inflammatoires et dans les fièvres ardentes. Ils font usage, comme aliment, des pétioles; ce fut la première chose qu'on nous offrit à Kermanchah : on les mange crus, après avoir simplement enlevé la peau. Ils sont très-agréables au goût, légérement acides et très-rafraîchissans : on les confit au sucre, au miel, au moût de raisin, et on les conserve toute l'année; on en fait des envois dans la Perse méridionale, où cette plante ne vient pas.

Elle fleurit, à ce qu'on nous a dit, vers la fin d'avril et au commencement de mai, toujours un mois après que la neige a fondu. Elle était en graines lorsque nous la vîmes.

(1) C'est le *rheum ribes*.

Nous en prîmes une très-grande quantité : elles ont été semées au Jardin des Plantes, où elles ont levé.

L'endroit où nous nous arrêtâmes pour laisser reposer nos chevaux et nos conducteurs, que nous évaluâmes au tiers de la montagne, offrait d'énormes rochers basaltiques qui s'élevaient en pentagones assez réguliers : au-delà nous ne vîmes plus rien de volcanique. Il y avait une esplanade assez étendue, sur laquelle coulaient quelques filets d'eau ; elle était riche en plantes. Nous y prîmes les graines de cette belle michauxie dont j'ai parlé dans le troisième chapitre de ce volume, page 65. Nous y prîmes aussi le *nepeta longiflora* (1), le beau chrysanthème élevé (2) ; deux espèces de rosiers, l'un à fruit gros, rond et lisse, et l'autre à fruit un peu hérissé ; quelques astragales inédits, et un grand nombre d'autres plantes.

Nous escaladâmes le soir, pendant deux heures, la partie de la montagne que nous avions devant nous : nous n'y vîmes que des roches granitiques plus ou moins dures, des micas et des schistes feuilletés. Nous trou-

(1) *Description du jardin de Cels*, pl. 66.

(2) *Chrysanthemum prœaltum.* Idem, pl. 43.

vâmes

vâmes très-peu de plantes : tout était brûlé par le soleil. Nos conducteurs nous firent passer la nuit sous deux énormes rochers qui avaient formé, par leur rapprochement, une voûte fort grande. Notre domestique parut si effrayé à l'aspect de ces masses suspendues sur nos têtes, qu'il n'osa pas en approcher. C'était un Arménien qu'on nous avait donné à Bagdad; il était aussi lâche que fripon. Nos conducteurs s'occupèrent toute la soirée à ramasser quelques plantes sèches et quelques arbustes pour faire du feu durant la nuit, afin d'écarter, disaient-ils, les animaux féroces qui se trouvaient sur la montagne.

Nous ne pûmes pas, le lendemain, nous servir de nos chevaux, attendu que la montagne était trop escarpée. Nous prîmes le parti d'aller à pied, et de nous élever autant qu'il nous serait possible; mais nous ne pûmes pas aller bien loin : au bout d'une heure et demie ou de deux heures, nous fûmes si essoufflés, si fatigués, et d'ailleurs si mécontens de ne rien trouver d'intéressant, que nous rétrogradâmes. Nous vînmes reprendre, vers les neuf heures du matin, nos chevaux, et nous nous dirigeâmes à l'est. Le pays devenait plus riche à mesure que nous descendions. Nous nous arrêtâmes, à midi, sur le bord d'un petit

ruisseau, près d'une gorge effroyable par sa profondeur et par les rochers qui paraissaient coupés et prêts à se détacher. Nous y vîmes quelques oiseaux de proie, l'aigle féroce ou aigle d'Astracan, et diverses sortes de faucons que nous ne pûmes reconnaître.

Nous nous trouvâmes, vers les quatre heures du soir, dans un vallon très-agréable, bien arrosé, et presque tout planté d'arbres fruitiers. Nous vîmes, en passant, quelques villages peu étendus, et nous arrivâmes à Tegrich, vers les dix heures du soir, très-fatigués, mais fort contens de notre course.

Le retour du roi à Téhéran nous ayant été annoncé, par le gouverneur, pour le 12 ou au plus tard pour le 15 de septembre, nous nous occupâmes, le 7 et le 8, à faire nos paquets, et à mettre en ordre notre collection. Le 9, nous pûmes quitter Tegrich et nous rendre à la ville.

Nous rencontrâmes sur la route plusieurs cavaliers qui revenaient de l'armée, et qui allaient passer l'hiver dans leurs villages. En traversant la ville pour nous rendre à notre logement, qui se trouvait à l'autre extrémité, nous vîmes, dans les rues et dans les beses-teins, beaucoup de gens de guerre. Arrivés au caravanserai, nous le trouvâmes plein ;

les chambres, la cour, l'estrade, la terrasse qui se trouve au dessus des chambres, tout était couvert de militaires. Nous retrouvâmes nos chambres dans le même état où nous les avions laissées, et personne n'entreprit de nous déloger.

Pendant huit jours l'affluence des gens de guerre fut si grande, qu'on les voyait s'établir partout, excepté chez les habitans. Ceux qui ne pouvaient trouver une place dans les caravanserais, allaient camper dans les champs qui se trouvent dans l'intérieur de la ville : il y en avait qui restaient dans les rues. Du reste, l'ordre ne fut point troublé; personne ne fut insulté. Tous ces militaires défilaient au bout d'un jour ou deux, et faisaient place à d'autres.

Notre premier soin, en arrivant à Téhéran, fut d'envoyer un second exprès à Casbin, mais ce fut inutilement : les négocians à qui nous l'adressâmes, n'avaient rien reçu pour nous, quoiqu'il fût arrivé plusieurs caravanes de Bagdad; de sorte qu'il fallut renoncer à la boîte des présens que nous savions être entre les mains de M. Rousseau depuis plus de trois mois.

L 14 septembre, on vit entrer les bagages et la tente de parade de Hadgi-Ibrahim, pre-

mier ministre du roi. La cour du palais fut balayée et arrosée : tout annonçait que Méhémet ferait son entrée le lendemain.

Le 15, le roi ne parut pas. Le soir, nous fûmes témoins d'une fête qu'un habitant d'Ispahan donna, dans la cour du caravanserai, à ses compatriotes qui comme lui revenaient de l'armée. Elle commença au soleil couchant par de la musique qui nous parut beaucoup plus agréable, beaucoup mieux exécutée qu'en Turquie. Il y avait dix musiciens qui débutèrent par des chants guerriers en s'accompagnant de leurs instrumens. Il y eut ensuite la représentation de quelques scènes très-bouffonnes qui divertirent beaucoup les spectateurs, et les firent souvent rire aux éclats. Ils ne rirent pas moins à une pantomime très-obscène qui fut exécutée par trois acteurs seulement. On servit, après cela, le souper à une vingtaine de convives. Les plats furent abondans, mais peu variés; du riz au beurre, quelques volailles et quelques gigots de mouton au riz, quelques pièces de mouton rôties, des friandises, des confitures, beaucoup de fruits, point de vin : voilà en quoi consistait ce souper. La musique continua à se faire entendre pendant tout le repas : les airs qu'on joua et qu'on chanta, furent plus doux, plus

faciles à suivre et à comprendre, que ceux par lesquels on avait débuté. Après le souper on exécuta des danses qui nous surprirent par l'agilité, la souplesse et la grâce des danseurs.

Il est sans doute inutile de dire qu'aucun des convives ne prit part, ni à la musique, ni au jeu des acteurs, ni à la danse : c'étaient des musiciens et des danseurs qui avaient suivi l'armée, et qui allaient à Ispahan ou à Chiras exercer leur état durant l'hiver.

La fête se prolongea bien avant dans la nuit, à la satisfaction de tous ceux qui logeaient dans le caravanserai.

Le 18, la chaleur diminua d'une manière très-sensible : le thermomètre de Réaumur baissa de deux degrès. Il était, les jours précédens, à 25; il fut ce jour-là à 23, et ensuite il se fixa, pendant quelques jours, à 22. Les nuits étaient devenues très-fraîches, et le tems paraissait se disposer à la pluie; nous n'en eûmes cependant pas tout le tems que nous restâmes à Téhéran.

Le roi était, depuis plusieurs jours, aux environs de Firuscuh; il devait arriver le 15 à Téhéran, mais l'astrologue s'y était opposé; les astres, selon lui, n'étaient pas assez favorables. Nous avons déjà dit qu'on ne fait rien,

en Perse, parmi le peuple comme parmi les grands, parmi les ignorans comme parmi ceux qui se prétendent instruits, sans consulter les personnes qui se mêlent d'astrologie. Le roi a toujours auprès de lui plusieurs astrologues qui le dirigent dans ses opérations, qui tout au moins les avancent ou les retardent à leur gré.

Enfin, le 20, Méhémet fit son entrée. Elle fut annoncée par une décharge d'artillerie. Il descendit de cheval à dix heures du matin, dans la seconde cour de son palais. Il était tout resplendissant du feu des pierreries dont ses deux bras étaient couverts. Une partie de ces pierreries avait été enlevée aux descendans de Kérim-Khan; l'autre venait d'être ravie au petit-fils de Nadir-Chah. Hadgi-Ibrahim entra dans la ville trois quarts d'heure après le roi; les autres ministres le suivirent de près.

Le même jour, à cinq heures du soir, nous apprîmes que Méhémet avait signalé son arrivée par une exécution qui avait mis en deuil tout son palais : voici ce qui s'était passé. Parmi les objets dont il s'était emparé à Mesched, il y avait un portrait, sous verre, de Charokh-Chah, fait par un Européen, qui était, dit-on, très-ressemblant et très-bien

peint. Le roi l'avait considéré attentivement, et l'avait remis ensuite à un de ses officiers, en lui recommandant d'en avoir soin. Quelques heures après son arrivée, il demanda à voir ce portrait; il voulait, à ce qu'on croit, le placer dans le salon qu'il occupait. Lorsqu'il fut déballé, le verre se trouva cassé, et la peinture un peu endommagée. Le roi, transporté de colère, sans entendre le coupable, sans lui demander aucune explication, donna sur-le-champ l'ordre de lui arracher les yeux; ce qui fut promptement exécuté. Ce malheureux fut, après cela, dépouillé de tout ce qu'il avait, et chassé de Téhéran.

Ces sortes d'exécutions sont très-fréquentes en Perse; mais elles sont ordinairement réservées aux grands, c'est-à-dire, à ceux dont on redoute l'ambition, ou à qui on veut ôter les moyens de parvenir au suprême pouvoir. Les gens du peuple, pour des fautes légères, reçoivent ordinairement des coups de bâton sous la plante des pieds; pour des fautes plus graves, et qui ne méritent pas la mort, on leur coupe le nez, les oreilles, les poignets. Méhémet était dans l'usage, à l'égard de ses serviteurs qui avaient le malheur de lui déplaire, de leur faire ouvrir le ventre et arracher les entrailles. Il avait même poussé,

à l'égard de quelques-uns d'entr'eux, l'atroce barbarie jusqu'à leur mettre les entrailles autour du cou, et les exposer dans cet état, encore vivans, à la dent des animaux carnassiers.

Cruel, féroce au-delà de toute expression, il faisait également ouvrir le ventre à ceux de ses sujets musulmans qui étaient accusés de boire du vin. Sous les Sophis, sous Nadir-Chah, sous Kérim-Khan, les Persans pouvaient se livrer à cette boisson sans craindre d'être inquiétés; les premiers même en donnaient publiquement l'exemple. Toutes les peintures qu'on voit dans les palais d'Ispahan, représentent des repas où des femmes versent du vin aux convives. Tous les voyageurs nous ont dit que Chah-Abbas Ier. et ses successeurs les forçaient à boire avec eux dans les festins qu'ils donnaient.

Mais ces rois, à travers les vices que l'ignorance et la mauvaise éducation leur laissèrent, ou qu'ils dûrent aux préventions de leur rang ou à l'adulation de leurs ministres, ces rois, dis-je, à travers les crimes qu'ils commirent, laissèrent entrevoir quelques vertus. Excepté Nadir-Chah dans les dernières années de sa vie (et ces années se passèrent dans un délire phrénétique), ils eurent tous le desir de faire

le bien; ils firent quelques efforts pour mériter l'amour du peuple : tous eussent été heureux de son bonheur.

Quant à l'eunuque Méhémet, qui n'eut, dans sa jeunesse, d'autres plaisirs que celui de contrarier, et, dans l'âge mur, que celui de faire trembler tous ceux qui lui furent soumis; lui qui ne connut ni l'amour ni ses délices, qui ne sentit jamais les douces émotions de l'amitié; lui dont le cœur fut souvent agité par la crainte, et jamais par un sentiment voluptueux ou tendre; lui pour qui le bonheur des autres était un tourment, que ne devait-il pas faire craindre en arrivant au trône? On le vit profiter avec empressement du prétexte de la religion, pour arracher à ses sujets une sorte de plaisir dont il était jaloux. Il défendit, sous peine de mort, de porter à sa bouche une goutte de cette liqueur que le ciel semble avoir donnée à l'homme pour augmenter ses jouissances, ou lui faire oublier pendant quelques instans les peines de la vie.

Nous pourrions citer sa vie entière, pour montrer à quel point cet homme fut atroce; nous pourrions rapporter un grand nombre d'exécutions aussi révoltantes qu'injustes et inutiles; nous nous bornerons, pour le mo-

ment, à celle de ces exécutions dont nous fûmes les témoins; elle apprendra aux Européens qui ont des rapports avec les Musulmans, ce qu'ils doivent attendre d'eux au moindre prétexte de mécontentement qu'ils leur donnent.

Nous avons déjà dit que Méhémet avait marché, l'année précédente, sur Tiflis, capitale de la Géorgie; qu'il s'en était emparé, et qu'il avait fait massacrer les malades, les vieillards, et emmener esclaves les jeunes personnes des deux sexes qui n'avaient pas eu le tems de se sauver. Parmi les prisonniers se trouvèrent quelques Russes qui furent impitoyablement égorgés, quoiqu'ils fussent sans armes, quoique leur nation ne fût point alors en guerre avec les Persans.

Il avait aussi, avant d'entrer en campagne, donné ordre qu'on saisît, dans les ports d'Enseli, de Salian, de Bakou et de Derbent, tous les Russes qu'on y trouverait. Les consuls et les négocians, instruits de cet ordre, eurent le tems de s'enfuir; mais on arrêta vingt-sept matelots qu'on envoya chargés de fers à Téhéran.

Nous avons vu ces malheureux peu de jours après notre arrivée; ils étaient encore tout tremblans du rôle affreux que le gouverneur

venait de leur faire jouer par ordre du roi ; il leur avait mis en main une sorte de stilet, et les avait contraints d'arracher les yeux à quarante Persans qu'on avait arrêtés parce qu'ils n'avaient pas joint l'armée.

Mal nourris, entassés dans une seule chambre, couchés la nuit par terre, ils pouvaient errer le jour dans la ville, et chercher à rechauffer la charité des Chrétiens du pays ; je dis des Chrétiens, et le nombre en était bien petit (1), car ils n'avaient rien à attendre des Musulmans. Nous les avons souvent rencontrés dans les rues à notre retour de Tegrich ; ils se traînaient de porte en porte, ramassant et dévorant les écorces de melons et de pastèques, et tous les fruits gâtés qu'on rejetait. Ils étaient tous mourans : les chaleurs excessives auxquelles ils n'étaient pas accoutumés, et dont ils n'avaient pas les moyens de se garantir ; la mauvaise nourriture qu'ils étaient obligés de prendre pour satisfaire leur appétit ; le chagrin de se voir prisonniers chez un peuple qui les accablait de mépris ; l'incertitude de leur sort : tout avait contribué à leur donner la fièvre et la dyssenterie.

(1) Il se bornait à quelques familles arméniennes fort pauvres.

C'est dans cet état, et lorsqu'ils n'avaient pas peut-être quinze jours encore à vivre; que Méhémet les fit saisir et les fit tous égorger dans la premiere cour de son palais (1). L'ordre portait que leurs cadavres y resteraient exposés pendant trois jours; mais on fut obligé, à cause de la puanteur qui se fit bientôt sentir, de les enlever à la fin du second, et d'aller les enterrer au dehors de la ville. Ce qui nous parut remarquable, c'est qu'on fit servir à cette exécution des Turcomans qui se trouvaient prisonniers, et qu'on croyait devoir subir à leur tour le même sort.

Notre première idée fut qu'on venait de recevoir à la cour quelque mauvaise nouvelle. Nous crûmes que le port d'Enseli, qu'on savait avoir été attaqué, était pris, et que le Guilan était menacé. Nous regardâmes cette exécution comme une annonce de la part de Méhémet, qu'il n'avait rien à redouter des Russes, qu'il était même en état de les braver. D'après cela nous dûmes nous attendre qu'il ne se tiendrait pas à une vaine apparence de sécurité, et qu'il se porterait, avant l'hiver, dans le Guilan ou dans le Chyrvan, afin d'ar-

(1) Ils furent exécutés le 27 septembre.

rêter les progrès de ses ennemis ; mais nous nous trompâmes. L'armée était congédiée, selon l'usage, et ne devait être réunie sous les drapeaux qu'au printems suivant.

Lorsque nous en témoignâmes notre surprise au secrétaire du ministre, il nous répondit qu'il n'était pas bien pressant de marcher contre les Russes, que les ordres étaient donnés pour qu'ils ne pussent rien entreprendre de bien important durant l'hiver, et que quelques mois suffiraient, au retour de la belle saison, pour les punir de leur témérité.

Il y avait de la jactance dans cette réponse. Méhémet n'était ni guerrier intrépide, ni général habile. Ses forces, toutes réunies, n'allaient pas au-delà de soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes, et ses revenus étaient si modiques, qu'il ne pouvait entretenir son armée plus de six ou sept mois, encore fallait-il pour cela des succès, encore fallait-il piller quelques villes ou s'emparer du butin de quelqu'ennemi vaincu. Ses troupes étaient si mal armées, si mal disciplinées, que nous ne doutions pas qu'il ne fût battu à la première affaire qu'il aurait avec les Russes. Il était d'ailleurs si haï de ses sujets, qu'il y avait à craindre, à chaque instant, qu'on

attentât à ses jours, ou qu'on entreprît de lui enlever la couronne.

Si Méhémet, à l'exemple de Kérim, s'était entouré de l'amour du peuple ; si, comme Nadir, il avait eu cette auréole de gloire et de grandeur qui commande le respect et soumet toutes les volontés, on eût pu oublier son usurpation, on eût pu lui pardonner la mort du malheureux Lutf-Aly, qui, dans un âge peu avancé, annonçait plus de talens que Kérim, montrait un cœur plus aimant, avait des intentions encore plus pures.

Il est bien vrai que Méhémet avait rétabli l'ordre : les routes étaient devenues très-sûres ; les caravanes ne craignaient plus d'être pillées ; les khans exécutaient ponctuellement ses ordres ; il régnait dans toutes les parties de cet Empire un calme apparent. Casbin, Cachan et Téhéran n'étaient peuplés que des ôtages qui répondaient de la fidélité de tous les grands et de toutes les tribus. Mais cet état de compression pouvait-il durer? Comment Méhémet a-t-il pu ignorer que sous main les poignards s'aiguisaient? Nous avions vu nous-mêmes, dès nos premiers pas en Perse, se former l'orage qui, quelques mois après notre départ, a éclaté sur sa tête. A Kermanchah, à Amadan et à Téhéran, nous

avions entendu dans les bazards et dans les lieux publics, parler avec mépris de l'état physique du roi, et se plaindre amérement de son avarice et de ses cruautés.

Plus nous restions dans ce pays, plus nous observions ce qui s'y passait, plus nous étions étonnés qu'un homme tel que Méhémet, mutilé depuis l'âge de douze à treize ans, prisonnier à Chyras jusqu'à l'âge de quarante-un (1), fils d'un simple gouverneur de province, sans force musculaire, sans bravoure, sans talens, ait pu, dans des troubles civils, parvenir à s'emparer de l'autorité.

Châtré par l'ordre d'Adel-Chah en 1748, pour des raisons qu'on ignore, il ne pouvait être un objet de vénération chez un peuple qui regarde avec mépris l'homme qu'on a mis hors d'état de produire son semblable : l'usage d'ailleurs écarte formellement du trône les aveugles et les eunuques. Ainsi donc l'opinion publique, sous ce rapport, ne pouvait que lui être défavorable. Son génie rétréci, ses vues bornées, ses mauvais succès toutes les fois qu'il eut à se mesurer avec ses ennemis, ne pouvaient lui attirer l'estime des peuples, ne pouvaient le rendre recommandable

(1) Jusqu'à la mort de Kérim, arrivée en 1779.

auprès des militaires. Son avarice, son orgueil, sa férocité, ne pouvaient lui faire nulle part des amis.

Par quel prodige donc a-t-il pu parvenir jusqu'au trône ?

On verra ci-après dans le *Précis historique des troubles de la Perse*, que ce ne fut ni à son génie, ni à ses savantes combinaisons, ni à son courage, ni à son activité qu'il dut ses succès ; mais à son argent, à la mésintelligence qui régna parmi les héritiers de Kérim, et qu'il sut entretenir ; ce fut à son orgueil, à son entêtement, à sa persévérance, à son avarice, à sa cruauté, et, s'il faut le dire, à sa mutilation.

Orgueilleux, toute sa pensée, tous ses desirs furent de s'élever au dessus des autres. Son pere avait combattu pour le trône, et avait été sur le point de l'obtenir : l'idée qu'il pouvait s'en emparer lui-même flatta son amour-propre, et bientôt l'occupa tout entier. Tenace, entêté, persévérant, il ne perdit jamais son objet de vue. Avare, il amassa des trésors. Devenu plus riche que ses ennemis, il put solder plus de troupes. Cruel, il détruisit ou mit en fuite ses frères, dont il craignait le courage et la popularité ; il fit périr tous ceux qui lui portaient ombrage. Eunuque enfin, il

il n'eut du goût pour aucun plaisir, si ce n'est pour la chasse; il fut morose, taciturne, et concentré dans un cercle d'idées qui devinrent d'autant plus vives, qu'elles furent moins nombreuses. Ainsi, comme on voit, le fer qui devait le dégrader, forma ou modifia son caractère; il agit sur son cœur; il créa sa pensée; il lui donna, sinon le courage, les vertus et les talens qui font les grands hommes, du moins l'orgueil, l'entêtement et la cruauté qui les rendent dangereux.

Très-empressés de remplir auprès de ses ministres la mission que nous avions reçue, M. Caraman fut se présenter dans la matinée du 22 de septembre, chez Hadgi-Ibrahim, itimad-ud-dewlet ou premier ministre, pour lui demander, de notre part, une audience particulière. Ils peuvent venir, répondit le ministre, quand ils le jugeront à propos, cet après-midi s'ils veulent.

Nous nous rendîmes en conséquence à son palais à deux heures : on nous dit qu'il était chez le roi. Néanmoins on nous fit entrer dans un jardin où il n'y avait point d'arbres, mais seulement du gazon et des fleurs. Après nous y être promenés cinq ou six minutes, nous fîmes demander à un des officiers du palais, qui nous avait accompagnés, si nous

ne pouvions pas attendre le ministre ailleurs que dans un jardin où il faisait très-chaud : vous êtes, nous dit l'officier, les maîtres de la maison, et il nous conduisit dans la salle d'audience qui se trouvait au fond. Elle était très-vaste, peu ornée, et tout-à-fait ouverte au nord et au midi, pour donner passage au vent rafraîchissant. Il y avait au milieu un grand bassin ovale, de marbre blanc, et un jet d'eau qui s'élevait à cinq ou six pieds. Outre le jardin dont nous venons de parler, on en voyait un autre au midi, bien plus spacieux. Nous y apperçûmes des allées droites assez soignées, des fleurs cultivées avec soin, des arbres symmétriquement plantés : l'eau y était abondante, et distribuée de manière à le rendre aussi frais qu'agréable.

Tandis que nous étions à considérer le salon et à promener nos regards dans le jardin où il ne tenait qu'à nous d'aller, M. Caraman avait lié la conversation avec quelques officiers du palais. Il avait voulu savoir si on voyait facilement le ministre, et connaître quelles étaient les personnes qui, après lui, avaient le plus d'influence dans les affaires : on lui nomma le secrétaire-général (le myrza bousourch), et ensuite un grand seigneur nommé Suleyman-Khan. A leur tour, les of-

ficiers demandèrent qui nous étions, d'où nous venions, et ce que nous voulions au ministre. Ils s'informèrent surtout si nous lui apportions des présens. Instruits par M. Caraman de cette conversation, et préparés d'avance à la demande des présens, nous leur fîmes dire qu'étant absens de la France depuis quatre ans, et ayant reçu ordre de nous rendre en Perse pendant que nous étions dans les États du grand-seigneur, nous n'avions pu apporter avec nous aucun objet curieux de notre patrie, mais que nous y suppléérions en récompensant généreusement les personnes qui voudraient nous servir avec zèle; et aussitôt nous leur fîmes compter à cinq qu'ils étaient trente sequins turcs.

Cet argent fit tout l'effet que nous devions en attendre dans un pays où rien ne résiste à ce métal. Ces officiers nous dirent alors que nous ne pouvions pas espérer de voir le ministre avant cinq heures, parce qu'en rentrant il irait dans le harem, d'où il ne sortirait qu'à cette heure pour donner son audience. Ils nous offrirent de l'attendre dans cette salle, et nous demandèrent la permission de nous y servir quelques fruits. Nous les remerciâmes de leur offre, et nous nous retirâmes.

Nous y revînmes à cinq heures : dès que

les officiers nous apperçurent, ils vinrent au devant de nous, et nous firent entrer dans la salle : nous y trouvâmes quelques personnes qu'on y avait introduites comme nous. La foule, qui était très-considérable, était restée dans le premier jardin. Le ministre ne se fit pas long-tems attendre : lorsqu'il parut, on nous dit qu'il convenait de sortir de la salle; et en effet, à l'instant chacun se leva et gagna la porte. Le ministre fut s'asseoir sur le divan, dans un des angles de la salle. Notre drogman, précédé d'un officier, se présenta aussitôt à l'ouverture dont nous avons parlé, et lui dit que les Français qui étaient là, attendaient le moment où il leur permettrait de le saluer. L'ordre fut donné de nous introduire.

En entrant dans la salle, nous saluâmes le ministre en inclinant la tête, et portant notre main droite sur le cœur. Il inclina la sienne, et nous fit signe de nous asseoir, en nous disant : *Soyez les bien venus.* Après avoir répondu à cette honnêteté, nous présentâmes la lettre que M. Verninac, envoyé de la République à Constantinople, lui adressait : la traduction y était jointe. Il la lut avec beaucoup d'attention, et nous répéta une seconde fois : *Soyez les bien venus.* Nous lui remîmes alors la lettre du pacha de Bagdad, dans

laquelle il était dit qu'il nous recommandait à son excellence, conformément aux ordres exprès qu'il avait reçus du grand-visir. Le ministre la lut et la remit, ainsi que la traduction de la première, à son secrétaire; mais il garda l'original qu'il mit dans son sein. On lui présenta après cela divers papiers, et il répondit succinctement à plusieurs personnes qui lui adressèrent successivement la parole.

Cependant on nous offrit à fumer le narguil; ce que nous acceptâmes par honnêteté. Nous restâmes encore quelques minutes dans la salle, après quoi nous jugeâmes à propos de nous retirer, parce qu'il nous parut inconvenant d'entamer une conversation sérieuse dans le lieu où nous étions, puisqu'on ne pouvait rien dire sans être entendu de toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle et dans le jardin. Avant de nous retirer, nous fîmes demander au ministre une audience particulière, qui nous fut accordée pour le lendemain au soleil levant.

Pendant que nous étions dans la salle, nous étions l'objet de la curiosité de tous ceux qui étaient au dehors; les uns disaient : ce sont des Russes; les autres : ce sont des *Franguis* ou Européens; et les officiers qui nous connaissaient ou qui croyaient nous connaître,

répondaient : ce sont des *beysadés francous*; des seigneurs français. Tout cela se passait à voix basse, mais pourtant pas assez pour que nous ne pussions très-bien entendre.

Le lendemain nous fûmes chez le ministre au lever du soleil : il nous attendait dans une salle privée; il y était seul; mais au dehors de la salle qui donnait sur un troisième jardin, il y avait trois des officiers de la veille, devant lesquels nous eûmes bientôt reconnu qu'on pouvait s'expliquer. Après les saluts ordinaires et nous être assis à un pas de distance de lui, nous lui dîmes que, pendant que nous parcourions les différentes provinces de l'Empire othoman, notre gouvernement, instruit des succès de Méhémet, nous avait envoyés auprès de ses ministres pour différens objets que nous lui détaillâmes, et qu'il écouta avec la plus sérieuse attention.

Nous lui avons rappelé les deux traités faits entre la France et la Perse, dont le dernier fut signé à Paris par un ambassadeur persan. Nous nous sommes un peu étendus sur les avantages réciproques que les deux États en auraient retirés sans les guerres qui leur étaient survenues.

Nous avons ensuite parlé des Turcs, ainsi qu'il nous était expressément recommandé.

Le ministre répondit, selon nos desirs, à tout ce que nous lui proposâmes. A l'égard des Turcs, il nous dit des choses très-sensées, et qui annonçaient beaucoup de connaissances : il parut fâché qu'ils se fussent déterminés à faire la paix avec les Russes, et à consentir par-là à la perte de la Crimée.

Il nous informa que Méhémet se proposait de marcher au printems contre les Russes avec toutes ses forces. Vous savez, a-t-il dit, qu'ils nous ont attaqués les premiers, et qu'ils se sont déjà emparés de Derbent et de Bakou.

Nous avons cru devoir parler alors du traité fait en 1783 entre le prince Héraclius et l'impératrice de Russie ; nous le connaissons, a-t-il dit. Nous aurions voulu lui témoigner notre surprise de ce que le roi, après avoir pris la Géorgie, l'avait évacuée aussitôt ; mais cette observation pouvait paraître dure ; nous nous sommes bornés à parler des avantages que le roi aurait pu retirer en faisant de cet État une province de la Perse. Nous avons ajouté que si, d'accord avec les Turcs, Méhémet avait pu se procurer quelques ports sur la Mer-Noire et s'y établir d'une manière stable, il aurait pu communiquer directement avec les puissances européennes, recevoir les denrées qu'ils leur auraient apportées, et leur

donner en échange, les soies du Guilan, les drogues du Khorassan, les laines du Kerman, le cuivre si abondant dans ses États.

Le ministre a répondu : Nous reprendrons la Géorgie quand nous voudrons. Mais les Russes, avons-nous observé, d'après le traité qui existe, viendront au secours d'Héraclius leur vassal. Les Russes, a dit le ministre, ne pourront s'y opposer lorsque nous nous présenterons avec toutes nos forces. Il nous a paru, tant par cette réponse du ministre, que par tout ce que nous avons entendu dans les divers lieux où nous avons passé, que ni le gouvernement ni le peuple ne redoutent les Russes, peut-être à cause de quelques faibles succès qu'ils ont obtenus sur eux sous Nadir-Chah, et sur lesquels ils comptent encore, quoique les deux nations aient bien changé depuis ce tems.

Comme il eût été inconvenant de contrarier cette opinion, et qu'au contraire il nous était avantageux de la laisser telle que nous la trouvions établie, puisque la confiance dans ses propres forces les accroît, nous dîmes que nous ne doutions pas que Méhémet n'obtînt des succès contre cette nation, surtout s'il marchait avec toute son armée. Nous insistâmes beaucoup sur la né-

cessité de réunir des forces considérables, attendu que les Russes, qui savaient à quels ennemis ils auraient à faire, ne manqueraient pas d'envoyer de nouvelles troupes dans le Chyrvan pendant l'hiver.

L'arrivée d'un grand seigneur ayant interrompu la conversation, nous nous sommes retirés après une heure et demie d'entretien.

Avant de quitter le ministre, nous le priâmes d'agréer qu'il lui fût remis une note à laquelle nous desirions qu'il fît une réponse par écrit, afin que nous pussions la transmettre à notre gouvernement. Le ministre nous engagea à la lui remettre le plus tôt possible. Elle lui fut présentée deux jours après par notre drogman. Hadgi-Ibrahim la lut, en parut satisfait, et promit d'y répondre sous peu de jours.

Nous avions dit au ministre dans le premier et dans un second entretien que nous eûmes peu de jours après, tout ce qui nous avait été ordonné de lui dire : il nous avait répondu d'une manière satisfaisante ; il ne nous restait plus qu'à solliciter auprès du secrétaire-général, l'expédition de la réponse que l'on nous avait fait espérer, et lui demander ensuite nos passe-ports pour nous rendre à Bagdad. La première fois que nous le vîmes,

il nous combla d'honnêtetés, et nous pressa fortement de venir le voir le plus souvent que nous pourrions; ce que nous n'hésitâmes pas de faire. Il se nommait Myrza Issa, et il était qualifié de *myrza bouzourch* ou de *grand myrza*. Il occupait, comme on voit, une place éminente: le ministre lui accordait une pleine confiance; toutes les affaires d'État un peu importantes lui passaient par les mains; il avait beaucoup d'esprit, la plus grande facilité dans le travail, et les connaissances les plus étendues de tout ce qui avait rapport à l'administration intérieure, aux finances, au matériel de la guerre; il possédait très-bien l'histoire de son pays; il savait, dans le plus grand détail, tout ce qui s'était passé dans les différentes provinces, depuis l'arrivée des Afghans et le détrônement des Sophis. Né à Chyras, il avait fréquenté, dans sa jeunesse, quelques Européens, de sorte qu'il n'était pas étranger à nos mœurs et à nos usages. Comme il était grand parleur et un peu satyrique, il ne laissait jamais passer l'occasion de nous raconter les anecdotes scandaleuses qui étaient parvenues à sa connaissance. Nous apprîmes de lui beaucoup de particularités sur les grands de la cour; nous pûmes, et c'est ce qui nous intéressait le plus pour le moment, nous

pûmes, dis-je, à travers tous les éloges qu'il lui donnait, démêler le caractère féroce, les vues excessivement ambitieuses et la politique astucieuse de Méhémet.

Quant au ministre, à qui il devait son avancement et sa fortune, il ne nous en parla jamais qu'avec un respect religieux. S'il était question du roi, nous voyions un serviteur zélé qui prend, autant qu'il peut, les intérêts de son maître, qui s'identifie à lui, qui excuse ses fautes, exagère ses bonnes qualités. Quand il s'agissait du ministre, c'était un fils tendre et reconnaissant qui ne fait pas l'éloge de son père, mais qui laisse facilement appercevoir combien son cœur est dévoué.

Attaché à Ibrahim depuis plusieurs années, il avait suivi tous les mouvemens qui avaient précédé son arrivée au ministère; il pouvait, mieux que personne, nous faire connaître les motifs qui lui avaient fait abandonner sa famille pour se réunir contre elle à Méhémet; mais il fut très-réservé à cet égard. Sans dire du mal de Lutf-Aly que Hadgi-Ibrahim avait trahi, il évitait d'en parler, ou cherchait à nous égarer dans des réflexions très-judicieuses, mais qui n'avaient aucun rapport avec les faits que nous cherchions à éclaircir. Du reste, il nous fournit, relativement aux trou-

bles qui ont agité la Perse depuis Nadir jusqu'à Méhémet, des matériaux précieux dont nous avons fait usage.

Nous étions très-pressés de quitter la Perse. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors, tout ce que nous avions entendu, nous donnait une idée bien désavantageuse du gouvernement et du peuple. Notre mission sans doute obtenait un plein succès : on avait répondu favorablement à toutes nos demandes; on allait expédier un ambassadeur auprès de la Porte othomane; il n'eût tenu qu'à nous d'aller plus loin, de renouveler nos anciens traités et de nous faire solennellement promettre qu'on favoriserait, comme autrefois, des établissemens français, tant à Ispahan et à Chyras, que sur le golfe Persique. Nous ne doutions même pas qu'on n'eût consenti à la cession de l'île Karek que la cour de France, je crois, avait fait demander à Kérim avant l'abolition de notre compagnie des Indes orientales. Mais quel avantage la France en eût-elle retiré? Eût-il été prudent de s'établir dans l'intérieur d'un État ruiné, dépeuplé, exposé sans cesse à des mouvemens convulsifs? Quelle protection attendre dans un pays livré de tems en tems à la plus horrible anarchie? dans un pays où presque tous les khans se font en-

tr'eux la guerre à la mort de chaque souverain? où le roi, exerçant le despotisme le plus affreux, est toujours exposé au fer d'un assassin ou au poison d'un ambitieux?

Il n'est pas douteux que la cession de l'île Karek, dont les Hollandais furent expulsés en 1765, ne nous eût été avantageuse si nous avions voulu sérieusement nous établir en Égypte, si de là nous avions voulu porter nos vues de commerce sur le golfe Persique, sur Bassora, sur Bagdad; si nous avions voulu reprendre un commerce actif avec l'Inde; si nous avions voulu ouvrir des communications entre l'Isle-de-France, Mascate et Bassora. La cour de Perse met si peu d'importance à faire des cessions sur le golfe, que l'iman de Mascate, dont les vues étaient entiérement portées vers le commerce, et qui avait déjà obtenu les îles de Barrhein, traitait, à notre départ, pour la cession de l'île d'Ormus, qu'on sait être la plus avantageusement située pour le commerce de toute la Perse et de tout le golfe Persique.

Mais, nous le répétons, la Perse, dans l'état où elle est, ne doit point attirer les regards du commerçant; il n'y trouverait ni considération pour son état, ni sûreté pour sa personne, ni garantie pour sa propriété. Les

bénéfices qu'il pourrait espérer de faire dans un moment de calme, ne sont pas assez grands pour lui faire hasarder des fonds qu'un moment d'agitation lui ferait perdre entiérement. Personne ne sait mieux que le commerçant, que, lorsqu'un État marche à grands pas vers sa ruine, lorsque le despotisme s'y est accru au point que c'est un crime d'être riche ou de le paraître, lorsqu'on est sans cesse menacé dans sa fortune, dans sa vie même; lorsque tous les liens de la société sont prêts à être rompus, une nation étrangère ne peut espérer alors d'y établir un commerce avantageux. C'est à la politique à lui tendre une main secourable si elle le juge à propos.

CHAPITRE VI.

Départ de Téhéran. Ruines de Kom. Séjour à Cachan. Scorpion de cette ville. Arrivée à Ispahan. Description de cette ville et des environs. Productions; température.

Nous sortîmes de Téhéran le 14 d'octobre après midi, et vînmes camper à cinquante pas des remparts, jusqu'à onze heures du soir, que nous montâmes à cheval pour faire route. Nous marchâmes pendant sept heures dans une plaine qui nous parut presque toute inculte, quoique fertile. Les canaux d'arrosement qui la vivifiaient autrefois, étaient en partie obstrués, et les villages qui s'y trouvaient répandus en grand nombre, étaient presque tous détruits. A l'extrémité de la plaine se trouve une colline de sable et de cailloutage que nous traversâmes dans trois quarts d'heure : nous vînmes nous reposer à un quart de lieue plus loin à côté d'un village nommé Kérarguid, situé sur la rive droite d'une petite rivière qui vient des montagnes que nous laissions à une assez grande distance

à l'est : on nous dit que c'était la même que celle que nous avions passée en venant à Téhéran.

Ce village est peu étendu : nous y vîmes beaucoup de maisons détruites : nous y remarquâmes une enceinte assez vaste, et de très-grandes écuries où se trouvaient plus de cinquante vaches, et un troupeau très-nombreux de béliers et de brebis qu'on nous dit appartenir au seigneur.

Le 15, nous partîmes à cinq heures du soir. Nous marchâmes long-tems dans une vaste plaine où nous ne vîmes presque pas de culture. Nous nous trouvâmes ensuite sur un terrain inégal; nous traversâmes une chaîne de collines volcaniques, et nous arrivâmes après seize heures de marche à *Pouli-Tela*, où se trouve un caravanserai détruit. Nous campâmes sur les bords d'une petite rivière nommée *Tela*, dont l'eau est saumâtre et très-désagréable à boire. Il y a près du caravanserai un pont fort bas, à plusieurs arches.

Quoique très-fatigués d'avoir resté seize heures à cheval, nous allâmes nous promener vers la fin de la journée, à plus d'une lieue à l'est, dans l'espérance de découvrir quelques restes de l'ancienne *Rey* ou *Raï*, que Strabon nomme *Rageia*, et qu'il place à cinq cents

cents stades, ou à peu près dix lieues au sud des portes Caspiennes; mais nous ne découvrîmes rien : nous en étions probablement trop éloignés. Chardin les croit à neuf lieues est de Sava; ce qui les suppose à l'ouest de Pouli-Tela. Nous aurions pu vérifier la conjecture de ce voyageur si nous avions eu alors sa relation sous les yeux. Notre guide, qui était un valet de caravane, et qui disait bien connaître la contrée, ne put nous donner aucun renseignement à ce sujet.

On sait qu'au dixième siècle, *Raï* donna le jour à Rhasès, fameux médecin arabe : elle était, dans le neuvième, la ville la plus riche, la plus étendue, la plus populeuse de la Perse; dans le douzième elle fut détruite par les Tartares musulmans.

Cette promenade nous valut beaucoup de graines et plusieurs plantes encore en fleurs; un fagonia, quelques salsolas, deux cléomés frutiqueux, l'un à feuilles simples, l'autre à feuilles trifoliées; deux héliotropes frutiqueux.

Le 17, nous partîmes à une heure du matin, et nous arrivâmes à cinq et demie à Kom. Nous avions d'abord marché quelque tems en plaine; nous avions ensuite traversé une chaîne de petites collines volcaniques, et nous

nous étions trouvés dans une seconde plaine qui nous avait conduits à la ville. Une petite rivière ou, à proprement parler, un torrent qui reçoit beaucoup d'eau en hiver, et qui est presqu'à sec à la fin de l'été, baigne ses murs à l'occident : il vient des environs de Ghul-Païgan ; il sert à l'arrosement des terres, et va se perdre dans une vaste plaine salée qui commence à quelques lieues à l'orient de la ville. Il y avait autrefois un très-beau pont à dix arches ; il n'existe plus aujourd'hui.

A une lieue de la ville, à l'occident, on voit une chaîne de montagnes volcaniques, dont l'une d'elles, sur le chemin de Sava, est fameuse par une infinité de contes extravagans que les Persans et les Arabes se plaisent à raconter. C'est le mont *Télésin* ou *Enchanté*. Bruyn en a donné une figure dans ses voyages (1). Chardin (2) et Beauchamp (3) croient que c'est de ce mot que s'est formé celui de talisman.

Le territoire de Kom est un des plus arrosés et des plus fertiles de la Perse : il abonde en

(1) *Voyage en Perse et aux Indes orientales*, tom. IV, pag. 53, édition in-4°. Paris, 1725.

(2) *Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient*, tom. I, pag. 201, édition in-4°. Amsterdam, 1711.

(3) *Journal des Savans*, novembre 1790.

fruits excellens ; il produit du tabac, du coton, du riz, du sésame, et toutes les plantes céréales d'Europe.

Cette ville paraît avoir succédé à l'ancienne *Choana* ou *Chaona*, dont Ptolomée et Diodore de Sicile font mention, et qu'ils placent à la partie orientale de la Médie. L'ancienne ville s'étendait un peu au sud-ouest de la nouvelle ; car on y voit quelques restes de vieux murs, et une pyramide ronde d'environ vingt-six pas de diamètre à sa base, dont Bruyn a donné une description détaillée. Suivant les Arabes, Kom est au 34e. degré 45 minutes de latitude.

Cette ville, qui avait sous les Sophis plus de quinze mille maisons et plus de cent mille habitans (1), vient de disparaître, et ne présente plus aujourd'hui que des ruines. A peine avons-nous vu une cinquantaine de maisons debout autour de la mosquée principale ; et c'est à la vénération que les Persans ont pour ce lieu qui renferme les dépouilles d'une fille de Moussa-el-Kadem (2), et celle des derniers

(1) On doit compter en Perse au moins sept ou huit personnes par maison.

(2) Fathime : le père est enterré dans un village près de Bagdad.

rois (1) qu'elles ont pu échapper à la destruction qui a frappé plusieurs fois cette ville. Elle avait beaucoup souffert sous le règne des Afghans; beaucoup de maisons avaient été détruites, et beaucoup d'habitans avaient été passés au fil de l'épée sous Ibrahim-Chah : elle s'était un peu remise de ses pertes sous Kérim-Khan; mais, après sa mort, elle a été si souvent prise et reprise par Méhémet, par Ali-Murad et par Djaffar; elle a été si souvent livrée au pillage, que tous les habitans ont disparu, et que les maisons, toutes bâties en terre, comme celles des autres villes, se sont bientôt écroulées.

Lorsque nous y avons passé, il n'y avait pas trois cents habitans. Nous en interrogeâmes quelques-uns; ils nous répondirent par des soupirs et par des larmes. Qu'avaient-ils à nous dire? Ne voyions-nous pas autour de nous les décombres de leurs maisons? Ne marchions-nous pas sur les cadavres de leurs frères, de leurs pères, de leurs enfans? Tout ne portait-il pas l'empreinte de la barbare tyrannie des chefs, de l'atroce férocité des subalternes?

Nous avions vu déjà des campagnes aban-

(1) Les rois de Perse, depuis Chah-Sefi.

données, des villages détruits, des peuples que les troubles civils avaient réduits à la plus affreuse misère; nous en avions gémi, nous avions déploré les malheurs de la guerre; mais à l'aspect d'une ville très-considérable qui venait récemment de disparaître, à l'aspect de ses ruines encore fumantes, à l'aspect de quelques infortunés qui semblaient sortir de leurs tombeaux, notre cœur se trouva tout à coup déchiré; nos regards ne purent se fixer sur un tableau si hideux.

Que le feu consume la moitié d'une ville; que dans un débordement les eaux submergent tout ce qui s'oppose à leur passage; que dans un tremblement de terre une contrée entière soit engloutie, ou qu'elle disparaisse à la suite d'une éruption volcanique, ce sont là de ces événemens qui dérivent des lois auxquelles notre globe est soumis; l'homme, dans ce cas, n'a point à se plaindre de l'homme: mais que dans ces contrées où le despotisme le plus absolu caractérise la souveraineté, l'homme soit le plus mortel ennemi de son semblable, et toujours prêt à lui arracher la vie; que ceux qui devraient être les protecteurs et les pères des peuples, soient les premiers à les armer les uns contre les autres, et que ceux-ci, entraînés par ce fatal ascendant, courent

ainsi aveuglément à leur ruine, que penser de cela? Que l'espèce humaine est bien loin d'avoir cette faible portion d'entendement dont elle se glorifie.

Le 18, à la pointe du jour, nous partîmes de Kom, et nous marchâmes quatre heures dans une belle plaine presque toute arrosée, mais inculte. Nous étions à peu près à une lieue de cette chaîne de montagnes volcaniques que nous avons dit se trouver à l'occident. Nous passâmes la journée au bord d'un ruisseau, près des ruines d'un village nommé *Lenderout :* il y en avait un sur la montagne, dont on ne sut pas nous dire le nom; il était dominé par un château qui paraissait assez fort.

Le 19, nous traversâmes une plaine inculte; nous côtoyâmes les montagnes volcaniques que nous avions à droite; nous entrâmes ensuite dans une belle plaine très-arrosée et en partie cultivée, où nous vîmes quelques villages détruits, et quelques-uns seulement endommagés, et nous vînmes loger, après onze heures et demie de marche, à côté d'un château nommé *Ababé*, placé sur un plateau peu étendu, peu élevé; il était entouré d'un mur très-épais en terre, et il avait quelques tours. Nous n'y trouvâmes qu'un seul homme

qui nous parut dans la misère : nous ne pûmes en obtenir aucune sorte de provision.

Le 20, nous marchâmes en plaine jusqu'à Cachan, où nous arrivâmes en sept heures et demie. Chemin faisant nous vîmes quelques villages détruits. Les terres nous parurent arrosées et fertiles.

Avant notre départ de Téhéran, Hadgy-Ibrahim nous avait envoyé, par son secrétaire, une lettre pour son fils, gouverneur de la ville, jeune homme de dix-huit à vingt ans. M. Caraman fut la lui remettre. Dès que le khan eut jeté un coup-d'œil sur la lettre du premier ministre, il donna l'ordre par écrit, qu'il nous fût délivré, tant à Cachan que sur la route jusqu'à Ispahan, ce dont nous aurions besoin pour nous et pour nos chevaux. Il nous fit complimenter sur notre arrivée, et nous fit demander si nous n'avions eu, sur notre route, à nous plaindre de personne.

Nous fîmes remercier le khan, et lui fîmes dire que nous ne ferions pas usage de l'ordre qu'il venait de donner, parce que, d'après nos mœurs et nos usages, nous ne recevions jamais rien lorsque nous n'étions pas en état d'offrir à notre tour.

Nous séjournâmes le 21, autant pour laisser reposer nos chevaux, que pour observer ce

qu'il y avait de curieux dans cette ville. Nous n'en avions pas encore vu en Perse, d'aussi belle, d'aussi riche, d'aussi grande, d'aussi peuplée. Il y avait, à la vérité, à peu près un cinquième des maisons qui se trouvait détruit; mais les mosquées, les caravanserais, les besesteins, le palais-royal, tout était en bon état. Les besesteins surtout y étaient nombreux et de la plus grande beauté : celui qui est voisin de la porte de Kom est un des plus longs, des plus larges, des mieux éclairés; il n'est occupé que par des chaudronniers. Je ne dirai rien des caravanserais, de celui entre autres qui se trouve près du palais-royal : Tavernier et Chardin en ont donné une ample description; le dernier en a même donné une bonne figure.

On ne sait point à quelle ville de l'antiquité Cachan a succédé : les géographes ne nous ont rien dit de satisfaisant à ce sujet. Il est cependant très-probable que ce lieu, favorisé de la nature, situé dans une belle plaine très-arrosée, très-fertile et très-productive, sur le chemin qui conduisait de Persépolis au nord et au nord-ouest de la Perse, a toujours été celui d'une grande ville. Tout ce qu'on sait, c'est que Zobeidah, femme de Haroun-al-Raschid, calife de Bagdad, la fit bâtir, ou la fit peut-être seulement agrandir

vers la fin du deuxième siècle de l'hégire, et que c'est à Abbas Ier. qu'elle doit ses plus beaux édifices : elle a une bonne lieue de long de l'est à l'ouest, et plus de demi-lieue du nord au sud ; elle reçoit de l'eau en abondance des montagnes qui se trouvent à deux lieues au sud-ouest. Sa population, sous le règne des Sophis, devait être au moins de cent cinquante mille habitans : on ne peut l'évaluer aujourd'hui à plus de trente mille. Elle est dans une belle plaine, au 33e. degré 51 minutes de latitude.

On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de soie, beaucoup de toiles de coton : on y fait toutes sortes d'ustensiles de cuivre ; on y travaille aussi fort bien l'or, l'argent et l'acier. Nous y avons vu beaucoup d'orfèvres, et nous sommes entrés chez divers fabricans de lames de sabre et de cangears.

Son territoire produit en abondance du riz, du coton, du tabac, du sésame, du froment, de l'orge, des fruits et des légumes de toute espèce : on y cultive le ricin, dont on extrait de l'huile à brûler. La vigne y est assez commune. Le raisiné et les abricots secs y sont une branche de commerce assez considérable.

Nous ne pouvons pas quitter Cachan sans dire un mot des scorpions, dont tous les voya-

geurs ont parlé, et qu'ils ont dit être très-communs et très-dangereux dans cette ville : il y a en effet beaucoup de scorpions dans toute la Perse, et la coutume qu'ont les Orientaux d'habiter de préférence le rez-de-chaussée, de s'asseoir et de se coucher par terre, fait qu'ils sont exposés à être piqués par cet insecte qui se trouve fréquemment dans les maisons, si par inadvertance ils le pressent de la main ou de toute autre partie du corps ; mais d'après tout ce que nous avons recueilli et ce que nous avons pu observer, nous sommes persuadés que cet insecte n'est pas plus commun à Cachan, qu'il ne l'est à Ispahan, à Kom, à Téhéran, et que sa piqûre, presque toujours suivie d'une légère inflammation, n'a jamais rien de dangereux pour la vie, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été, si on applique les topiques convenables, tels que la thériaque, l'huile d'olive, l'alcali volatil fluor. Nous avons, dans le désert de l'Arabie, avec ce dernier remède, fait cesser presque subitement l'inflammation occasionnée par la piqûre du même scorpion, qui s'était introduit dans le lit d'un jeune homme de Bagdad que nous avions avec nous ; il avait été piqué, en se couchant, à la partie extérieure de la cuisse.

A Bagdad, où ce même scorpion est plus commun qu'en Perse, et où les chaleurs sont beaucoup plus fortes, il n'arrive jamais d'accidens très-fâcheux : on s'en préserve en couchant sur des lits élevés de plus d'un pied, qu'on place chaque nuit d'été sur les terrasses; ils sont faits avec le bois que fournit la feuille du dattier.

Si tous les contes qui circulent parmi le peuple de Cachan avaient le moindre fondement, depuis long-tems on aurait déserté la ville, ou l'on aurait adopté une autre manière de vivre : on ne resterait pas exposé à la piqûre d'un insecte aussi venimeux et aussi commun qu'on pourrait le supposer d'après ces contes.

Ce scorpion (*Pl.* 42, *fig.* 2) est de couleur brune; mais ses pattes et ses pinces sont quelquefois d'un jaune-brun : celles-ci (a a) ont leur premier article court et tuberculé; le second est long et a six lignes élevées, dentelées; le troisième est plus renflé et a huit lignes dentelées. Les deux lignes internes ont vers la base une dent plus saillante, plus pointue que les autres. Le quatrième article est peu renflé, presque lisse; le cinquième est long, et armé intérieurement de dentelures et de quelques petites dents assez distantes.

Les mandibules sont fortement dentées. La longueur de cet insecte, de la tête à l'extrémité de la queue, est de trois pouces.

On remarque, outre les deux grands yeux (cc) qui sont sur le dos, trois petits yeux disposés en ligne droite sur le bord latéral antérieur (dd). Les peignes (e) ont chacune vingt-six dents. Chaque anneau de l'abdomen en dessus est marqué de trois lignes longitudinales, élevées. La queue est plus grosse dans ce scorpion, que dans tous ceux que l'on a connus jusqu'à présent. Les quatre premières pièces vont un peu en grossissant; la cinquième est la plus longue, mais elle est un peu plus étroite, surtout vers l'extrémité; la sixième est beaucoup plus petite, à peine tuberculée : l'aiguillon est fort et bien arqué. Le dessus de la queue est profondément creusé en gouttière : la première pièce a dix lignes saillantes, dentelées; la seconde, la troisième et la quatrième en ont huit, et la cinquième n'en a que cinq.

J'ai trouvé ce scorpion en Perse, à Bagdad, en Mésopotamie, en Arabie et en Égypte (1).

(1) *Scorpio* crassicauda, *piceus*, *manibus elongatis*, *levibus*; *pectinibus* 26 *dentatis*. (*Pl.* 42, *fig.* 2.)
An scorpio australis? Herbst, Monogr. tab. IV, fig. 1.

données, des villages détruits, des peuples que les troubles civils avaient réduits à la plus affreuse misère; nous en avions gémi, nous avions déploré les malheurs de la guerre; mais à l'aspect d'une ville très-considérable qui venait récemment de disparaître, à l'aspect de ses ruines encore fumantes, à l'aspect de quelques infortunés qui semblaient sortir de leurs tombeaux, notre cœur se trouva tout à coup déchiré; nos regards ne purent se fixer sur un tableau si hideux.

Que le feu consume la moitié d'une ville; que dans un débordement les eaux submergent tout ce qui s'oppose à leur passage; que dans un tremblement de terre une contrée entière soit engloutie, ou qu'elle disparaisse à la suite d'une éruption volcanique, ce sont là de ces événemens qui dérivent des lois auxquelles notre globe est soumis; l'homme, dans ce cas, n'a point à se plaindre de l'homme: mais qu'il soit le plus mortel ennemi de son semblable, qu'il soit toujours prêt à lui arracher la vie, que ceux qui se disent les protecteurs ou les pères des peuples les arment les uns contre les autres, et leur ordonnent sans cesse de s'abreuver de sang humain; que ceux-ci obéissent aveuglément et souvent avec joie, que penser de cela? Que l'espèce hu-

maine est bien loin d'avoir cette faible portion d'entendement dont elle se glorifie.

Le 18, à la pointe du jour, nous partîmes de Kom, et nous marchâmes quatre heures dans une belle plaine presque toute arrosée, mais inculte. Nous étions à peu près à une lieue de cette chaîne de montagnes volcaniques que nous avons dit se trouver à l'occident. Nous passâmes la journée au bord d'un ruisseau, près des ruines d'un village nommé *Lenderout :* il y en avait un sur la montagne, dont on ne sut pas nous dire le nom; il était dominé par un château qui paraissait assez fort.

Le 19, nous traversâmes une plaine inculte; nous côtoyâmes les montagnes volcaniques que nous avions à droite; nous entrâmes ensuite dans une belle plaine très-arrosée et en partie cultivée, où nous vîmes quelques villages détruits, et quelques-uns seulement endommagés, et nous vînmes loger, après onze heures et demie de marche, à côté d'un château nommé *Ababé*, placé sur un plateau peu étendu, peu élevé; il était entouré d'un mur très-épais en terre, et il avait quelques tours. Nous n'y trouvâmes qu'un seul homme qui nous parut dans la misère : nous ne pûmes en obtenir aucune sorte de provision.

Le 20, nous marchâmes en plaine jusqu'à Cachan, où nous arrivâmes dans sept heures et demie. Chemin faisant nous vîmes quelques villages détruits. Les terres nous parurent arrosées et fertiles.

Avant notre départ de Téhéran, Hadgi-Ibrahim nous avait envoyé, par son secrétaire, une lettre pour son fils, gouverneur de la ville, jeune homme de dix-huit à vingt ans. M. Caraman fut la lui remettre. Dès que le khan eut jeté un coup-d'œil sur la lettre du premier ministre, il donna l'ordre par écrit, qu'il nous fût délivré, tant à Cachan que sur la route jusqu'à Ispahan, ce dont nous aurions besoin pour nous et pour nos chevaux. Il nous fit complimenter sur notre arrivée, et nous fit demander si nous n'avions eu, sur notre route, à nous plaindre de personne.

Nous fîmes remercier le khan, et lui fîmes dire que nous ne ferions pas usage de l'ordre qu'il venait de donner, parce que, d'après nos mœurs et nos usages, nous ne recevions jamais rien lorsque nous n'étions pas en état d'offrir à notre tour.

Nous séjournâmes le 21, autant pour laisser reposer nos chevaux, que pour observer ce qu'il y avait de curieux dans cette ville. Nous n'en avions pas encore vu en Perse, d'aussi

belle, d'aussi riche, d'aussi grande, d'aussi peuplée. Il y avait, à la vérité, à peu près un cinquième des maisons qui se trouvait détruit; mais les mosquées, les caravanserais, les besesteins, le palais-royal, tout était en bon état. Les besesteins surtout y étaient nombreux et de la plus grande beauté : celui qui est voisin de la porte de Kom est un des plus longs, des plus larges, des mieux éclairés; il n'est occupé que par des chaudronniers. Je ne dirai rien des caravanserais, de celui entr'autres qui se trouve près du palais-royal : Tavernier et Chardin en ont donné une ample description; le dernier en a même donné une bonne figure.

On ne sait point à quelle ville de l'antiquité Cachan a succédé : les géographes ne nous ont rien dit de satisfaisant à ce sujet. Il est cependant très-probable que ce lieu, favorisé de la nature, situé dans une belle plaine très-arrosée, très-fertile et très-productive, sur le chemin qui conduisait de Persépolis au nord et au nord-ouest de la Perse, a toujours été celui d'une grande ville. Tout ce qu'on sait, c'est que Zobeidah, femme de Haroun-al-Raschid, calife de Bagdad, la fit bâtir, ou la fit peut-être seulement agrandir vers la fin du deuxième siècle de l'hégire, et

que c'est à Abbas Ier. qu'elle doit ses plus beaux édifices : elle a une bonne lieue de long de l'est à l'ouest, et plus de demi-lieue du nord au sud ; elle reçoit de l'eau en abondance des montagnes qui se trouvent à deux lieues au sud-ouest. Sa population, sous le règne des Sophis, devait être au moins de cent cinquante mille habitans : on ne peut l'évaluer aujourd'hui à plus de trente mille. Elle est dans une belle plaine, au 33e. degré 51 minutes de latitude.

On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de soie, beaucoup de toiles de coton : on y fait toutes sortes d'ustensiles de cuivre ; on y travaille aussi fort bien l'or, l'argent et l'acier. Nous y avons vu beaucoup d'orfèvres, et nous sommes entrés chez divers fabricans de lames de sabre et de cangears.

Son territoire produit en abondance du riz, du coton, du tabac, du sésame, du froment, de l'orge, des fruits et des légumes de toute espèce : on y cultive le ricin, dont on extrait de l'huile à brûler. La vigne y est assez commune. Le raisiné et les abricots secs y sont une branche de commerce assez considérable.

Nous ne pouvons pas quitter Cachan sans dire un mot des scorpions, dont tous les voya-

geurs ont parlé, et qu'ils ont dit être très-communs et très-dangereux dans cette ville : il y a en effet beaucoup de scorpions dans toute la Perse, et la coutume qu'ont les Orientaux d'habiter de préférence le rez de chaussée, de s'asseoir et de se coucher par terre, fait qu'ils sont exposés à être piqués par cet insecte qui se trouve fréquemment dans les maisons, si par inadvertance ils le pressent de la main ou de toute autre partie du corps; mais d'après tout ce que nous avons recueilli et ce que nous avons pu observer, nous sommes persuadés que cet insecte n'est pas plus commun à Cachan, qu'il ne l'est à Ispahan, à Kom, à Téhéran, et que sa piqûre, presque toujours suivie d'une légère inflammation, n'a jamais rien de dangereux pour la vie, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été, si on applique les topiques convenables, tels que la thériaque, l'huile d'olive, l'alcali volatil fluor. Nous avons, dans le désert de l'Arabie, avec ce dernier remède, fait cesser presque subitement l'inflammation occasionnée par la piqûre du même scorpion, qui s'était introduit dans le lit d'un jeune homme de Bagdad que nous avions avec nous; il avait été piqué, en se couchant, à la partie extérieure de la cuisse.

A Bagdad, où ce même scorpion est plus commun qu'en Perse, et où les chaleurs sont beaucoup plus fortes, il n'arrive jamais d'accidens très-fâcheux : on s'en préserve en couchant sur des lits élevés de plus d'un pied, qu'on place chaque nuit d'été sur les terrasses; ils sont faits avec le bois que fournit la feuille du dattier.

Si tous les contes qui circulent parmi le peuple de Cachan avaient le moindre fondement, depuis long-tems on aurait déserté la ville, ou l'on aurait adopté une autre manière de vivre : on ne resterait pas exposé à la piqûre d'un insecte aussi venimeux et aussi commun qu'on pourrait le supposer d'après ces contes.

Ce scorpion (*pl.* 42, *fig.* 2) est de couleur brune ; mais ses pattes et ses pinces sont quelquefois d'un jaune-brun : celles-ci (a a) ont leur premier article court et tuberculé; le second est long et a six lignes élevées, dentelées ; le troisième est plus renflé et a huit lignes dentelées. Les deux lignes internes ont vers la base une dent plus saillante, plus pointue que les autres. Le quatrième article est peu renflé, presque lisse ; le cinquième est long, et armé intérieurement de dentelures et de quelques petites dents assez distantes.

sa partie habitée, deux milles de diamètre, et sa population, qui excédait six cent mille ames, ne peut pas aller dans ce moment au-delà de cinquante mille.

Cependant tout n'est pas détruit, tout n'est pas tellement endommagé qu'on ne puisse juger à quel point cette ville méritait autrefois de fixer les regards d'un voyageur éclairé. Tout ce que nous vîmes, tout ce qu'on nous dit, tout ce que nous supposâmes, nous en donna la plus grande idée : tout nous persuada qu'elle fut, sous les Sophis, une des plus belles, des plus riches, des plus peuplées de l'Asie.

Le palais-royal que Chah-Abbas fit bâtir, figurerait avec avantage à côté de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus majestueux. Rien n'égale, parmi nous, la vaste étendue des places publiques, la richesse des mosquées, la beauté des caravanserais et des besesteins qui existent encore. On est frappé de l'élégante architecture des ponts : l'Europe n'offre rien qui leur soit comparable pour la commodité des gens de pied, pour la facilité de leur passage, pour les faire jouir sans trouble, le jour, de la vue de la rivière et de ses environs, et le soir, de la fraîcheur de l'air.

Le Tchar-Bag, ou cette belle avenue de platanes qui se trouve à l'occident de la ville,

et qui se prolonge au midi au-delà du Zenderout, est bien supérieure à nos plus belles avenues, et même à nos plus beaux jardins : elle a trois mille deux cents pas de long, et cent dix de large ; elle est formée par quatre rangées d'arbres extrêmement gros, très-touffus, et d'un vert très-agréable. Les deux allées de côté, un peu plus hautes que celle du milieu, ressemblent à celles de nos boulevards ; mais celle du milieu, beaucoup plus large que les nôtres, est couverte de verdure et de fleurs de toute espèce : on a pratiqué, dans toute sa longueur, des canaux et des bassins de forme et de grandeur différentes, destinés à recevoir sans cesse les eaux du Zenderout, et à les répandre, au besoin, sur le gazon et les parterres, afin d'y entretenir la vie et la fraîcheur.

Cette avenue aboutit, du côté de la ville, à un pavillon très-vaste, très-élégant, que Chah-Abbas avait d'abord fait construire pour ses femmes, dans l'intention de les faire jouir de tous les spectacles qui se donnaient journellement sur le Tchar-Bag ; mais les mœurs et les usages du pays n'ayant pas permis, sous les règnes suivans, que les femmes assistassent à ces spectacles, le pavillon fut alors destiné à y loger les ambassadeurs étrangers.

Du côté opposé, cette avenue allait se perdre dans le beau jardin royal, connu sous le nom d'*Azer-Gérib* ou mille arpens, dont nous dirons un mot plus bas. Cette partie de l'allée est détruite; mais la première existe dans toute sa beauté.

Au milieu de celle-ci, à gauche en allant de la ville vers le pont, nous vîmes l'intérieur d'une belle mosquée. Nous en parcourûmes tous les bâtimens; ils sont très-considérables, et distribués avec beaucoup de goût. L'architecture de la mosquée est d'une belle simplicité; le dôme est vaste, et terminé extérieurement par des ornemens d'or pur. Les portes sont grandes et à deux battans; elles sont garnies, tant au dedans qu'au dehors, de plaques d'argent ciselées avec beaucoup d'art.

A cette mosquée, bâtie sous le règne de Chah-Hussein, est attaché un collége où l'on compte trente professeurs, qui y sont logés et qui enseignent non-seulement à lire et à écrire à des enfans, mais encore l'arithmétique, la géométrie, l'astrologie, l'astronomie, la théologie, la grammaire, les langues persane, turque et arabe; les belles-lettres, la poésie, la philosophie, etc. Ce collége jouit d'un revenu imposé dans l'origine sur quarante villages de la province. On nous dit qu'il

y avait eu jusqu'à quatre ou cinq mille élèves, et qu'il n'y en avait plus à présent que trois ou quatre cents.

Le Maydan, dont tous les voyageurs ont parlé, et dont on trouve une description fort détaillée dans les relations publiées par Pietro della Valle, Tavernier, Chardin et quelques autres, est une place d'environ sept cents pas ordinaires de long du nord au sud, et de deux cent trente de large de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, qu'il est à peu près une fois plus large que le Jardin du Palais du Tribunat à Paris, et presque une fois et demi plus long. Le palais-royal se trouve à la face occidentale, et en occupe toute l'étendue. On remarque à celle du nord divers bâtimens assez beaux, et entr'autres celui où est placée une très-grande horloge que Chah-Abbas fit venir d'Ormus lorsqu'il eut enlevé cette île aux Portugais. Les deux autres faces sont ornées d'édifices moins beaux que le palais-royal, mais très-réguliers et fort élégans.

Il y avait autrefois sur cette place un canal de six pieds de large, qui en faisait le tour; il était à vingt-cinq pas des bâtimens. Il y avait aussi entre ceux-ci et le canal une fort belle rangée de platanes, sous lesquels on pouvait se mettre à l'ombre. Les arbres et le canal

ont disparu au point qu'on n'en voit pas la moindre trace.

Quant au palais-royal, il me semble qu'il n'y a rien en Europe qu'on puisse lui comparer pour la forme et l'étendue des bâtimens, le nombre et la beauté des pavillons, qui sont disséminés sur de vastes jardins, et même pour le travail intérieur de quelques salles. Les jardins vont aboutir à l'avenue de Tchar-Bag, qui se trouve à plus d'un mille de distance.

Nous ne ferons point la description de ce palais, que nous avons parcouru dans le plus grand détail. Chardin n'a rien laissé à desirer à ce sujet. Nous dirons seulement qu'il est encore en assez bon état quant aux bâtimens, mais il n'y reste plus aucun meuble : tout ce qui a pu avoir quelque valeur a été successivement enlevé.

Nous trouvâmes dans les jardins un rosier qui nous étonna par sa grandeur : c'était un arbre. On le nommait *rosier de la Chine*. Il était touffu, bien arrondi, et avait au moins quinze pieds de haut. Il était formé de la réunion de plusieurs tiges, qui avaient chacune de quatre à cinq pouces de diamètre. Ses fleurs en panicule étaient, nous dit-on, blanches, semi-doubles, très-nombreuses : il n'en restait

point. Les fruits, déjà rouges, qui leur avaient succédé, faisaient un assez bel effet; ils étaient lisses et oblongs. Nous en prîmes beaucoup, qui ont été semés au Jardin des Plantes de Paris et dans celui de M. Cels : une seule de ces graines a levé par les soins de M. Dupont (1).

La plupart des besesteins et des caravanserais sont fort beaux; mais la ville proprement dite est en général mal bâtie : les maisons ont peu d'apparence au dehors, quoiqu'elles soient assez belles et surtout assez commodes au dedans ; elles sont presque toutes en terre ou en briques durcies au soleil. Il n'y a guère que les besesteins, les palais, les mosquées, les édifices publics qui soient en briques cuites au feu. Les rues sont étroites, sinueuses, fort sales ; elles ne sont point pavées, de sorte qu'on y a de la boue toutes les fois qu'il pleut, et de la poussière une grande partie de l'année. Les beaux quartiers, ainsi que les besesteins, sont arrosés avec soin quand il fait chaud. Toutes les maisons ont une ou plu-

(1) Ce rosier vient de fleurir : ce n'est autre chose que le rosier musqué (*rosa moscata*), qu'on cultive en France depuis long-tems, mais qui ne s'élève point à une hauteur telle que nous l'avons vu en Perse.

sieurs terrasses sur lesquelles on couche quatre ou cinq mois de l'année.

Le Zenderoût n'avait presque pas d'eau lorsque nous le vîmes; mais, d'après ce qu'on nous dit et ce que nous pûmes remarquer, cette rivière doit être quelquefois aussi forte que la Seine. L'eau en est détournée par de nombreuses saignées. Tous les canaux d'arrosement qu'on voit dans Ispahan et sur son territoire en dérivent. Son cours est d'occident en orient. Il prend sa source sur les montagnes du Loristan, et va se perdre, à vingt ou vingt-cinq lieues d'Ispahan, dans une plaine marécageuse, située dans le canton de Rouï-Dechetin. Il parcourt un espace de cinquante à soixante lieues.

Après avoir vu dans Ispahan ce qu'il y avait de plus remarquable, nous fûmes passer quelques jours à Julfa. Nous nous y rendîmes par l'avenue de Tchar-Bag et par le pont *Alaverdi-Khan*, ainsi nommé du nom du gouverneur qui le fit construire, à ses frais, sous le règne de Chah-Abbas. Il est uni, et il a trois cent soixante pas de long, et vingt de large. Le milieu est destiné aux hommes à cheval et aux bêtes de charge : on a construit de chaque côté, pour les piétons, une galerie en arcades, large de huit à neuf pieds, haute

de vingt-cinq à trente. La plate-forme de cette galerie, sur laquelle on peut également passer ou se promener, est garnie, de chaque côté, de garde-fous à la hauteur de trois pieds et quelques pouces : on y monte par un escalier construit dans la tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti en briques et pierres de taille calcaires fort dures. On y compte trente-quatre arches fort grandes.

Lorsque l'eau est basse, on peut aussi passer sous les arches du pont. On a pratiqué à cet effet une galerie qui les traverse, et on a pavé tout le lit de la rivière en grandes pierres de taille bien liées entr'elles : quelques-unes s'élèvent au dessus des autres à des distances convenables, et permettent à un homme d'y mettre le pied sans se mouiller. On peut voir dans Tavernier et dans Chardin une description plus détaillée de ce pont, ainsi que de celui qui se trouve à un quart de lieue au dessous.

Julfa est éloigné du pont d'environ trois cents pas : il a près d'un mille de long du nord au sud, et un demi-mille de l'orient à l'occident. Ses rues sont fort larges, et ses maisons aussi élégantes que commodes. Presque toutes ont des jardins qu'on arrose, comme ceux de

la ville, par les eaux du Zenderout. On y cultive la vigne, un grand nombre d'arbres fruitiers, et diverses plantes potagères. La vigne, dans tous ceux que nous avons vus, était élevée en treille, et formait des allées bien ombragées les unes à côté des autres. La quantité de raisins qu'on obtenait de cette manière nous étonna : un arpent produisait bien plus que dix arpens ne pourraient produire, dans nos contrées, avec la meilleure récolte. Comme il fait très-chaud dans ce pays, le raisin, quoiqu'en treille, y est excellent, et y mûrit de bonne heure. La récolte en avait été faite à la fin du mois d'août.

Ce faubourg a peu souffert dans ses bâtimens, mais beaucoup dans sa population et dans la fortune de ses habitans. On y en comptait autrefois au-delà de douze mille : le nombre en est réduit à huit cents. Le commerce qui s'y faisait avec la Turquie, avec la Russie, avec l'Indoustan et avec toutes les contrées de l'Asie, était immense et infiniment lucratif; il est presque nul aujourd'hui. Les plus riches Arméniens ont fui leur patrie pendant les dernières années du règne de Nadir; plusieurs ont péri par la main du soldat durant les troubles qui eurent lieu après la mort d'Adel et d'Ibrahim : tous ceux qui sont restés,

ont été si souvent pillés, ont été si souvent mis à contribution par tous les partis, que leur fortune s'est à la fin entiérement dissipée.

On voit pourtant dans ce faubourg quatorze églises arméniennes, et un clergé très-considérable, à la tête duquel est un archevêque qui marche de pair avec celui d'Elmiasin ou des Trois-Églises. Le siége était vacant depuis trois ans lorsque nous y passâmes : le peuple et le clergé, qui conjointement doivent élire l'archevêque, s'étaient assemblés plusieurs fois; mais comme il y avait trois concurrens qui avaient à peu près le même nombre de voix, jamais ils n'avaient pu faire leur élection.

Les Catholiques romains, dont le nombre s'est élevé autrefois à cinq cents, est réduit aujourd'hui à deux familles très-pauvres. Un prêtre latin, qui revenait de l'Inde, et qui recevait, je crois, deux cents écus de Rome, occupait la maison des Jésuites, dont les Persans ne se sont pas encore emparés. Quant à celles des Dominicains et des Carmes, le gouvernement les a cédées ou vendues, depuis long-tems, à des particuliers. Nous ignorons ce qu'est devenue la maison des Capucins, qui était dans Ispahan.

Le jardin d'Azar-Gérib, où aboutissait la belle avenue de Tchar-Bag, est à l'orient de Julfa : il a à peu près un mille d'étendue. Comme le terrain y est un peu en pente, les terres sont soutenues par des murs en pierres, peu élevés. On y voit douze terrasses, toutes plantées d'arbres fruitiers. On va de l'une à l'autre par de très-beaux escaliers ou par un talus fort aisé à monter.

On ne voit partout dans ce jardin, que canaux, bassins et jets d'eau plus ou moins mal traités. Il y avait autrefois plusieurs pavillons de la plus grande beauté : nous n'en vîmes qu'un en assez mauvais état.

Azar-Gérib a toujours été destiné à la culture des plus beaux fruits de la Perse : sous les Sophis, tout ce qu'il y avait de plus rare, de plus exquis en ce genre, devait s'y trouver le plus abondamment qu'il fût possible. Chaque terrasse est divisée en un grand nombre de carrés, et chaque carré ne reçoit que des arbres de même espèce : tous sont plantés en quinconce. On ne connaît pas dans ce pays l'art d'élever les arbres en espalier, en contr'espalier, en éventail, en quenouille, etc. La chaleur est toujours assez forte pour donner à tous les fruits qu'on y cultive le degré de maturité dont ils ont besoin, et toute la sa-

veur dont ils sont susceptibles, sans qu'il soit nécessaire de recourir à tous ces moyens usités parmi nous. On n'y connaît pas non plus la greffe, ou du moins il m'a paru qu'on ne l'y employait pas. La taille est tout-à-fait négligée; à peine coupe-t-on les branches mortes. Néanmoins, si nous en exceptons les poires et les pommes, tous les autres fruits de la Perse sont meilleurs ou tout au moins aussi bons que les nôtres.

Quoique la saison fût avancée, nous trouvâmes dans les jardins d'Azar-Gérib des pêches excellentes. La grande espèce, et la meilleure, nommée *oulou*, avait passé depuis longtems. Il y avait encore quelques prunes blanches et molles, un peu acides; elles sont plus abondantes l'été. Parmi celles-ci on distingue la prune de Bockhara, *alou Bockhara*, qui nous a paru plus savoureuse que la prune de Brignoles ou le *perdrigon de Provence :* nous en avons mangé à Téhéran. On nous montra beaucoup de grenades, tant douces qu'acides; celle sans pepins ou à pepins avortés est la plus grosse, la plus sucrée et la plus estimée de toutes. Nous vîmes des coins très-gros, très-odorans, supérieurs à ceux du Midi de la France; des melons très-aqueux, très-doux, inodores, de toutes les couleurs, à chair blan-

che un peu verdâtre, à chair blanche un peu jaunâtre, à chair rose et à chair rouge, comme les nôtres. Ces melons inodores, qui viennent également en été, ont l'avantage de pouvoir être conservés sans se gâter ni trop mûrir. Les carpous ou pastèques étaient plus abondantes que les melons : il y en avait à chair verdâtre et à chair rouge. Les premières avaient les graines blanchâtres ; les secondes les avaient noires, et quelques-unes les avaient rouges. Ce fruit est très-aqueux et très-sucré : il y en a qui pèsent de trente à quarante livres ; ceux que nous vîmes n'allaient pas au-delà de six ou sept.

On nous montra des cornouilles plus douces que les nôtres, des jujubes fort grosses, fort mielleuses ; des pommes assez bonnes, des poires médiocres : celles d'été valent en général un peu mieux. Nous goûtâmes plusieurs espèces d'azeroles assez agréables, et le fruit du chalef ou olivier de Bohême, *elæagnus* : ce dernier était peu savoureux.

L'été on trouve, tant à Ispahan que dans le reste de la Perse, plusieurs variétés de cerises assez bonnes, et un grand nombre de variétés d'amandes, toutes excellentes. Les abricots sont aussi fort multipliés, et bien supérieurs à ceux d'Europe. On les fait sécher au

au soleil après avoir enlevé le noyau ; bouillis, ils fournissent toute l'année une compote fort bonne, et assez douce pour se passer de sucre.

Les raisins sont partout abondans et d'une excellente qualité. Aucun de ceux que j'ai goûtés à Constantinople, dans les îles de l'Archipel, en Crète, en Chypre, en Syrie, en Provence, en Italie, ne m'a paru comparable au *kichmich*, dont le grain est blanc, ovale et de médiocre grosseur. La peau en est très-fine, et les pepins sont toujours avortés.

La figue est assez abondante : les bonnes qualités avaient déjà passé à Ispahan. Celles que j'ai goûtées à Téhéran et à Cachan ne valaient pas nos meilleures espèces de Provence.

Pour ce qui est des autres fruits, on peut compter la noix, la châtaigne, la nèfle ; ils sont assez communs, surtout vers le nord. La pistache est cultivée à Casbin et dans ses environs ; elle est un peu plus grosse, et pour le moins aussi bonne que celle d'Alep. On mange aussi diverses espèces de pistaches qui ne sont pas plus grosses que des noyaux de cerises. Nous en avons parlé dans le chapitre XVIIe. du tome IV.

L'oranger, le citronier et les variétés qui en dépendent, ne peuvent réussir à Ispahan ;

l'hiver y est trop froid : on ne les cultive guère que sur les bords de la mer Caspienne, et depuis Chiras jusqu'au golfe Persique. Le dattier ne vient qu'aux environs du golfe. Le fruit de celui-ci est aussi bon qu'à Bagdad et à Bassora.

De Julfa nous nous rendîmes à Férabad, et de là à la montagne de *Sophissar*. Férabad était une superbe maison royale, qui fut bâtie par Chah-Hussein, à demi-lieue sud-sud-ouest de Julfa ; elle est détruite depuis long-tems, et la plupart des matériaux ont été enlevés. On y remarque cependant encore les divisions principales des édifices, qui paraissent avoir été très-considérables. Les jardins étaient fort étendus, et l'eau qu'on y avait amenée à grands frais, était fort abondante. On y voit encore quelques restes de canaux, mais on ne trouve plus nulle part une goutte d'eau. On ne voit pas un seul arbre, un seul arbuste dans ce lieu, qu'on dit avoir été un des plus beaux de la contrée.

En parcourant, à travers des décombres, les restes d'un pavillon, nous parvînmes à un petit escalier qui nous conduisit dans une chambre dont les murs, bien blanchis, présentaient sur leurs quatre faces une suite, peinte en bleu, de tous les quadrupèdes que

connaissent les Persans, depuis le lion jusqu'au rat : ils y étaient deux à deux. Cette procession d'animaux, qui recommençait plusieurs fois dans le même ordre, était toujours terminée par deux Capucins coiffés de leur capuchon : ils portaient la tête inclinée, et ils avaient les deux mains sur la poitrine. L'idée du peintre nous parut très-singulière. Faut-il l'attribuer à l'habit de ces religieux, qui aura paru bizarre à des Persans, ou à l'attitude humble et recueillie qu'ils affectaient dans les rues? Toutes ces figures, au reste, peu proportionnées entr'elles et assez médiocrement peintes, n'excédaient pas quatre ou cinq pouces de grandeur.

Nous rappellerons à nos lecteurs, que lorsque Mahmoud, à la tête de vingt-cinq mille Afghans, vint assiéger Ispahan sous le règne de Chah-Hussein, en 1722, son armée était campée à Férabad, et lui-même habita ce palais pendant sept mois que dura le siége.

La montagne nommée *Sophia* ou *Sophissar*, qui se trouve au-delà, est très-escarpée. On voit, au tiers de sa hauteur, les ruines d'un pavillon qui avait été construit par un derviche nommé Haïder. Il fut embelli ensuite par Chah-Suleyman, père de Chah-Hussein, et converti en un lieu de plaisir. Chah-Suley-

man y allait quelquefois passer la journée, dans la belle saison, avec une partie de sa cour; souvent il y venait avec quelques-unes de ses femmes, ou même avec tout son harem.

Ce pavillon, aujourd'hui ruiné, n'a jamais été bien grand; mais sa position au nord, des rochers qui s'avançaient au dessus et qui interceptaient, toute la journée, les rayons du soleil; l'eau qui suintait de ces rochers, de beaux platanes qui s'élevaient aux extrémités de cette solitude, la vue d'Ispahan et de ses faubourgs, tout concourait à en faire un endroit bien agréable pendant les fortes chaleurs de l'été. Nous aurions pu prendre de là une esquisse de la ville et de ses environs si nous avions eu nos crayons et nos pinceaux, si nous ne nous étions pas arrêtés trop long-tems, au pied de la montagne, pour ramasser des graines, et pour courir après un petit lézard qui nous parut fort singulier : on eût dit qu'il portait un écusson sur le dos. Nous l'avons représenté *pl.* 42, *fig.* 1 (1); il est du genre agame. Tout son corps en dessus est d'une couleur noirâtre tirant sur le bleu, avec une grande

(1) *Agame* scutellata *fusca*, *dorso cinereo-rufescente*, *caudâ nigro alboque annulatâ*. (*Pl.* 42, *fig.* 1.)

tache sur le dos, d'un gris un peu fauve. La queue a des anneaux alternés noirs et blancs. Il courait par terre avec agilité, et n'était point facile à prendre.

Les environs d'Ispahan, que nous parcourûmes à notre retour de Férabad, nous parurent avoir encore plus souffert que la ville. On y voyait autrefois un grand nombre de villages fort peuplés et fort riches (1) : il y avait des palais magnifiques, des maisons de plaisance fort belles, des jardins spacieux plantés avec beaucoup de goût : rien de tout cela n'existe aujourd'hui ; les palais, les maisons de plaisance qui faisaient l'ornement de ces campagnes, ont disparu ; les villages qui en faisaient la richesse, ont tous été détruits ; à peine reste-t-il, sur quelques-uns d'entr'eux, quelques chétives cabanes et assez de cultivateurs pour fournir aux besoins de la ville.

Le territoire d'Ispahan est pourtant encore un des plus fertiles, des plus productifs et des mieux cultivés de la Perse. On l'arrose au moyen des eaux que l'on s'est procurées en creusant la terre à peu de profondeur, au

(1) Chardin dit qu'à dix lieues à la ronde on comptait quinze cents villages. Tome III, pag. 83, édition in-4°. Amsterdam, 1711.

moyen de celles que fournit le Zenderout, et au moyen de quelques sources qui descendent des montagnes voisines. Il abonde en riz, froment, orge, pois-chiches, haricots, lentilles, maïs, millet et doura; en fruits et en plantes potagères de toute espèce. On y récolte abondamment du coton, du tabac à fumer, du ricin, du sésame, de la garance, du safran. La vigne n'y est pas aussi abondante qu'à Chiras, ni le mûrier aussi multiplié qu'il pourrait l'être.

Le climat est un des plus tempérés et des plus sains de la Perse. L'hiver n'y commence guère qu'en janvier, et les chaleurs ne s'y font bien sentir qu'en juillet et en août. Pendant le séjour que nous fîmes en cette ville, le tems fut très-beau. Le thermomètre de Réaumur s'éleva constamment le jour à 14 et 15 degrés, et il ne descendit pas la nuit au dessous de 7 ou 8.

Les premières pluies tombent ordinairement vers le milieu de novembre; elles sont très-abondantes, et elles durent quelques jours. Il pleut moins en décembre, et il neige en janvier et en février. Il fait beaucoup de vent en mars, et il pleut très-souvent en avril. Les champs se couvrent de fleurs au commencement de ce dernier mois, et les arbres déve-

loppent leurs feuilles. L'été le ciel est toujours pur, et on ne voit jamais de nuages.

La chaleur est assez forte dans cette saison, et le serait sans doute davantage s'il ne régnait un vent de nord-ouest qui vient des montagnes du Loristan et du Curdistan, et qui rafraîchit un peu l'air. Les nuits sont fraîches sans être humides : on n'y voit ni brouillard ni rosée, malgré la proximité des montagnes et le voisinage d'une rivière.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails au sujet de la température d'Ispahan; nous ne rechercherons pas non plus ici la cause de cette sécheresse de l'air pendant l'été : on en trouvera l'explication dans le chapitre suivant, où nous traiterons de la topographie de la Perse.

CHAPITRE VII.

Topographie de la Perse. Élévation du sol, cause du froid l'hiver. Défaut de bois; privation de fleuves et de rivières, cause de la sécheresse de l'air et de la chaleur excessive l'été. Terres imprégnées de sel marin. Des contrées situées entre la Mer-Noire et la mer Caspienne. Du Guilan et du Mazanderan.

Dans le chapitre XIVe. du tome IV, j'ai donné un apperçu de l'élévation du sol, de la nature des terres, des productions végétales et de la température de la Mésopotamie, depuis les sources du Tigre et de l'Euphrate dans la Haute-Arménie, jusqu'à leur embouchure dans le golfe Persique. J'ai divisé tout cet espace en quatre parties ou zones très-distinctes entr'elles, et remarquables surtout par le passage brusque d'une nature de terrain à une autre fort différente.

J'ai dit que la première, comprise entre le 39e. degré de latitude boréale, et le 37e. et 20

minutes, était fort élevée et toute montagneuse;

Que la seconde, qui se termine au 35e., était beaucoup moins élevée et presque toute en plaine;

Que la troisième, qui s'étend jusqu'aux 33e. et 40e., et qui était regardée anciennement, à cause de sa stérilité, comme faisant partie de l'Arabie, était en plaine et peu élevée au dessus du niveau de la mer;

Que la quatrième enfin n'offrait jusqu'à la jonction des deux fleuves, ou jusqu'à leur embouchure dans le golfe Persique, qu'une terre d'alluvion, une plaine très-unie, assez semblable au Delta de l'Égypte.

A présent, si nous portons nos regards à l'orient du Tigre, nous verrons que la partie de l'Arménie et du Haut-Curdistan, qui répond à la premiere zone, est très-élevée et très-montagneuse. La hauteur du sol se soutient en allant à l'est, vers l'Aderbidjan et vers l'Irak-Adjem, et se termine brusquement au sud, comme la première zone de la Mésopotamie, à huit ou neuf lieues au dessus de Mossul, c'est-à-dire, au 36e. degré 40 minutes. Les villes d'Amadie, de Salmastre, de Betlis et de Van sont situées sur ce sol élevé.

Le Bas-Curdistan, ou tout le terrain qui

répond à la seconde et à la troisième zone, dans une largeur de trente à quarante lieues, n'est guère plus haut, vers le fleuve, que celui de la Mésopotamie; mais il va en s'élevant peu à peu jusqu'aux frontières actuelles de la Perse. Il est d'abord uni ou parsemé de petites collines et ensuite de petites montagnes. On y voit les villes d'Erbil, de Kerkouk, de Chehrezour, de Chehraaban et de Mendeli.

Les terres d'alluvion, qui forment la quatrième zone de la Mésopotamie, se prolongent à l'est du Tigre, et occupent un espace d'autant plus grand, qu'on s'approche davantage du golfe Persique. Au-delà de ces terres d'alluvion, on trouve de petites collines de sable et de cailloutage, ensuite des grès, puis de petites montagnes calcaires, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la haute chaîne de montagnes granitiques, au Zagros des Anciens, qui court, comme le Tigre, du nord-ouest au sud-est. Bagdad, l'ancienne Ctésiphon, Avisa, se trouvent sur le terrain d'alluvion : Shuster, Rhamhormos, sont situés sur la bande calcaire.

Quand on a pénétré dans les hautes montagnes parallèles au Tigre, dont je viens de parler, on se trouve sur le plateau de la Perse. On s'est brusquement élevé de sept ou huit

cents toises. On a quitté tout à coup les plaines brûlées du Bas-Curdistan, de la Babylonie et du Shusistan pour se transporter dans une région élevée, montagneuse et tempérée; on est parvenu dans un pays semblable à celui qui répond à la première zone de la Mésopotamie, ou pour mieux dire, c'est cette première zone élevée qui, au nord de la Mésopotamie, se dirige de l'ouest à l'est, en s'inclinant un peu au sud, qui, au-delà du Tigre, se prolonge dans le même sens, et qui court ensuite jusqu'au golfe Persique, dans la direction du nord-ouest au sud-est.

En pénétrant dans la Perse, on voit que le sol reste élevé dans tout l'Irak-Adjem, ou tout ce qui appartenait à l'ancienne Médie; qu'il baisse très-peu vers Ispahan, Cachan et Kom; qu'il se soutient à peu près à la même hauteur de là à Chiras et à Yesd, mais qu'il s'élève encore davantage en s'avançant d'un côté vers la province d'Érivan, et de l'autre vers le Loristan. Tout le sol entre la mer Caspienne et la Mer-Noire est élevé jusqu'auprès des côtes : les possessions turques à l'occident de la Géorgie, le Caucase au nord et l'Ararat au sud, sont à une hauteur prodigieuse, et dominent de beaucoup toutes les montagnes intermédiaires.

Le Caucase, qui, du détroit de Caffa sur la Mer-Noire, vient se perdre à Bakou sur la Caspienne, se relève au-delà de cette mer, sous le golfe de Balkan, traverse le Khorassan, le royaume de Balkh, et va se réunir à cette haute chaîne de montagnes que quelques géographes ont aussi désignée sous le nom de *Caucase*, et qui donne naissance à l'Oxus, à l'Indus et au Gange.

Le Taurus, après avoir traversé l'Arménie et l'Aderbidjan, après s'être réuni, d'un côté aux embranchemens du Caucase, et avoir formé, de l'autre, toutes ces diverses ramifications de la Médie, longe la Caspienne au sud de cette mer, et, suivant une ligne droite de l'ouest à l'est, passe entre Nichapour et Hérat, entre Kandahar et Kaboul; il s'avance au-delà de Kachemire, sépare le Tibet de l'Indoustan, et donne naissance aux cinq fleuves qui versent leurs eaux dans l'Indus.

Le mont Zagros, qui semble se détacher du Taurus au dessous du lac de Van, et qui court, ainsi que nous l'avons dit, sur le parallèle du Tigre, passe à l'est de Shuster, entre dans le Loristan, le Farsistan, suit la direction du golfe Persique à quelques lieues des côtes, et va se perdre dans la mer, au-delà de Gomron.

Le mont Oronte, aujourd'hui l'Elvind, qui est à peu près parallèle au mont Zagros, se bifurque à quelques lieues au dessus d'Amadan : une portion se dirige au nord-est, passe à l'occident de Casbin, et va se réunir au sud-ouest de la Caspienne, à l'Albours ou monts Caspiens, que nous avons dit être une continuation du Taurus. Au sud d'Amadan, le mont Elvind, conjointement avec les ramifications du mont Zagros, forme le pays élevé du Loristan et de Péria, ou ces montagnes à neige, qui sont occupées par les Lors et les Bakthyaris.

Le Mogan, une partie du Chyrvan, du Guilan et du Mazanderan sont hors du plateau élevé dont nous venons de parler ; ils sont très-bas, plus bas même que les côtes de l'Océan et de la Méditerranée, ainsi qu'on le verra bientôt. Les montagnes en arc de cercle, qui circonscrivent ces provinces, et qui sont, comme nous l'avons dit, une suite du Caucase et du Taurus, ont un aspect bien plus élevé et une pente bien plus rapide vers la Caspienne, que vers les terres. En quittant les bords de cette mer pour pénétrer dans l'Aderbidjan ou dans l'Irak-Adjem, on passe assez rapidement d'un climat très-chaud à un climat très-tempéré.

Au sud de la Perse, le sol s'élève moins brusquement qu'à la partie occidentale et à la partie septentrionale. Il y a le long du golfe une lisière basse, à peine habitable l'été à cause des chaleurs excessives qu'on y éprouve. En s'éloignant de la mer, on traverse des montagnes, on s'élève par degrés, on respire insensiblement un air plus frais. Le pays est pourtant encore fort chaud jusqu'à Tarom, Tadivan et Kaseroum : les dattiers, abondans au bord de la mer, y viennent encore fort bien quoique les montagnes des environs offrent de la neige durant l'hiver. Si on vient jusqu'à Chiras et Persépolis, on monte encore plusieurs gradins : le dattier disparaît, mais l'oranger y végète très-bien. Les hivers sont froids et de courte durée : il y neige assez souvent dans les plaines, en janvier et en février. Chiras est pourtant au 29e. degré 36 minutes, d'un demi-degré ou environ plus au sud que le Caire. En s'avançant vers Yesdekast, le sol s'élève à peine : de là à Ispahan, il se maintient au même niveau.

Ispahan n'est qu'au 32e. degré 24 minutes 34 secondes, et sous cette latitude ordinairement très-chaude on n'y peut cultiver l'oranger; il vient pourtant très-bien à Mossul, qui est situé au 36e. degré 20 minutes, et qui est

deux fois plus éloigné de la mer, qu'Ispahan.

Toutes les provinces qui sont au sud-est de cet Empire, sont beaucoup plus chaudes que les autres, parce que le sol y est moins élevé, et qu'elles se trouvent d'ailleurs plus rapprochées du tropique. Le Mogostan, le Mécran, le pays des Balloches ou Balodges et le Sind ne sont presque point habitables l'été. Le sol ne s'élève d'une manière très-sensible, et la température ne s'adoucit qu'en approchant du Kandahar et du Ségestan.

Il résulte de ce que je viens de dire, que les pays les plus tempérés de la Perse sont aussi les plus élevés, sauf la modification qui provient de leur latitude. Ainsi, à partir du Caucase, toute la Géorgie, le royaume d'Imirette et le Guriel jusqu'aux environs de la Mer-Noire, le Tabesseran, le Daghestan et le Haut-Chyrvan jusqu'auprès de la Caspienne, la province d'Érivan, la Haute-Arménie, l'Aderbidjan, le Haut-Curdistan, tout l'Irak-Adjem, le Loristan, une partie du Farsistan et du Kerman, le Segestan, le Kandahar, le Khorassan et la partie supérieure du Mazanderan, connue sous le nom de *Taberistan*; tous ces pays, dis-je, sont très-froids l'hiver, en raison de leur élévation : il y neige et il y

gèle fortement depuis décembre jusqu'à la fin de février.

Mais ce qui paraîtra d'abord surprenant, c'est que ces mêmes pays, si nous en exceptons ceux qui se trouvent entre la Mer-Noire et la mer Caspienne, sont en même tems très-chauds pendant l'été. En effet, depuis Kandahar, qui est situé à peu près au 33e. degré de latitude, jusqu'à Mesched, qui est au 38e. ; depuis Chiras jusqu'à Casbin, que l'on sait être, l'un à 29 degrés 36 minutes, et l'autre à 36 degrés 15 minutes; depuis Amadan jusqu'à Hérat, qui sont vers le 35e., les chaleurs sont aussi fortes l'été, que le froid a été vif l'hiver : le thermomètre de Réaumur se fixe le jour, pendant plusieurs mois, à 27 et 28 degrés, et il monte quelquefois à 32 et 33.

Nous avons vu que le froid, dans ces contrées, était occasionné par l'élévation du sol : nous trouverons la cause de la chaleur dans l'excessive sécheresse de l'air. Cette sécheresse est telle, que, depuis les montagnes du Guilan et du Mazanderan jusqu'au golfe Persique, depuis les environs des lacs de Van et d'Urmia jusqu'au pays de Kachemire, il n'y a l'été aucune rosée sur les plantes, aucune vapeur un peu sensible dans l'atmosphère, aucun brouillard sur les monts les plus élevés, aucun

aucun nuage dans les airs. Le ciel est si pur, que les étoiles donnent, la nuit, assez de clarté pour lire une écriture un peu grosse, et reconnaître à dix pas un homme qu'on voit habituellement.

On ne sera pas surpris de cette sécheresse de l'air si on considère que la Perse, sous une latitude très-chaude, est en général privée d'eau. On n'y voit, comme on sait, ni fleuves ni rivières un peu considérables; les ruisseaux y sont peu nombreux : il n'y pleut jamais depuis la fin de mai jusqu'à la fin de novembre; les montagnes sont totalement dégarnies d'arbres; les collines sont sèches, arides, ordinairement abandonnées, et les plaines ne sont cultivées que là où l'on peut arroser. Il n'y a pas aujourd'hui, par le manque d'eau, un vingtième de cet Empire qui soit mis en culture : le reste est nu ou ne produit, l'été, que des végétaux peu abondans en sucs, peu transpirables, tels que des arbustes épineux, des plantes cotoneuses. Avant la fin de juin toutes les plantes annuelles ont disparu, et ne doivent germer et reparaître qu'après les premières pluies d'automne. On sent que la terre, exposée toute la journée à un soleil ardent, doit s'échauffer considérablement et se dessécher bien vîte. Dans cet état, quelle por-

tion d'eau peut-elle fournir à l'atmosphère?

C'est peut-être à cette longue sécheresse de l'air, qu'il faut attribuer un fait d'histoire naturelle qui nous a paru très-surprenant. Nous n'avons vu, dans tout l'espace que nous avons parcouru, aucune sorte de coquillage terrestre, malgré toutes les recherches que nous avons faites à ce sujet.

Les vents humides et frais qui soufflent régulièrement de la Caspienne et de la mer des Indes, n'arrivent pas jusqu'au plateau de la Perse, ou y arrivent enflammés. Les premiers, beaucoup plus frais, beaucoup plus humides que les seconds, sur la côte du Guilan et du Mazanderan, et sur toute la partie des montagnes qui fait face à la mer, semblent avoir déposé toute leur humidité sur ces provinces: à peine leur douce influence se fait-elle sentir dans les contrées de la Médie, les plus voisines de la Caspienne.

Les seconds soufflent du matin au soir dans tout le Kermesir; ils soutiennent la végétation; ils modèrent un peu l'ardeur du soleil; mais ils ne peuvent empêcher que cet astre n'agisse puissamment sur un sol bas, sablonneux, dénué d'arbres, peu arrosé, peu cultivé, et situé du 25e. au 29e. degré de latitude. Ces vents d'ailleurs ne pénètrent pas bien avant

dans les terres ; ils cessent ordinairement de souffler aux premières montagnes du Farsistan et du Kerman.

Il est sans doute bien extraordinaire que, dans une étendue de plus de trois cents lieues de l'est à l'ouest, et de cent cinquante du nord au sud, la Perse n'ait aucun fleuve, aucune rivière un peu considérable. Ce pays est parsemé de hautes montagnes : il y pleut assez souvent depuis décembre jusqu'en avril ; il tombe quelquefois de la neige dans les plaines : la plupart des montagnes en conservent toute l'année à leur sommet, et depuis l'Elvind jusqu'au-delà du Kandahar, depuis l'Albours jusqu'au golfe Persique, à peine voit-on quelques ruisseaux, quelques faibles rivières qui se perdent dans les sables, ou sont employés à l'arrosement des terres.

Il faut bien croire que la masse d'eau qui tombe, durant l'hiver, sur ce pays, n'est pas aussi considérable qu'on le supposerait d'abord ; mais ce qui est probablement une des causes principales du peu de rivières qu'on y voit, c'est qu'il n'y a pas sur les montagnes ces nuages permanens, cette humidité habituelle qu'on observe à toutes celles qui donnent naissance à de grands fleuves.

Il paraît que le défaut de pente, qui se fait

remarquer sur tout le plateau de la Perse, s'oppose aussi à ce que les eaux qui sont tombées en neige sur les hauteurs, ou se sont amassées dans les plaines par l'effet des pluies, puissent se réunir en assez grande quantité pour se rendre à la mer, ni qu'elles aient un cours un peu long. L'évaporation et les arrosemens les font presque toutes disparaître. Celles qui sont un peu plus abondantes forment des lacs salés qui diminuent considérablement, ou qui disparaissent totalement avant la fin de l'été.

Privée d'eau, la Perse doit être privée de tous ces grands végétaux qui contribuent si puissamment à fixer les vapeurs de l'atmosphère lorsqu'ils forment d'épaisses forêts sur tous les lieux élevés.

La privation de bois y est telle aujourd'hui, que de Kermanchah à Téhéran, de Téhéran à Ispahan, et de cette dernière ville à la première, nous n'avons vu aucun arbre, aucun arbrisseau qui ne fût planté et arrosé de main d'homme, autour des habitations.

Sans doute il fut un tems où toutes les montagnes étaient boisées, où tous les coteaux étaient couverts de vignobles, où les plaines produisaient d'abondantes récoltes. On voit partout de la terre, et partout elle est propre

à la végétation : on en juge par cette infinité d'astragales, de rosiers et d'autres arbustes épineux qu'elle produit, et dont les Persans se servent au lieu de bois pour tous les besoins domestiques.

Mais comment les forêts, qu'on doit supposer avoir couvert autrefois les montagnes de la Perse, ont-elles disparu ? Est-ce par une trop grande consommation de bois lorsque ce pays était très-peuplé ? Est-ce par de fréquens incendies ? Les montagnes se trouvant peu à peu ou tout à coup dégarnies, n'ont-elles pu reproduire spontanément des arbres qui, pour germer, croître et prospérer, avaient besoin d'être garantis par d'autres des ardeurs du soleil, avaient besoin d'un sol ombragé et humide ? Toutes les montagnes que nous avons parcourues sont propres aux chênes, aux pins, aux cèdres, aux cyprès, aux thuyas, aux genévriers, aux térébinthes, aux azeroliers. Nous avons vu plusieurs de ces arbres sur la frontière occidentale de la Perse, sur des montagnes qui ne diffèrent des autres que parce qu'elles ont dû être toujours éloignées des grandes villes.

Si, par des soins constans, des dépenses excessives et une longue persévérance, on parvenait à couvrir de grands végétaux toutes

les terres abandonnées ; si des forêts de chênes, de pins, de châtaigniers, de cyprès couronnaient les montagnes ; si des platanes, des peupliers, des saules, des tilleuls étaient répandus plus abondamment dans les vallées ; si les plaines étaient ornées de noyers, de mûriers, de vignes, d'une infinité d'arbres fruitiers ; si tous les champs offraient les riches cultures de coton, de tabac, de maïs ; si les plantes céréales étaient plus répandues ; si, comme autrefois, le Persan apportait tous ses soins à se procurer des fontaines et des sources artificielles ; s'il arrêtait les eaux de pluie ou de neige dans toutes les gorges, dans tous les vallons, et en formait des lacs, des étangs, comme faisaient ses ancêtres ; si, dis-je, il parvenait, à force de soin et de culture, à couvrir toutes les terres de végétaux, il n'est pas douteux que les chaleurs ne fussent alors moins fortes ; l'atmosphère deviendrait un peu plus humide : on verrait tomber un peu plus souvent de la pluie ; les nuages s'arrêteraient ou se fixeraient sur les monts les plus élevés ; les sources seraient plus abondantes, et les cultures se multiplieraient de jour en jour en raison des besoins.

Ces améliorations ne pourraient manquer d'avoir lieu avec un gouvernement toujours

sage, toujours éclairé; avec une religion plus raisonnable que celle de Mahomet, avec la religion, par exemple, des anciens Perses, qui obligeait l'homme à travailler à la reproduction, à la multiplication de sa propre espèce, et à celle de tous les animaux et de tous les végétaux utiles.

Mais dans l'état actuel de cet Empire, et lorsque chaque jour voit s'obstruer et disparaître ces canaux souterrains creusés à grands frais par les anciens habitans, dans la vue de se procurer des sources artificielles pour l'arrosement des terres; lorsque chaque jour voit tarir une fontaine, voit dessécher un étang, voit détruire un canal; lorsque des contrées entières deviennent désertes par l'effet des guerres intestines qui désolent, depuis plus de quatre-vingts ans, ce malheureux Empire; lorsqu'on sait que, dans ce pays, les terres les plus fertiles cessent de l'être si elles sont pendant quelque tems abandonnées, attendu que le sel marin s'en empare, on est bien porté à croire que la sécheresse et la chaleur doivent augmenter de jour en jour, au point que bientôt, sous quelque gouvernement que ce pays se trouve, quelle que soit la religion que le hasard ou les circonstances lui donnent, il ne sera plus possible de le ramener à

l'état de population, de force et de splendeur où il était parvenu lorsqu'il donnait, par exemple, des lois à une infinité de peuples, lorsqu'il avait étendu sa domination depuis la mer Égée et le Pont-Euxin, jusqu'à l'Indus et les sources de l'Oxus; lorsque la Grèce était menacée de passer sous le joug de ses rois.

Nous avons dit que les terres basses qui étaient abandonnées pendant quelque tems, et sur lesquelles on avait établi les plus riches cultures, étaient peu à peu tellement imprégnées de sel marin, qu'elles devenaient stériles : on n'y voit bientôt plus que des soudes, des salicornes, des anabases.

Le sel de cuisine est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charrié par les eaux de pluie dans les bas-fonds; ce qui fait que partout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années. Les étangs qu'on a formés en divers endroits, dans les vallons ou dans les gorges des montagnes, deviendraient également salés si le besoin d'eau pour l'arrosement des terres ne les faisait vider chaque année.

Toute la Perse offre de grandes plaines dont les eaux se sont emparées l'hiver, et dont le

sol nu et salé devient brûlant l'été. Tel est le désert qui se trouve à l'orient de Kom, et qui a plus de soixante lieues d'étendue : tels sont ceux du Kerman, du Segestan, du Khorassan.

Ces déserts, bien différens de ceux de la Libye, qui sont en général sabloneux et condamnés à une éternelle stérilité, seraient rendus à la culture si les terres, ordinairement argileuses et fortement imprégnées de sel marin, pouvaient être lavées par l'eau de la pluie; si on pouvait ensuite les arroser; car il faut noter que dans presque toute la Perse il n'y a aucune sorte de culture sans arrosement : le blé est arrosé, la vigne elle-même est arrosée; les arbres fruitiers sont plantés dans des jardins soigneusement arrosés.

Les provinces situées entre le Pont-Euxin et la Caspienne ne ressemblent point au reste de la Perse. Le voisinage de ces deux mers, une latitude un peu plus boréale, et des montagnes qui se perdent dans les nues, rendent ces contrées plus humides et bien plus tempérées. Ici la terre est partout couverte de végétaux : les montagnes sont presque toutes couronnées de chênes, de hêtres, de pins, de sapins, de frênes, de charmes, de sabiniers. Les lieux moins élevés offrent des tilleuls, des ormes,

des érables, des noyers, des châtaigniers, des bouleaux, des peupliers, des trembles, des saules, des coudriers, des azeroliers. Plus bas on voit le platane, l'olivier de Bohême (*elaeagnus*), le plaqueminier (*diospyros lotus*), le sorbier, le mûrier, et tous les arbres fruitiers d'Europe. Vers les bords de la Caspienne, on trouve le jujubier, l'olivier, l'oranger, le citronier : le mûrier devient plus abondant, et le platane couvre de son ombre tous les bords des rivières. La vigne croît sans culture dans tous les lieux peu élevés; elle s'attache à tous les arbres, et les enveloppe de ses rameaux.

Ici le sol a toute la pente nécessaire à l'écoulement des eaux ; ici les pluies du printems se prolongent jusqu'à la fin de juin, et celles d'automne se montrent dès le mois de septembre. Ces pluies et les eaux qui résultent de la fonte des neiges, forment un grand nombre de rivières et de ruisseaux qui se rendent au Pont-Euxin ou à la Caspienne.

Du côté du nord, le Caucase verse ses eaux dans la Caspienne par le Terek, et dans le Palus méotide et le Pont-Euxin par le Kouban; du côté du midi, il grossit le Phase et le Kur, et fournit en outre aux deux mers un grand nombre de ruisseaux ou de petites

rivières. La Haute-Arménie donne naissance au Kur, à l'Araxe et à l'Euphrate. Le Kur a ses sources principales au nord-ouest de Kars, et l'Araxe au sud-ouest. Le premier traverse toute la Géorgie : son cours est sinueux et rapide ; il reçoit un grand nombre de rivières, et va se jeter dans la Caspienne, entre le Chyrvan et le Mogan.

L'Araxe passe à quelques lieues d'Érivan, sépare la province de ce nom de celle de l'Aderbidjan, et se jette dans le Kur à quinze lieues de la mer.

L'Euphrate n'est point un fleuve de la Perse ; il a ses sources aux environs d'Erseroum, ville qui a toujours appartenu à la Turquie asiatique. Le Tigre a les siennes vingt-cinq ou trente lieues plus bas. Ce fleuve a servi quelquefois de limite aux deux Empires ; ses deux rives appartiennent aujourd'hui à la Turquie.

Les eaux de la province d'Érivan vont se jeter dans le Kur, dans l'Araxe ou dans le lac de Sévan. Celles de l'Aderbidjan vont se perdre presque toutes dans les lacs de Van et d'Urmia : il en va pourtant dans l'Araxe et dans le Kezil-Ouzan, fleuve qui va se jeter dans la Caspienne à l'est d'Enseli, et qui paraît être le *Mardus* ou *Amardus* des Anciens.

Le Haut-Curdistan et le mont Zagros, jusqu'au revers occidental de l'Elvind, sont moins boisés, moins humides que les provinces situées plus au nord, et plus rapprochées des deux mers; néanmoins le sol est plus abondant en végétaux, que celui du reste de la Perse : les pluies même y sont un peu plus fréquentes. Les eaux vont se rendre dans le Tigre par le Kabour, le Khaser-Souï, le grand Zarb, le petit Zarb, le Dus, la Diala, le Kara-Souï.

Si de l'Aderbidjan ou de l'Irak-Adjem on veut se transporter dans le Guilan ou dans le Mazanderan, on est arrêté par les monts Caspiens dont j'ai déjà parlé. A peine trouve-t-on, sur une longueur de cent vingt à cent trente lieues, deux défilés par où l'on peut y entrer. Le premier, celui de Pyl-Rubar, situé à l'extrémité orientale du Guilan, est moins long que l'autre, mais il est plus étroit, plus dangereux. La montagne, séparée en deux, n'offre, dans l'espace de trois ou quatre lieues, que des précipices affreux, des rochers qui menacent de se détacher. Le chemin, taillé dans ces rochers, permet à peine à un chameau de passer. Deux fleuves, le Kesel-Ouzan et le *Schahersai* ou *Charoud*, se réunissent à l'entrée de ce défilé, s'y précipitent avec

fracas, et augmentent, par le bruit et l'écume de leurs eaux, l'effroi que ces lieux horribles inspirent au voyageur.

Le second, connu autrefois sous le nom de *Pyles* ou *Portes caspiennes*, traverse le mont Albours à l'est du pic de Demavend. Il a, du côté de la Médie, deux entrées; l'une à Guilas, village à dix lieues est de Téhéran; l'autre, située à dix ou douze lieues au sud-est, commence à Méhalle-Bag. Toutes deux vont aboutir à Firuscuh; mais on trouve, avant d'arriver à Héblerud, une gorge qui conduit, par des vallées, dans la belle plaine élevée de Damegan et de Bostan.

Lorsqu'on a dépassé ces montagnes, avant même d'appercevoir la mer Caspienne, on sent l'influence de ses eaux; on voit que ce n'est plus le climat de la Perse, que ce n'est plus le même sol, que ce ne sont plus les mêmes productions. On vient de quitter un pays sec, aride, à peine couvert de quelques plantes velues ou cotoneuses, d'arbustes épineux; on respire tout à coup un air plus frais; on foule des végétaux plus succulens; on apperçoit de toutes parts des forêts semblables à celles de nos Alpes ou de nos Pyrénées.

Descendu dans le plat pays ou sur cette

lisière qui s'étend le long de la mer depuis Aster-Abad jusqu'à Lenkerou, on remarque que la terre est plus grasse, plus humide; que le ciel est moins brillant, que l'atmosphère est moins pure que dans le reste de la Perse : on s'apperçoit que l'air y est aussi bien plus doux l'hiver, et bien plus tempéré l'été.

La cause de cette différence dans les productions de la terre, dans l'humidité de l'air et dans sa température, est facile à saisir. Les vapeurs qui s'élèvent de la Caspienne, et que les vents du nord amènent presque sans interruption, sont retenues par les hautes montagnes dont nous avons parlé; elles s'y fixent, s'y condensent, y forment des brouillards, des nuages, et s'y résolvent en pluie ou en neige. Il ne pleut guère, vers les bords de la mer, que depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de juin; mais, sur la montagne, les pluies se prolongent, la neige s'y montre de très-bonne heure, et, pendant toute l'année, on y remarque de très-fréquens orages. La quantité d'eau qui y tombe, est si grande, qu'il n'y a peut-être, dans aucun pays de la Terre, autant de ruisseaux, autant de torrens, autant de rivières que dans le Guilan et dans le Mazanderan.

Quant à la température, on jugera facile-

ment que le plat pays étant bien au dessous du niveau des plaines de la Médie, la mer Caspienne elle-même étant plus basse que l'Océan, l'air doit y être tempéré l'hiver, puisque ces provinces ne sont situées qu'au 37e. et au 38e. degrès de latitude. En effet, cette température est si douce, qu'on y voit prospérer les productions des pays chauds; ce qu'on ne voit pas à Casbin, à Téhéran, à Kom, à Cachan, à Ispahan même. Le mûrier, l'olivier, le caroubier, l'oranger, le citronier, le henné, y sont abondans; la canne à sucre, qui ne pourrait réussir à Chiras, situé sept ou huit degrés plus au sud, vient fort bien dans le Mazanderan; elle parvient à sa maturité quatre mois plus tôt que dans nos colonies américaines, et cela vient de ce que l'été les chaleurs sont plus fortes, plus soutenues dans le Mazanderan, que dans nos colonies.

Cet abaissement du sol ne peut être révoqué en doute. On sait, par les opérations qui furent faites, il y a quelques années, par ordre du gouvernement russe, que le Don, à l'endroit où il est le plus rapproché du Volga, est plus élevé que celui-ci de soixante et quelques pieds. Or, le cours de ces deux fleuves, depuis cet endroit jusqu'aux deux mers (la mer d'Azof et la mer Caspienne),

étant à peu près aussi long l'un que l'autre, et la pente des eaux aussi douce, on ne peut douter qu'à l'embouchure leur niveau ne se soit conservé, et que par conséquent la Caspienne ne soit de soixante et quelques pieds plus basse que la mer d'Azof.

Ce qui prouve encore que ces provinces ne doivent leur température qu'à l'abaissement du sol, c'est qu'elles sont plus au nord que les autres, et dans la position la plus défavorable pour la chaleur; elles ont, au midi, des montagnes à neige, qui les empêchent de recevoir les douces influences des vents méridionaux; elles ont, au nord, une mer qui donne un libre passage aux vents qui soufflent des glaciers du Caucase, ou qui arrivent des régions froides de la Moscovie, de la Sibérie et de la Tartarie. Il est vrai que les vents de mer ne sont jamais si froids, l'hiver, que les vents de terre; il est vrai que ces vents doivent perdre de leur âpreté en traversant une mer basse et qui n'est jamais glacée; aussi arrivent-ils sur la côte du Guilan et du Mazanderan, chargés seulement de beaucoup de vapeurs; ils sont humides sans être froids. Ces mêmes vents, l'été, soufflent toute la journée sans interruption, et tempèrent considérablement les chaleurs, qui sans cela seraient

seraient beaucoup plus fortes que dans la Médie.

La partie orientale du Mazanderan, où se trouvent les villes de Semnan, de Damegan et de Bostan, est très-élevée jusqu'au bord de la mer. On arrive du Khorassan à Aster-Abad par un défilé anciennement connu sous le nom de *Pilæ* ou *Fauces hyrcanicæ*; il porte aujourd'hui le nom de *Kéramly*; il est très-long, très-sinueux. Une rivière que les pluies et la fonte des neiges grossissent très-souvent, et qu'il faut passer plus de vingt fois, coule le long de ce défilé, et vient se jeter à la mer au dessus d'Aster-Abad.

C'est dans cette partie plus élevée que le sol de la Médie, que se trouvait autrefois *Hecatompylos*, capitale de la Parthie. Tout porte à croire qu'on doit chercher sa position dans la belle plaine de Damegan. Le terrain reste élevé, au nord-est, jusqu'au-delà du Khorassan, et, au sud, jusqu'aux environs de la plaine déserte et salée de Kom. A l'est, nous avons dit qu'il s'étendait jusqu'au-delà de Kachemire.

On trouve, à l'extrémité septentrionale du Guilan, un quatrième défilé, par où on peut entrer dans cette province. Les montagnes s'avancent, à Lenkerou, jusqu'au bord de la

mer. La côte est escarpée, et le passage est étroit et difficile. Au-delà de Lenkerou, les montagnes vont en baissant, et elles disparaissent bientôt. La province de Mogan, formée par les alluvions du Kur et de l'Araxe, n'est, du côté du Guilan, qu'une bruyère sabloneuse, un désert presqu'aride et extrêmement chaud; mais les environs du Kur sont très-fertiles. Le sol est également très-bas dans la partie méridionale du Chyrvan; il s'élève ensuite par degrés jusqu'au Caucase.

Au-delà du Caucase, les terres sont très-basses, et ne présentent, dans une grande étendue, que des plaines unies, sabloneuses; des marécages, des lacs salés, des coquillages marins; ce qui a dû faire croire qu'autrefois il y avait un canal de communication de la Caspienne à la mer d'Azof. Nous en parlerons plus au long dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Mer Caspienne ; son étendue : elle communiquait autrefois avec la Mer-Noire. Preuves que les eaux de celle-ci n'ont pas baissé comme celles de l'autre. Cause de leur séparation. La Caspienne ne communique point par des canaux souterrains avec la mer des Indes.

La Caspienne n'est, à proprement parler, qu'un grand lac salé, puisqu'elle ne communique aujourd'hui avec aucune mer ; cependant, pour nous conformer au langage reçu, et pour rappeler aussi qu'elle fut autrefois réunie, par un canal, au Palus-Méotide, et conséquemment contiguë à l'Océan par le Pont-Euxin et la Propontide, nous continuerons de lui donner le nom de *mer*.

Elle s'étend depuis le 36e. degré 45 minutes de latitude boréale, où sont les villes de Férabad et d'Aster-Abad, jusqu'au 47e. degré 10 minutes, où se trouve l'embouchure du

Jaïk. Sa plus grande largeur, prise à l'embouchure du Kur et à celle du Terek, n'est guère que de cinq degrés.

L'opinion des Anciens sur cette mer prouve qu'elle était peu connue de leur tems. Strabon, Pline et Pomponius-Méla avaient cru qu'elle communiquait, par un canal, avec l'Océan septentrional ; Arrien la regardait comme un golfe de l'Océan indien ; mais Hérodote, dont on connaît en général l'exactitude, avait dit qu'elle ne communiquait point avec d'autres mers, qu'elle avait autant de longueur qu'un navire qui va à la rame, peut faire de chemin en quinze jours, et dans sa plus grande largeur, autant qu'il en peut faire en huit (1). Elle est bornée, ajoute-t-il, à l'ouest par le Caucase, et à l'est par une plaine immense et à perte de vue (2).

On voit qu'Hérodote avait une idée assez exacte de cette mer, si on suppose qu'un navire, allant à la rame nuit et jour, fait un peu plus d'une lieue par heure.

Ptolomée, moins exact sur ce point qu'Hérodote, avait donné à cette mer vingt-trois degrés et demi d'occident en orient, et il la fait

(1) Tom. I, pag. 153. Traduction de M. Larcher.

(2) *Idem*, pag. 204.

avancer de trois degrés de plus au nord, qu'elle n'avance; ce qui s'accorderait pourtant avec les observations modernes, qui prouvent que la Caspienne, dans des tems reculés, s'étendait au nord-ouest, au-delà du Mantysch et de la Sarpa; au nord, sur toutes les plaines basses qu'arrosent le Volga, le Jaïk et le Yemba; qu'elle allait se réunir au lac d'Aral, et qu'elle couvrait une partie des plaines de la Grande-Tartarie.

MM. Pallas, Gmelin et tous les voyageurs russes qui ont parcouru ces contrées, ont vu depuis l'embouchure du Don et du Kouban jusqu'à celle du Volga, depuis les collines qui se trouvent à l'ouest de la Sarpa jusqu'au-delà du Yemba, des plaines basses, uniformes, couvertes d'un sable léger, mouvant ou lié avec une argile jaunâtre, et telle qu'on la retire de la mer dans un fond vaseux. Le sel marin recouvre toutes ces plaines, et s'y trouve même à une très-grande profondeur : il y est en si grande quantité, qu'il s'oppose à toute autre végétation qu'à celle des plantes maritimes. Les coquillages de la Caspienne, bien différens de ceux des fleuves, y sont partout en grand nombre, et n'y sont point dans un état vraiment fossile! des lacs salés se montrent sur toute cette étendue, et occupent les fonds

qui n'ont pu être comblés. Ainsi tout annonce, comme on voit, que les eaux de la Caspienne ont recouvert toutes ces terres, et qu'elles se réunissaient à celles de la mer d'Azof, à une époque reculée.

Peut-être, du tems de Ptolomée, la mer Caspienne avait un peu plus d'étendue qu'elle n'en a aujourd'hui; mais elle ne pouvait certainement pas avoir toute celle qui lui est assignée par ce géographe; elle était déjà séparée du lac d'Aral, et depuis long-tems elle ne communiquait plus avec la mer d'Azof.

Leur séparation s'est opérée bien avant les tems historiques, puisqu'aucun auteur ancien n'en fait mention: on voit seulement dans quelques-uns de ces auteurs, que la mer d'Azof avait plus d'étendue qu'elle n'en a à présent, et qu'il y avait, à l'orient de cette mer, des marais et des lacs qui ont disparu peu à peu.

M. Pallas cite un passage tiré des Extraits que M. Stritter a donnés des historiens de Bizance; dans lequel il est dit qu'il existait un marais assez étendu, au nord du Caucase, à peu près entre les deux mers. Voici ce passage: « Priscus ayant été de la suite d'une » ambassade que Théodose II, empereur d'O- » rient, envoyait, l'an 449, à Attila, roi des

» Huns, dit qu'un ambassadeur de l'empereur
» d'Occident, qu'ils rencontrèrent par hasard,
» lui apprit quel était le chemin que prenaient
» les Scythes et les Huns pour faire leurs in-
» cursions en Perse. Après avoir parcouru
» une contrée déserte, ils traversaient un ma-
» rais; ils n'avaient plus qu'une montagne à
» passer pour arriver en Médie; il ne leur
» fallait que cinq jours pour cela (1). »

Mais, sans recourir aux preuves historiques, l'inspection des terres, leur peu d'élévation, la nature du sol, les dépouilles et les débris des corps marins qu'on y voit, tout prouve que la mer Caspienne avait autrefois une étendue très-considérable, et qu'il y avait un canal de communication entr'elle et la Mer-Noire, à une époque très-reculée sans doute, mais postérieure à celle où le globe a subi quelque grande révolution et a éprouvé de très-grands changemens sur toute sa surface.

Buffon avait dit peut-être le premier, que la Mer-Noire communiquait autrefois avec la mer Caspienne, et il place le canal de communication près de Zaryzin, c'est-à-dire, à l'endroit où le Don et la Volga sont le plus

(1) Pall. *Voyages en Russie*, t. V, p. 195, édit. in-4°.

rapprochés. MM. Pallas et Gmelin, en traçant plus exactement ce canal, ont pensé que la Mer-Noire formait autrefois un grand lac contigu à la Caspienne, et que les eaux des deux mers s'étaient séparées lorsque la Mer-Noire s'ouvrit un passage au Bosphore de Thrace. Tournefort, sans soupçonner que les deux mers eussent communiqué entr'elles, avait également conjecturé que la Mer-Noire formait autrefois un lac, et que ses eaux, en délayant les terres qui s'opposaient à leur passage, s'étaient ouvert une issue au Bosphore.

L'opinion de la communication des deux mers ne saurait trouver aujourd'hui de contradicteurs; c'est un fait géologique qui paraît démontré; mais il n'en est pas de même, je crois, de l'explication qu'on donne de leur séparation.

J'ai observé, ainsi que je l'ai dit dans le premier volume, que depuis Buyuk-Dhéré et la Montagne-du-Géant jusqu'à la Mer-Noire, l'une et l'autre rive du Bosphore présentait des traces bien manifestes d'un volcan; mais je n'ai pas cru que les eaux de cette mer fussent autrefois plus élevées qu'elles ne le sont aujourd'hui. La côte que j'ai vue du côté de l'Europe, à deux ou trois lieues du Bosphore,

était argileuse et coupée à pic à plus de vingt toises de hauteur (*tom. I, pag.* 133). Si les eaux avaient été autrefois plus élevées, il leur était facile de franchir cet obstacle, puisque cette argile paraît se prolonger bien avant dans les terres : de là à la Propontide, le terrain va en baissant, et ne présente aucun indice de rocher.

Du côté de l'Asie, toute la côte aux environs du Bosphore, et à deux ou trois milles de distance, était volcanique, presque coupée à pic, et assez haute. Les eaux de la mer avaient rongé la roche à quelques toises au dessus de leur niveau ; mais il me parut évident qu'elles n'avaient jamais atteint au-delà du terme où elles peuvent s'élever dans des tems orageux.

Ce qui prouve encore que les eaux de la Mer-Noire n'ont jamais été plus hautes, c'est que, du golfe de Mundania à la vallée qui reçoit les eaux du Sangaris, les terres sont très-basses. Je n'ai point été jusqu'à l'embouchure du Sangaris, qui se trouve à quarante lieues du Bosphore ; mais j'ai vu la belle plaine de Nicée, à l'extrémité de laquelle le fleuve passe ; elle est à peu près à six toises au dessus du golfe de Mundania. Les eaux du lac de Nicée se rendent dans le golfe en tournant un

léger coteau qui sépare le lac de la plaine basse de Gemlek, et le cours du Sangaris est très-lent de cette plaine à la Mer-Noire. Il est aisé de juger par-là que, si les eaux de cette mer avaient eu seulement dix toises de plus d'élévation, elles se seraient écoulées par cette voie dans la Propontide.

Si tout concourt à prouver que le niveau de la Caspienne a baissé, rien n'indique sur les côtes de la Mer-Noire, que le même abaissement ait eu lieu. Y voit-on, comme je l'ai dit ailleurs, des grèves considérables, des pentes insensibles, des vestiges récens de corps marins, ainsi que le présentent tous les environs de la Caspienne? On ne regardera pas sans doute comme une preuve de l'abaissement des eaux, les terres basses qui se trouvent aux environs des bouches du Danube, du Dniester et du Dnieper: on peut facilement se convaincre que ce sont des terres d'alluvion qui ont reculé les limites de la mer dans cette contrée, sans abaisser ses eaux. Tous les grands fleuves de l'un et de l'autre hémisphère présentent un pareil empiétement des terres sur les mers; tous ont à leur embouchure des plaines plus ou moins étendues, suivant la masse de leurs eaux, et suivant la disposition des côtes.

M. de Choiseul, dans un Mémoire lu à la séance publique de l'Institut le premier germinal an 13, a cherché à prouver que les Anciens avaient eu connaissance des feux souterrains qui avaient ouvert le Bosphore de Thrace. Il ne doute pas que les eaux de la Mer-Noire n'aient été autrefois beaucoup plus élevées; qu'elles ne se soient ouvertes tout à coup un passage à la suite de quelqu'éruption, et ne se soient répandues dans l'Archipel et dans la Grèce; ce qui a occasionné le déluge d'Ogygès.

M. Dureau de la Malle fils, dans un Mémoire lu depuis peu dans une séance particulière de la classe des sciences physiques et mathématiques, a été du même avis que MM. Pallas et Gmelin quant à l'étendue de la Caspienne dans des tems reculés, et quant à sa jonction avec le Pont-Euxin. Mais il va plus loin; il cherche à prouver que douze à treize siècles avant Hérodote, la Caspienne, la mer d'Azof et la Mer-Noire ne formaient qu'une seule mer presqu'égale en étendue à la Méditerranée; que la mer d'Azof, depuis Hérodote, a diminué des cinq sixièmes; que la Mer-Noire a considérablement perdu en étendue à sa partie septentrionale, depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Phase;

qu'un grand nombre de témoignages historiques fixent la formation du Bosphore ou l'irruption de la Mer-Noire dans la Méditerranée, aux siècles de Danaüs, de Cadmus, de Cécrops, de Deucalion ; que, par l'effet de cette irruption, les eaux couvrirent une partie de Samothrace et de la Grèce ; que les îles enfin de Rhodes et de Délos furent quelque tems couvertes par les eaux de la mer, et M. Dureau de la Malle appuie ce qu'il avance, de tous les passages des Anciens qui peuvent y avoir rapport.

Sans vouloir entreprendre de débrouiller dans les auteurs grecs et latins, comme les deux savans que nous venons de citer, ce qui est du domaine de l'Histoire et ce qui appartient aux allégories de la Fable ou aux fictions de la Mythologie ; sans rechercher jusqu'à quel point on doit admettre des faits tout-à-fait contraires aux lois de la physique, tels que des îles très-grandes, très-élevées, et point du tout volcaniques, comme Rhodes, qu'on fait sortir du sein des mers ; d'autres, comme Délos, qu'on fait se promener longtems avant de se fixer ; d'autres enfin, telles que les Cyanées, qu'on fait danser, s'entrechoquer, disparaître et se montrer de tems à autre, etc. etc. ; sans rechercher, dis-je, à

connaître les causes de ces inondations qui eurent lieu en Béotie sous le règne d'Ogygès, sans examiner si on doit ajouter foi à ce qui est rapporté deux siècles et demi après, au sujet des torrens de pluie qui inondèrent toute la surface de la terre et qui noyèrent le genre humain, excepté Deucalion et Pyrrha son épouse, nous ferons seulement observer que, quelle que fût la hauteur à laquelle on peut raisonnablement supposer que les eaux de la Mer-Noire se soient jamais élevées avant de communiquer avec la mer Égée, et quelle qu'en fût l'étendue, jamais ces eaux, à la suite d'une ou de plusieurs éruptions volcaniques, s'écoulant successivement et lentement par un canal long et étroit, tel que celui du Bosphore, entrant de là dans la mer de Marmara, et se répandant sur les terres basses qui l'entourent de toutes parts, enfilant ensuite le long canal des Dardanelles; ces eaux, dis-je, parvenues dans la vaste étendue de l'Archipel, ne pouvaient s'élever que de quelques pieds aux environs du cap Sigée, sur les côtes de la Troade et sur celles de Ténédos, et elles ne pouvaient aller au-delà de quelques pouces autour des îles un peu éloignées du canal ou sur les côtes de la Grèce; et cependant il est dit que les eaux se portèrent jus-

qu'au dessus des plus hautes montagnes de Samothrace, aujourd'hui Samandraki, l'une des îles les plus élevées de l'Archipel.

Or, Samothrace est bien plus haute que ne le sont les rives de la Mer-Noire; elle est bien plus haute que ne le sont les terres à une très-grande distance de cette mer. Pour que les eaux aient pu s'élever dans l'Archipel et dans la Grèce à une hauteur telle qu'on le dit, il faut supposer que la Mer-Noire avait une étendue vingt fois plus grande qu'elle n'a; il faut supposer que ses eaux avaient six ou sept cents toises de plus d'élévation, et qu'elles couvraient toutes les terres de la Moldavie, de la Valachie, de la Bessarabie; que tout le terrain qui se trouve depuis Gallipoli, Erecli, Rodosto et Constantinople jusqu'à la Mer-Noire, du côté de l'Europe, et celui qu'il y a du golfe de Mundania et du golfe de Nicomédie jusqu'à l'embouchure du Sangaris, que nous avons dit être très-bas, étaient beaucoup plus élevés qu'ils ne le sont à présent, sans quoi les eaux se seraient écoulées par-là dans la Propontide avant de s'être ouvert un passage par le Bosphore; et ce Bosphore lui-même, qui n'a pas à son ouverture et aux environs un vingtième de la hauteur de Samothrace, qu'était-il avant cette époque?

Les eaux, à la suite d'une éruption volcanique, ont-elles pu s'ouvrir subitement un passage à travers un espace de cinq à six milles de surface qu'occupait dans les terres ce volcan? et ce passage étant ouvert, comment ont-elles pu se tracer une route par le reste du Bosphore, dont la longueur est encore de dix milles? Si on suppose que la mer de Marmara n'existait pas, ces eaux ont été arrêtées un moment pour la remplir; elles se sont répandues sur les terres basses qui sont au nord, au midi et à l'est de cette mer; elles ont eu à creuser le canal des Dardanelles, dont la longueur est de dix-huit à vingt lieues, avant de parvenir dans la mer Égée. Si on suppose que le Bosphore existait tel qu'il est aujourd'hui en deçà du volcan, si on croit que la Propontide communiquait déjà avec la Méditerranée par l'Hellespont, pourquoi ne pas croire aussi que l'ouverture du Bosphore, toute volcanique qu'elle est, existait aussi, et qu'elle date d'une époque aussi ancienne que ces mers? Le passage des eaux n'a-t-il pu avoir lieu avant le volcan et pendant sa durée? Est-ce donc le seul exemple de feux souterrains au bord de la mer, d'explosions considérables au milieu des eaux?

Depuis Buyuk-Dhéré jusqu'à Constantino-

ple, le Bosphore se présente comme un vallon naturel, sinueux, auquel aboutissent de chaque côté plusieurs autres vallons. L'escarpement est schisteux ou granitique, partout recouvert de terre végétale : rien ne montre que ce passage ait été forcé, ni que les eaux se soient jamais élevées au dessus de leur niveau actuel.

Nous pourrions en dire autant de l'Hellespont : celui-ci est en général calcaire; ses escarpemens sont en quelques endroits beaucoup plus élevés que ceux du Bosphore. S'il n'avait pas été, comme l'autre, un vallon naturel, jamais les eaux n'auraient pu s'ouvrir un passage entre les deux montagnes qui sont, l'une devant l'autre, au dessous des seconds châteaux des Dardanelles; elles auraient bien plutôt miné les terres au dessus de Gallipoli pour se porter dans le golfe de Saros. En effet, les terres sont très-basses entre ce golfe et le commencement du canal, surtout à l'endroit où les Grecs avaient construit le mur de six milles de long, nommé *macrontichos*.

En supposant aux eaux de la mer une élévation de quelques toises de plus qu'elles n'ont aujourd'hui, ce qui est tout ce que l'inspection des côtes pourrait faire admettre à la rigueur,

rigueur, et en supposant un volcan qui aurait ouvert tout à coup la digue qui s'opposait à leur passage, elles se seraient rendues à la mer de Marmara comme celles d'un grand fleuve, que la pluie et la fonte subite des neiges auraient beaucoup grossies. Arrivées dans l'Archipel par un détroit une fois plus large que le premier, elles se seraient répandues sur cette grande surface, sans que les habitans des villes maritimes se fussent apperçus que l'Hellespont versait ses eaux à plein canal. Lorsque le Nil est dans sa plus grande hauteur, les habitans de la Syrie, ceux même d'Alexandrie, voient-ils les eaux de la mer s'élever, par cette cause, d'une manière sensible? Les débordemens du Tigre et de l'Euphrate élèvent-ils d'un pouce les eaux du golfe Persique?

Si on veut un peu réfléchir à la profondeur excessive des eaux dans l'Hellespont, dans la Propontide et dans le Bosphore, si ensuite on jette seulement un regard sur le Pont-Euxin et sur ses côtes, si on observe qu'une élévation de douze à quinze toises de plus eût suffi pour que ses eaux se fussent répandues dans la Propontide par divers endroits, on sera bien porté à croire que jamais cette mer n'a été plus élevée : on ne doutera pas que sa

formation ne soit aussi ancienne que celle de la Méditerranée et de la Propontide; on sera convaincu, dis-je, que ces mers datent de la même époque, et qu'elles ont toujours communiqué entr'elles.

Je ne prétends pas dire pourtant qu'il soit hors de toute vraisemblance que la Mer-Noire ait jadis été séparée de la mer Égée; mais on ne pourra jamais admettre que la Propontide fût séparée de la Méditerranée, ni que le Bosphore ne fût, jusqu'à Buyuk-Dhéré, un golfe semblable à ceux de Nicée et de Nicomédie, et alors comment supposer qu'à trois ou quatre milles de la Propontide, il se soit trouvé une mer qui ait pu avoir une très-grande élévation au dessus d'elle?

Mais comment la Caspienne s'est-elle séparée de la mer d'Azof? et pourquoi son niveau a-t-il baissé, tandis que celui de la Mer-Noire s'est maintenu dans le même état?

Il me semble que les alluvions du Don, du Kouban, du Volga et de cette infinité de rivières et de torrens qui descendent du Caucase, ont dû suffire pour opérer peu à peu cette séparation. Ces mers ne communiquaient que par un canal, et ce canal recevait à ses deux extrémités les alluvions de trois grands fleuves; il recevait aussi, dans toute sa lon-

gueur, toutes les terres que les pluies détachaient continuellement des hautes montagnes du Caucase. Si le Don versait ses eaux à Constantinople ou à Lampsaque, pense-t-on qu'il fallût un grand nombre de siècles pour que la Propontide ou la mer Égée cessât de communiquer avec le Pont-Euxin? Le Don, qui est un des plus grands fleuves d'Europe, n'a pu amener les sables et le limon qu'il charrie; il n'a pu les verser dans le détroit qui joignait les deux mers, sans élever peu à peu le fond de ce détroit, sans finir par l'obstruer. Le Volga en faisait de même vers l'autre extrémité; ce qui accélérait d'autant plus vîte le comblement de ce canal.

Par cette séparation, la Mer-Noire n'a dû éprouver aucun changement bien sensible dans son niveau; car il est à présumer qu'ayant toujours eu plus d'eau qu'il n'en fallait à son évaporation, elle en versait une partie dans la Propontide, comme elle y verse aujourd'hui tout ce qu'elle a de superflu; elle versait l'autre partie dans la Caspienne; ce qui la maintenait alors à peu près au même niveau qu'elle. Mais la Caspienne, qui n'a plus reçu les eaux de la Mer-Noire ou celles du Don et du Kouban, et qui se trouvait alors perdre plus par l'évaporation, qu'elle ne recevait par

les pluies et par les fleuves qui s'y rendent, a dû nécessairement diminuer en étendue et en hauteur, jusqu'à ce que l'équilibre ait été établi comme il l'est aujourd'hui.

M. Pallas donne comme une preuve du grand abaissement de cette mer, le cours du Volga, qu'on sait être très-long et assez rapide, et qui prend sa source dans une contrée qui est très-peu élevée au dessus des autres mers (1).

Mais la preuve la plus certaine que la Caspienne est plus basse que le Pont-Euxin, c'est que, à l'endroit où le Volga et le Don sont le plus rapprochés, et où ils n'ont pas plus de sept ou huit lieues de distance, le premier, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, a son lit plus bas de soixante et quelques pieds que le second; ce qui doit faire supposer que la Mer-Noire est de soixante et quelques pieds plus haute que la Caspienne.

Tel est aussi l'abaissement que cette dernière a éprouvé peu à peu; telle est à peu près l'élévation du sol, qui s'est formé à mesure que ses eaux se retiraient. Les vastes déserts qui s'étendent du Volga jusqu'au Jaïk, et depuis le Jaïk jusqu'au lac d'Aral, ainsi

(1) Pallas. *Voyages*, tom. V, pag. 196.

que celui situé derrière ce même lac, vers les monts Ouralks, ne sont, suivant Pallas, qu'à quinze toises au dessus de cette mer.

On doit bien présumer que c'est au nord-ouest, au nord, au nord-est et à l'est, que la Caspienne a dû perdre de son étendue, puisque le sol était bas et uni, et que le Térek, le Kouma, le Volga, le Jaïk, le Yemba, le Sihoun et le Gihoun (le Jaxarte et l'Oxus) y amenaient leur sable et leur limon. Le Mogan, à l'ouest, présente aussi une vaste plaine sabloneuse, peu élevée, formée par le Kur et par l'Araxe, et couverte des coquillages et autres corps marins de la Caspienne, tandis que la côte montagneuse du Chyrvan, depuis les environs de Terki jusqu'au-delà de Bakou, n'a pas dû gagner grand'chose par la retraite des eaux, la mer y ayant dû être toujours assez profonde.

Le Guilan et le Mazanderan sont visiblement sortis en partie du sein des eaux : les plaines y sont basses, fertiles; parce que, situées au pied de très-hautes montagnes, elles reçoivent toutes les terres qui s'en détachent. Le fond de la mer, au devant de ces provinces, a dû toujours être vaseux, comme il l'est encore aujourd'hui. Ainsi la Caspienne baisserait encore, que tout ce qui sortirait du

sein des eaux, dans ces deux provinces, serait bientôt propre à la culture, attendu que les pluies y sont fréquentes, et que le sel marin contenu dans ces terres serait bientôt entraîné à la mer.

Les terres qui se trouvent entre le Don et le Kouban, où nous disons que commençait le canal de communication, ne sont que des terres d'alluvion, semblables à celles des embouchures du Danube, du Dniéper et du Dniester; elles ne sont pas stériles comme celles situées entre le Volga, le Jaïk et le Yemba; elles ne sont pas non plus chargées de sel marin ni couvertes de coquilles marines : aussi produisent-elles des pâturages excellens. On lit dans un Mémoire extrait d'un voyage fait au printems de 1784 dans la partie méridionale de la Russie, page 84, que la terre y est parsemée de toutes sortes de plantes. On y voit, selon l'auteur, des renoncules, des tulipes, des iris, des asperges, des pruniers sauvages, des cerisiers. Depuis le Don jusqu'à Donskaia, première forteresse de la ligne établie par les Russes au bas du Caucase, c'est une vaste plaine de trois cent soixante werstes (un peu plus de trois degrés) (1), dans la-

(1) Cent quatre werstes font un degré de l'équateur.

quelle des Tartares et des Kalmouks font paître de nombreux troupeaux.

En considérant cette immense quantité d'eau que reçoit la Caspienne de plusieurs grands fleuves, tels que le Volga, le Jaïk, le Yemba, le Kur, le Térek, et d'un grand nombre de rivières, de ruisseaux et de torrens qui coulent du Caucase, du Guilan, du Mazanderan et du Khorassan, on a de la peine à se persuader qu'elle soit dissipée par la seule évaporation. La Mer-Noire se décharge du surplus de ses eaux dans la Propontide : il a fallu chercher une issue à celles de la Caspienne. Le romanesque Struys a imaginé deux goufres dans le golfe du Guilan, dont le bruit, dit-il, est tel, qu'on l'entend de cinq à six lieues ; il croit que ce sont deux abîmes où les eaux de cette mer vont s'engloutir. Quelques voyageurs ont été plus loin ; ils ont avancé que les eaux de la Caspienne avaient, par ces goufres, une issue dans le golfe Persique, et pour preuve de cela ils ont assuré qu'on voyait chaque année sur la mer, aux environs d'Ormus, des feuilles de saule en grande quantité. Or, le saule, selon eux, croît abondamment aux environs de la Caspienne, tandis qu'il ne se trouve pas dans l'intérieur de la Perse.

Je ne sais si le fait qu'ils avancent au sujet de ces feuilles est vrai ou faux ; mais fût-il vrai, rien ne prouverait qu'elles viennent de la Caspienne : le fleuve des Arabes pourrait bien plus facilement les avoir charriées. On sait que le Tigre reçoit un grand nombre de rivières qui viennent du Curdistan et des frontières de la Médie, où cet arbre est assez commun ; il se trouve d'ailleurs aux environs de Bagdad, et peut-être aussi dans la partie la plus méridionale de la Perse. Le trajet que ces feuilles auraient à parcourir si elles étaient amenées par la Diala ou le petit Zarb, serait moins long que par les canaux souterrains que l'on a imaginés.

Quant aux goufres, ils n'existent certainement pas. On voit seulement aux environs de Bakou, des sources de naphte ou bitume noir qui coule dans la mer : on en voit en plus grande quantité à deux ou trois lieues de la côte. La terre, aux environs de ces sources, est perpétuellement enflammée ; mais il n'y a, dans l'intérieur des terres et dans la mer, ni volcans, ni abîmes, ni rien qui puisse avoir donné lieu à l'existence de ces goufres.

La Mer-Noire, il est vrai, se décharge dans

la Propontide, et celle-ci dans l'Archipel; mais si l'on fait attention que cette mer reçoit plus d'eau que la Caspienne, que la portion qui passe par le Bosphore n'équivaut pas à celle d'un grand fleuve; si l'on réfléchit qu'elle a à peu près la même étendue que la Caspienne, et qu'elle est dans un climat un peu plus froid, on ne sera pas surpris que l'évaporation suffise pour maintenir l'équilibre dans cette dernière.

Si on observe d'ailleurs la mer Caspienne, on verra qu'elle présente beaucoup d'irrégularité ou de variation dans le volume de ses eaux. Les vents la font considérablement élever sur le rivage méridional ou sur le rivage septentrional, suivant qu'ils soufflent du nord ou du midi; mais indépendamment de cette cause, qui lui est commune avec toutes les autres mers, les eaux s'élèvent, dans certaines circonstances, de plusieurs pieds, et ceci tient aux années plus humides, à celles où, la fonte des neiges s'étant opérée plus rapidement, les fleuves ont versé pendant quelque tems un volume d'eau beaucoup plus considérable. Cette différence dans l'élévation des eaux de cette mer s'observe aussi dans les différentes saisons de l'année; elles sont cons-

tamment plus hautes au printems qu'en automne, en hiver qu'en été. Ce fait, connu de tous les habitans des côtes maritimes, démontre clairement que l'évaporation suffit pour la tenir en équilibre.

CHAPITRE IX.

Parallèle des Turcs et des Persans. Mœurs et usages de ces peuples. Ameublement; parure; vêtement des hommes et des femmes. Armes. Chevaux. Barbe. Tabac à fumer. Café. Opium. Pain. Riz et autres alimens.

Un voyageur qui passe de l'Empire othoman en Perse s'apperçoit, aux premiers pas qu'il fait, de la grande différence qu'il y a d'un peuple à l'autre. Tout en Turquie porte l'empreinte de la cruauté et de la barbarie; tout en Perse annonce une nation douce et civilisée. Les Turcs sont vains, dédaigneux, inhospitaliers; les Persans sont polis, complimenteurs, affectueux. Les premiers, en se transportant des rives du Jaxarte et de l'Oxus dans les délicieuses provinces de l'Asie mineure, en s'établissant dans la Grèce policée, ont conservé toute la rudesse d'un peuple pasteur et guerrier; les autres, au milieu des Arabes, des Ouzbegs, des Turcomans, des Curdes, des Afghans, qui les ont tour-à-tour

vaincus et opprimés, n'ont pas perdu le goût des arts, l'amour des lettres, le penchant qu'ils ont toujours eu pour le trafic et le commerce.

Régis tous deux par les lois du Koran, gouvernés tous deux par un despote, sous la volonté duquel tout doit fléchir ; établis sous un même ciel, dans un même climat, les uns sont féroces, paresseux et ignorans ; les autres sont humains, actifs et industrieux.

Sans doute les Persans n'ont pas atteint ce degré d'instruction, cette délicatesse de goût, cette finesse de tact auxquels les Européens sont parvenus, parce que l'isolement dans lequel les a tenus la religion, et la contrainte à laquelle les a assujettis la forme du gouvernement, s'y sont constamment opposés : mais si, comme les Turcs, ils s'étaient trouvés à portée de fréquenter les Européens, si les ports de la Perse, si la capitale, si les grandes villes de cet Empire avaient pu librement trafiquer avec l'Europe, si le peuple avait pu, aussi facilement que le peuple turc, se transporter parmi nous, depuis long-tems la Perse serait à l'instar de l'Europe.

Les Turcs méprisent les autres peuples, et repoussent avec obstination tout ce qui leur vient de ceux qui ne professent pas la religion

de Mahomet; les Persans, au contraire, les estiment à leur valeur, et de quelque part que leur vienne l'instruction, ils la reçoivent avec plaisir.

Quoique ces derniers se livrent aujourd'hui plus particuliérement à l'étude des livres sacrés, à la poésie et à l'astrologie, ils ne négligent pas pour cela les autres sciences; ils accueillent les étrangers qui leur paraissent avoir du mérite et du savoir; ils font surtout grand cas des Européens; ils recherchent leur amitié; ils leur font politesse, et ils ne tardent pas à leur faire une infinité de questions sur les mœurs et les usages de leur pays, sur les arts qu'on y exerce, sur les sciences qu'on y cultive, sur la religion qu'on y professe.

Aussi superstitieux aujourd'hui que les Turcs, ils ne sont pas aussi fanatiques; ils poussent le scrupule, à quelques égards, plus loin qu'eux; ils ne mangent pas communément avec une personne de religion différente; ils ne boivent pas dans une tasse, dans un verre qui aurait servi à un Chrétien, à un Juif, à un Indien, et ils permettent qu'on entre dans leurs mosquées; ils souffrent toutes les objections qu'on leur fait à l'égard de la religion; ils écoutent, sans se fâcher, tout ce qu'on leur dit contre leur prophète et contre

leurs imans. Le Turc vous assassinerait si vous parliez devant lui avec irrévérence de Mahomet et de ses lois ; le Persan vous regarde avec pitié ; il adresse ses vœux au ciel pour que la vérité se montre à vous dans tout son éclat ; il cesse de vous parler de sa religion, mais il continue à vous voir avec bienveillance et amitié.

Aussi brave que le Turc, plus actif, moins patient, il est, comme lui, cruel dans le combat, implacable envers son ennemi armé, mais plus traitable après la bataille, plus sociable après la paix. Qu'il ait affaire à des Géorgiens, à des Russes, qui professent la religion catholique, ou à des Turcs, des Arabes, des Afghans, qui sont mahométans comme lui, mais d'une secte différente, il est également porté à leur rendre service après la guerre s'il en trouve l'occasion, tandis que le Turc n'oublie jamais que vous avez été son ennemi.

On voit plus rarement en Perse qu'en Turquie des révoltes, des rebellions, des mouvemens séditieux, de grands attroupemens, pour renverser le chef de l'État ou ses ministres, pour arrêter les caravanes et mettre à contribution une ville, une province. L'assassinat, le viol, n'y sont pas non plus si fré-

quens. Le Persan vaut pourtant moins par ses mœurs, et peut-être même par son caractère, que le Turc. Si le premier a plus d'instruction, plus de politesse, plus de douceur que le second; s'il trouble moins souvent la tranquillité de l'État, s'il menace moins souvent la fortune ou la vie des autres citoyens, s'il respecte davantage la faiblesse de l'un et de l'autre sexe, il n'a ni cet orgueil, ni cette magnanimité, ni cette estime de soi-même, ni cette confiance dans l'amitié, ni ce dévoûment à son bienfaiteur, qui produisent quelquefois de grandes choses chez le Turc.

Le Persan est plus fourbe, plus dissimulé, plus adroit, plus souple, plus insinuant, plus exercé au mensonge et au parjure que le Turc. Caressant et flatteur par habitude, il est bas et rampant envers ses égaux, comme envers ses supérieurs, soit qu'il sollicite une faveur, soit qu'il traite seulement une affaire d'intérêt.

Qu'il ait pris des engagemens sur sa parole ou par écrit, il y manque toutes les fois qu'il peut le faire impunément. Il vole sans scrupule s'il croit n'être pas apperçu, et même ouvertement et avec effronterie s'il espère qu'on ne pourra le convaincre en justice.

Les faux témoins sont encore plus communs, plus déhontés en Perse qu'en Turquie : les juges y sont encore plus corruptibles ; les hommes en place tout aussi prévaricateurs. Le ministère est peut-être plus attaché aux devoirs de sa place, parce qu'il est ordinairement plus riche, plus instruit et plus stable ; car on voit, moins en Perse qu'en Turquie, des hommes passer rapidement des derniers rangs de la société, aux premières places de l'État. Néanmoins l'intrigue, les cabales, les dénonciations, les menées sourdes, s'y exercent avec une activité, avec une ardeur, avec une persévérance dont les Turcs ne sont pas capables. Le harem du roi est le foyer de ces intrigues, et les eunuques en sont les agens les plus actifs comme les plus intéressés.

Les femmes jouent ici, comme en Turquie, un grand rôle dans toutes les affaires un peu importantes, quoiqu'elles n'y figurent qu'à l'aide des maris ou de leurs eunuques.

Le Persan, s'il faut le dire, nous a paru un peuple dégénéré, dont les vices se sont accrus pendant les troubles de sa patrie, dont les vertus peut-être ne sont aujourd'hui que l'apparence de ce qu'elles furent réellement quand les lois étaient en vigueur, quand les talens étaient encouragés, quand la probité était

était honorée, quand le mérite était récompensé; quand chacun, assuré de sa propriété, pouvait l'accroître par un travail honnête.

Le Turc, au contraire, est un peuple nouveau qui a toute la grossiéreté, toute la rudesse, toute l'ignorance de celui que la civilisation n'a pas poli, que l'instruction n'a pas rendu meilleur. Avec un gouvernement habile et bien intentionné, les Persans reconstruiraient leurs villes, rétabliraient leur commerce, reprendraient leur industrie, répareraient les dommages que leur agriculture a soufferts. Avec un gouvernement vigoureux, actif et intelligent, le Turc ferait peut-être encore une fois trembler l'Europe.

Après avoir exposé le plus succinctement qu'il nous a été possible, les mœurs générales et le caractère national des deux peuples, qu'il nous soit permis d'entrer dans quelques détails à l'égard des usages.

Les présens sont encore plus communs en Perse qu'en Turquie. On ne se présente jamais devant le roi, on ne sollicite jamais une grace, une faveur auprès d'un grand; on n'aborde pas même ses égaux pour traiter de quelqu'affaire d'intérêt, qu'on ne se fasse précéder ou accompagner d'un présent proportionné au rang de la personne qui se pré-

sente, ou à l'importance de la faveur qu'on va solliciter.

Il est vrai que l'usage oblige en même tems celui qui reçoit un présent, d'en rendre un autre ; mais à cet échange, le plus puissant doit gagner le décuple, à moins que, par orgueil ou par ostentation, il ne veuille surpasser l'autre en générosité ; ce qui est très-rare, si ce n'est à l'égard des étrangers et des ambassadeurs.

Les juges se conduisent différemment : ils en reçoivent des deux parties, et n'en rendent point à leur tour ; ils croient faire assez pour l'une en lui faisant gagner son procès, et pour l'autre en ne la condamnant pas avec plus de rigueur.

Il y a bien plus de luxe en Perse qu'en Turquie, par cela seul que la civilisation y est plus avancée : ce luxe consiste, dans les deux États, moins dans l'ameublement de sa maison et les mets qu'on y apprête, que dans les habits et la parure qu'on porte, dans le nombre des femmes et des esclaves que l'on entretient, des domestiques que l'on a à son service, des chevaux que l'on nourrit.

Les maisons des Persans sont en général plus vastes que celles des Turcs : elles sont distribuées avec plus de goût, plus d'élégance,

plus de commodité ; elles ont plusieurs corps-de-logis d'une architecture simple et régulière. Si le local ne permet pas d'avoir un jardin, il y a du moins une cour où sont plantés quelques arbres. Les riches ont presque toujours des fontaines ou des jets d'eau dans leurs salons pour s'y procurer de la fraîcheur.

L'ameublement est fort simple : il consiste en un double tapis sur le plancher de toutes les chambres que l'on habite, et en un divan ou sopha peu élevé, placé tout autour. On met, le soir, sur le tapis ou sur le divan, des matelas peu épais, de laine ou de coton, sur lesquels on couche, et qu'on enferme le jour dans des armoires. Le premier des tapis qu'on met sur le plancher, est un feutre fort épais et assez fort ; le second est ce que nous connaissons sous le nom de *tapis de Perse*. Souvent on ne met que celui de feutre : on en fabrique à cet effet de très-fins et de très-beaux. J'en ai parlé à la fin du chapitre troisième.

Pour ce qui regarde l'habillement (*pl.* 34, *fig.* 2), il est moins ample, moins compliqué que celui des Turcs. Le caleçon, qui est ordinairement en soie ou en coton, descend jusqu'au bas de la jambe, et ressemble à nos pantalons un peu larges ; il se noue au dessus

des hanches au moyen d'un ruban qui passe dans une coulisse.

La chemise des personnes riches ou qui sont dans l'aisance, est en soie rouge, d'un tissu assez serré : les gens du peuple la portent en coton ; elle se met au dessus des pantalons, et ne descend guère qu'à mi-cuisse ; elle n'est point ouverte au devant de la poitrine, comme les nôtres, mais sur le côté : elle croise un peu et se boutonne par un seul bouton, au dessus du bras droit ; le cou est nu tant en hiver qu'en été.

On met sur la chemise une veste qui ne descend guère que jusqu'aux genoux ; l'été, elle est en toile de coton ; l'hiver, elle est en coton piqué : elle croise un peu sur le ventre et sur la poitrine, et se fixe par deux boutons, l'un au dessus de la hanche droite, l'autre un peu au dessous de celui de la chemise.

L'habit qu'on met par-dessus, descend jusqu'aux talons : il est, comme l'autre, ouvert en arrière, sur les côtés et en avant ; il croise sur le ventre et sur la poitrine, et se boutonne de même.

L'hiver, les Persans portent des pelisses ou des surtouts de drap simples, ou doublés, en tout ou en partie, des plus belles et des plus riches peaux. Les gens de fatigue ont

leur surtout sans manches ou avec des manches fendues, afin de pouvoir dégager le bras toutes les fois qu'ils en ont besoin.

Tous les Persans ont pour ceinture un schal de Kachemire ou un schal de Kerman; le premier coûte six fois plus que le second. Les plus pauvres se contentent quelquefois d'une ceinture de cuir. Les grands et tous les militaires portent un poignard plus court que le cangear des Turcs; les hommes d'affaires, les hommes de loi, les hommes de lettres n'ont pour l'ordinaire qu'une écritoire en place de poignard.

Le vêtement des femmes (*pl.* 35) diffère de celui de l'homme : le caleçon est beaucoup plus ample; il est matelassé ou rembourré en dedans, de manière que la jambe ne peut ni se voir ni se dessiner à travers.

La chemise est ouverte en avant jusqu'au milieu du ventre : elle se boutonne ou se crochète par le haut; elle est en soie ou en coton.

L'habit ne descend pas jusqu'aux genoux; il est ouvert en devant, et peut se boutonner tout le long de la poitrine par le moyen d'un grand nombre de gances et de petits boutons en soie, en argent ou en or.

La ceinture qu'on met au dessus de l'habit, et qui dispense ordinairement de le bouton-

ner, est en peau recouverte de drap ou de soie; elle est brodée et garnie en devant d'une plaque d'or ou d'argent, ornée de pierreries. On porte aussi pour ceinture des schals de Kachemire, ou des schals de laine ou de soie, fabriqués dans le pays.

Lorsqu'une femme sort de sa maison, elle s'enveloppe d'un grand voile de mousseline ou d'une étoffe de coton moins fine. Les femmes du peuple se servent d'une toile de coton peinte.

Les cheveux sont presque toujours flottans en arrière et disposés en tresses; ceux de devant sont coupés courts et rabattus sur le front; ceux des côtés descendent en ondoyant sur les oreilles et sur les joues. Les bandeaux, les diadêmes, les bonnets, sont aussi variés pour la forme et la richesse, que ceux de nos femmes européennes. Les schals dont on se sert pour couvrir ou orner la tête, prennent mille formes différentes; ils descendent sur le dos, sur les épaules; font le tour du cou ou restent fixés et serrés au sommet de la tête.

Le bonnet des hommes (*pl.* 34, *fig.* 2), quoique moins incommode que le turban, puisqu'on peut le quitter à volonté, n'en est pas moins trop chaud : il est fait d'une peau

d'agneau à laine noire, courte et crépue; il est doublé en dedans d'une peau semblable, moins fine, blanche ou grisâtre, et il est terminé supérieurement par une calotte de beau drap rouge ou bleu de ciel, et quelquefois d'une simple peau blanche. Les personnes riches entourent ce bonnet d'un schal de Kachemire; ce qui en augmente le poids et la chaleur.

Quant à la chaussure, on y use d'une sorte de babouche assez semblable, pour la forme, à celle de nos mules; elle n'en diffère qu'en ce qu'elle est formée, à l'intérieur, d'une plaque d'ivoire, de métal ou de bois un peu dur: on peint des fleurs naturelles ou de fantaisie sur celles de bois. Les hommes de cour, et ceux qui les imitent, portent l'hiver des souliers à talons de bois grêles, et élevés de deux à trois pouces, recouverts en chagrin ou en galuchat, de couleur ordinairement verte, qui ne rendent pas leur démarche bien assurée, mais qui les garantissent de la boue. Ces souliers ont un quartier qui se relève; ils sont en tout semblables à ceux que portaient nos femmes il y a quelques années. Le bout du talon est ferré, au lieu que celui de nos femmes était plus ordinairement garni en cuir. Le dessus de ce soulier est fait d'une peau de

cheval qu'on prépare dans le pays, et qu'on teint en vert.

On porte aussi des bottes, soit qu'on monte à cheval, soit qu'on aille à pied dans la ville : elles sont plus solides, mieux faites, et un peu mieux ajustées que celles des Turcs : on choisit à cet effet une peau de veau teinte en noir.

Les souliers des gens de la campagne ont un talon plat et ferré (*pl.* 34, *fig.* 1); la semelle est d'un cuir de chameau; le dessus est un tricot de coton très-gros et très-serré, qui joint la souplesse à la solidité.

On porte à la ville des demi-bas tricotés, de laine ou de coton : nous en avons vu beaucoup, et nous en avons porté nous-mêmes, sur lesquels on avait représenté, en diverses couleurs, des oiseaux assez mal dessinés. A la campagne on est sans bas tout l'été, et l'hiver on se sert de bandelettes qu'on arrange de manière à ce que la jambe soit toute recouverte, et se trouve par ce moyen garantie du froid.

Une remarque que nous ont fait faire les divers habits que nous avons été obligés de porter dans nos voyages, c'est que le vêtement influe beaucoup sur nos facultés physiques et morales. Le Persan doit peut-être à son habit plus simple, plus dégagé, moins

ample, moins pesant que celui du Turc, tous les avantages qu'il a sur lui, ces manières plus aisées, par exemple; ces mouvemens plus accélérés, cette plus grande aptitude aux travaux manuels, cet esprit plus vif, ce jugement plus prompt, qui frappent l'étranger aux premiers pas qu'il fait en Perse. L'habit turc condamne peu à peu l'homme à l'inaction en rendant trop pénibles les mouvemens du corps : l'habit persan au contraire, encore plus que le nôtre, permet d'agir à l'instant suivant les conceptions de la tête, ou suivant l'instinct purement animal qui veille à notre conservation.

Nous l'avons éprouvé nous-mêmes : enveloppés dans l'habillement des Turcs, nous avions de la peine à nous décider à faire usage de nos bras et de nos jambes; déjà nous étions devenus, comme eux, indolens et paresseux. Trois ou quatre années peut-être auraient suffi pour que notre moral s'engourdît dans les mêmes proportions que notre physique; au lieu qu'avec l'habit persan, qui nous fatiguait moins que nos habits européens, nous avons joui complétement de toutes nos facultés.

Nous pourrions, s'il le fallait, citer à ce sujet ce qui se passe parmi nos Européens,

dans quelques villes du Levant. Ceux qui, pour complaire à leurs femmes, ou pour s'assujettir à toutes les habitudes du pays, quittent l'habit européen pour prendre celui du pays, deviennent en peu de tems de véritables Turcs ; ils cessent insensiblement de faire usage de leurs membres ; leur tête même cesse d'agir ; toutes leurs affaires de commerce ne sont bientôt plus qu'entre les mains des commis et des courtiers.

Ainsi donc le vêtement influe, plus puissamment qu'on ne croit, sur les habitudes et le caractère des hommes : c'est le vêtement, encore plus que le climat et les lois, qui les rend actifs ou paresseux, industrieux ou inhabiles. Voyez le Turc en Égypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Grèce ; partout où il est affublé de ces larges et trop pesans habits, partout où il est enseveli sous deux ou trois pelisses, son esprit est en rapport avec son corps : c'est en quelque sorte un automate qui ne pense pas, qui remue avec peine et lenteur les doigts, la langue et les yeux, et fort rarement les mains et les pieds. Voyez ce même homme dans le même pays ; vêtu légérement, il est excellent rameur, ouvrier intelligent, soldat audacieux.

Pierre-le-Grand, n'en doutons pas, a plus

fait pour sa nation en la forçant à changer de costume, que par les lois et les réglemens que son génie a dictés.

Ordinairement les Turcs ne se permettent pas de porter des bijoux d'or : on leur voit rarement des pierreries. Les Persans, au contraire, en sont couverts : ils ont aux doigts un grand nombre de bagues ; ils ont une chaîne d'or ou d'argent passée autour du cou, laquelle pend sur la poitrine, et se cache sous l'habit : à cette chaîne sont attachés des bagues, des cachets, une bourse, une montre et divers autres bijoux. Le bonnet est orné quelquefois de pierreries : on en voit aussi sur la poitrine et autour de la ceinture. Le roi et quelques grands portent, au dessus du coude, des bracelets de pierres précieuses. (*Pl.* 36 *et Pl.* 38.)

Il est bien vrai que les plus dévots, parmi les hommes seulement, font placer les plus belles pierres, les plus gros diamans sur l'argent, attendu que la loi de Mahomet leur interdit l'or; mais ces diamans ainsi montés n'en sont pas moins précieux et pas moins chers.

Les armes sont un objet du plus grand luxe : il y a des lames de sabre ou de poignard qui se paient des prix exorbitans. Lorsqu'une

lame est réputée excellente, on en donne quinze, vingt, trente mille piastres, et même davantage. La poignée est quelquefois encore plus chère ; elle est souvent en jade oriental, et surmontée d'un très-gros rubis, d'un superbe saphir ou d'un diamant du plus grand prix : les plus communes sont recouvertes d'une lame d'or ou d'argent assez bien travaillée.

Les femmes ont encore plus de bijoux, de joyaux, d'ornemens précieux, que les hommes : tout leur corps en est pour ainsi dire couvert ; elles placent sur la tête et autour du cou des aigrettes, des bandeaux, des colliers faits avec les plus belles pierres ou les perles les plus grosses et les plus fines. Leurs ceintures sont enrichies de diamans, de rubis ; leurs doigts sont chargés d'anneaux ; elles ont des bracelets aux bras et aux pieds, et quelquefois des pièces d'or sur tous les bords de leurs habits.

La dépense à laquelle le Persan, encore plus que le Turc, se laisse entraîner pour son harem, est rarement proportionnée à la fortune qu'il a, aux emplois qu'il exerce, au rang qu'il occupe. Qu'il ait une seule épouse ou plusieurs, le nombre des esclaves est toujours fort grand. On sait que parmi ces es-

claves, les unes sont destinées au service ; ce sont les moins jeunes, les moins jolies ; les autres briguent toutes l'honneur d'être admises au lit du maître, et de devenir mères, afin d'avoir elles-mêmes des esclaves pour les servir, et d'être en quelque sorte assimilées aux épouses. La dépense qui se fait alors dans le harem est excessive. Si le maître est généreux ou faible, ses femmes ne mettent point de bornes à leurs desirs. Les habits les plus riches et les plus frais, les bijoux les plus précieux et les plus chers, les parfums les plus exquis et les plus rares, les mets les plus délicats et les plus recherchés, doivent leur être fournis avec une abondance, avec une profusion dont on n'a pas d'exemple en Europe. Il semble qu'une femme, dans l'Orient, toujours étrangère à la famille de son mari ou de son maître, ne doive vivre que pour elle, et ne songer qu'à son bonheur particulier; il semble qu'elle doive chercher à se dédommager par la beauté, la rareté, le précieux de tout ce qu'elle peut se procurer, de la contrainte à laquelle les lois et les usages l'ont condamnée : uniquement occupée à fixer les regards de l'homme qui la tient enfermée, et obtenir la préférence sur ses rivales, ou à exciter l'envie des femmes qu'elle reçoit, elle

passe une partie de la journée au bain et à sa toilette, et l'autre à étaler toutes les richesses qu'elle possède, devant des amies qui viennent la voir, devant des danseuses, des musiciennes qu'elle fait venir habituellement chez elle pour charmer son ennui.

Le luxe des chevaux et des harnois est poussé encore plus loin en Perse, qu'en Turquie. Un grand ne sort jamais, pour aller à la chasse, à la promenade, ou pour faire une visite, qu'il n'ait avec lui quelques valets de pied et quelques domestiques à cheval, conduisant chacun un ou deux chevaux superbement harnachés. Le simple particulier se fait accompagner, lorsqu'il est à cheval, d'un ou de plusieurs domestiques aussi bien montés que lui.

On prodigue, dans les harnois, l'or, l'argent, les broderies, les perles fines, les pierres précieuses. La bride et les cuirs qui attachent la selle, sont couverts de sequins, de chaînes d'or. La housse de parade, qui descend presque jusqu'à terre, est toute en broderie d'or, et est souvent enrichie de perles et de pierreries.

Les Persans ont une grande vénération pour la barbe; ils la portent ordinairement moins longue que les Turcs, mais personne aujour-

d'hui, parmi eux, ne s'en dispense. Un jeune homme n'attend pas, comme en Turquie, d'être marié ou d'être parvenu aux emplois publics pour la laisser croître.

En Égypte, la barbe est une marque apparente de liberté; les Mameluks ne peuvent la porter qu'ils ne soient affranchis. En Perse, les esclaves l'ont comme leurs maîtres. Ils craindraient d'être pris pour des eunuques s'ils la coupaient.

Les barbes les plus noires et les plus touffues sont les plus estimées; aussi ne voit-on, en Perse, que des barbes noires. Ce n'est pas qu'il n'y ait des blonds, surtout parmi les Curdes, les Arméniens et les habitans de l'Aderbidjan; mais, autant pour plaire aux femmes, qui n'estiment pas en général les blonds, que pour se donner un air de force et de jeunesse, tous se font teindre la barbe, et tous voudraient l'avoir bien touffue. Ceux qui en ont fort peu, feraient toutes sortes de sacrifices pour en avoir beaucoup, et il n'y a pas de jeunes gens qui n'emploient, pour la faire pousser, des onguens, des pomades, et une infinité de drogues aussi peu propres les unes que les autres à produire cet effet.

Il n'y a pas certainement de pays au Monde, où la barbe soit autant soignée qu'en Perse :

le matin en sortant du lit, le soir en s'y mettant, après ses repas et plusieurs fois dans la journée, le Persan lave soigneusement sa barbe, la sèche avec un linge, la peigne longtems, en ajuste bien les poils, et y passe plusieurs fois la main pour les assujettir. Il porte, à cet effet, dans sa poche, un miroir et un peigne pour remédier sur-le-champ à tous les dérangemens qui pourraient survenir à cette partie, soit par l'effet du vent, soit par quelque frottement inattendu.

Les otages que Méhémet fit venir du Khorassan en 1796, sont les seuls que nous ayions vus, dans ce pays, sans barbe; ils portaient seulement des moustaches fort longues. C'étaient des seigneurs ouzbeqs et turcomans du nord de cette province.

Les Persans se rasent la tête deux ou trois fois par semaine. Quelques-uns laissent croître sur le crâne, comme les Turcs, une touffe de cheveux; quelques autres, dans la classe du peuple seulement, laissent une bordure de cheveux au dessus des oreilles, qui se joignent sur le devant à l'origine de la barbe.

Les Curdes que nous avons vus entre Mossul et Bagdad forment, de la touffe de cheveux qu'ils laissent au milieu de la tête, deux tresses très-longues qu'ils laissent pendre derrière les oreilles.

oreilles. Nous avons aussi trouvé la même coiffure parmi quelques Curdes de la Perse, mais elle y est beaucoup moins commune.

L'usage du tabac en poudre n'est presque pas connu dans les parties de la Perse que nous avons parcourues; celui de la pipe y est de même très-peu répandu : on y a substitué le narguil, qui est un instrument ou vase de cristal, de métal ou de cuir, à moitié rempli d'eau et surmonté d'un cylindre creux, terminé par un godet en métal, sur lequel on met le tabac que l'on veut fumer ; un long tuyau de bois ou de cuir est adapté à la partie supérieure du vase : la fumée du tabac passe par le cylindre et à travers l'eau, et n'est reçue par le tuyau, dans la bouche, qu'après avoir été épurée dans l'eau contenue dans le vase. Cette manière de fumer exige, comme on voit, plus d'appareil que la pipe turque ; et elle est peut-être plus mal-saine, puisqu'il faut aspirer avec effort, et faire parvenir la fumée toute entière dans la poitrine, au lieu qu'avec la pipe on se contente de l'amener dans la bouche.

Lorsqu'on fume le narguil, les premières inspirations sont presque toujours suivies d'une forte toux. La fumée de tabac, même parmi les personnes qui y sont le plus habi-

tuées ; ne peut être reçue dans les poumons, qu'elle ne les irrite et ne produise la toux. Le Persan est obligé de s'arrêter lorsqu'il en a tiré quelques bouchées ; il y revient après quelques momens de repos ; mais très-souvent il s'en contente, et fait passer le narguil à une autre personne.

Les Persans ne fument pas leur narguil aussi souvent que les Turcs fument leur pipe : c'est ordinairement le matin et le soir, et deux ou trois fois dans la journée, qu'ils en tirent quelques bouchées, tandis que les Turcs fument du matin au soir. Le riche et l'homme oisif, parmi ceux-ci, n'ont pas d'autre occupation : la pipe, le café, et un chapelet à la main dans l'intervalle, voilà ce qui remplit la journée d'un Turc. Nous avons vu plusieurs fois des artisans de cette nation, des tailleurs d'habit, des brodeurs, des charpentiers, des forgerons, au milieu de leurs travaux, avoir sans cesse à la bouche une pipe de deux aunes de long : l'attitude gênée qu'elle leur occasionnait, la tête qui ne pouvait suivre les mouvemens de leur corps, les rendait tout-à-fait ridicules.

Le tabac dont usent les Persans pour le narguil, est le même que nous employons si mal-à-propos pour le nez ; il est cultivé dans

le pays, et connu sous le nom de *tumbak* ou *tombak*. Il est beaucoup plus fort que le tabac turc, parce qu'on ne cueille les feuilles que lorsqu'elles sont un peu avancées. Celui que le peuple consomme, fait avec toutes les parties de la plante, est si âcre, qu'il est obligé de le laver, et d'en exprimer le suc avant de le mettre au narguil. Il en croît, aux environs de Chiraz, d'une qualité si renommée, qu'elle se vend, dans le pays, jusqu'à neuf ou dix piastres turques le batman ou les six livres; le plus commun ne vaut pas plus d'une piastre.

On sait que le café, originaire de l'Arabie, et usité en Perse depuis un tems immémorial, avait donné lieu, dans ce pays, à l'établissement d'un grand nombre de maisons publiques nommées *kahvé-kahné*, où les oisifs allaient se rendre pour y prendre quelques tasses de cette boisson, y faire la conversation, y apprendre les nouvelles politiques, y entendre des sermons, des histoires, des pièces de vers, des contes, et y jouer aux échecs, aux dames et autres jeux semblables.

Les voyageurs parlent des cafés persans bien avant qu'on les connût en Europe: ceux d'Ispahan et des grandes villes de la Perse étaient d'un luxe auquel heureusement nous sommes bien loin d'avoir atteint: c'étaient

des salons fort spacieux, où l'on voyait des bassins, des jets d'eau au milieu, une estrade tout autour, des colonnes ou piliers fort élégans, qui supportaient un dôme fort élevé, richement décoré : on y était servi par de jeunes Géorgiens d'une figure très-jolie, d'un maintien très-lascif, fort proprement vêtus, et coiffés comme de jeunes demoiselles.

Ces cafés ne sont aujourd'hui, ni aussi nombreux, ni aussi fréquentés, ni aussi beaux qu'ils l'étaient autrefois. Les Persans se sont abstenus, durant les troubles civils, de fréquenter des maisons où ils ne pouvaient plus causer en liberté, ni même se montrer sans donner lieu à des informations, à des perquisitions qui pouvaient leur devenir funestes ; ils se sont déshabitués peu à peu d'une boisson qui devient chaque jour d'un usage plus général parmi les Turcs. On sait qu'en Turquie, les Musulmans, les Grecs, les Arméniens et les Juifs prennent du café pur à toutes les heures de la journée, et qu'ils ne reçoivent aucune visite sans en offrir. En Perse, on offre des sorbets, des confitures ; on prodigue les essences, on brûle des parfums, on fait passer plusieurs fois de main en main le narguil, mais on donne rarement du café.

La plupart des *kahvé-kahnés* que l'on voit

encore à Ispahan, ne distribuent autre chose que des pilules d'opium et des breuvages faits avec les têtes de pavot ou avec les feuilles et les sommités de chanvre.

L'opium est d'un usage plus général en Perse, qu'en Turquie ; mais on y voit bien moins de ces hommes qui le prennent avec excès, et qu'on désigne, dans les deux Empires, sous le nom offensant de *theriakis*. On peut, à cet égard, comparer la Perse aux États d'Europe où le vin est abondant, et où les ivrognes sont rares ; et la Turquie à ceux qui n'en font point, et où l'on rencontre plus fréquemment des hommes ivres.

L'opium est fort commun en Perse : le meilleur et le plus estimé est celui que l'on récolte dans les provinces méridionales. On cultive aussi, aux environs d'Ispahan, le pavot qui produit cette substance, et on en tire un opium qui passe pour être d'une qualité un peu inférieure.

Les riches Persans ne prennent jamais l'opium pur ; ils le préparent avec divers aromates qui le rendent plus céphalique, plus cordial, plus fortifiant ; qui corrigent ou tempèrent ses qualités narcotique et stupéfiante. Les substances qui entrent le plus communément dans les pilules qu'on en fait, sont le

musc, l'ambre, le benjoin, le macis, la noix muscade, le cardamome, la canelle, le girofle, le safran.

La dose de l'opium ainsi préparé, pour ceux qui s'y sont habitués peu à peu, et qui ne le prennent que comme cordial et fortifiant, est d'une pilule du poids de deux grains. Quelques-uns en prennent un peu plus sans qu'ils en soient incommodés; mais il est rare qu'ils aillent impunément jusqu'à quatre : la maigreur qui s'ensuit, les douleurs dans les membres, l'abattement, le découragement, qui en sont le résultat; la tristesse, la mélancolie dans lesquelles ils sont plongés lorsque l'effet du remède est passé, les avertissent qu'ils ont pris une dose trop forte.

Dans les cafés dont j'ai parlé, l'opium est pur ou préparé avec diverses substances : on le distribue à ceux qui se présentent, suivant leur goût et à la dose qu'ils veulent : on y fait aussi, avec des têtes de pavot bouillies dans de l'eau, auxquelles on ajoute un peu de safran et diverses essences, une liqueur peu enivrante dont les plus sages se contentent, et dont ils ne prennent que la dose qui leur convient, pour se procurer, pendant quelques heures, des visions agréables ou un délire joyeux.

Les têtes de pavot qu'on destine à cet usage, n'ont pas été incisées : elles sont cueillies avant leur parfaite maturité ; elles contiennent par conséquent une certaine quantité d'opium. Celles d'Europe, dont on fait usage en médecine, ne sauraient leur être comparées ; outre qu'on les cueille plus tard afin de tirer parti des semences, le suc propre qu'elles renferment, n'est pas assez élaboré dans nos climats, pour fournir un opium pareil à celui de l'Orient.

On a souvent distribué, dans ces mêmes cafés, un breuvage beaucoup plus fort, beaucoup plus enivrant : il était fait avec les feuilles et les sommités du chanvre ordinaire, auxquelles on ajoutait un peu de noix vomique. La loi qui permet ou tolère les autres breuvages, a toujours défendu celui-ci. Méhémet-Khan, lorsque nous étions en Perse, punissait du dernier supplice ceux qui le distribuaient et ceux qui le prenaient.

En général, les hommes instruits, les personnes qui ont reçu une éducation soignée, celles d'un rang élevé, usent de l'opium aussi sobrement que nous usons du vin en Europe ; ils se contentent, comme nous l'avons dit, d'une dose qui ne peut leur faire aucun mal.

Le gouvernement a fait défendre l'opium et les breuvages narcotiques toutes les fois qu'il a cru que le peuple s'y livrait avec excès, et il a invité les mollas, les imans, les derviches à prêcher contre cet usage. Il aurait employé sans doute un moyen bien plus simple, bien plus prompt, bien plus efficace en faisant substituer le vin à toutes ces drogues. L'effet du vin est passager, à moins qu'on ne s'enivre habituellement; au lieu que l'opium, le chanvre, la noix vomique et toutes les substances stupéfiantes, même à petite dose, rendent l'homme promptement hébêté, le maigrissent considérablement, lui occasionnent des douleurs habituelles, et finissent par le conduire au tombeau.

Le gouvernement serait parvenu facilement à faire adopter l'usage du vin par toutes les classes des citoyens, pour peu qu'il eût continué à en donner l'exemple, ainsi qu'il le faisait sous les derniers Sophis, et qu'il eût empêché que les mollas n'en fissent mention lorsqu'ils prêchaient, par leur ordre, contre l'opium et les liqueurs enivrantes. Les Persans ont toujours été bien plus disposés que les Turcs, à enfreindre à cet égard la loi de leur prophète; et même la plupart d'entr'eux sont bien persuadés que Mahomet a moins eu l'in-

tention de défendre absolument le vin, que d'empêcher les désordres et les crimes qu'il peut faire commettre lorsqu'il est pris avec excès.

L'usage du vin serait bientôt devenu général s'il avait été permis à un chacun d'en faire: jusqu'à présent ce droit a été acheté annuellement par les Arméniens, les Juifs et les Guêbres, et il ne leur a été accordé qu'en raison de leur nombre et de leurs besoins. Il est vrai qu'au moyen de quelques présens qu'ils faisaient aux gouverneurs et aux officiers chargés d'y veiller, ils avaient toujours pu en faire une quantité beaucoup plus considérable, dont ils disposaient en faveur des sectateurs de Mahomet.

Déjà, sous les Sophis, les seigneurs et les riches particuliers qui avaient des vignes ou qui achetaient des raisins, faisaient faire secrétement du vin, et ils le pouvaient d'autant plus aisément, qu'ils avaient la faculté de faire transporter du raisin chez eux en grande quantité, sous prétexte de le garder en nature pour le manger durant l'hiver, ou d'en exprimer le suc pour le convertir en raisiné. Ceux qui ne voulaient pas se donner la peine de faire eux-mêmes du vin, pouvaient toujours s'en procurer et en boire habituellement dans l'in-

térieur de leurs maisons, sans craindre, comme chez les Turcs, d'être dénoncés au juge par leurs esclaves ou par leurs domestiques, et d'être punis comme transgresseurs de la loi du prophète.

Ce n'est plus la même chose aujourd'hui. J'ai dit ailleurs que Méhémet avait défendu aux Persans, non-seulement de faire du vin, mais d'en boire sous peine de mort; ce qui doit nécessairement ramener ce peuple à l'usage de l'opium et de tous les breuvages enivrans qu'il a été un moment sur le point d'abandonner.

La vigne est cultivée dans toute la Perse; elle donne partout des raisins excellens, qu'on a l'art de conserver frais pendant sept ou huit mois. Indépendamment de ce qui est convèrti en vin, on en fait sécher beaucoup à la récolte, que l'on transporte aux Indes, et dont on retire une eau-de-vie fort bonne : on en exprime une plus grande quantité, dont on fait du raisiné infiniment supérieur à celui de nos provinces méridionales.

Les Persans consomment considérablement de ce raisiné; ils le mangent avec du pain, ou ils le mêlent avec du vinaigre et de l'eau, ou avec de l'eau pure; ce qui leur fait une boisson agréable et rafraîchissante. Assez souvent ils

y font entrer divers fruits, et ils obtiennent par ce moyen une assez bonne confiture.

A Chiras et dans tout le midi de la Perse, où l'on fait abondamment de ce raisiné, on laisse épaissir le moût des raisins les plus doux et les plus mûrs, et on se procure une sorte de moscouade ou un sucre d'un brun plus ou moins clair, qui a toute la saveur du sucre brut ordinaire : on s'en sert dans cet état pour assaisonner divers alimens, et pour adoucir quelques-unes des boissons dont on use ; il entre aussi dans la plupart des sorbets.

Je ne doute pas qu'on ne pût dégager ce sucre du tartre et du mucilage qu'il contient, et le cristalliser comme celui de la canne à sucre. Cette opération a lieu spontanément dans le raisiné ordinaire : on voit se former au fond du vase, quelques mois après qu'il est fait, de très-beaux cristaux de sucre. On sait qu'il s'en forme aussi, mais en moindre quantité, dans les raisinés que l'on fait au midi de la France.

On fait aujourd'hui très-peu de vin en Perse : il n'y a guère qu'à Ispahan et à Chiras où les Arméniens se livrent à ce genre d'industrie : partout ailleurs ils craindraient de s'exposer à des insultes de la part des particuliers, à des persécutions de la part des gouverneurs

s'ils avaient dans leurs maisons une certaine quantité de vin. Ils préfèrent conserver du raisin sec, et en extraire de tems en tems de l'eau-de-vie pour leur consommation.

On fait deux sortes de vin à Chiras : l'un avec le moût du raisin fraîchement cueilli, qu'on laisse bouillir quelque tems dans des jarres, et qu'on met ensuite dans des bouteilles à long goulot, garnies en paille ou en natte. Il est excellent si on le garde quelques années ; il ressemble un peu au vin sec de Madère. L'autre est fait avec le moût du raisin qu'on a laissé un peu plus sur la souche, et qui s'est un peu desséché par l'action du soleil : il donne un vin liquoreux, doux, très-spiritueux, qu'on peut comparer au madère doux. C'est ce dernier qu'on transporte en plus grande quantité que l'autre dans les ports de l'Indoustan.

Le pain que l'on mange en Perse est meilleur que celui de la Turquie ; il est plus blanc, mieux pétri, et n'est fait ordinairement qu'avec la farine de froment : il est rare qu'on y mêle celle d'orge, de millet et de maïs.

Il y a dans toutes les villes des moulins publics à eau et à sang (1). On y trouve des bou-

(1) Je n'y ai point vu de moulins à vent.

langers : malgré cela, les personnes domiciliées sont presque toutes pourvues d'un petit moulin à bras, et d'un petit four d'une structure particulière : elles font elles-mêmes leur pain chaque jour, et n'en font que la quantité qui doit être consommée dans la journée. Elles tamisent bien leur farine, la pétrissent sans mettre de levain, la laissent reposer quelque tems, et préparent leur four, qui consiste en une jarre de deux ou trois pieds de diamètre, qu'on a enterrée aux trois quarts, et qu'on peut fermer au moyen d'un couvercle.

Comme le bois est très-rare et très-cher, on chauffe ce four avec des gâteaux faits avec de la paille hachée et la fiente des animaux domestiques, tels que bœufs, chevaux, ânes, chameaux. On y brûle aussi plus communément les pailles de riz, de maïs, de millet, de doura, et tous ces petits arbustes que les terres incultes produisent. On applique la pâte, qui n'a pas six lignes d'épaisseur, contre les parois de ce four, et on le ferme bien : dès qu'elle se détache on la juge assez cuite, et on la retire.

On a aussi à Ispahan des fours en maçonnerie, dont le sol est couvert de petits cailloux roulés. On les chauffe comme les jarres; mais au lieu d'appliquer la pâte contre les

parois, on la met sur les cailloux. Le pain n'y cuit pas aussi bien et aussi également que dans les jarres; ce qui fait préférer celles-ci.

Les boulangers ne cuisent pas autrement le pain que les particuliers, et leur four n'est pas plus grand; aussi sont-ils sans cesse occupés à pétrir leur pâte, à chauffer leur four et à cuire leur pain; ce qui va très-vîte, attendu qu'il ne faut pas cinq minutes pour mettre le four, déjà chaud, en état de recevoir un nouvelle pâte, et qu'un quart d'heure suffit pour la cuire.

A Mossul et dans quelques villes de Perse, nous avons mangé du pain aussi mince que du pain à cacheter: on l'avait fait cuire sur de grandes plaques de cuivre chauffées de même avec quelques broussailles.

Après le pain, le riz est la nourriture la plus commune, la plus généralement adoptée. Les Persans le mangent, comme les Turcs, en pilau, c'est-à-dire, peu cuit et un peu sec; mais ils l'apprêtent mieux; ils le diversifient davantage; ils le servent avec plus d'élégance.

La manière la plus ordinaire de l'apprêter parmi les riches, c'est de le faire cuire légérement à l'eau, de le laisser égoutter, de le mettre dans une passoire ou dans un linge propre, d'y verser de l'eau froide par-dessus

pour le laver ou emporter une partie de son mucilage, et de le remettre dans la marmite où l'on a fait frire, dans du beurre frais, des oignons coupés menus. On l'assaisonne avec du sel, du poivre, du girofle; on y met, si l'on veut, de la canelle, du petit cardamome, du fenouil; on y ajoute très-souvent des amandes pelées, du raisin sans pepins, des pois-chiches rôtis ou bouillis, une très-petite espèce d'haricot verdâtre, nommé *mach-pi-love*, qu'on a fait cuire auparavant à part dans de l'eau.

Après avoir laissé un peu étuver le riz ainsi assaisonné, dans la marmite qu'on a bien fermée au moyen d'un couvercle et d'un linge mouillé, et qu'on a placée sur un très-petit feu ou sur des cendres bien chaudes, on fait fondre du beurre, et on l'y verse dessus tout bouillant. On laisse encore quelques minutes la marmite sur le feu, afin de donner le tems au beurre de bien humecter tout le riz.

On mange quelquefois le pilau avec le yougourt (1) ou avec les sucs de divers fruits, tels que cerises, mûres, grenades. On le colore assez souvent, en tout ou en partie, avec le safran, l'épine-vinette, la garance; on y forme

(1) Lait caillé, un peu aigri.

divers dessins au moyen de ces couleurs; on y place des pois-chiches et de petits haricots, qu'on arrange avec symmétrie.

Si on fait cuire le riz au bouillon d'agneau, de mouton ou de poule, on procède de même, si ce n'est qu'on ne le lave pas lorsqu'il est cuit. On assaisonne ainsi que nous l'avons dit, et on met un peu moins de beurre.

Les autres alimens, quoique beaucoup moins nombreux qu'en Europe, sont cependant assez variés, assez bien préparés: on connaît divers hachis et divers ragoûts de viande; on a diverses manières de rôtir l'agneau, le chevreau, le mouton et les poules; on apprête diversement les plantes potagères et les farineux; on sait parfaitement bien conserver, toute l'année, un grand nombre de fruits; mais ce à quoi le Persan excelle, c'est dans les confitures, les bonbons, les gâteaux. Je n'en ai vu nulle part autant; je n'en ai goûté nulle part de meilleurs. Ils confisent au sucre un grand nombre de productions du pays; ils en tirent beaucoup de l'Inde; ils font des bonbons et des gâteaux, de toutes les formes et de toutes les couleurs, avec la farine de riz et celle de froment, avec les œufs, le miel, les amandes, les pistaches, les pignons, le sésame, le raisiné, le sucre et surtout la manne, dont

dont j'ai parlé tome IV, chap. X, page 274. Ils conservent au sucre un grand nombre de fleurs et de fruits, dans lesquels ils font entrer toutes les essences et tous les parfums de l'Orient.

Les sorbets ou breuvages dont ils usent à toutes les heures de la journée, sont également variés, également bons, également parfumés.

Cependant, malgré cette recherche dans l'apprêt des alimens, malgré l'abondance de leurs mets, les Persans, ainsi que nous l'avons fait remarquer pendant notre séjour à Kermanchah, sont très-sobres, et leur table est toujours frugalement servie.

Ils ne font ordinairement que deux repas; l'un vers les onze heures du matin : on y sert des fruits, du laitage, des confitures; l'autre, qui a lieu le soir vers le coucher du soleil, est plus apprêté : on y mange assez généralement des viandes cuites, des légumes, et surtout le pilau.

térieur de leurs maisons, sans craindre, comme chez les Turcs, d'être dénoncés au juge par leurs esclaves ou par leurs domestiques, et d'être punis comme transgresseurs de la loi du prophète.

Ce n'est plus la même chose aujourd'hui. J'ai dit ailleurs que Méhémet avait défendu aux Persans, non-seulement de faire du vin, mais d'en boire sous peine de mort; ce qui doit nécessairement ramener ce peuple à l'usage de l'opium et de tous les breuvages enivrans qu'il a été un moment sur le point d'abandonner.

La vigne est cultivée dans toute la Perse; elle donne partout des raisins excellens, qu'on a l'art de conserver frais pendant sept ou huit mois. Indépendamment de ce qui est convèrti en vin, on en fait sécher beaucoup à la récolte, que l'on transporte aux Indes, et dont on retire une eau-de-vie fort bonne : on en exprime une plus grande quantité, dont on fait du raisiné infiniment supérieur à celui de nos provinces méridionales.

Les Persans consomment considérablement de ce raisiné; ils le mangent avec du pain, ou ils le mêlent avec du vinaigre et de l'eau, ou avec de l'eau pure; ce qui leur fait une boisson agréable et rafraîchissante. Assez souvent ils

y font entrer divers fruits, et ils obtiennent par ce moyen une assez bonne confiture.

A Chiras et dans tout le midi de la Perse, où l'on fait abondamment de ce raisiné, on laisse épaissir le moût des raisins les plus doux et les plus mûrs, et on se procure une sorte de moscouade ou un sucre d'un brun plus ou moins clair, qui a toute la saveur du sucre brut ordinaire : on s'en sert dans cet état pour assaisonner divers alimens, et pour adoucir quelques-unes des boissons dont on use ; il entre aussi dans la plupart des sorbets.

Je ne doute pas qu'on ne pût dégager ce sucre du tartre et du mucilage qu'il contient, et le cristalliser comme celui de la canne à sucre. Cette opération a lieu spontanément dans le raisiné ordinaire : on voit se former au fond du vase, quelques mois après qu'il est fait, de très-beaux cristaux de sucre. On sait qu'il s'en forme aussi, mais en moindre quantité, dans les raisinés que l'on fait au midi de la France.

On fait aujourd'hui très-peu de vin en Perse : il n'y a guère qu'à Ispahan et à Chiras où les Arméniens se livrent à ce genre d'industrie : partout ailleurs ils craindraient de s'exposer à des insultes de la part des particuliers, à des persécutions de la part des gouverneurs

s'ils avaient dans leurs maisons une certaine quantité de vin. Ils préfèrent conserver du raisin sec, et en extraire de tems en tems de l'eau-de-vie pour leur consommation.

On fait deux sortes de vin à Chiras : l'un avec le moût du raisin fraîchement cueilli, qu'on laisse bouillir quelque tems dans des jarres, et qu'on met ensuite dans des bouteilles à long goulot, garnies en paille ou en natte. Il est excellent si on le garde quelques années ; il ressemble un peu au vin sec de Madère. L'autre est fait avec le moût du raisin qu'on a laissé un peu plus sur la souche, et qui s'est un peu desséché par l'action du soleil : il donne un vin liquoreux, doux, très-spiritueux, qu'on peut comparer au madère doux. C'est ce dernier qu'on transporte en plus grande quantité que l'autre dans les ports de l'Indoustan.

Le pain que l'on mange en Perse est meilleur que celui de la Turquie ; il est plus blanc, mieux pétri, et n'est fait ordinairement qu'avec la farine de froment : il est rare qu'on y mêle celle d'orge, de millet et de maïs.

Il y a dans toutes les villes des moulins publics à eau et à sang (1). On y trouve des bou-

(1) Je n'y ai point vu de moulins à vent.

langers : malgré cela, les personnes domiciliées sont presque toutes pourvues d'un petit moulin à bras, et d'un petit four d'une structure particulière : elles font elles-mêmes leur pain chaque jour, et n'en font que la quantité qui doit être consommée dans la journée. Elles tamisent bien leur farine, la pétrissent sans mettre de levain, la laissent reposer quelque tems, et préparent leur four, qui consiste en une jarre de deux ou trois pieds de diamètre, qu'on a enterrée aux trois quarts, et qu'on peut fermer au moyen d'un couvercle.

Comme le bois est très-rare et très-cher, on chauffe ce four avec des gâteaux faits avec de la paille hachée et la fiente des animaux domestiques, tels que bœufs, chevaux, ânes, chameaux. On y brûle aussi plus communément les pailles de riz, de maïs, de millet, de doura, et tous ces petits arbustes que les terres incultes produisent. On applique la pâte, qui n'a pas six lignes d'épaisseur, contre les parois de ce four, et on le ferme bien : dès qu'elle se détache on la juge assez cuite, et on la retire.

On a aussi à Ispahan des fours en maçonnerie, dont le sol est couvert de petits cailloux roulés. On les chauffe comme les jarres; mais au lieu d'appliquer la pâte contre les

préter les passages obscurs. La plupart des mollas, qu'ils aient des bénéfices ou non, sont des jurisconsultes qui donnent gratuitement leurs décisions, en matières civiles et religieuses, toutes les fois qu'ils sont consultés par des hommes en place, par des juges ou par de simples particuliers.

Les grandes dignités religieuses diffèrent peu de celles qu'on connaît en Turquie. La première est celle de *sèdre* ou grand-pontife, chef suprême de la religion, et surintendant-général de tous les biens consacrés au culte. Cette place, donnant à un sujet trop de crédit et trop d'influence sur l'opinion, a été divisée : on a depuis long-tems nommé deux sèdres ; l'un est resté chef suprême de la religion, comme le muphti de Turquie ; l'autre a été chargé, comme le kislar-aga, de la surintendance de tous les biens consacrés au culte, aux colléges, aux bénéfices, aux fondations pieuses. La seconde dignité est celle de *scheik-islam* ou juge suprême de toutes les causes civiles ; la troisième est celle de *casi* ou de premier magistrat civil et religieux ; la quatrième enfin est celle de *muphti* ou interprète suprême de la religion.

Les ministres du culte sont les mêmes qu'en Turquie ; ils sont mariés, et ils peuvent,

quand ils le jugent à propos, quitter leur état pour en prendre un autre.

Quant à l'astrologie, c'est la science par excellence : il n'y a pas un seigneur qui n'ait des astrologues auprès de lui, pas un particulier qui ne les consulte dans toutes les grandes entreprises. C'est aujourd'hui la profession la plus lucrative et la plus considérée. Les derniers Sophis en avaient un très-grand nombre. Chardin fait monter à quatre millions de livres tournois les revenus dont les astrologues du roi jouissaient de son tems.

Nous avons parlé ailleurs de la médecine : elle va presque de pair avec l'astrologie.

On voit par ce que nous venons de dire, qu'en Perse l'homme de tous les états se livre à l'étude parce qu'il est certain d'y acquérir de la considération et de la fortune; en Turquie au contraire, où personne ne peut s'avancer que par de l'argent et de l'intrigue, où le mérite et surtout le savoir sont plus souvent à charge qu'utiles, où un barbier, un cordonnier qui ne savent pas même lire, sont promus à des places de pacha, de ministre; en Turquie, où l'homme qui serait instruit se verrait négligé, dédaigné, peut-être même maltraité, comment les sciences et les lettres pourraient-elles y être en vigueur? Quelques

calculs d'astronomie que la pratique de la religion rend nécessaires; l'arabe et le persan qu'il est du bon ton de savoir, parce que l'une est la langue du prophète, et l'autre la langue de laquelle la cour emprunte ses plus belles expressions; la poésie que les Arabes, plutôt que les Turcs, cultivent avec quelque succès; l'étude du Coran, qui conduit à la magistrature, voila en quoi consistent toutes les connaissances qu'on peut espérer de trouver en Turquie.

Arts et Métiers.

Si nous considérons les arts, nous acquerrons de même la certitude que les Persans les cultivent avec bien plus de succès que les Turcs.

Ils n'ont pas fait en Perse les mêmes progrès qu'en Europe, par la même raison que les sciences y sont restées en arrière; car les uns, n'en doutons pas, vont de pair avec les autres et se donnent la main : les sciences ne sauraient faire un pas que ceux-ci n'avancent d'autant, et elles ne peuvent s'arrêter ou s'éteindre que les autres ne soient stationnaires ou ne languissent à leur tour.

La routine d'ailleurs, cette fille de l'ignorance, a un si grand empire chez tous les

hommes, qu'elle les empêche pendant long-tems de s'écarter de la route étroite qu'elle leur a tracée. Chez un peuple ignorant, l'homme qui le premier se livre à des essais, qui tente des expériences, est regardé comme un fou : tout le monde s'en moque, et il se voit ruiné qu'il n'a pas détruit la mauvaise opinion que ses premiers essais ont fait naître. Ceci s'adresse plus particuliérement aux Turcs ; car les Persans ont tant d'amour pour les sciences, ont tant de goût pour les arts, qu'on peut bien croire que l'exemple aurait une grande influence sur eux s'ils étaient à portée de nous. Le Turc refuse ou dédaigne de s'instruire. Que dis-je ? il met une sorte de gloire à se montrer ignorant ; il recule ou détourne les yeux à l'aspect de la lumière que les Européens ne cessent de lui présenter. Le Persan, bien loin d'imiter en cela le Turc, n'apperçoit pas plutôt quelques faibles rayons, qu'il marche rapidement vers eux : pour lui l'instruction est le premier de ses besoins, comme le plus ardent de ses desirs. C'est ce qui nous a déjà fait dire que s'il était notre voisin, depuis long-tems il aurait toutes nos connaissances.

En effet, qu'on puisse traverser l'Empire othoman sans danger et sans endurer les plus

rudes fatigues, ou bien que la Perse reculé ses limites jusqu'à l'Euxin, et que cette mer devienne libre pour toutes les nations, et dans un siècle la Perse est à l'instar de l'Europe; la religion, quelque puissante qu'elle soit, ne pourra s'y opposer.

Déjà, sous les Sophis, le commerce avait formé, entre les Européens et les Persans, des liaisons par l'Océan et le golfe Persique, qui, plus faciles, seraient devenues plus fréquentes et plus intimes : déjà les arts d'Europe s'établissaient à Ispahan et dans quelques autres villes; encore quelques années, et la navigation, et la tactique, et les mathématiques, et l'astronomie, et la médecine, et toutes les autres sciences auraient pris un développement qui eût fait la gloire des Persans et la honte des Turcs.

Il y a des arts très-anciens pour lesquels la Perse n'a pas grand'chose à acquérir de nous: il y en a d'autres qui y sont restés dans l'enfance ou qui y sont absolument ignorés.

La sculpture, par exemple, est nulle en Perse, si ce n'est pour quelques ornemens faits en bois dans l'intérieur des maisons.

Mais l'architecture, plus simple, plus élégante, mieux ordonnée que chez les Turcs, est tout-à-fait adaptée au climat. Les plafonds

et les dômes sont d'une recherche, d'un fini, d'un précieux, d'une richesse qui étonne. On y a prodigué les ornemens. L'architecte européen trouverait sans doute à redire qu'on eût mis dans les plafonds d'un palais plus de travail, plus de dépense que dans tout le reste de l'édifice : l'architecte persan, à son tour, reprocherait à l'Européen de sacrifier trop souvent la commodité du dedans à la décoration du dehors, et surtout de dépenser vingt fois plus que lui sans que nous soyions pour cela mieux logés.

Les Persans ont poussé fort loin l'art de faire les voûtes. Le bois étant rare et très-cher, ils ont dû s'en passer et recourir à une manière de bâtir tout-à-fait différente de celles que nous connaissons. Leurs maisons, élevées tout au plus de deux étages, sont toutes bâties en terre. Leurs toits sont voûtés, leurs planchers le sont aussi, et il n'entre dans leur construction, non plus que dans celle des murs, ni bois, ni fer, ni rien de solide pour lier le tout ensemble. Ils emploient, pour les gros murs, des cubes de terre, et, pour leurs planchers et leurs murs intérieurs, des briques cuites au feu ou simplement durcies au soleil. Le dessus des maisons est toujours en terrasse : pour le garantir de la pluie, on y passe

plusieurs couches de chaux et de plâtre que l'on bat fortement : dans quelques lieux, on emploie le bitume minéral, mêlé avec de la terre.

Les cubes dont on se sert pour les murs, sont faits de terre argileuse qu'on délaie et qu'on mélange ensuite avec de la paille hachée. On leur donne les dimensions qu'on veut dans des moules, et on les laisse sécher avant de les employer. Ils sont liés entr'eux avec la même argile qui a servi à les faire, et quelquefois on place, entre chaque assise de cubes, une ou deux rangées de briques durcies au soleil. Ces briques ne diffèrent pas des cubes quant à la matière : on a seulement choisi une terre plus pure, moins sujète à se fendre en séchant. Quelquefois le mur est entiérement construit avec ces briques; il a plus de solidité, mais la dépense est un peu plus forte. Dans l'un et l'autre cas, il est revêtu, tant au dehors qu'au dedans, d'une forte couche de chaux ou de plâtre.

Dans les édifices publics et dans les palais des rois, on a généralement employé des briques cuites au feu, et quelquefois de très-bonnes pierres de taille.

Les dômes et les minarets des mosquées, divers palais et divers édifices publics, sont re-

vêtus de briques en faïence, diversement coloriées; ce qui fait un très-bel effet, et les préserve des influences de l'air.

La peinture est encore au berceau : les Persans n'ont fait aucun progrès dans cet art, soit que la religion de Mahomet, qui défend la représentation de figures humaines, en soit la cause; soit que le génie persan ne se soit jamais dirigé vers cet objet. Ainsi, à proprement parler, il n'y a pas de peintres en Perse, à moins qu'on ne veuille prendre pour tels ceux qui font, pour quelques sous, sur le papier et à la gouache, des fleurs, des animaux, des figures humaines; ceux qui représentent des obscénités, ou ceux qui appliquent des couleurs sur les murs, sur divers ustensiles, ou qui les placent sur la porcelaine, sur la faïence ou autres sortes de poteries.

Les grands tableaux qu'on voit dans les palais des rois à Ispahan et ailleurs, ont été faits par des Européens : quoiqu'ils soient très-mauvais, je ne crois pas qu'il y ait des artistes en Perse, qui pussent en approcher. En général, leur manière de faire ressemble un peu à celle des Chinois : leur dessin est très-incorrect; ils ne connaissent pas la perspective; ils ne savent pas employer les ombres; les figures qu'ils font, sont mal disposées, mal

groupées ; les arbres mal rendus, mal feuillés. Cependant on voit sortir de leurs mains des ouvrages assez jolis ; ils peignent assez bien les fleurs et les oiseaux de fantaisie ; ils réussissent dans les arabesques ; ils emploient très-bien l'or ; ils font de très-beaux vernis ; ce qu'on ne voit pas en Turquie.

Les couleurs que les Persans emploient, et qu'ils font eux-mêmes, ont tout l'éclat, toute la solidité qu'on peut desirer. Ce sont eux qui nous ont fait connaître l'outremer : le lapis-lazuli, d'où cette couleur est tirée, est abondant sur quelques montagnes du Khorassan.

La musique, sous tous les rapports, nous a paru valoir beaucoup mieux en Perse qu'en Turquie. Dans le premier de ces États, c'est une science qui a ses principes, ses règles, une marche méthodique et graduelle ; dans le second, c'est un art de routine. La musique persane, plus agréable, plus mélodieuse, plus imitative que la turque, exprime infiniment mieux les passions, agit plus fortement sur les sens. Nous avons entendu des chants et des airs guerriers qui animaient, qui excitaient puissamment les auditeurs ; nous en avons entendu d'autres qui réveillaient toutes les idées de volupté. L'Égypte et la Syrie

ne nous ont rien offert de plus expressif, rien de plus touchant, rien de plus passionné que les danses et les pantomimes des Persans. C'est sans doute par les idées que font naître les chants érotiques accompagnés de danses et de gestes, et par les résultats qu'ils produisent sur les Orientaux, que le législateur a très-expressément défendu cette sorte de plaisir; ce qui pourtant n'a pas empêché qu'il n'y eût, dans toutes les villes de Perse, un grand nombre d'hommes et de femmes qui se vouent à l'état de musicien et de danseur; que le roi n'en ait toujours eu auprès de lui; que tous les grands ne suivent son exemple, et que les particuliers n'en appellent à toutes les fêtes qu'ils donnent.

Pour ce qui est des arts mécaniques, celui où ils excellent le plus, et où ils nous surpassent peut-être, c'est la teinture. Ils donnent à leurs étoffes des couleurs plus vives, plus solides qu'on ne fait en Europe. Ils impriment celles de coton et celles de soie avec une netteté et une ténacité surprenantes, soit qu'ils emploient des couleurs, soit qu'ils procèdent avec des feuilles d'or ou d'argent.

Leurs maroquins sont pour le moins aussi beaux et aussi bons que ceux de Turquie; ils apprêtent fort bien en vert la peau du che-

val; ils font du chagrin avec celle de l'âne; ils donnent à celles du veau et du chameau une force et une souplesse qui les rend propres à divers usages.

Leurs cuirs sont fort bons, et surpassent de beaucoup ceux de Turquie ; ils n'emploient pourtant, à ce qu'on nous a dit, que la chaux, le sel marin et la noix de gale.

Leur verre n'est pas beau, mais leur poterie est excellente. Ils font entr'autres une porcelaine qui ne le cède pas à celle de la Chine : elle résiste fort bien au feu.

Ils travaillent avec assez de dextérité l'or et l'argent, et ils font avec le cuivre un grand nombre d'ustensiles de ménage.

Les meubles ne sont ni aussi beaux ni aussi compliqués qu'en Europe; cependant on voit d'assez jolis ouvrages de menuiserie, d'ébénisterie, de marqueterie.

Leur papier est un peu plus épais, un peu moins fin, un peu moins blanc que le nôtre; mais il remplit bien l'usage auquel ils le destinent; il supporte bien l'encre, il retient bien la peinture : on le fabrique avec des chiffons de coton, on le colle bien et on le lisse d'un côté. On fait avec des chiffons de soie un papier semblable à celui de la Chine; il est plus fin, plus mince, plus fort, plus luisant que

que l'autre, et a un œil un peu grisâtre.

Ils taillent assez bien les pierres précieuses, et les montent avec assez de goût.

Ils excellent dans la fabrication des étoffes de soie pure, de soie et coton, de soie et or ou argent, de coton pur, de coton et laine. A Yesd, à Cachan, à Ispahan, on travaille avec autant de goût que de propreté les brocards, les velours, les taffetas, les satins et presque toutes les étoffes de soie que nous connaissons.

Quoique les manufactures royales aient cessé de travailler à ces beaux tapis de soie et de laine où il entrait de l'or et de l'argent, l'art n'est pas perdu; il reparaîtra lorsque la tranquillité sera parfaitement rétablie, et que le commerce reprendra toutes ses opérations.

On fait avec la laine de chameau, à Yesd et à Kerman, des schals inférieurs à ceux de Kachemire, mais pourtant assez fins pour être recherchés par les personnes riches.

On fait aussi avec le poil de chèvre, des étoffes qui résistent plus que les autres, à la pluie; elles sont quelquefois aussi fines que nos meilleurs camelots, quoiqu'elles approchent de nos bouracans pour la rudesse : on les nomme *habbé, habba;* elles ne diffèrent pas de celles

de même nom qu'on fabrique en Syrie, et dont nous avons parlé ailleurs.

Ni les mousselines, ni les perses, ni ces toiles très-fines de coton que nous avons long-tems tirées d'Ispahan, ne sont fabriquées en Perse; elles y étaient apportées de l'Inde. Le coton de la Perse, le même que celui qui nous vient de la Turquie, n'est pas assez fin, n'a pas non plus assez de consistance pour permettre qu'on lui donne, en le filant, cette ténuité qu'exigent les toiles dont nous venons de parler. Toutes les toiles de coton faites en Perse sont assez grossières ou assez communes pour être à la portée de tout le monde; elles y sont à très-bas prix : celles même de l'Inde, dont les riches font usage, n'y sont pas non plus bien chères; elles n'y valent jamais la moitié de ce que nous les payons en France en tems de paix.

Agriculture.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des arts que le Persan exerce avec succès : c'est dans son agriculture, et surtout dans le soin qu'il met à se procurer de l'eau pour l'arrosement des terres, qu'on peut se former une idée de son activité et de son industrie. Il n'y a pas de pays habité, qui soit plus sec et

qui ait plus besoin d'eau que la Perse : il n'y en a pas non plus où l'on se soit procuré autant de sources artificielles, où l'on ait creusé autant de puits, où l'on ait élevé autant de digues. Les eaux qui tombent des montagnes durant la fonte des neiges, sont reçues dans des canaux et conduites dans les champs ; elles sont soumises, comme celles des ruisseaux et des rivières, à l'inspection d'un officier public, nommé *mirab*, *emir-ab* ou *prince de l'eau*, et distribuées entre les cultivateurs, suivant leurs besoins et la rétribution qu'ils paient.

Dans les gorges des montagnes et partout où la forme du terrain l'a permis, on a arrêté par des murs fort épais, ces eaux de neige, ou celles qui proviennent des pluies ; on les a obligées de s'amasser dans de vastes bassins, afin de pouvoir les distribuer peu à peu, dans la belle saison, aux champs qui sont mis en culture ; on a élevé ou soutenu leur niveau afin de pouvoir leur faire atteindre des terrains qui en seraient privés sans cette précaution.

Lorsque les eaux, à leur sortie des montagnes, ont été assez abondantes pour former des rivières, on a établi des chaussées ou des digues sur leur lit pour faciliter les saignées qu'on voulait faire.

Tous ces travaux n'ont pas empêché de creuser partout un grand nombre de puits sur la pente des collines, au bas des montagnes et dans toutes les plaines. Ces puits sont en général peu profonds ; cependant il y en a qui ont plus de cent cinquante pieds. Parvenus à la roche ou à la couche d'argile sur laquelle l'eau repose, on a creusé des galeries et dirigé vers un même point les eaux de plusieurs puits, en soutenant leur niveau ou leur donnant le moins de pente qu'il a été possible. Dès qu'elles ont été réunies, on a continué une seule galerie jusqu'à ce qu'on fût hors de terre.

Ces galeries ou conduits souterrains sont nommés *kerises* ; ils sont infiniment multipliés, et paraissent dater d'une époque très-ancienne. Ils ne sont pas en maçonnerie ; ce qui exige un grand entretien, attendu que les terres s'affaissent quelquefois. On a pratiqué, à des distances convenables, des soupiraux afin de pouvoir y descendre lorsqu'on le juge à propos, et aussi pour y donner de l'air ; car on peut, en partant de la source, visiter toutes les galeries. Elles ont plus ou moins de largeur suivant la quantité d'eau qu'elles reçoivent. Quant à leur hauteur, on ne leur a pas moins donné de huit ou neuf pieds.

Quelques-uns de ces conduits parcourent une étendue de plusieurs lieues.

Lorsque les eaux sont trop basses, ou que la nature du sol ne permet pas de les conduire hors de terre, on se contente de les élever au moyen d'un treuil établi sur l'ouverture du puits, ou simplement d'une poulie placée au dessus. On se sert, à cet effet, d'un grand sceau de cuir, qui contient quinze ou vingt pintes lorsque ce sont des hommes qui doivent le tirer, et au-delà de cent lorsque ce sont des buffles ou des ânes.

Au moyen de ces kerises ou de ces sources artificielles, les anciens Persans étaient parvenus à mettre en culture presque toutes les terres qui n'étaient pas trop élevées. Les troubles civils, les guerres continuelles qui ont eu lieu depuis l'arrivée des Afghans (1), en dépeuplant le pays, en ruinant tous les propriétaires, en leur ôtant les moyens de cultiver leurs champs et d'entretenir leurs canaux, sont cause qu'il n'y a pas aujourd'hui en valeur le quart des terres qui y étaient avant cette époque. Pour peu que ces troubles se prolongent, pour peu que la population diminue encore, ce pays sera en grande

(1) En 1722.

partie inhabitable, par les raisons que nous avons exposées dans le chapitre VII.

Commerce.

Le commerce n'est plus ce qu'il était sous le règne des Sophis. On sait qu'il avait pris, sous Chah-Abbas Ier. et sous ses successeurs, un accroissement prodigieux. Les Arméniens, les Banians, les Juifs établis à Ispahan et dans les principales villes de la Perse, recevaient, de toutes les contrées de l'Indoustan et de la plupart des îles de l'Océan indien, un grand nombre de denrées et de marchandises précieuses qu'ils répandaient dans le pays, ou qu'ils transmettaient en Turquie et dans toute l'Europe. Les communications établies entre la Perse et les royaumes de Balkhe, Bokhara, Samarcande et Kachemire étaient devenues très-fréquentes. Presque toutes les denrées de ces contrées, et toutes celles de la Tartarie et du Tibet, passaient par la Perse pour se rendre dans l'Empire othoman et dans la Moscovie. Les Européens établis, depuis le règne d'Abbas Ier., à Ispahan, à Chiras et dans les ports du golfe Persique faisaient déjà passer en abondance, dans leur patrie, les produits du sol et ceux de l'industrie.

Aujourd'hui les marchandises de l'Inde, destinées pour la Turquie, viennent directement à Bassora et à Bagdad, d'où elles sont versées à Mossul, Alep et Damas. La Perse fournit très-peu à la Turquie, et n'en tire presque rien. Les Juifs, les Banians, ont tous quitté la Perse, et le peu d'Arméniens qui y est resté, est plongé dans la plus affreuse misère. Les nations européennes ont cessé peu à peu d'avoir des relations avec ce pays. La Russie seule en avait entretenu quelques-unes que l'inquiet et soupçonneux Méhémet chercha bientôt à rompre.

Si Chah-Abbas avait pu transmettre à ses successeurs son génie et ses grandes vues de prospérité nationale, sans doute la Perse serait devenue complétement le centre des communications que l'on commençait à établir entre l'Europe et l'Inde : la puissance des Anglais ne se serait pas accrue au point où nous la voyons aujourd'hui, parce que cette nation n'aurait jamais pu s'emparer seule d'un commerce que la Perse la première, que la Moscovie, la Turquie, et tous les États de l'Europe ensuite, lui auraient disputé.

Commerce de la Perse avec la Russie.

Nous avons déjà parlé des deux routes que

les denrées et les marchandises de l'Inde peuvent prendre pour être versées en Europe. Nous avons dit que celle par la Mer-Rouge et le Nil serait la plus courte et la moins dispendieuse ; que celle par le golfe Persique et la Syrie venait après. Il en est une troisième qui finira sans doute par l'emporter sur les deux autres si la Russie parvient à mettre à exécution les projets qu'elle paraît avoir de s'emparer des provinces persanes et des provinces turques qui se trouvent entre la mer Caspienne et la Mer-Noire ; si l'Empire othoman est livré encore quelque tems à l'anarchie ou à la tyrannie des subalternes ; si l'Égypte, la Syrie et les bords de l'Euphrate continuent d'être infestés par des hordes arabes : elle l'emportera aussi sur celle du Cap de Bonne-Espérance pour peu que les Anglais s'obstinent à exercer le monopole de l'Inde. La route dont nous voulons parler est celle de la Perse et de la Caspienne, ou de la Perse et de la Mer-Noire. Les denrées destinées pour la Russie et le nord de l'Europe entreraient dans le Volga, et seraient déposées à Astracan ; celles pour le midi se rendraient, par l'Arménie ou par la Géorgie, dans un des ports de la Mer-Noire.

Les denrées du nord de l'Indoustan ; celles

de la Perse, du Kandahar, de Moultan, de Lahor, de Kachemire, de Balkhe, de Bokhara, de Samarcande; celles de la petite Tartarie et du Tibet, pourraient être livrées à Constantinople ou dans tout autre port de la Mer-Noire, à 25, 30, 40 et même 50 pour 100 meilleur marché qu'on ne les trouve à Amsterdam et à Londres. La rhubarbe, le musc, les schals de Kachemire, les laines de chevron, les soies du Guilan, le coton du Chyrvan, du Mogan, du Guilan et du Mazanderan; les drogues du Khorassan, du Ségestan, du Kerman, telles que l'*assa-fetida*, le *sagapenum*, l'opoponax, la sarcocolle, l'ammoniaque, l'opium, le cumin; diverses étoffes de la Perse, en soie et en coton; les tapis, etc. auraient bien moins d'espace à parcourir, et moins de frais à faire pour se rendre dans la Méditerranée, que dans l'Océan.

Les étoffes fabriquées à Surate, Guzurate et le golfe de Cambaie, ainsi que toutes celles de l'Indoustan, sont vendues en Perse à un prix si modique, que nous en fûmes étonnés. Lorsque nous étions à Ispahan, on y avait à moitié prix, quoiqu'en détail, les mousselines du Bengale, les belles toiles de coton peintes, que nous connaissons sous le nom

de *perses*, ainsi que les indiennes de Sadras, de Madras et de Pondichéry. Les perles, les diamans, les saphirs et toutes les pierres précieuses de l'Orient y étaient aussi à plus bas prix qu'en Europe.

Ainsi, comme on voit, les Russes pourraient recevoir tous ces objets des Persans, et les livrer, à Astracan ou à Constantinople, à plus bas prix que les Anglais; et cela parce que, dans tout l'Orient, le transport par terre de toutes les marchandises précieuses n'en augmente presque pas le prix.

Aujourd'hui (1) le commerce que la Russie fait avec la Perse, n'est évalué qu'à deux millions, parce que la Russie est encore à demi barbare dans ses possessions du midi, et qu'elle n'a pas encore atteint, dans celles du nord, ce degré de civilisation auquel sont parvenues les autres nations de l'Europe. Tout porte néanmoins à croire qu'elle ne tardera guère à profiter de tous les avantages que sa position peut lui procurer. Déjà elle a voulu unir, par un canal, le Don et le Volga; déjà les ports de la Crimée sont devenus très-florissans; déjà les villes bâties sur le Terek, sur le Kouban, sur le Volga et au pied du

(1) Avant 1795.

Caucase ont acquis une population qui doit nécessairement opérer de nouvelles améliorations dans ces contrées. Il reste sans doute beaucoup à faire pour leur prospérité, mais les vues du gouvernement sont dirigées vers ce but : espérons qu'il surmontera peu à peu tous les obstacles que l'ignorance, les préjugés, la paresse et l'habitude lui opposeront.

Un canal naturel unissait jadis la Caspienne au Palus-Méotide. Le gouvernement russe ne pourrait-il pas tenter d'en ouvrir un navigable qui irait directement d'Astracan à Azof, ou qui unirait entr'eux le Volga, le Terek, le Kouma, le Manicht, le Don et le Kouban. C'est à lui à calculer si les avantages qui en résulteraient pour la population, l'agriculture, le commerce, la sûreté de ces contrées, ne balanceraient pas les frais que ce canal occasionnerait, tant pour le faire que pour l'entretenir.

Les Russes ont eu, pendant quelque tems, à Enseli, port du Guilan, une factorerie fortifiée; ils y avaient placé du canon, et ils y entretenaient environ cinquante hommes. Ils déposaient, dans cette factorerie, les marchandises qu'ils apportaient d'Astracan, ainsi que celles du pays, qu'ils devaient emporter.

Ils avaient aussi un consul à Salian, sur le Kur. Ils tiraient de ces deux ports, ainsi que de Bakou, les soies du Guilan et du Chyrvan, du coton, du riz, quelques fruits secs, quelques toiles de coton, quelques étoffes de soie pure ou de soie et coton, des ceintures de soie brochées, de la garance, quelques nattes en jonc, du cumin, de l'huile de sésame, et quelques drogues, telles que l'opium, l'anis étoilé, l'*assa-fetida*, le *sagapenum*, l'opoponax, le *galbanum*, l'ammoniaque, la myrrhe, l'oliban, l'ambre.

Ces marchandises étaient payées avec des cuirs, des peaux de cheval, quelques gros draps, mais surtout avec les beaux draps de Hollande, les velours, les satins, les moires et autres étoffes de Lyon : ils donnaient aussi un peu de cochenille et d'indigo qu'ils tiraient de Hollande et d'Angleterre. Ils apportaient aussi quelques fourrures ; mais comme les Persans usent bien plus volontiers aujourd'hui de peaux de jeunes agneaux, la consommation de ces fourrures est très-bornée, tandis qu'elle est très-considérable en Turquie.

Commerce de la Perse avec l'Europe occidentale.

Le commerce que les Européens ont fait en

Perse pendant un siècle ou environ, ne leur était avantageux qu'en ce qu'ils donnaient les productions de l'Inde et de l'Amérique en paiement des objets qu'ils tiraient de cet Empire. Les draps y étant généralement regardés comme trop chers, les étoffes de soie étant fabriquées dans le pays, et la plupart des objets de quincaillerie y étant peu recherchés, l'Europe n'avait pas à espérer de grands bénéfices sur les denrées ou marchandises qu'elle fournissait de son crû. Ce commerce convenait donc plus particuliérement aux Hollandais qui y versaient leurs épiceries, et aux Anglais qui y apportaient les mousselines et les toiles du Bengale, ainsi que quelques porcelaines de la Chine. Ceux-ci avaient encore l'avantage de participer pour moitié à la douane que toutes les marchandises d'entrée et de sortie devaient payer à Bender-Abassi. Chah-Abbas Ier. leur avait accordé ce droit par le traité qu'il fit avec eux lorsqu'il fut question, en 1623, de chasser les Portugais d'Ormus.

Les Français n'avaient jamais fait de très-grandes affaires en Perse, parce qu'ils n'avaient pas été aussi avantageusement établis dans l'Inde, que les deux puissances dont nous venons de parler; mais ils tiraient, par

Constantinople, Smyrne et Alep, une infinité d'articles de Perse, tels que soie, laines de chevron, drogues, etc.

Les Anglais ou la compagnie anglaise de Russie s'établit dans le Guilan en 1739, afin d'enlever aux Français les soies de ce pays, et y porter directement les draps et autres objets de leurs manufactures; ils y restèrent environ neuf ans. La mort de Nadir-Chah, arrivée en 1747, et les troubles épouvantables qui suivirent cette mort, les forcèrent à abandonner les établissemens qu'ils avaient formés dans cette province; et bientôt après, eux et tous les autres Européens quittèrent Ispahan, et allèrent attendre, à Bender-Abassi, que l'orage fût passé.

Les Français, qui ne trouvaient plus aucun avantage de rester en Perse, se retirèrent entiérement, et n'entretinrent plus aucune relation dans ces contrées, si ce n'est avec Bassora et Mascate.

Les Hollandais quittèrent Bender-Abassi en 1756, et furent s'emparer de l'île *Karec*, située vers le fond du golfe, à peu de distance de Bender-Rik. Ils y bâtirent un fort, et continuèrent à faire un peu de commerce avec le midi de la Perse.

En 1757, les Français, commandés par le

comte d'Estaing, débarquèrent à Bender-Abassi, et détruisirent le comptoir des Anglais. Depuis lors cette nation n'a plus entretenu qu'un agent à Bender-Abouschir, qui favorise les relations de la compagnie des Indes avec Bassora, fournit des pilotes aux vaisseaux qui veulent entrer dans le fleuve des Arabes, et facilite la vente de quelques objets que des particuliers font passer en Perse de Surate, de Bombay, de Madras et du Bengale. Il reçoit aussi, et fait passer à Bassora les paquets que la compagnie envoie en Europe.

Les Hollandais furent chassés de Karec en 1765, par un scheik arabe nommé *Mir-Mahenna :* depuis lors ils n'ont plus paru dans le golfe, et n'ont plus fait de commerce avec la Perse. Le fort qu'ils bâtirent à Karec, existe encore avec toute son artillerie ; il est au nord de l'île : au devant il y a une rade assez sûre, où les plus gros vaisseaux peuvent mouiller. Cette île a environ trois lieues de diamètre : on y compte aujourd'hui trois ou quatre cents familles qui se livrent à la culture des terres ; elle produit quelques grains, quelques plantes légumineuses, un peu de coton : il y a des dattiers, des figuiers, des amandiers et quelques vignes. On voit, au sud, une petite

montagne d'où naissent quelques filets d'eau fort bonne à boire.

En 1769, M. Pyrault, agent de la compagnie des Indes, résidant à Bassora, fit à Kérim-Khan, régent de Perse, la demande de cette île pour la France. Kérim en fit la cession par un acte formel qui fut envoyé à Paris; mais dans l'intervalle, la compagnie française des Indes orientales ayant été supprimée, on a négligé de prendre possession de l'île, et de donner même aucune suite à cette affaire.

Commerce de la Perse avec la Turquie.

Le commerce de la Perse avec la Turquie est peu étendu; il se borne aux drogues, telles que salep, *assa-fetida*, *sagapenum*, opoponax, ammoniaque, opium, cumin, bézoard, etc. en des tuyaux de pipe de cerisier, venant du Loristan; en quelques peaux d'agneaux venant de Chiras; au tabac à fumer pour Bagdad, Alep et Constantinople; en soie du Guilan pour Bagdad, Alep et Damas; en noix de gale pour Bagdad et Bassora; en quelques schals du Kerman, et en chameaux et chevaux pour toute la Natolie.

Il passe aussi à Bagdad, quelques nattes de jonc, faites dans le Guilan et le Mazanderan; de

de la térébenthine et de la manne du Curdistan, et du naphte ou bitume blanc distillé.

Les plumes à écrire sont fournies, dans tout l'Empire othoman, par un roseau qui croît aux environs de Shuster, à Avisa et sur les rives de la rivière *Kara-Soui*.

Il passait autrefois, à Constantinople, de la soie et de la laine de chevron, qui étaient achetées par les Européens.

Les schals de Kachemire, le musc, la rhubarbe et autres drogues traversent toute la Perse pour se rendre en Turquie, ou bien elles y arrivent par le golfe Persique et Bassora.

La Perse, de son côté, ne tire autre chose de la Turquie, que quelques dattes de Bagdad et un peu de riz pour Kermanchah et Amadan, et quelques marchandises européennes qui lui viennent par Alep. Elle est soldée en monnaies d'or et d'argent.

La quantité de pièces d'or et d'argent qui passe par cette voie, est si considérable, qu'il n'y avait pas d'autre monnaie en Perse, lorsque nous y étions, que de vieilles piastres turques et de vieux sequins de Constantinople. Ceux de Venise y étaient moins communs, parce que les marchands les prenaient de préférence pour les faire passer dans l'Inde.

La monnaie persane consistait en une grosse pièce de cuivre d'une ligne et demie ou une ligne et trois quarts d'épaisseur, et onze lignes ou un pouce de largeur. On la désignait sous le nom de *poul;* elle y était abondante. Toutes les pièces de cette monnaie n'étaient pas du même poids; les unes pesaient plus, et les autres moins d'un décime. Elles portaient, d'un côté, l'année et le nom de la ville où elles étaient frappées; de l'autre, un lion et un soleil levant au dessus du dos, ou un lion prêt à dévorer une gazelle; quelquefois un paon, ou bien un porc-épic ayant ses piquans hérissés, ou bien deux poissons. Les abassis et autres monnaies du pays, en or et en argent, y étaient extrêmement rares.

Commerce de la Perse avec l'Inde.

La Perse fournit à l'Indoustan beaucoup de cuivre qu'elle tire de Hérat, du Khorassan et du Ségestan; du soufre qui se trouve à Ormus, beaucoup de tabac à fumer, une assez grande quantité de garance, de noix de gale et d'adragant; des fruits secs, tels que dattes, raisins, amandes, pistaches, abricots; des fruits confits au vinaigre, au raisiné, au miel, au sucre; du sirop de dattes, des marmelades

de coins et d'abricots, du vin de Chiras; des eaux distillées, et particuliérement l'eau et l'essence de roses; des chevaux, du maroquin, de l'orpiment, des nattes, un peu de soie pour Surate; toutes les drogues de son crû, qui manquent à l'Inde; enfin, les monnaies d'or et d'argent qu'elle tire de la Turquie, passent aussi dans l'Inde, attendu que tous les objets dont nous venons de parler ne valent pas un quart de ceux qu'elle reçoit.

La Perse, de son côté, reçoit le sucre candi du Bengale et de Batavia, toutes les épiceries et drogues de l'Indoustan, de Ceylan, d'Amboine et autres îles de la mer des Indes; beaucoup de toiles de coton fines, blanches ou peintes, de la côte de Coromandel; quelques mousselines du Bengale, quelques porcelaines de la Chine, quelques fruits confits au sucre, tels que myrobolans, noix muscade, girofle.

Elle fait échange de drogues avec l'Arabie et l'Égypte; mais elle reçoit en outre de cette première une assez grande quantité de café, et de la seconde beaucoup de séné qu'il faut solder en argent.

C'est aussi en argent ou avec quelques productions américaines, telles que cochenille, indigo, que la Perse paie les schals de Kache-

mire, le musc, la rhubarbe et les substances qu'elle tire de ces contrées orientales.

Nous ne parlerons pas des perles de Barrhein : ces îles ne sont plus sous la dépendance de la Perse.

Productions.

Nous avons déjà dit un mot de diverses productions de la Perse en faisant mention du commerce de Bagdad et de Bassora ; nous allons en présenter ici quelques-unes dont nous n'avons pas parlé, ou dont nous avons quelques nouveaux détails à fournir.

Soie.

La quantité de soie que la Perse obtenait il y a un siècle, était si considérable, que, malgré tout ce qui était employé dans le pays pour la fabrication des schals, des ceintures, des galons, des rubans et des étoffes en tous genres, il en sortait chaque année, suivant Chardin, vingt-deux mille ballots, pesant chacun deux cent soixante-seize livres (1). Le Guilan en fournissait dix mille, le Mazanderan deux mille, l'Irak-Adjem et le Khorassan chacun trois mille ; la partie du Kerman

(1) Je crois que Chardin a voulu dire deux cent seize livres.

qu'on désigne sous le nom de Karabac, deux mille; le Chyrvan et la Géorgie deux mille.

Avant l'établissement des Anglais dans le Guilan en 1739, il passait à Constantinople et à Smyrne, par des caravanes de chameaux, un grand nombre de ces ballots qui étaient achetés par les Juifs, les Arméniens et les Européens. La soie en était de diverses qualités; la première, connue sous le nom de *cherbaffi* ou *broume*, venait du Guilan. Chaque ballot pesait douze batmans (1), et se vendait à peu près cinquante piastres turques le batman.

Cette soie était jaune et rarement blanche: le brin en était très-fin, très-flexible, plus aisé à tirer que celui des autres soies; elle était en masses grosses et longues; les ligatures étaient fort petites et d'une soie assez bonne.

Celle qui venait de Candja, Chamaki et Tiflis se nommait *ardassine*. La majeure partie était presqu'aussi belle, aussi fine que la précédente; mais il y avait toujours dans l'intérieur des ballots une soie de qualité in-

(1) Le batman de soie étant évalué à six ocques, et l'ocque à environ trois livres, nous trouvons que le ballot ne pesait que deux cent seize livres.

férieure; les masses étaient courtes et minces; la ligature était grosse et assez mauvaise. Le ballot pesait à peu près autant que l'autre : le batman se payait de trente-cinq à quarante piastres.

L'*ardasse*, qui venait de la même contrée, était la moins recherchée : outre qu'elle était d'une qualité bien inférieure, elle était souvent mêlée avec de l'étoupe de soie, placée de manière à n'être pas apperçue de ceux qui ne s'y connaissaient pas ou qui ne se doutaient pas de la fraude. On la vendait, lorsqu'elle était de recette, de vingt à vingt-cinq piastres le batman.

Ces soies se payaient comptant ou se livraient en troc. Les Européens donnaient en échange, des draps, de la cochenille, de l'indigo, des bois de teinture, quelques quincailleries. Ce commerce, qui avait déjà beaucoup diminué lors de l'établissement des Anglais dans le Guilan, et qui aurait probablement repris vigueur, attendu que cette concurrence fit élever tout à coup de quinze piastres par batman le prix des soies de première qualité, n'a plus lieu aujourd'hui, soit que la quantité de ces soies ait diminué dans les mêmes proportions que la population, soit que la Russie, qui est venue remplacer en partie les Anglais

et les autres Européens, se charge seule de toutes celles que les habitans des contrées voisines de la Caspienne veulent vendre.

On cultive le mûrier blanc ordinaire et le mûrier noir, l'un pour ses feuilles, et l'autre pour ses fruits : on fait avec ces derniers, et quelquefois aussi avec ceux du mûrier blanc, des sirops et des sorbets fort agréables. On fait sécher les mûres de ces deux arbres, et on les conserve dans cet état pour l'hiver.

Laines.

Après la soie, la laine est l'article le plus important de la Perse. Il n'y a pas de pays sur la terre où elle soit plus abondante, et où la consommation en soit plus grande. Le bonnet que portent tous les Persans, de quelqu'âge et de quelque condition qu'ils soient, est en drap, et est garni, tant au dedans qu'au dehors, de peau d'agneau et de jeune mouton. Les tapis pluchés et les tapis feutrés répandus avec profusion dans les palais et les maisons des riches, comme dans la chaumière du pauvre; les tentes des Turcomans, des Curdes, des Arabes et de toutes les tribus qui errent avec leurs troupeaux, toutes faites de laine; les étoffes et feutres de toutes sortes, fabriqués dans le pays pour schals, pour vêtement

d'hiver, pour manteaux de voyage, pour couvrir les chevaux, pour emballer les marchandises, les matelas et couvertures, etc., tout cela emploie une très-grande quantité de laine. Néanmoins il en passait beaucoup autrefois à Bagdad, à Alep, à Smyrne, à Constantinople.

Ces laines sont de plusieurs sortes : 1°. celle de mouton à large queue, dont la qualité varie suivant les pays, mais qui n'est en aucune part aussi belle que les laines d'Espagne ou d'Angleterre.

2°. Les *teftiks* ou *laines de chevron ;* elles sont de trois qualités : la noire, la rouge et la blanche. La noire vient du Khorassan, de Bokhara, de Samarcande ; elle est supérieure aux deux autres. Je ne suis pas bien certain qu'on la tire du chameau bactrien, quoiqu'on me l'ait assuré pendant mon séjour en Perse.

La rouge, qui vient de tout le nord de la Perse, du Khorassan, du Ségestan, du Kandahar et du Kerman, est produite bien certainement par le chameau bactrien ou à deux bosses : elle est plus abondante et moins estimée que la précédente ; elle se vend à peu près un tiers de moins.

La blanche vient du midi de la Perse ; elle

est fournie par le chameau d'Arabie ou chameau à une bosse : on ne l'évalue dans le commerce, qu'à la moitié du prix de la rouge.

Ces trois qualités de laine arrivaient mêlées, dans des sacs de cinquante ou de cent ocques, suivant qu'elles étaient apportées par des mulets ou par des chameaux. La meilleure se payait jusqu'à huit piastres turques le tchekis ou les deux ocques. On préférait celle qui répandait une odeur de musc, qui était bien nette ou dépouillée des petits brins produits par l'épiderme de l'animal. Il fallait que la laine noire fût la plus abondante, et qu'il y en eût fort peu de blanche. Les Juifs achetaient assez souvent cette laine, telle que les Persans l'apportaient, et en séparaient les trois qualités. Les Anglais n'achetaient que la noire, et ils exigeaient qu'elle fût exempte d'impuretés. Les Français la recherchaient aussi sans dédaigner les deux autres. Les Hollandais et les Vénitiens prenaient de toutes les qualités. Il ne passait ordinairement que de la rouge à Livourne.

Le chameau bactrien a constamment une laine plus fine, plus abondante, que le chameau d'Arabie ; elle est plus longue, plus moëlleuse, plus douce au toucher, et d'une couleur rousseâtre. J'en ai vu chez des fabri-

cans à Paris, qui la faisaient passer pour de la laine de vigogne, quoiqu'ils l'eussent reçue pour de la *laine de chevron*. On ne l'emploie guère en Europe que pour la fabrication des chapeaux; mais on en fait en Perse des schals qui sont fort beaux, et qui durent presque autant que ceux de Kachemire.

Ce chameau est plus fort, plus gros, et résiste mieux au froid que celui d'Arabie. C'est lui qu'on élève dans l'Asie mineure, dans le nord de la Perse, dans le Touran, la Tartarie, le Kandahar, Kachemire, et toutes les contrées orientales froides ou tempérées.

Le chameau d'Arabie, nommé aussi dromadaire, n'habite au contraire que les pays chauds, tels que l'Inde, le midi de la Perse, l'Arabie, l'Égypte et le nord de l'Afrique. Le premier porte mille et même douze cents livres lorsque le trajet qu'il a à faire n'est pas bien long. En caravane on ne lui fait guère porter au-delà de huit cents livres. La charge du second est fixée à six cents livres en caravane, et à huit cents lorsque le trajet n'est que de quelques journées; l'un a le poil rousseâtre, celui de l'autre est ordinairement blanchâtre; tous les deux perdent naturellement leur toison au printems : lorsqu'elle est toute tombée, les Persans et les Arabes sont dans

l'usage de leur poisser ou goudronner le corps afin de les garantir des mouches, des taons, et surtout des œstres, qui les inquiéteraient beaucoup, et les mettraient même en fureur sans cette précaution.

3°. La laine ou poil de chèvre : il y a sur les montagnes du Kerman une chèvre différente de celle d'Angora, dont la toison est un peu moins longue, un peu moins fine, mais plus moëlleuse et plus douce. On l'emploie toute dans le pays. Battue, épluchée et cardée, on obtient deux qualités fort différentes : la partie la plus grossière, où se trouvent quelques poils plus gros et plus forts, sert à faire des étoffes qui ressemblent un peu à nos camelots : on fait, avec la partie la plus fine, des serges très-belles, ou des schals qui approchent un peu de ceux de Kachemire.

Tavernier, qui le premier apporta en France de cette laine, croit qu'elle est fournie par une sorte de mouton qui a cela de particulier, dit-il, qu'il perd naturellement sa toison lorsqu'il a mangé de l'herbe nouvelle, depuis janvier jusqu'en mai, de sorte qu'on n'a pas besoin de le tondre (1).

(1) Les six *Voyages de J. B. Tavernier*, tom. I, pag. 95, édition in-4°. Paris, 1676.

Quoique nous n'ayions pas été, comme lui, dans le Kerman, nous ne doutons pas, d'après les renseignemens que nous avons pris à Ispahan, que cette laine ne soit fournie par une chèvre. Nieburh l'a cru de même; car, en parlant d'un gros chat à longs poils, qu'on avait apporté à Abouschir du Kerman, chat dont il a vu la même sorte à Constantinople (1), il dit qu'il se trouve aussi, dans le Kerman, des chèvres à poils longs et fins. (Tom. II, pag. 77.)

Chevaux.

La quantité de chevaux de selle que la Perse fournit à la Turquie et à l'Indoustan, est toujours fort considérable. Par les renseignemens qui nous ont été fournis durant notre séjour à Téhéran, il résulte qu'il en passe environ deux mille chaque année en Turquie, et trois mille dans l'Indoustan. Les premiers peuvent être évalués à 300 piastres turques, ou 600 livres l'un dans l'autre; et les seconds à 350 piastres ou 700 livres.

Les chevaux de l'Aderbidjan, du Chyrvan, de l'Irak-Adjem, et même du Farsistan, sont

(1) C'est celui que nous connaissons sous le nom de *chat d'Angora.*

regardés comme les plus beaux, les plus forts et les plus capables de résister à la fatigue ; et ceux du Khorassan sont, après les chevaux arabes et les chevaux tartares, réputés les meilleurs de la Perse pour la selle. Les premiers sont achetés, par les marchands et les chefs de caravanes, à 2 ou 300 piastres ; les seconds sont recherchés par tous les grands seigneurs et par tous ceux qui veulent être bien montés : ils se paient 5 ou 600 piastres, et même beaucoup plus. Ils ont l'avantage d'être mieux faits et moins maigres que les chevaux arabes, et de n'être ni si petits ni si laids que ceux de Tartarie.

Les Persans prennent le plus grand soin de leurs chevaux ; ils ont l'attention de les étriller deux fois par jour, de les laver avec soin, de les bien frotter avec un linge grossier ou un feutre, et de les garantir, autant qu'ils le peuvent, de la trop forte impression du soleil et de la trop grande fraîcheur de la nuit. Dans le repos, ils leur mettent sur le dos un grand feutre ou une étoffe de laine faite exprès ; et quand ils reviennent de faire une course ou qu'ils se reposent dans un voyage, ils n'ont pas plutôt mis pied à terre, qu'ils les donnent à un domestique ou à un petit enfant, pour les promener jusqu'à ce qu'ils aient repris ha-

leine. Ils ne leur ôtent la selle que lorsque la sueur a cessé entiérement.

On ne leur donne, pour toute nourriture, durant le jour, que de la paille hachée, et le soir une ration d'orge. Dans les voyages, on les laisse paître dans les champs; et au printems, on les met pendant huit jours à l'herbe fraîche, afin de les purger.

Les Tartares ouzbeqs, ainsi que les Arabes du Kermesir, sont dans l'usage de faire subir aux chevaux qu'ils doivent monter habituellement, une épreuve à laquelle quelques-uns succombent; c'est de leur diminuer peu à peu la nourriture au point de ne leur plus donner, par jour, qu'une poignée d'orge, et ensuite plus du tout durant vingt-quatre heures, et de leur faire faire néanmoins une longue course chaque jour. Accoutumés à une guerre de brigands, obligés de se transporter à de grandes distances dans peu de tems afin de surprendre une habitation, et de fuir avec la promptitude de l'éclair s'ils se trouvent découverts et poursuivis, il faut qu'ils aient des chevaux capables de faire soixante ou quatre-vingts milles sans s'arrêter et sans manger.

Coton.

Presque tout le coton que la Perse récolte

se consomme dans le pays ; il alimente les nombreuses manufactures qui sont répandues dans toutes les villes. La Russie, depuis quelques années, en tire un peu du Guilan et du Mazanderan. Il est à présumer qu'en se civilisant davantage, cette nation recherchera de plus en plus cet article, et qu'elle préférera de le prendre de la première main, en Perse et en Turquie, plutôt que de recevoir celui des Indes ou celui d'Amérique par la voie des Anglais.

Le coton de la Perse ne vaut pas celui de l'Inde, mais il est supérieur en général à celui de la Turquie. C'est le coton herbacé ou annuel que l'on y cultive.

Garance.

La garance que les Arabes nomment *foua*, les Persans *rhonas*, et les Grecs *lisari*, est très-commune au nord de la Perse. Nous l'avons trouvée sauvage à Kermanchah, à Amadan, à Téhéran. On la cultive dans presque toutes les provinces de cet Empire. La plus estimée est fournie par Ferah et Kandahar. La consommation que l'on en fait dans le pays est très-considérable, et c'est un des principaux objets d'exportation pour l'Inde.

Nous avons vu, dans le commerce, une

autre racine du pays, qui nous a paru être celle de quelqu'espèce d'orcanette : on en tire une couleur à peu près semblable à celle de la garance, mais un peu moins estimée.

Sucre.

On cultive la canne à sucre dans le Mazanderan, et on en retire un sucre que l'on n'a pas encore su bien rafiner; il est d'un jaune-brun ou d'un roux foncé. Cet article peut devenir un jour très-important, surtout si le prix du sucre américain se soutient. La Russie, par ses demandes, ne peut manquer d'encourager cette culture.

Therenjabin, manne de l'alagi ou de l'algul.

Le sainfoin alagi (*hedysarum alagi*) donne, dans les contrées les plus chaudes de la Perse, ainsi que dans l'Arabie, une sorte de manne connue sous le nom de *therenjabin ;* elle se forme sur toutes les parties de la plante, mais particulièrement sur la tige, en petits grains ronds, de la grosseur des graines de coriandre, qu'on prendrait, à la saveur et à la consistance, pour de petits grains de sucre bien cristallisés ; mis sous la dent, ils craquent comme du sucre.

Cette manne est assez abondante en Perse : on la trouve chez tous les droguistes ; elle est toujours

toujours mêlée de beaucoup d'impuretés : on y voit des feuilles, des gousses et des débris de toute la plante. On y trouve aussi quelquefois diverses autres graines, mais en très-petite quantité. La récolte s'en fait vers la fin de l'été, à toutes les heures de la journée, et dure plus d'un mois.

Nous avons trouvé l'alagi à Rhodes, en Chypre, en Crète, en Syrie, dans le désert de l'Arabie et dans toute la Perse ; mais ce n'est que dans les provinces les plus chaudes de la Perse et de l'Arabie qu'elle produit de la manne. Les Persans ne regardent pas cette substance comme purgative ; et en effet, elle ne l'est pas plus que le miel et la cassonade. Ils la font entrer dans la préparation de quelques-uns de leurs remèdes ; ils la donnent comme béchique et pectorale dans les maladies de la poitrine.

Ils en ont une autre qu'ils tirent du nord du Khorassan et de la petite Tartarie ; ils la nomment *cherker* ; elle nous a paru plus purgative que la manne de Calabre : nous ne savons pas quel est l'arbre qui la produit.

Il y a, en Perse, une troisième manne fort bonne à manger ; c'est celle dont nous avons parlé à l'article de Mossul. Elle se trouve, ainsi que nous l'avons dit, sur les feuilles

d'un arbre que nous n'avons pas eu occasion de voir. On la recueille avant le lever du soleil, parce que la chaleur la fait fondre.

Mumie.

C'est un pétrole noir, liquide, d'une odeur agréable, qui découle en très-petite quantité d'une montagne du Kerman. On en tire aussi du Laurestan et du Khorassan, qui est moins estimée que la première.

Cette mumie n'est pas dans le commerce; le roi se la réserve en entier pour en faire des présens. Les mines sont scellées et gardées avec soin : on ne les ouvre qu'une fois l'an avec beaucoup de précaution. Les Persans prétendent qu'en vingt-quatre heures toute blessure est guérie au moyen de cette substance; ce qui est sans doute très-exagéré.

Asphalte, Naphte.

Il y a deux sortes d'asphalte, l'un noir et liquide, l'autre de couleur ambrée et liquide, qu'on tire de plusieurs endroits de la Perse, et notamment des environs de Bakou. Par la distillation, on obtient une liqueur très-limpide, d'une odeur très-forte, très-pénétrante, dont on se sert dans diverses maladies; mais le plus grand usage du naphte distillé, c'est

pour donner aux vernis plus de brillant et plus de solidité.

Le vernis ordinaire, celui que l'on emploie aux écritoires, aux meubles, est fait avec l'huile de lin et la résine sandarous ou sandaraque, que l'on tient dans un état de liquidité : on en applique une ou deux couches, et on les laisse sécher ; on passe ensuite le naphte au moyen d'un pinceau. L'odeur, d'abord très-forte, se dissipe encore plus vite que celle de l'essence de térébenthine.

On brûle, en quelques endroits, l'asphalte noir, ainsi qu'on le pratique à Bagdad et à Kerkouk.

Semencine, ou Semen contra.

Il croît, dans toute la Perse, une absynthe très-odorante, dont on cueille les sommités après ou pendant la floraison ; c'est ce qu'on nomme, dans le commerce, *semencine* ou *semen contra*. Les Persans en font usage, comme nous, dans les maladies vermineuses, dans les faiblesses d'estomac, les obstructions, la jaunisse. On sait que cette substance est envoyée dans toute l'Europe. Je donnerai la figure et la description de la plante.

Tuthie.

Quand le commerce de la Perse était libre,

il passait, à Constantinople et à Smyrne, une grande quantité de tuthie. La plus estimée était celle qui était bien pulvérisée et de couleur de plomb : les Turcs la recherchaient et l'achetaient presque toute. Celle que les Européens achetaient, était en caisse ou en sacs; elle était grossière et presque toujours fraudée. Il en passait en France, par Smyrne, sept ou huit cents livres par an : les Anglais en prenaient trois cents livres; les Vénitiens et les Livournois en achetaient aussi une petite quantité : elle valait de 30 à 40 paras l'occque. La bonne se vendait de 10 à 20 paras la drachme.

Bézoard.

Le bézoard est bien plus estimé qu'il ne vaut, dans toutes les contrées de l'Orient. Les Persans recherchent et paient fort cher celui qu'on trouve dans les chèvres sauvages et domestiques du Kermesir. Ils font grand cas aussi de celui qu'on tire des béliers et des boucs du Khorassan. Le bézoard, selon eux, est sudorifique, excitant, cordial, alexipharmaque; ils le prennent à la dose de deux ou trois grains dans de l'eau de rose. Il en passe beaucoup en Turquie, et fort peu en Europe.

Essence de rose.

A Chiras, dans le Farsistan et dans le Kerman, on cultive en grand un rosier à fleur blanche (1), pour en distiller les fleurs, et pour en obtenir cette précieuse essence qui n'a peut-être rien jusqu'à présent, en fait de parfum, qui lui soit comparable. Les Persans en font une très-grande consommation, et en envoient beaucoup dans l'Inde et en Turquie. Elle est plus chère à Ispahan, que celle qu'on nous apporte de Constantinople et de Smyrne; ce qui doit faire supposer que nous ne l'avons jamais pure par la voie du commerce.

Adragant.

Cette substance gommeuse se forme, depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre, sur la tige de plusieurs espèces d'astragales qui croissent dans la Natolie, dans l'Arménie, dans le Curdistan et dans tout le nord de la Perse. Tournefort nous en a fait connaître une qui fournit aussi de l'adragant, et qu'il a

(1) Je soupçonne que c'est le rosier musqué (*rosa moschata*), le même qui, selon l'observation de Desfontaines, fournit l'essence de rose dans le royaume de Tunis.

trouvée sur le mont Ida en Crète (1), et la Billardière en a décrit et figuré une autre qu'il a vue en Syrie (2).

L'astragale, qui nous a paru être le plus répandu, celui d'où l'on tire presque tout l'adragant du commerce, n'a été décrit par aucun botaniste. Il diffère essentiellement par le port, par les feuilles et par les fleurs, des deux espèces dont nous venons de parler. Il s'élève à la hauteur de deux ou trois pieds, et forme une tige de plus d'un pouce d'épaisseur. Les rameaux sont nombreux, serrés, et couverts d'écailles ou épines imbriquées, qui sont les restes des pétioles des années précédentes. Les feuilles, qui n'ont guère plus de quinze lignes de long, ont six, sept ou huit paires de folioles opposées, velues, sétacées, terminées en pointe alongée, aiguë. Le pétiole se termine aussi en pointe aiguë, un peu jaunâtre. Les fleurs sont petites, jaunes, et placées dans l'aisselle des feuilles. Le calice est plus court que la corolle, et a cinq divisions. Les bractées sont cotoneux. (*Voy. pl.* 44) (3).

(1) *Voyage au Levant*, tom. I, pag. 64, édit. in-8°.

(2) *Journal de Physique*, année 1790.

(3) *Astragalus* verus, *fruticosus*, *foliolis villosis*, *setaccis*, *subulatis*; *floribus axillaribus*, *aggregatis*, *lutcis*. *Pl.* 44.

Je ne dirai rien des fruits ; les échantillons, qui étaient plus avancés que les autres, et qui avaient été pris en août aux environs de Téhéran, étaient dans une caisse qui a été perdue en traversant le Mont-Cenis.

L'adragant sort naturellement, soit des plaies que les bestiaux font à l'arbuste, soit des gerçures que la force du suc propre occasionne pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Suivant que ce suc est plus ou moins abondant, l'adragant sort en filamens tortueux, qui prennent quelquefois la forme d'un ver mince ou d'un ver assez épais, alongé, arrondi ou comprimé, roulé sur lui-même ou entortillé. C'est le plus bel adragant, le plus pur qui prend cette forme ; il est presque transparent, blanchâtre ou d'un blanc un peu jaunâtre.

Il sort aussi en grosses larmes, qui conservent plus ou moins la forme vermiculaire. Celui-ci est plus rousseâtre, plus chargé d'impuretés. Il est quelquefois si adhérent à l'écorce, qu'elle se détache en partie lorsqu'on veut l'en retirer.

La quantité de gomme adragant que la Perse fournit est très considérable. On en consomme beaucoup dans le pays pour l'apprêt des soieries, pour la préparation des bonbons : il en

passe aux Indes, à Bagdad et à Bassora. La Russie en tire aussi quelquefois par la voie de Bakou.

Cette substance a dû être peu à peu d'autant plus abondante en Perse, que les autres le sont moins aujourd'hui. Les troubles civils qui ont dépeuplé cet Empire, qui ont porté à l'agriculture un dommage auquel il sera bien difficile, et peut-être impossible de remédier, ont permis à l'astragale, ainsi qu'à une infinité d'autres arbustes, de se multiplier excessivement, et de couvrir pour ainsi dire tout le sol de ce pays.

Nous allons jeter un coup-d'œil sur la cause de ces troubles, et en suivre les progrès. Il sera facile d'apprécier les résultats qu'ils ont dû produire sur la population, le commerce, l'industrie et l'agriculture; mais auparavant il ne sera pas hors de propos de dire un mot de l'état militaire de ce pays.

État militaire de la Perse.

En tems de paix il n'y a pas d'armée proprement dite, et en tems de guerre l'armée est presque toujours congédiée aux approches de l'hiver. La maison du roi forme à la vérité un corps assez nombreux toujours prêt à agir, et de tous les points de l'Empire les hommes

de guerre, enrôlés ou désignés pour servir, arrivent en très-peu de tems, avec leurs armes, au rendez-vous qu'on leur donne.

Les khans ou gouverneurs de provinces sont de même toujours prêts à marcher avec les troupes qu'ils ont autour d'eux, et celles qu'ils lèvent lorsqu'on leur fait parvenir un ordre du roi.

Les armées se composent aussi des différentes tribus répandues dans l'Empire, telles que Curdes, Turcomans, Ouzbeqs, Afghans, Lezguis, et ces tribus ou races se subdivisent en d'autres tribus qui toutes ont leurs chefs particuliers. Elles forment presque toujours la majeure partie de la cavalerie. Pour ce qui est de l'infanterie, troupe moins estimée que l'autre, et qu'on forme toujours au moment du besoin, elle est composée de gens de la campagne, pris indistinctement dans toutes les tribus.

Le commandant-général de l'armée prend le nom de *sardar*. Les khans, sultans, gouverneurs de provinces ou chefs de tribus en sont les généraux divisionnaires lorsqu'ils sont nommés à cet effet par le roi. Les autres officiers sont : les mim-baschi, qui ont mille hommes sous leurs ordres ; les pansab-baschi, qui en commandent cinq cents ; les yous-baschi,

qui en commandent cent ; les panscha-baschi, qui en commandent cinquante ; enfin les dag-baschi, qui en conduisent dix.

Les principales armes des Persans sont les flèches, la lance, la massue, le sabre et le cangear. Ils connaissent les armes à feu, mais ils les emploient en général moins que les Turcs.

Sous Nadir-Chah ils se servaient, avec assez de succès, de la grosse artillerie. Nous avons vu quelques canons de divers calibres, assez bien faits, qui avaient été fondus sous son règne. Il est rare qu'on s'en serve aujourd'hui, et je crois qu'Aga-Méhémet-Khan n'en avait point dans les deux expéditions qu'il a faites, l'une à Tiflis, l'autre à Mesched. Les fusils sont des fusils à mêche, plus longs que les nôtres, qu'on appuie sur une fourche pour les tirer : elle s'applique contre le canon au moyen d'une charnière. Cette arme est réservée aux fantassins.

Quelques cavaliers portent une carabine, dont ils ne se servent ordinairement qu'une fois. Le plus grand nombre est armé d'une lance, d'un sabre long et courbe, ayant le tranchant en dedans ; d'une massue ou masse d'armes attachée à la selle, et de deux pistolets à la ceinture.

Ceux qui habitent la partie orientale de la

Caspienne, Turcomans et Ouzbeqs, n'ont point d'armes à feu ; ils ont un sabre long et courbe, une lance, des flèches, et portent un cangear à la ceinture : on leur voit très-rarement des pistolets. Leur lance est légère comme celle des Arabes : c'est un bambou garni d'un acier très-acéré. Ils la manient avec beaucoup d'adresse ; ils lancent aussi une flèche avec la plus grande dextérité, soit qu'ils attaquent, soit qu'ils fuient. Dans le dernier cas ils se couchent à dos sur le cheval, comme faisaient les Parthes ; laissent pendre leur tête sur la croupe, et tirent leur flèche sans s'arrêter, sur l'ennemi qui les poursuit.

Presque tous les cavaliers persans portent encore des côtes de maille, des brassards, des espèces de casques ; quelques-uns ont de petits boucliers. Cette arme pourtant est plus généralement en usage parmi les piétons.

Marine.

Les Persans n'ont plus de marine. Ils avaient autrefois quelques navires dans le golfe pour contenir les Arabes, et faire quelque commerce avec Mascate, Surate et les côtes de l'Indoustan ; ils avaient aussi une petite flottille sur la Caspienne, qui leur servait à contenir les Turcomans et les Ouzbeqs de

la côte orientale, et les Lezguis de la côte occidentale. Ils n'ont plus rien aujourd'hui : les troubles civils ont tout détruit.

Cependant il leur serait bien avantageux d'avoir, sur cette mer, une flotte propre à contenir les Russes, et menacer même, en cas de guerre, leurs établissemens d'Astracan et de Terek. Les Persans ne peuvent espérer de reprendre Derbent et Bakou, que les Russes viennent de leur enlever, sans avoir quelques chaloupes bien armées, sans attaquer ces deux villes et par mer et par terre, sans pouvoir du moins les empêcher d'être ravitaillées par mer lorsqu'ils les assiégeront par terre.

Comme la partie méridionale de cet Empire n'a pas de bois, il serait difficile de former une marine sur le golfe, à moins qu'on n'employât à grands frais les bois de l'Indoustan. Mais il n'en est pas de même de la Caspienne : le Guilan et le Mazanderan sont couverts de chênes, de pins, de sapins et d'autres bois propres aux constructions navales ; et le transport jusqu'à la mer serait peu coûteux, attendu que ces bois sont très-voisins des côtes, et que ce pays a un grand nombre de petites rivières flottables pendant six mois de l'année.

CHAPITRE XI.

État de la Perse avant et sous le règne de Chah-Hussein : il est détrôné par les Afghans. Conduite de Chah-Tahmas, de Mahmoud et d'Écheref. Tahmas-Kouli-Khan paraît sur la scène, obtient des succès, replace Chah-Tahmas sur le trône, le dépose, y met son fils, se fait proclamer roi sous le nom de Nadir.

Quoique la Perse, sous le règne des Sophis, n'eût pas une population proportionnée à son étendue ; quoiqu'elle renfermât dans son sein tous les germes de rebellion ; quoiqu'elle ne fût qu'un composé de parties hétérogènes et discordantes, néanmoins cet Empire, si nous nous en rapportons aux relations des voyageurs, jouissait au dehors d'un certain éclat, et dans l'intérieur d'une sorte de prospérité. Il imprimait le respect à ses voisins ; il commandait l'obéissance aux gouverneurs de provinces et à tous les chefs de tribus : ses bornes avaient été reculées. Depuis l'Indus jusqu'au

Tigre, depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique, tout était soumis au pouvoir absolu de ses rois.

Les villes de la Perse ne le cédaient point, par leur beauté, leur population et leur étendue, aux villes de l'Europe. L'agriculture, cette première source de prospérité publique, était florissante, et ses produits très-variés. A force de travaux et de dépenses, les Persans étaient venus à bout de se procurer partout des sources artificielles, et d'arroser presque toutes les plaines. La plupart des arts de première nécessité avaient atteint un grand degré de perfection; quelques autres, jusqu'alors ignorés ou peu connus, avaient fait des progrès étonnans par les soins de Chah-Abbas Ier, et de quelques-uns de ses successeurs. Le commerce avait pris un grand accroissement par la protection que ce roi lui accordait, par les avances qu'il avait faites à des familles arméniennes qu'il avait transplantées dans un des faubourgs d'Ispahan. Si l'art militaire n'avait pas fait les mêmes progrès que parmi nous, les Persans surpassaient, ou du moins égalaient, dans cet art, les peuples voisins qui pouvaient les inquiéter. La navigation était peu honorée, peu encouragée. Livrée à la classe la plus pauvre, la moins instruite, elle

n'était qu'une science de routine, un art sans principes, sans combinaisons; néanmoins elle suffisait à un grand commerce; elle pouvait contenir les Arabes, les menacer même s'ils troublaient la tranquillité dont les provinces méridionales jouissaient. Cet Empire enfin, par les communications qui avaient été établies avec l'Europe, devait un jour, autant que pouvait le permettre un gouvernement essentiellement mauvais, voir éclore dans son sein, et se développer jusqu'à un certain point tous les genres d'industrie, tous les arts utiles, les sciences même, qui contribuent si puissamment à rendre l'homme meilleur, plus judicieux; qui le garantissent d'une infinité de maux, fruits de l'ignorance, de la superstition et des préjugés; qui finissent par améliorer les gouvernemens, et les forcent à s'asseoir sur les véritables bases de la civilisation.

Telle était la situation de la Perse lorsque Chah-Hussein, en 1694, monta sur le trône. Suleyman son père avait été cruel, injuste, vindicatif, adonné au vin et aux femmes; il avait négligé les affaires, et s'était entièrement reposé sur son conseil et ses ministres. Chah-Hussein, âgé de vingt-quatre ans, faisait espérer un règne long et heureux. Une physionomie douce, un caractère de bonté,

et surtout l'improbation qu'il avait donnée à des châtimens trop cruels ou trop sévères, ordonnés par son père, avaient prévenu toute la nation en sa faveur, avaient favorablement disposé tous les esprits.

Les premières années de ce règne furent tranquilles : quelques actes de justice continrent les grands ; quelques actes de bienfaisance satisfirent le peuple ; quelques démarches en faveur de la religion furent très-agréables au corps nombreux des gens de loi.

Mais bientôt on s'apperçut qu'on n'avait rien à attendre de grand, de généreux d'un roi qui passait sa vie dans son harem, et s'y livrait à tous les plaisirs que ses femmes et ses eunuques inventaient, les unes pour l'amuser et le retenir auprès d'elles, les autres pour le distraire et l'éloigner de toutes les affaires. L'État fut gouverné par des ministres qui se haïssaient entr'eux, mais qui profitaient de la faiblesse du maître pour amasser des trésors et accroître leur autorité. Un conseil composé des premiers eunuques du serrail dirigeait ou entravait toutes les opérations, tant militaires qu'administratives. Le chef de ces eunuques, homme vain, soupçonneux et très-borné dans ses vues, parvenu à capter la

la confiance du roi, ne s'en servait que pour éloigner des emplois ceux qui, par leur mérite et leurs talens, pouvaient lui faire ombrage; ceux qui, par des services signalés, pouvaient avoir part aux bontés de Hussein. La cour, divisée en deux factions, n'était qu'un foyer d'intrigues, dont les hommes les plus sages furent les victimes, dont le peuple eut à gémir, dont les ennemis naturels de cet Empire profitèrent pour secouer le joug ou se livrer au brigandage.

Sous un gouvernement despotique, lorsqu'un roi, trop faible pour gouverner lui-même, abandonne les rênes du gouvernement aux ambitieux qui se les disputent; lorsqu'il n'agit que d'après l'impulsion des courtisans adroits qui le flattent et le séduisent, s'il n'est pas lui-même un tyran, tous ceux à qui il confie le pouvoir le deviennent.

Sous le règne de Chah-Hussein, de ce roi bon, les injustices furent plus fréquentes, les actes de cruauté plus multipliés, les extorsions plus hardies que sous le règne du cruel Suleyman. La justice ne s'y rendit plus qu'à prix d'argent; les emplois furent à l'enchère; les chefs de tribus, enhardis par la faiblesse du roi, ou rassurés par la corruption de la cour, suscitèrent des troubles dans tous les

points de l'Empire, et se révoltèrent ouvertement dans quelques-uns.

Cependant Chah-Hussein, incapable de prendre une résolution généreuse, incapable de prévoir le résultat de tous les désordres que sa faiblesse et sa trop grande bonté pouvaient occasionner, ne voulut ni s'occuper d'affaires, ni quitter son harem, ni interrompre le cours de ses plaisirs. Quelques hommes courageux osèrent lui donner des conseils; il ne voulut pas les écouter. Le danger devint pressant, et il ne songea pas à lever des troupes et à combattre à la fois toutes les tribus révoltées.

Toujours guidé par les courtisans, qui ne voyaient d'autres ennemis que ceux qui pouvaient les supplanter, il rappelait les généraux qui obtenaient des succès; il faisait crever les yeux aux ministres qui auraient pu conjurer l'orage; il éloignait de ses conseils les hommes assez courageux pour désigner les vrais ennemis de l'État. L'Empire était menacé, et Chah-Hussein prodiguait l'or de ses sujets pour la construction d'un palais magnifique à deux lieues d'Ispahan (1). Les impôts ne pouvant

(1) Ce palais se nommait *Férabat;* il était près du faubourg de Julfa. J'en ai parlé au chapitre VI.

suffire à toutes les dépenses extraordinaires qui dûrent avoir lieu, on pressura le peuple, on dépouilla les riches, on mit à contribution les grands, et on eut recours, pour cela, aux exactions, aux violences, à tous les actes de cruauté.

Cet état de choses ne pouvait durer. Les Afghans du Kandahar secouèrent le joug et marchèrent sur Kerman.

Les Abdalis tuèrent le gouverneur de Hérat, et se rendirent maîtres de la ville.

Les Arabes de Mascate s'emparèrent des îles de Barrhein, et firent des incursions dans tout le midi de la Perse.

Les Curdes réunis dans la plaine d'Amadan menacèrent cette ville, et osèrent s'avancer jusqu'aux portes d'Ispahan, où ils enlevèrent plusieurs chevaux des haras du roi.

Les Ouzbeqs et les Turcomans, tribus guerrières et féroces, ravagèrent, à l'est et au sud-est de la Caspienne, le Khorassan, le Déhestan, le Jorjam et les environs d'Aster-Abad.

Les Lezguis ne recevant plus les subsides que la cour s'était depuis long-tems engagée à leur payer, se soulevèrent, et jetèrent le trouble et la désolation dans la Géorgie, le Daghestan, le Tabesseran, le Chyrvan et

tous les pays situés à l'occident de la Caspienne.

Dans l'espace de quelques années, toutes les provinces furent agitées, tous les trésors dissipés, toutes les ressources épuisées, et, ce qui fut le plus fâcheux, la confiance des peuples envers le roi et les ministres fut détruite.

Dans ces circonstances malheureuses, Mahmoud, jeune homme plein de courage, et fier des succès que sa nation a obtenus sur les Persans (1), voyant le moment favorable pour l'exécution de ses projets, lève une armée de vingt-cinq mille Afghans, traverse des déserts brûlans et arides, franchit deux cent cinquante lieues de terrain, laisse les villes qui lui résistent, arrive, au commencement de mars 1722, à Gulnabat (2); défait, le 8, l'armée persane, beaucoup plus nombreuse que la sienne; s'avance jusqu'aux portes d'Ispahan; s'établit à Férabat, maison royale que l'on vient d'abandonner; s'empare de Julfa, qui n'est pas secouru (3), et se dispose

(1) Le Kandahar s'était rendu indépendant, et ses habitans avaient ravagé le Kerman.

(2) Gulnabat, village à trois lieues à l'orient d'Ispahan.

(3) Julfa, faubourg considérable au sud d'Ispahan,

à attaquer les ponts du Zenderou pour se frayer une route à la ville.

Les Persans, quoique mal commandés, quoique livrés à des chefs sans courage, sans énergie; quoique trahis par l'un de ces chefs, étaient cependant si nombreux, la ville était si vaste, la population, presque toute guerrière, était si considérable, que les Afghans sont un moment effrayés de leur entreprise. Mahmoud offre même à Hussein de se retirer s'il veut lui donner une de ses filles en mariage, et lui céder en toute souveraineté les provinces de Kandahar, de Kerman, de Ségestan et de Khorassan. Hussein, qui compte sur les secours que doivent lui amener les gouverneurs de provinces, refuse de souscrire à ces propositions.

Trop engagé pour reculer, trop exposé à être harcelé et même battu dans sa retraite, Mahmoud, qui ne peut espérer de prendre de vive force, avec une poignée de guerriers, la capitale de la Perse, veut essayer de la réduire par famine. Il ravage à cet effet la cam-

---

vers la rive droite du Zenderou. Les Arméniens, que la cour avait fait désarmer, se défendirent néanmoins avec courage. Pour peu qu'ils eussent été secourus, jamais les Afghans ne se seraient emparés de leur faubourg.

pagne, force tous les villages des environs, les pille, emmène en esclavage les jeunes personnes des deux sexes, vient à bout de renforcer son armée, s'empare par surprise du pont d'Abbas-Abad (1), et investit la ville sans que le roi et ses généraux donnent des ordres ou fassent le moindre effort pour l'en empêcher, sans que le peuple, qui veut attaquer les divers pelotons d'ennemis qui interceptent les subsistances, obtienne la permission de le faire.

Les habitans de Ben-Ispahan, village à une lieue de la ville, remportent un avantage considérable sur les troupes de Mahmoud, lui enlèvent un grand convoi, lui font un grand nombre de prisonniers, le repoussent lui-même lorsqu'il vient au secours des siens; la désolation est dans l'armée de ce chef; il s'enferme, se retranche à Férabat; il craint d'y être attaqué. Dans ce moment, quelques milliers d'hommes bien dirigés eussent suffi pour dissiper ou détruire cette armée d'Afghans. Soit crainte et faiblesse du roi, soit trahison du général des troupes, Mahmoud n'est point attaqué; il revient de sa frayeur;

(1) C'était le premier ou le plus occidental; il n'existe plus aujourd'hui.

il espère plus que jamais de s'emparer d'un trône si chancelant et si mal défendu.

Cependant Hussein se détermine, en juin, à faire sortir un de ses fils, Tahmas-Mirza, pour provoquer, dans les provinces, les secours dont il a besoin. Tahmas, avec trois ou quatre cents cavaliers, attaque le détachement qui garde la porte Tokchi, le met en fuite, prend la route de Cachan, et se rend à Casbin.

Le peuple, pressé par la faim, s'étant tumultueusement armé en juillet, et s'étant rendu sur la place du Maydan pour demander que le roi marchât avec eux à l'ennemi ou leur donnât un général, on tira sur lui. Ahmed-Khan, gouverneur d'Ispahan, se mit, quelques jours après, à la tête de ceux qui s'obstinaient à aller combattre les Afghans : trente mille hommes le suivirent. Ce nombre eût suffi pour forcer Mahmoud à la retraite si le khan d'Avisa n'eût fait échouer cette généreuse entreprise en se mêlant, lui et les Arabes qu'il commandait, avec les combattans, et les abandonnant avec précipitation au moment qu'il fallut en venir aux mains. Cette fuite mit le désordre dans les rangs, et jeta partout l'épouvante. Ahmed, qui s'était conduit en brave,

est accusé auprès du roi par le lâche Arabe, et privé de sa place ; il meurt, quelques jours après, de désespoir, en déplorant les malheurs de sa patrie.

Chah-Hussein, désespérant d'être secouru, se décide enfin à accepter les offres de Mahmoud ; il n'est plus tems : celui-ci exige, avec la main de la princesse, tout le royaume.

Melek-Mahmoud, gouverneur de Thoun et de Hérat, s'avance avec dix mille hommes pour faire lever le siége : le roi néglige de profiter de la bonne volonté de ce guerrier. Mahmoud, au lieu de le combattre, lui envoie des présens, traite avec lui, et l'engage à se retirer moyennant la province de Khorassan et les gouvernemens de Thoun et de Hérat, dont il lui garantit la souveraineté.

La famine avait déjà enlevé les trois quarts des habitans, et avait transformé tous les autres en autant d'animaux carnassiers, lorsque Hussein se vit enfin forcé à déposer une couronne qu'il n'avait jamais été en état de porter. Résolu de souscrire à toutes les propositions qui lui seront faites, il sort, le 21 octobre 1722, de son palais, avec des habits de deuil et le visage couvert de larmes ; il parcourt à pied les principales rues d'Ispahan, déplorant les malheurs et toutes les calamités

de son règne, s'accusant de faiblesse, rejetant les fautes qui se sont commises, sur ses ministres et sur ses conseillers, et exhortant les habitans à souffrir patiemment le nouveau joug sous lequel ils vont passer. Le lendemain il signe l'écrit qu'on lui présente, par lequel il renonce formellement au trône, le cède à Mahmoud et à ses descendans à perpétuité, et consent à se mettre, le 23, entre les mains de son vainqueur avec sa famille, toute sa maison et tous les seigneurs de sa cour (1).

Par cet événement, aussi extraordinaire qu'inattendu, les liens qui attachaient le peuple au souverain étant rompus, l'anarchie fut à son comble. En un moment toutes les provinces, toutes les villes furent agitées. La plupart des gouverneurs firent des efforts pour se rendre indépendans : divers aventuriers ameutèrent la populace, en lui faisant accroire qu'ils avaient des droits au trône.

L'un d'entr'eux, sous le nom de *Séfi-Mirza*,

(1) Le 23 octobre 1722, suivant la relation des Français et de tous les autres Européens qui se trouvaient à Ispahan; suivant l'*Histoire de Nadir-Chah*, traduite du persan par M. Jones, ce fut le 10 octobre 1722, le 11e. de Moharem, l'an de l'hégire 1135.

fils de Chah-Hussein, fut proclamé roi sur les montagnes qu'occupent les Bakhtiaris à l'occident d'Ispahan.

Un Kélander, qui se disait être Abbas-Mirza, frère de Hussein, était parvenu à rassembler autour de lui un grand nombre de guerriers, et à se faire un parti redoutable à l'orient de la capitale.

Dans le Guilan, un autre Kélander, sous le nom d'*Ismaël-Mirza*, fils de Hussein, obtint d'abord quelques succès, et fut d'autant plus dangereux, qu'il était soutenu par tous les religieux de la contrée.

Vers le golfe Persique, un homme du peuple, sous le nom de *Mohammed-Mirza*, autre fils de Hussein, à la tête de quelques Arabes et d'un parti de Balougiens, s'était emparé de quelques places fortes.

Dans le Farsistan, un ancien gouverneur de Mesched, nommé *Seid-Ahmed*, se disant muni du sceau royal, réunit sous ses drapeaux un grand nombre de gens de guerre, fut défait par Mahmoud, et reparut peu de tems après dans le Kerman. Parvenu à rassembler de nouvelles troupes, il se fit proclamer roi, et soutint quelque tems tous les efforts des Afghans.

Mais aucune de ces tentatives pour s'é-

lever au trône ou se faire un état indépendant ne fut aussi durable et aussi difficile à réprimer que celle de Mélek-Mahmoud dont nous avons parlé. Gouverneur de Thoun, ville située à trente lieues à l'occident d'Hérat, il s'était révolté avant le détrônement de Chah-Hussein, et s'était ensuite emparé de Hérat et de tout le Khorassan.

Cependant Tahmas-Mirza, troisième fils de Chah-Hussein, qui était sorti d'Ispahan pendant que cette ville était bloquée, et qui avait manifesté l'intention de lui amener des secours, ne remplit pas les espérances qu'on avait conçues de lui. Trop jeune pour inspirer de la confiance, trop imprudent pour mériter de l'estime, trop présomptueux pour suivre de sages avis, il ne put obtenir des gouverneurs de provinces l'argent dont il avait besoin, ni du peuple le dévoûment à sa personne, qui seul aurait suffi pour le faire triompher. Parvenu à se faire proclamer roi à Casbin, après le détrônement de son père, il s'enfuit à Tauris à l'approche d'un parti d'Afghans envoyé contre lui par Mahmoud, et il appelle à son secours les Russes et les Turcs. Par cette démarche imprudente, le Daghestan, le Chyrvan et le Guilan deviennent la proie des premiers; la Géorgie, une

partie de l'Arménie et de l'Aderbidjan sont bientôt au pouvoir des seconds.

Mahmoud, en s'emparant du trône des Sophis, se montra pendant quelques jours supérieur à lui-même et à tous ceux de sa nation : il procura l'abondance à Ispahan ; il y maintint le bon ordre ; il y fit régner la justice ; il s'y fit pardonner son usurpation. Mais bientôt entraîné par une politique atroce et une avarice déplacée, il fit périr un grand nombre de seigneurs persans, sous le prétexte qu'ils avaient trahi ou mal défendu leur ancien maître ; il s'empara de leurs biens ; il exigea des habitans une forte somme, dont il avait besoin pour lever des troupes dans le Kandahar : bientôt après il ordonna de sang-froid, et comme mesure de sûreté, le massacre de tous les individus de la ville en état de porter les armes. La révolte de Casbin contre les troupes qu'il y avait envoyées, et qui y avaient commis tous les désordres imaginables, en fut le prétexte ou le motif (1). Ceux qui échappèrent à cette horrible boucherie, car les assassins se lassèrent d'égorger ; ceux qui échappèrent, dis-je, eurent ordre de sortir de la ville : on leur permit d'aller pleurer

(1) Ce fut le 25 janvier 1723.

au loin la mort de leurs parens, de leurs amis, et la perte de leurs propriétés (1).

Le moyen auquel Mahmoud eut recours pour remplacer ceux qu'il avait égorgés ou mis en fuite ne fut pas moins atroce : il arracha de leurs champs, de leurs foyers, les Derguisins, tribu laborieuse et sobre, répandue entre Casbin et Amadan ; il la força à venir repeupler la capitale ; il en incorpora même une partie dans son armée. Comme ils étaient Sunnis, et conséquemment de la même religion que lui, il ne douta pas qu'ils ne lui fussent plus fidèles que les Persans.

Maître, après bien des efforts, de Chiras, de Kerman, de Cachan, de Kom et de Téhéran, Mahmoud ne put jamais réduire les autres parties de la Perse, encore moins s'opposer aux progrès que les Russes et les Turcs faisaient sur les rives de la Caspienne, dans le Curdistan et dans l'Aberbidjan. Les Curdes, les Lors, les Bakhtiaris, à l'occident de la capitale, menaçaient sans cesse de fondre sur lui : il envoya contr'eux une armée qui fut taillée en pièces ; lui-même, peu de tems après, ayant tenté d'y pénétrer à la tête de presque

(1) *Voyage en Turquie et en Perse*, par Other, tom. I, pag. 273.

toutes ses troupes, se vit contraint d'évacuer bien vîte le pays. Il voulut se venger sur Yesd, ville dans laquelle il s'était ménagé des intelligences auprès des malheureux Guèbres, sur qui pesait la tyrannie des Persans : Mahmoud échoua encore dans cette entreprise. Ce fut alors que, dans un accès de rage qui le conduisit bientôt dans un délire frénétique et dans une des plus cruelles et des plus terribles maladies, il égorgea de sa propre main les fils et les parens de Chah-Hussein, au nombre de trente-un. Ce prince fut lui-même blessé en voulant soustraire au glaive un de ses fils, âgé de cinq ans.

Mahmoud étant dangereusement malade et hors d'état de gouverner, Écheref son parent fut tiré de la prison où la jalousie de l'usurpateur l'avait fait enfermer, et placé sur le trône par tous les chefs de l'armée, le 22 avril 1725. Mahmoud fut mis à mort, et sa tête apportée aux pieds d'Écheref, qui n'avait accepté la couronne qu'à cette condition.

Mahmoud avait toutes les qualités d'un soldat, et pas une de celles que doit montrer le chef d'une grande nation. Brave, audacieux et même téméraire, il était sans doute très-propre à commander une division sous les ordres d'un chef habile, à conduire une

armée pour une opération qui n'exige que du courage et de la célérité. Son bras, aussi prompt à frapper, que son imagination était vive, lui valut plusieurs fois des succès. Dans sa taille large et ramassée, il joignait à une très-grande force musculaire, toute l'adresse, toute l'agilité d'un corps svelte. Simple dans ses manières, sobre dans ses besoins, austère dans ses mœurs, mais absolu dans ses desirs; persévérant par orgueil dans ses desseins, emporté, irascible par caractère, cruel par intérêt autant que par habitude, ignorant et superstitieux, livré, comme le dernier de sa nation, à tous les préjugés populaires, ne connaissant d'autre droit que la force, d'autre justice que sa volonté, il traita la Perse, non pas comme un État que l'on doit gouverner, non pas comme une propriété que l'on veut conserver, mais comme un pays que l'on a l'intention de quitter après l'avoir ruiné.

Élevé jusqu'au trône par un concours heureux de circonstances, il étonne un moment ses ennemis; il les met à ses pieds. Mais bientôt le prestige est détruit; son ame, trop faiblement trempée, fléchit sous le poids qui l'accable : la conduite des siens et sa propre conduite ne présentent bientôt que des maî-

tres arrogans, des pillards effrontés, des assassins féroces. La résistance se manifeste partout : quelques revers inspirent des craintes à cet usurpateur ; il est repoussé par les habitans d'une ville qu'il veut prendre : son courage l'abandonne ; il croit le ciel irrité contre lui ; il veut l'appaiser par une retraite absolue, par un jeûne rigoureux, par une privation totale du sommeil ; il se livre pendant quarante jours à toutes les extravagances que la peur et l'ignorance ont inventées, et il perd le peu de raison qui restait dans sa tête. Le conquérant de la Perse n'est plus, au sortir de sa retraite, qu'un insensé, un furieux maniaque que l'on est obligé d'enfermer.

Écheref ne montra, durant son règne, ni la politique adroite d'un usurpateur, ni la grandeur d'ame d'un conquérant, ni les talens d'un général. Cruel et féroce par caractère, à peine tiré de sa prison pour être placé sur le trône, il fit périr Mahmoud, que les chefs de l'armée venaient de déposer ; il égorgea le fils de Mahmoud parce qu'il avait des droits au trône ; il fit crever les yeux à son propre frère, dont il redoutait l'activité et les talens ; il fit massacrer tous les Afghans qui, par leur crédit et leurs richesses, pouvaient lui faire ombrage ; il n'épargna pas non plus les

les Persans qui avaient conservé leur fortune; il se défit, en un mot, de tous ceux qu'il craignait ou dont il convoitait les richesses.

Mais, plus réfléchi, plus dissimulé que Mahmoud, il voulut donner à ces assassinats un vernis de justice. Selon lui, tous les Afghans qu'il faisait périr étaient entrés dans la conjuration qui avait fait déposer son prédécesseur. Les Persans étaient en correspondance avec Chah-Thamas; ils étaient cause que ce prince s'était méfié de lui, et n'avait pas voulu se trouver à l'entrevue qu'il lui avait fait demander, et où il avait projeté de le faire mourir.

Plus occupé à se maintenir sur le trône, qu'à réparer les maux que la guerre avait faits, tantôt il ordonnait qu'on ravageât une province dont il redoutait les habitans, tantôt il les forçait d'abandonner les villes trop populeuses, tantôt il les faisait périr sous prétexte de conspiration. Sous son règne, les Persans furent aussi opprimés, aussi exposés à perdre leur vie ou leur fortune, que sous celui de Mahmoud : les villes continuèrent à se dépeupler; les champs restèrent incultes; les canaux d'arrosement furent négligés, et la plupart obstrués; le commerce languit; les arts furent détruits en partie. La Perse, en un mot,

souffrit au point qu'il eût fallu plus d'un siècle de paix et de tranquillité pour réparer tous les maux que ces deux usurpateurs y occasionnèrent pendant le court espace de tems qu'ils occupèrent le trône.

Les Russes, sous Écheref, ne firent pas des progrès; ils songèrent seulement à s'affermir sur les rives de la Caspienne; mais les Turcs, qui avaient pris, sous Mahmoud, Kermanchah, Amadan, et qui s'étaient emparés de la Géorgie, d'Érivan, de Nacsivan et de Khoï, se rendirent maîtres en peu de tems de Tauris, d'Ardebil, d'Urmia, et même de Sultanie.

Tahmas s'adresse une seconde fois à ces ennemis du nom persan; il propose de leur abandonner les provinces dont ils se sont emparés, s'ils veulent l'aider à chasser les Afghans du reste de ses États. Les Turcs, pour s'assurer la possession de leurs conquêtes, consentent enfin à envoyer des forces considérables contre les Afghans. Écheref se décide alors à faire trancher la tête à Hussein, qu'il tenait enfermé; après quoi il marche à l'ennemi, et le bat à Chehrkerd. Les Turcs font la paix avec Écheref en octobre 1727, et conservent toutes les provinces dont ils s'étaient emparés.

Réfugié dans le Mazanderan, la seule province qui lui reste, Chah-Tahmas, aussi incapable de régner que son père, aussi faible, aussi timide, aussi borné que lui, sans amis généreux pour le guider, sans forces, sans argent, sans crédit pour lui attirer l'estime et la considération des peuples, comment peut-il espérer de remonter sur le trône? comment viendra-t-il à bout de chasser les Afghans, de battre les Turcs et les Russes, et de soumettre toutes les provinces révoltées?

Ce prodige eut pourtant lieu : ce n'est pas lui qui l'opéra ; il se fit en son nom ; et s'il n'en a presque pas profité, c'est moins à l'ambition de celui qui se mit à sa place qu'il dut s'en prendre, qu'à son peu d'énergie, à son peu de courage, et à cette suite d'imprudences qui le firent juger aussi défavorablement que son père.

Les révolutions enfantent de grands-hommes : c'est dans les troubles civils, dans les agitations intestines, au milieu des camps, que paroissent ces mortels privilégiés, dont les fortes conceptions, hors de la portée du commun des hommes, surmontent tous les obstacles qu'on leur oppose, et dont les succès étonnent ceux qui ne peuvent apercevoir les ressorts que le génie met en jeu.

Nadir-Kouli-Beg fut un de ces mortels que rien n'arrête dans leur marche tant qu'ils suivent le sentier de l'équité. Il naquit l'an 1100 de l'hégire (1688), à Abiverd, situé à vingt parasanges ou vingt-cinq lieues ordinaires au nord de Mesched; il était un des principaux seigneurs de la tribu de Kirklou, une des plus considérables de Afchars, race de Turcomans.

Ayant embrassé de bonne heure le métier des armes, il fit d'abord la guerre à ses voisins pour la possession d'un château, pour le gouvernement d'un district, pour le revenu de quelques villes.

Tantôt battu, tantôt vainqueur, mais toujours supérieur à sa fortune, toujours fécond en expédiens, toujours à la tête d'une nouvelle troupe, toujours prêt à combattre, il se fit parmi les Afchars, les Turcomans, les Ouzbeqs et les Curdes, tribus guerrières répandues au nord et au nord-est du Khorassan, une telle réputation d'intelligence, d'audace et de bravoure, qu'il les engagea facilement à marcher sous ses bannières, et à venir enfin se présenter sous les murs de Mesched.

Mélek-Mahmoud, devenu indépendant, y avait une armée. Nadir osa se mesurer à lui

avec des forces inférieures, le battit plusieurs fois et s'empara de la ville.

Maître de cette place importante, il y appelle Chah-Tahmas, se dévoue à son service, prend le nom de Tahmas-Kouli (esclave de Tahmas), et jure de ne pas poser les armes qu'il ne l'ait rétabli sur le trône.

Nadir, connu depuis en Europe sous le nom de *Tahmas-Kouli-Khan*, agissant alors au nom de Tahmas, au nom du souverain légitime, put commander à l'opinion, put exiger légalement des contributions et se procurer une armée mieux organisée, mieux composée, mieux pourvue que celles qu'il avait jusqu'alors commandées.

Les ministres, les confidens de ce faible roi, effrayés de l'ascendant que Nadir allait prendre sur l'esprit de leur maître, firent quelques efforts pour le traverser dans ses projets, pour le faire échouer dans ses entreprises; mais il surmonte tout, et s'élève à une hauteur qu'ils ne peuvent atteindre.

Par son activité, par son courage, par l'ascendant de son génie, il appaise en peu de tems les troubles de toute la contrée; il soumet toutes les tribus révoltées, et les force à combattre pour lui.

Impatient de régner, Tahmas propose de

marcher sur Ispahan. Nadir, qui ne veut laisser aucun ennemi derrière lui, juge plus convenable d'aller assiéger Hérat, place importante, qui était entre les mains des Abdalis, l'une des plus considérables et des plus guerrières tribus des Afghans. Cette ville ne peut résister à la force qui l'attaque; elle se soumet, et reçoit le gouverneur que Tahmas y envoie.

Effrayé des progrès de Nadir, Écheref veut en vain les arrêter; il est complétement battu sur les bords de la petite rivière de *Mehmandost*, qui coule du sud au nord entre Semnan et Damégan. Il croit s'opposer à la marche de son ennemi en venant fortifier le défilé de *Serdé-Khar* (1) ou de *Méhallébag*, mais ses troupes y sont encore battues.

Écheref se voyant forcé de réunir toutes ses troupes contre une armée qui venait de le vaincre deux fois, ne voulant pas l'attendre dans une ville mal défendue, et au milieu d'une population immense et ennemie; craignant, après en être sorti, d'avoir à combattre deux ennemis à la fois, conçut et exécuta en partie l'horrible projet de massacrer tous les habitans en état de porter les ar-

(1) Ou *Khawar*, les pyles caspiennes des Anciens.

mes (1); après quoi il vint camper près du village de Mourt-Chekort, situé à dix lieues au nord d'Ispahan.

Les deux armées se trouvèrent en présence le 13 novembre 1728 (2). Écheref y fut encore battu, et forcé de chercher son salut dans la fuite : il arriva le soir même à Ispahan ; il en sortit la nuit, et prit avec tous les siens la route de Chiras.

Chah-Tahmas, qui était resté à Téhéran pour attendre le résultat des événemens qui se préparaient, se hâta de venir dans la capitale dès qu'il eut appris que les Afghans l'avaient

(1) L'auteur de l'*Histoire de Nadir*, traduite du persan par M. Jones, dit qu'Écheref, en arrivant à Ispahan, en fit massacrer « les innocens habitans, au nombre des» quels se trouvaient plus de trois mille savans. » Première partie, pag. 79. On lit cependant dans le *Voyage en Turquie et en Perse*, par M. Other, qu'Écheref conçut le projet de ce massacre, mais que Nadir ne lui donna pas le tems de l'exécuter. *Tome I, pag.* 307.

(2) L'auteur de l'*Histoire de Nadir-Chah* dit que cette bataille eut lieu le 20 du mois de Rabiussani, que le traducteur dit se rapporter au 13 novembre 1728. M. Other prétend que ce fut en novembre 1730. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 308. — L'auteur de l'*Histoire des révolutions de Perse*, d'après la relation du consul français Gardane, qui se trouvait encore à Ispahan, rapporte cette bataille au 13 novembre 1729.

évacuée ; il y fut proclamé roi avec toute la pompe et toute la solennité qu'exigeait le retour du souverain légitime.

Après avoir organisé les diverses administrations et envoyé des gouverneurs dans les différentes provinces, Nadir partit pour Chiras, où l'ennemi avait eu le tems de se fortifier. Les Afghans y furent encore battus, et obligés de prendre la route de Kandahar. Écheref fut tué en se sauvant, par un parti d'Afghans, que Hussein, khan de Kandahar et frère de Mahmoud, envoya contre lui, tant pour venger la mort de son frère, que pour se défaire d'un rival dangereux.

C'est ainsi que la Perse rentra sous la domination des Sophis, après avoir été six ans et quelques jours sous celle des Afghans. Une révolution aussi subite, dans l'état déplorable où cet Empire était réduit, est bien faite pour surprendre ; cependant si on fait attention à la conduite de ces étrangers, dont la religion était différente de celle des Persans, dont les mœurs étaient plus féroces, dont l'unique but semblait être de dépouiller et de détruire, on verra bientôt pourquoi Nadir eut tant de facilité à soulever en un instant toute la nation contre ses oppresseurs, à recruter une armée et à réparer promptement les per-

tes que les premiers combats avaient occasionnées.

Ni Mahmoud ni Écheref ne surent gouverner : ni l'un ni l'autre n'eurent le talent de se concilier l'esprit du peuple qu'ils venaient de conquérir, et qui était bien disposé à recevoir des maîtres nouveaux ; ni l'un ni l'autre ne connurent l'art bien difficile de faire prospérer un État. Au lieu de rétablir l'ordre et de faire renaître la confiance, ils laissaient leurs troupes se livrer à tous les excès ; ils irritaient le peuple bien plus que ne les avait indisposés le règne calamiteux de Chah-Hussein. Avaient-ils besoin d'un surcroît de subsides? ils croyaient parvenir à leur but en exigeant des contributions, en ruinant une province, en détruisant des villes. Voulaient-ils des soldats, des ouvriers? ils envoyaient des émissaires dans les champs, dans les ateliers, et ils enlevaient indistinctement tous les individus. Attaquaient-ils une ville? à la moindre résistance ils faisaient passer les habitans au fil de l'épée. Ouvrait-on promptement les portes? ils pillaient, ils enlevaient tout ce qui était à leur convenance ; ils détruisaient, ils brûlaient tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Les femmes même n'étaient pas respectées, et l'on sait à quel point les Orientaux

sont révoltés du moindre outrage qu'un vainqueur se permet à l'égard de ce sexe.

Mais la Perse fut-elle plus heureuse après l'expulsion des Afghans? Tahmas, placé sur le trône, travailla-t-il à cicatriser les plaies de l'État, à réparer les maux que la faiblesse de son père avait occasionnés? Prit-il d'une main ferme et vigoureuse les rênes du gouvernement?

Malheureusement ce prince n'eut pas les grandes qualités qu'exigeaient les grands événemens qui venaient d'avoir lieu; il n'eut ni assez de force ni assez de courage pour s'élever au dessus du général à qui il devait le trône; il ne put se montrer plus grand, plus généreux que lui; il ne put s'attirer la vénération des peuples, l'estime des grands; il ne put avoir à ses ordres les forces de l'État; il ne put, en un mot, agir en roi et commander en maître.

Nadir, maître de l'opinion et à la tête d'une armée qui lui devait ses succès, nommait aux emplois, percevait les impôts, levait des troupes, et veillait surtout à ce que son armée fût bien payée et ne manquât de rien.

Tahmas aurait bien voulu mettre des bornes au pouvoir de Nadir; mais comment s'y prendre? Comment ne pas souscrire à tout

ce que proposait celui qui venait de le placer sur le trône, celui qui pouvait à l'instant même le déposer?

Les premières tentatives que fit Tahmas pour recouvrer le pouvoir et déjouer les projets ambitieux qu'on soupçonnait à Nadir, furent de lui offrir la souveraineté du Khorassan et du Kandahar, depuis Aster-Abad et Hérat, jusqu'aux confins de ces deux provinces : il voulut ajouter à ce bienfait la main de la princesse Fatime sa sœur pour Riza-Kouli-Mirza, fils aîné de Nadir, âgé alors de douze ans; mais le vainqueur d'Écheref, dont les vues se portaient déjà beaucoup plus loin, en acceptant les offres du roi, en protestant toujours de sa fidélité et de son entier dévoûment, représenta à Tahmas que, l'ayant placé sur le trône, il ne devait pas laisser son ouvrage imparfait. Il avait chassé les Afghans de la capitale et du midi de la Perse; mais les plus belles provinces à l'ouest et au nord étaient encore entre les mains des Turcs et des Russes : il fallait se hâter de les combattre; il fallait aussi châtier et faire rentrer dans le devoir les tribus qui s'étaient montrées rebelles, et qui pouvaient encore exciter des troubles.

Suivant ces dispositions, auxquelles Tah-

mas ne pouvait se refuser de souscrire, Nadir part de Chiras en février 1729 (1), prend la route de Kazeroun, vient à Chuster, appaise les troubles de ces contrées, menace les Arabes, met partout des gouverneurs de son choix, arrache à leurs montagnes quatre cents familles de Bakthiaris qu'il envoïe repeupler Ispahan, marche ensuite contre les Turcs, les bat plusieurs fois, et, en moins de deux ans, leur reprend Néhavend, Amadan et Kermanchah, ainsi que toutes les villes de l'Aderbidjan et de la Géorgie.

Il assiégeait Érivan lorsqu'il fut appelé dans le Khorassan pour soumettre les Abdalis qui s'étaient révoltés, s'étaient emparés de Hérat et marchaient vers Mesched.

Pendant que Nadir était occupé au siége d'Hérat, Chah-Tahmas, qui crut l'occasion favorable pour s'emparer de tout le pouvoir, leva une nombreuse armée et vint en personne assiéger Érivan en 1731. Il resta près de trois mois devant cette place, et y consomma ses vivres et presque toutes ses munitions; ce qui l'obligea à lever le siége et à prendre la route de Tauris, où il espérait de se ravitailler. Mais

(1) Le 28 février 1729. *Histoire de Nader-Schah*, première partie, pag. 93.

ayant appris qu'Achmed, pacha de Bagdad, à la tête de soixante mille Turcs et Arabes, était entré sur le territoire persan, il se rendit à Sultanie, et de là, tournant vers Amadan, il vint à Kerdekan.

Les deux armées s'étant rencontrées, les Persans furent complétement battus; ils laissèrent morts sur le champ de bataille cinq ou six mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie; un plus grand nombre fut chargé de chaînes; le reste prit la fuite et se dispersa. Le roi, en rentrant à Ispahan, n'était accompagné que de quelques seigneurs et d'une faible partie de sa garde (1).

Chah-Tahmas n'ayant pu par des succès balancer la réputation de son général, ni lui opposer, comme il l'avait espéré, une armée disciplinée et aguerrie, conclut un traité avec le grand-seigneur, par lequel il cédait Kermanchah et neuf districts qui en dépendent, ainsi que tous les pays situés à la gauche de l'Araxe. Par ce traité, le roi de Perse avait cru pouvoir ôter à Nadir le prétexte de faire la guerre; il avait cru pouvoir l'éloigner de son armée, ou du moins l'engager à rester dans le Khorassan, et à pousser ses conquêtes

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, pag. 140.

du côté de Bokhara, de Balkhe ou de Kandahar. Il voyait bien que tant que Nadir serait à la tête d'une armée qui lui était entiérement dévouée, jamais il ne pourrait se dégager des liens qui le tenaient assujetti.

Lorsque Nadir apprit ce traité, il en fut très-courroucé ; il se répandit en invectives contre les ministres de Chah-Thamas ; il accusa celui-ci de faiblesse ; il se plaignit qu'on eût cédé une partie du territoire persan lorsqu'il était si évident qu'il n'avait qu'à se présenter pour s'en emparer. Il faisait remarquer à ses troupes, qu'on n'avait rien stipulé en faveur des prisonniers persans. Enfin, il ne dissimula pas son intention de casser ce traité et de marcher contre les Turcs.

Et comme s'il avait été lui-même le souverain de la Perse, et Chah-Thamas un simple agent qui eût outre-passé ses pouvoirs, Nadir, de sa pleine autorité, fit sommer les pachas de Bagdad et d'Érivan d'évacuer l'Irak, l'Aderbidjan et toutes les villes que les Turcs avaient prises sur les Persans, ou de se préparer à la guerre. Il fit en même tems répandre dans toutes les provinces un manifeste par lequel il rappelait les succès que les Persans, sous sa conduite, avaient obtenus sur les Abdalis, les Afghans et les Turcs. Il se

plaignait qu'on voulût l'arrêter au milieu de ses victoires, qu'on eût démembré l'Empire à la suite d'une bataille dont il lui était si aisé de réparer la perte. Il déclarait que le ciel ayant toujours favorisé ses entreprises, il ne permettrait pas qu'un traité si humiliant, si contraire au bien de l'Empire, eût son effet; qu'en conséquence il allait se mettre en campagne avec ses légions toujours victorieuses, pour chasser du sol de la Perse les arrogans ennemis qui s'y trouvaient encore.

Effectivement, Nadir ayant soumis ou détruit les Afghans qui s'étaient révoltés, part de Mesched et prend la route d'Ispahan, où il arrive vers la fin d'août 1732; il campe avec son armée près de la ville, invite le roi à une fête qu'il veut lui donner, se saisit de lui, le dépose, le fait enfermer à Mesched, place sur le trône un fils de Tahmas, âgé de huit mois, et se fait déclarer régent, sans trouver la moindre opposition, sans exciter le moindre murmure ni dans l'armée ni dans la ville.

Après cet événement mémorable, Nadir fait la paix avec les Russes, et marche contre les Turcs. Il bat plusieurs fois le pacha de Bagdad; il est ensuite battu près de cette ville par Topal-Osman, séraskier de l'armée turque; il trouve le moyen de réparer ses pertes;

il bat à son tour Topal-Osman, le tue, met une seconde fois le siége devant Bagdad; mais il est obligé de revenir en Perse pour s'opposer aux entreprises de Mohammed-Khan, Balouge (1), qui avait levé une armée et se disposait à remettre Chah-Thamas sur le trône. A son approche l'armée de Mohammed se dissipe. Nadir marche de nouveau contre les Turcs, leur prend Érivan, Tiflis et tous les pays qu'ils avaient conquis au nord-ouest de la Perse.

Enflé de ses succès, Nadir ne met plus de bornes à son ambition : il avait fait l'essai de son pouvoir en déposant Chah-Thamas, et en mettant un enfant à sa place; il avait reconquis tout l'Empire, et appaisé tous les troubles civils; il était à la tête d'une armée dont tout lui assurait le dévoûment : les chefs des administrations et les gouverneurs des provinces lui devaient leur place et leur fortune; le peuple, opprimé par les Afghans, les Turcs et les Russes, le regardait comme son libérateur, et l'élevait au dessus des mortels : cet homme, en un mot, à qui rien n'avait jusqu'alors résisté, pouvait bien, sans crainte,

(1) Il commandait le centre de l'armée lorsque Chah-Tahmas, qui commandait l'aile gauche, fut battu à Kerdekan.

monter

monter sur un trône dont il disposait depuis qu'il en avait fait descendre Écheref.

Cependant comme en Perse le peuple a une sorte d'idolatrie pour ses rois, comme il y a dans cet Empire, par l'effet de l'habitude et des préjugés, un espace immense entre les membres de la famille royale et les sujets même les plus riches et les plus vénérés, Nadir, tout-puissant par le fait, ne pouvait se faire déclarer roi; il ne pouvait ceindre le diadême qui appartenait à la famille des Sophis, sans faire oublier à l'instant tous les services qu'il avait rendus, sans être regardé comme un usurpateur.

Il sentit bien que pour être réellement roi, il lui fallait le vœu apparent de la nation; il fallait faire approuver son usurpation par les députés du peuple et de l'armée; il fallait surtout que les chefs de la religion sanctionnassent un acte regardé sans cela comme illégal.

En conséquence de cette résolution, Nadir vint camper, en janvier 1735 (1), dans les vastes plaines du Mogan, près du confluent du Kur et de l'Araxe, et envoya l'ordre aux mol-

(1) En 1148 de l'hégire. *Histoire de Nadir-Chah*, 2°. partie, pag. 3. — Ce fut, suivant Otter, en 1736. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 327.

las, aux grands de l'Empire, aux chefs de tribus, aux gouverneurs des provinces et à tous ceux qui occupaient de grands emplois, de se rendre à son camp pour y délibérer sur les affaires les plus importantes de l'Empire.

Les députés étant tous arrivés, Nadir se présenta à eux sous l'appareil imposant du faste et de la puissance : son camp avait été, comme par enchantement, transformé en une ville; il offrait tout le luxe et toutes les superfluités d'une cité opulente. Douze mille ouvriers avaient été employés, pendant plusieurs mois, à construire des salles de bains, des mosquées, des beseateins, des places pour la course des chevaux, un vaste et magnifique serrail pour Nadir, et des maisons commodes et élégantes pour tous les députés (1).

Lorsqu'ils furent assemblés, Nadir leur parla des malheurs de l'État, suite inévitable de l'incapacité, de la faiblesse et de l'indolence de ses derniers rois; il leur étala le nombre de ses victoires, leur rappela la nécessité où il s'était trouvé de déposer Chah-Tahmas, leur exposa les inconvéniens qu'il y avait d'être gouvernés par un enfant, leur dit

(1) *Histoire de Nadir*, traduite du persan, 2e. partie, pag. 2.

qu'ayant purgé le sol de la Perse des Afghans qui l'infestaient, des Turcs et des Russes qui le déshonoraient, il était tems qu'il remît l'épée dans le fourreau, et qu'il jouît des douceurs d'une vie obscure et paisible. Il les invita ensuite à se choisir un roi digne de les gouverner, capable de conserver intact le plus bel Empire de la Terre, capable de les faire respecter au dehors, de maintenir au dedans la tranquillité, et de réparer tous les maux qu'une longue guerre avait occasionnés (1).

Nadir avait gagné presque tous ces députés, ou par des présens, ou par des promesses : il était sûr de l'armée, qui avait la plus haute idée de ses talens militaires, et qui lui était d'ailleurs attachée par ses bienfaits et ses largesses; de sorte que par tout le camp ce ne fut qu'un cri pour qu'il acceptât la couronne. Celui, disait-on, qui a vaincu tous nos ennemis, qui les a chassés de notre territoire, qui nous a rendu nos femmes et nos enfans, qui nous a fait rentrer dans tous nos biens, mérite de régner. Quelques mollas voulurent persuader aux députés, qu'il fallait continuer de donner à Nadir le titre auguste de *vali-ni-*

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 328.

met ou de *bienfaiteur de la Nation* qu'il avait pris en déposant Chah-Tahmas, et conserver à Abas III l'héritage de ses pères. Ils accompagnaient leurs propositions de tous les éloges qui pouvaient adoucir un refus (1).

Mais Nadir, qui avait pris son parti, et qui était bien disposé à passer, s'il le fallait, par-dessus les formalités d'une élection, rejeta dans une seconde assemblée l'offre qu'on lui faisait de la régence. Il vous faut un roi, disait-il, et non pas un enfant qui n'est rien aujourd'hui, et qui n'aura un jour ni plus de talens, ni plus de force d'ame que son père et son aïeul : il ajouta avec un désintéressement affecté, qu'il ne voulait plus être régent, qu'il allait même se démettre du commandement de l'armée, et se retirer dans le Khorassan.

Alors ses partisans, répandus en grand nombre dans l'assemblée, élevèrent leur voix, et dirent qu'ils ne voulaient d'autre roi que Nadir, d'autre général que celui qui les avait toujours conduits à la victoire. Que deviendrions-nous? que deviendrait l'Empire, s'écriaient-ils de toutes parts, si celui qui l'a

(1) Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 330.

reconquis, et qui en est le seul soutien, allait nous abandonner ? Ce serait nous livrer une seconde fois aux Afghans, aux Turcs et aux Russes. Quelques mollas et quelques grands que les offres de Nadir n'avaient pu corrompre, frémirent à ces cris; mais ils connaissaient le vœu unanime et bien prononcé de l'armée ; ils savaient que Nadir, orgueilleux, irascible et vindicatif, ne manquerait pas de les faire périr par le fer ou le poison s'ils osaient trop ouvertement s'opposer à ses desseins; ils crurent qu'il était prudent de se taire et de consentir à ce qu'ils ne pouvaient empêcher. L'assemblée conféra donc sans opposition à Nadir le titre de *chah* ou de roi, que celui-ci eut même l'air de ne vouloir accepter qu'aux conditions qu'on prêterait serment d'obéissance et de fidélité à lui et à sa postérité, et qu'on souscrirait à quelques changemens qu'il avait à proposer relativement à la religion (1).

Ceci déplut bien davantage aux mollas : ils opposèrent, pendant plusieurs séances, une résistance à laquelle Nadir ne s'attendait pas, et qui l'irrita d'autant plus que le peuple tient

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 331.

beaucoup à sa croyance, et qu'il regarde les chefs de la religion comme des oracles infaillibles. Ne pouvant ramener les mollas par des promesses ou des présens, encore moins les persuader par le raisonnement, cet homme, à qui rien, selon lui, ne devait résister, crut pouvoir terminer ces discussions par un de ces coups d'autorité qui sont la dernière raison des rois, et le plus sinistre présage de leur conduite future; il fit étrangler par ses bourreaux, au milieu de l'assemblée, le chef de la religion (1) un jour qu'il parlait avec force, dignité et respect, et qu'il montrait pour la croyance de l'État, tout le zèle et le courage que le devoir de sa place lui imposait.

Cette exécution fit sur tous les députés une telle impression, que chacun se soumit en silence aux volontés de Nadir. L'assemblée fut dissoute et les députés furent renvoyés chargés d'or, mais très-mécontens de ce qu'ils avaient vu, et honteux peut-être de ce qu'ils avaient fait.

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 331.

CHAPITRE XII.

Nadir-Chah veut changer la religion des Persans : il va dans l'Inde ; il s'empare de Delhi ; il en rapporte des richesses immenses ; il fait la guerre aux Turcomans, aux Ouzbeqs, aux Lezguis ; il mécontente le peuple par des impôts, par des levées d'hommes ; il fait la guerre aux Turcs sans succès ; il commet des cruautés ; il est assassiné.

Si Nadir, satisfait d'avoir usurpé la couronne, avait donné tous ses soins à calmer les mouvemens de l'intérieur, à appaiser les révoltes et à rendre à leurs champs cette foule d'hommes que les troubles civils en avaient arrachés ; s'il eût borné ses entreprises militaires à soumettre le Kandahar et les provinces qui voulaient se soustraire à sa domination ; s'il se fût contenté de repousser les Turcs, sans songer à faire des conquêtes sur eux ; s'il eût cherché à mettre de l'ordre dans

les finances, à inspirer de la confiance aux négocians, à faire fleurir les arts et l'industrie; s'il eût, en un mot, veillé à ce que la justice fût prompte et bien rendue, il n'est pas douteux que la nation, heureuse et tranquille, n'eût bientôt oublié quelques années de calamité.

Mais Nadir, en montant sur le trône, veut faire adopter aux Persans la croyance des Turcs; il commet en la personne du chef de la religion, un attentat horrible; il s'empare ensuite des biens consacrés au culte religieux et aux œuvres pies (1); il outrage la nation dans ce qu'elle a de plus sacré; il fait périr la plupart des grands sans les avoir convaincus d'aucun crime; il accable le peuple d'impôts pour le mieux asservir; il ne protège point les commerçans; il n'encourage point l'agriculture; il laisse languir les arts: son unique soin, c'est de recruter son armée, c'est de veiller à ce qu'elle soit bien payée et ne manque de rien; son unique desir, c'est d'agrandir ses États sans avoir les talens nécessaires pour les bien gouverner.

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 338.

Cet homme, élevé dans les camps, aimait mieux les agitations de la guerre, que le calme de la paix; il préférait les mouvemens d'une armée et les convulsions d'une bataille aux douceurs de son harem, aux plaisirs de son serrail, aux hymnes d'un peuple laborieux qu'une sage administration enrichit. Peu propre à féconder la terre, à ranimer les ateliers, à répandre partout les germes de la prospérité et du bonheur, la premiere idée qui se présente à lui après avoir soumis le Kandahar, c'est d'aller ravager l'Indoustan; la seconde, c'est de réunir l'Empire othoman à celui de la Perse, et c'est à ces idées d'agrandissement qu'il espérait faire servir la religion; c'est pour régner sur tous les Musulmans, qu'il avait voulu paraître Sunni, et former des Persans une cinquième secte orthodoxe de l'Islamisme.

Sous un tel monarque les Persans ne purent jamais se flatter de jouir de la tranquillité dont ils avaient un si grand besoin. Leur vie, leur fortune, leur bonheur, tout fut sacrifié aux projets ambitieux de leur roi sans aucun espoir de profit pour eux; car l'acquisition de quelques villes, de quelques provinces, de quelques États n'avait pas amélioré leur sort. Il s'en fallait de beaucoup d'ailleurs

que ces conquêtes pussent compenser les sacrifices énormes qu'elles avaient nécessités. Elles avaient peut-être procuré à Nadir de plus grands revenus, des troupes plus nombreuses, une cour plus brillante, un pouvoir plus étendu; mais le peuple en paya-t-il moins d'impôts? eut-il plus de moyens de subsister? Non sans doute. Chez lui l'oppression et la misère s'accrurent avec les conquêtes. En suivant Nadir dans ses expéditions, nous verrons qu'au milieu de sa gloire militaire il n'a pas moins contribué que plusieurs de ses prédécesseurs à dépeupler et ruiner cet Empire.

Après son couronnement, tout occupé à faire rentrer sous le joug de la Perse les Afghans du Kandahar, il fait la paix avec les Turcs, mais il envoie dans l'Aderbidjan son frère Ibrahim avec des troupes, afin de les observer; il nomme son fils Riza au gouvernement du Khorassan, et le met en état de contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, qui auraient pu profiter de son absence pour ravager la province. Il fait châtier par ses généraux les rebelles du Balougestan; il fait presque entiérement détruire par son fils Nasralla, la tribu de Bilbas, race de Curdes, répandue vers la frontière de la Turquie; il

CHAPITRE XII.

Nadir-Chah veut changer la religion des Persans : il va dans l'Inde ; il s'empare de Delhi ; il en rapporte des richesses immenses ; il fait la guerre aux Turcomans, aux Ouzbeqs, aux Lezguis ; il mécontente le peuple par des impôts, par des levées d'hommes ; il fait la guerre aux Turcs sans succès ; il commet des cruautés ; il est assassiné.

Si Nadir, satisfait d'avoir usurpé la couronne, avait donné tous ses soins à calmer les mouvemens de l'intérieur, à appaiser les révoltes et à rendre à leurs champs cette foule d'hommes que les troubles civils en avaient arrachés ; s'il eût borné ses entreprises militaires à soumettre le Kandahar et les provinces qui voulaient se soustraire à sa domination ; s'il se fût contenté de repousser les Turcs, sans songer à faire des conquêtes sur eux ; s'il eût cherché à mettre de l'ordre dans

les finances, à inspirer de la confiance aux négocians, à faire fleurir les arts et l'industrie ; s'il eût, en un mot, veillé à ce que la justice fût prompte et bien rendue, il n'est pas douteux que la nation, heureuse et tranquille, n'eût bientôt oublié quelques années de calamité.

Mais Nadir, en montant sur le trône, veut faire adopter aux Persans la croyance des Turcs ; il commet en la personne du chef de la religion, un attentat horrible ; il s'empare ensuite des biens consacrés au culte religieux et aux œuvres pies (1) ; il outrage la nation dans ce qu'elle a de plus sacré ; il fait périr la plupart des grands sans les avoir convaincus d'aucun crime ; il accable le peuple d'impôts pour le mieux asservir ; il ne protège point les commerçans ; il n'encourage point l'agriculture ; il laisse languir les arts ; son unique soin c'est de recruter son armée, c'est de veiller à ce qu'elle soit bien payée et ne manque de rien ; son unique desir, c'est d'agrandir ses États sans avoir les talens nécessaires pour les bien gouverner.

Cet homme, élevé dans les camps, aimait

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 333.

mieux les agitations de la guerre, que le calme de la paix ; il préférait les mouvemens d'une armée et les convulsions d'une bataille aux douceurs de son harem, aux plaisirs de son serrail, aux hymnes d'un peuple laborieux qu'une sage administration enrichit. Peu propre à féconder la terre, à ranimer les ateliers, à répandre partout les germes de la prospérité et du bonheur, la première idée qui se présente à lui après avoir soumis le Kandahar, c'est d'aller ravager l'Indoustan ; la seconde, c'est de réunir l'Empire othoman à celui de la Perse, et c'est à ces idées d'agrandissement qu'il espérait faire servir la religion ; c'est pour régner sur tous les Musulmans, qu'il avait voulu paraître Sunni, et former des Persans une cinquième secte orthodoxe de l'Islamisme.

Malheur aux peuples qui ont pour chef un guerrier possédé de la manie des conquêtes ! Leur vie, leur fortune, leur bonheur, tout est sacrifié à cet objet sans aucun espoir de profit pour eux ; car il est bien rare que l'acquisition de quelques villes, de quelques provinces, de quelques États améliore le sort d'une nation, surtout lorsqu'il faut les acquérir par de grands sacrifices. Le chef aura, à la suite de ses conquêtes, plus de revenus,

plus de troupes ; sa cour sera plus brillante ; son pouvoir plus étendu ; mais le peuple paiera-t-il moins d'impôts ? Aura-t-il plus de moyens de subsister ? Non sans doute : il sera d'autant plus opprimé, d'autant plus apauvri, que les conquêtes auront été plus étendues.

Si nous suivons dans ses expéditions le nouveau monarque de la Perse, nous aurons une preuve de cette vérité ; nous verrons qu'au milieu des plus grands succès les Persans ne furent pas heureux ; nous verrons que Nadir, au milieu de sa gloire militaire, n'a pas moins contribué que ses prédécesseurs, à dépeupler et ruiner cet Empire.

Après son couronnement, tout occupé à faire rentrer sous le joug de la Perse les Afghans du Kandahar, il fait la paix avec les Turcs, mais il envoie dans l'Aderbidjan son frère Ibrahim avec des troupes, afin de les observer ; il nomme son fils Riza au gouvernement du Khorassan, et le met en état de contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, qui auraient pu profiter de son absence pour ravager la province. Il fait châtier par ses généraux les rebelles du Balougestan ; il fait presqu'entiérement détruire par son fils Nasralla, la tribu de Bilbas, race de Curdes, répandue vers la frontière de la Turquie ; il

ordonne au gouverneur de Chiras de prendre possession des îles de Barrhein ; il appaise lui-même quelques troubles dans le Loristan, punit très-sévérement les Bakthiaris qui s'étaient révoltés, et se rend de là à Ispahan, où il rassemble une armée de cent mille combattans.

A la fin de l'année 1735, il se trouve en état de quitter la capitale de la Perse ; il prend la route de Kerman à la tête de son armée, et arrive, en février 1736, devant Kandahar ; il avait, avant de partir, donné ordre à un de ses généraux de venir le joindre avec quarante mille hommes ; ce qui fut exécuté.

Cette ville, bien bâtie, très-riche, très-commerçante, et l'une des plus considérables de l'Orient, était située entre une rivière marécageuse et une colline escarpée ; elle était dominée par une double citadelle, et était défendue par un large fossé et des remparts garnis de canons (1). Nadir, jugeant que le siége serait long, transforma son camp en une ville qu'il nomma *Nadir-Abad ;* il y éleva des fortifications, y traça des rues, des marchés, des places ; y fit construire des mos-

(1) Tavernier, *Voyages*, édition in-4°. Paris, 1676, tom. I, pag. 695.

quées, des bains publics, des maisons, des cafés, et y fit passer la rivière Tourpouk (1). Tandis qu'un grand nombre d'ouvriers et une partie de l'armée étaient occupés à ces travaux, il envoya des détachemens ravager la campagne; il soumit ou détruisit, après divers engagemens où les Afghans eurent quelquefois l'avantage, toutes les villes, bourgs et châteaux de la province; et lorsqu'il eut reçu le renfort qu'il attendait, il fit investir la ville, la serra de près et l'obligea à se rendre le 5 mars 1737.

Dans le même tems le prince Riza son fils, auquel furent joints des généraux expérimentés, porta la guerre au nord-est de la Perse, s'empara de Balkhe, et passa l'Oxus pour aller attaquer le roi de Bokhara.

Après la prise de Kandahar et la ruine presque totale de cette ville, Nadir incorpora quelques Afghans dans son armée, fit venir de Nichapour et de quelques autres parties

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, 2°. partie, pag. 28. Cette nouvelle ville est à deux ou trois milles au sud de l'ancienne; elle a environ trois milles de circuit : sa forme est carrée. *Voyage de Forster*, traduit par Langlés, tom. II, pag. 122 et 127.

Voyage de l'Inde à la Mecque, traduit du persan par Langlés, pag. 23.

du Khorassan, des Abdalis pour peupler Nadir-Abad, envoya à Nichapour quelques Galgiens, race d'Afghans, et se prépara à pousser ses conquêtes dans l'Inde. Il ne manqua pas de prétextes pour entrer sur le territoire du Grand-Mogol; il se plaignit entr'autres que Mohammed-Chah, au lieu de repousser les Afghans qui se sauvaient dans ses États, ainsi qu'il le lui avait demandé par un ambassadeur envoyé à cet effet, les eût au contraire reçus. Un autre prétexte aussi futile et aussi peu fondé que celui-là, fut que Mohammed avait retenu trop longtems un second ambassadeur, et n'avait fait ensuite qu'une réponse évasive aux différens sujets de plainte qui lui avaient été présentés.

Other, voyageur aussi judicieux que bien instruit, dit (1) que Nadir ne se détermina à aller dans l'Inde, que parce qu'il y fut appelé par les ministres de Mohammed, jaloux les uns des autres, jaloux surtout de la confiance aveugle et déplacée que le roi accordait au généralissime de ses armées.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette expédition, Nadir partit de Kandahar en avril

(1) *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 337 et suiv.

1737, marcha sur Gasnin ou Gasna, première ville du Mogol, et s'en empara. Il se porta de là à Kaboul, qu'il assiégea pendant un mois : il passa au fil de l'épée la garnison, parce qu'elle s'était défendue avec courage; fit mourir le gouverneur et son fils, qui avaient fait leur devoir, et mit une forte contribution sur les habitans, qui s'étaient soumis et lui avaient envoyé des députés avant le siége. Il s'arrêta quelque tems dans cette ville, tant pour laisser passer la saison des chaleurs, que pour attendre quelques détachemens qu'il avait envoyés contre des tribus d'Afghans répandues sur les montagnes entre Gasnin et Kaboul. Il manda aussi au prince Riza, qui se trouvait alors à Balkhe, de venir auprès de lui avec une partie de ses troupes. Le prince se rendit à ses ordres, et le joignit à quelques journées de Kaboul, près de Gélal-Abad, le 29 septembre 1737. Nadir le congédia peu de tems après, avec le titre et le pouvoir de vice-roi de la Perse pendant son absence.

Cependant Nadir ne manque aucune occasion de recruter son armée : la plupart des Afghans qui s'étaient d'abord opposés à sa marche, séduits par ses promesses, séduits par les trésors des Indiens, dont il leur fait

espérer le partage, viennent en foule se ranger sous ses drapeaux. L'armée répare, par ce moyen, les pertes que les maladies ou le fer de l'ennemi lui occasionnent.

En approchant de Peychaver ou Pichaiver, Nasser-Khan, soubadar de cette ville et de Kaboul, veut arrêter sa marche; il est vaincu: Nadir entre à Peychaver et la livre au pillage.

Pendant le séjour qu'il fait dans cette ville, il apprend la révolte des Lezguis, leurs succès, et la mort de son frère Ibrahim tué en les combattant. Il donne des ordres au vice-roi de lever une armée formidable, et de réduire, par tous les moyens possibles, les rebelles.

Il quitte Peychaver le 18 novembre, fait passer l'Indus à son armée sur un pont de bateaux, traverse de même, ou à gué, les autres fleuves qui viennent s'y jeter, et marche à Lahor sans rencontrer aucun obstacle. Le gouverneur de cette province avait des forces considérables, mais il n'ose résister à l'armée persane; il envoie des présens, se soumet, et livre la ville et la citadelle de Lahor. Nadir y fait séjourner et refaire ses troupes, après quoi il se met en marche pour Dehli; il arrive aux environs de Kiernal vers le milieu de janvier 1738. Mohammed-Chah avait ras-

semblé, à Kiernal, une armée de plus de cent mille hommes, et s'y était fortement retranché. Pendant que Nadir assure son camp et observe son ennemi, Séadet-Khan amène à Mohammed un renfort de trente mille hommes, et engage le combat. Les Indiens sont battus, et obligés de rentrer dans leur camp avec une perte considérable. Séadet est pris: khan Devran, généralissime de l'armée, est blessé mortellement, ainsi que plusieurs umeras.

Après cette victoire, Nadir fait bloquer le camp indien. Mohammed, effrayé de la défaite de ses troupes et de la mort de son général, demande la paix; il envoie son vékil-mutlak ou lieutenant absolu auprès de Nadir, et s'y rend lui-même après avoir réglé le cérémonial de l'entrevue, et convenu du présent qu'il offrirait à son ennemi pour qu'il sortît de ses États.

Mohammed-Chah étant arrivé à la tente qu'on avait dressée à cet effet à égale distance des deux armées, Nadir y fit servir un repas splendide. Pendant que les deux monarques se livraient à des réflexions très-sensées sur l'instabilité de la fortune et sur les vicissitudes humaines, celui de Perse, joignant l'insulte à la perfidie, reprocha à son convive sa faiblesse,

blesse, son imprévoyance, son manque de courage; lui dit qu'il avait eu tort de se mettre à la discrétion de son ennemi; il ajouta que ses sujets étaient des lâches, ses courtisans des traîtres; il lui observa qu'il ne tiendrait qu'à lui de le détrôner, mais qu'il se contentait d'aller se reposer quelques jours à Delhi, d'où il retournerait dans ses États (1).

Mohammed sentit la faute qu'il avait faite; il voulut la réparer et se rendre à son camp: Nadir s'y opposa, et le retint malgré lui. Le lendemain il envoya proclamer dans le camp indien, de la part de l'empereur, que la paix étant faite, chacun pouvait se retirer ou bon lui semblerait, et emporter ce qui lui appartenait. Un détachement nombreux de Persans avait ordre, en même tems, de s'emparer du trésor et des équipages de Mohammed, d'amener l'itimad-ud-dowlet ou premier ministre, et de veiller soigneusement à ce que personne ne touchât à l'artillerie, à la caisse militaire, aux éléphans et aux provisions de bouche.

Avant de se rendre à la capitale du Mogol, Nadir prit toutes les précautions que la pru-

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 386.

dence exigeait. Il voulut persuader aux Indiens que sa marche était concertée avec leur empereur; il voulut s'assurer de la citadelle de Dehli, et caserner sans accident ses troupes dans un quartier circonscrit de la ville. Mohammed étant son prisonnier, il lui était facile de faire apposer le sceau impérial à tous les ordres qu'il jugeait nécessaires de lui faire donner.

Conformément à ces résolutions, Séadet-Khan fut chargé de prendre les devans, et de faire livrer la citadelle à deux mille Persans; il devait faire proclamer, toujours au nom de l'empereur, une défense au peuple de s'opposer en rien aux Persans, et de les molester en aucune manière et sous aucun prétexte lorsqu'ils entreraient dans la ville.

Mohammed s'y rendit le 8 mars, et Nadir le 9 : celui-ci alla, avec toute son armée, loger dans le quartier qu'on lui avait préparé.

Les habitans de Delhi avaient attendu jusqu'alors, en silence, le dénoûment de cette scène singulière; ils n'avaient rien compris à la conduite de leur roi; ils avaient été surpris de lui voir licencier son armée au moment où il en avait le plus besoin; ils ne savaient à quoi attribuer la permission qu'il avait donnée à un détachement ennemi, de

prendre possession de la citadelle. Mais lorsqu'ils virent entrer toute l'armée persane ; lorsqu'ils eurent appris que leur roi avait été retenu prisonnier ; lorsqu'ils surent que les ordres qu'on avait donnés en son nom, lui avaient été arrachés par la force ; quand ils virent surtout les Persans commander en maîtres dans la ville, ils furent si indignés, qu'il ne fallut, à ceux qui voulurent les soulever, que répandre le bruit de la mort de Nadir.

En effet, à cette nouvelle qu'on fit courir le lendemain 10 mars, le peuple indien, le plus doux de tous les peuples, le moins belliqueux, le moins porté à la révolte, s'arma en un instant, fit main-basse sur les Persans qu'il rencontra, se porta au château, et voulut en enfoncer les portes afin d'en chasser la garnison.

Il était déjà tard lorsque Nadir fut informé de ce fait. Il ne crut pas à propos d'exposer, durant la nuit, ses troupes dans les rues d'une ville immense qu'elles ne connaissaient pas, et qu'elles ne pouvaient parcourir alors sans beaucoup de danger ; il leur ordonna pourtant de se tenir prêtes à agir au premier signal.

Dès que le jour parut, il alla à la mos-

quée avec toute sa garde et tous ses officiers-généraux ; il s'y fit rendre compte de ce qui s'était passé la veille, et voulut connaître dans tous ses détails le motif de la révolte des Indiens. Lorsqu'il eut appris qu'un grand nombre de gens armés s'étaient portés à la citadelle pour s'en emparer, et qu'ils avaient tué quelques soldats persans qui s'étaient trouvés sous leurs pas, il entra en fureur, et jura de raser la ville et d'en exterminer les habitans. « Innocens et coupables, dit-il, » il faut que tous périssent : allez, et par-» courez tous les quartiers ; massacrez indis-» tinctement tous les Indiens ; mettez le feu » partout ; n'épargnez pas même les temples : » je permets à chacun de garder le butin qu'il » fera. »

En un instant l'armée entière, excitée à la vengeance par les chefs, et poussée au pillage par sa propre cupidité, se répandit dans les rues : elle n'y rencontra aucun ennemi ; elle n'y vit pas un homme qui fût armé. Les séditieux avaient pris l'épouvante, et s'étaient enfuis avant même que les Persans eussent tiré le sabre. Ainsi donc les premières personnes que le glaive atteignit, ce furent des marchands qui ouvraient leurs boutiques, des cultivateurs qui apportaient des subsis-

tances à la ville, des ouvriers qui allaient à leurs travaux, quelques vieillards qui se rendaient aux temples dans l'intention d'adorer l'Éternel.

Les rues furent bientôt désertes et les maisons baricadées. On se flatta que la vengeance des Persans se bornerait à ces premiers massacres, ou que du moins ils respecteraient l'asyle des habitans. Vain espoir ! Le sang devait couler encore : l'ordre en était donné. Il fallait de l'or au soldat, et Nadir avait permis d'en prendre. Ainsi, dès que ces forcenés ne virent plus personne dans les rues, ils enfoncèrent les portes des maisons, y entrèrent en foule, massacrèrent les habitans et pillèrent leurs effets. Ils n'épargnèrent, dans leur rage, ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans. Deux cent mille personnes, ce jour-là, perdirent la vie dans Delhi (1) ; et si les Persans n'avaient été arrêtés par le pillage des boutiques, par les objets qu'ils voulaient emporter, par les efforts qu'ils firent

(1) Il périt, selon Other, deux cent vingt mille habitans. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 395. — Le chantre de Nadir n'en fait monter le nombre qu'à trente mille. *Histoire de Nadir*, traduite du persan, 2e. partie, pag. 78.

pour démolir les palais et les maisons des riches, où ils espéraient trouver des trésors cachés, aucun habitant n'eût échappé au fer des assassins. La nuit s'approchait, et le massacre durait encore, et le soldat s'acharnait sur sa proie : son bras le servait avec peine; ses armes étaient émoussées, et la soif du sang n'était pas étanchée. Il avait égorgé, toute une journée, des hommes qui ne se défendaient pas, des vieillards qui se prosternaient à ses pieds, des femmes qui embrassaient ses genoux; il avait été insensible, toute une journée, aux embrassemens des jeunes époux que le glaive ne pouvait séparer; il n'avait pu être attendri en voyant sans cesse des mères éplorées s'efforçant de dérober au fer les enfans qu'elles avaient portés dans leur sein. Toute une journée, il avait entendu les gémissemens des malheureux, les cris des blessés, les sanglots des mourans, et son cœur, à la fin du jour, se fermait encore à la pitié.

Nadir, de son côté, l'implacable Nadir avait contemplé, du matin au soir, la flamme qui dévorait les maisons, les palais et les temples, sans ordonner de l'éteindre. Il savait que le sang ruisselait de toutes parts, sans être porté à l'arrêter; il n'ignorait pas

que le soldat se livrait à tous les excès, à tous les crimes imaginables; il en était satisfait. Le soir, lorsque le visir et le vékil-mutlak furent, de la part de l'empereur, se jeter à ses pieds pour le supplier de faire cesser le massacre des habitans et l'incendie de leurs maisons, il donnait des ordres pour qu'on se portât dans les quartiers les plus reculés. Ces deux ministres eurent de la peine à calmer ce furieux, et ce ne fut que sur l'observation qu'ils lui firent, que les flammes allaient dévorer ou engloutir tous les trésors de la ville, qu'il se détermina à rappeler ses troupes.

Mais sa vengeance ne se borna pas là : tous ceux qui, dans ce tumulte, furent accusés d'avoir tué un Persan, ou soupçonnés d'avoir ameuté le peuple, eurent la tête tranchée. Il périt, par ce supplice, plus de quatre cents soixante-dix Indiens, parmi lesquels il y avait deux seigneurs distingués et le chef des huissiers de l'empereur (1).

Cependant Mohammed était livré aux plus vives inquiétudes : il avait, au sein de ses États une armée ennemie; il était le prisonnier d'un homme dont les prétentions pou-

(1) *Histoire de Nadir*, 2e. partie, pag. 79. — Other, *Voyage*, tom. I, pag. 397.

vaient être sans bornes, d'un homme qui pouvait avoir l'ambition d'usurper ce nouveau trône. La vengeance terrible que Nadir venait d'exercer à l'égard de ses sujets pour un soulévement dont on pouvait l'accuser d'être l'auteur, lui faisait craindre pour sa vie. Les exécutions qui eurent lieu les jours suivans, augmentèrent ses alarmes; sa frayeur fut au point qu'il croyait voir à chaque instant autour de lui des bourreaux envoyés par son ennemi.

Un roi qui craint la mort, est prêt à sacrifier son devoir, son honneur et sa gloire; il n'hésitera pas à se couvrir d'opprobres s'il croit, par ce moyen, prolonger quelque tems son existance. Mohammed, le plus faible des rois, le plus mal conseillé, le moins en état de se conduire d'après sa propre impulsion, se crut heureux lorsqu'il apprit que son ennemi n'en voulait ni à sa vie ni à sa couronne. Quelque dures, quelque humiliantes que fussent les conditions qu'on lui imposa, il y souscrivit avec joie; il signa avec transport tous les ordres qu'on exigea de lui, toutes les cessions qu'il fallut faire.

Il permit donc que ses sujets fussent tous dépouillés, que ses trésors fussent tous enlevés, que toutes les caisses fussent vidées,

et que l'on se portât, afin de satisfaire la cupidité des chefs de l'armée et du simple soldat, à toutes les violences imaginables. Menaces, tortures, supplices, rien ne fut épargné pour forcer les seigneurs et les riches particuliers de l'Empire à donner tout l'or qu'ils possédaient.

Mais ce ne fut pas tout. Mohammed-Chah se vit contraint à unir, par les liens du mariage, une de ses filles avec Nazralla-Mirza, second fils de Nadir, et à lui céder en toute propriété les provinces situées à l'occident de l'Indus. A ce prix, Mohammed conservait sa couronne, et Nadir retournait en Perse chargé des dépouilles de l'Inde. Other fait monter à soixante-dix kiourous de roupies ce qu'emporta le vainqueur, et à dix kiourous ce que l'armée avait pillé à Delhi. Ces deux sommes peuvent être évaluées à un milliard huit cent millions de livres (1).

Nadir resta cinquante-sept jours à Delhi : il en partit le 4 mai 1739, emmenant avec lui un grand nombre d'architectes et d'ouvriers indiens. Il avait trouvé la capitale du Mogol si supérieure aux plus belles villes de la Perse, par la magnificence des palais, des temples,

(1) *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. II, pag. 90.

des édifices publics ; par la beauté des maisons, la distribution des appartemens ; par la régularité, la propreté et la commodité des rues, des places, des marchés, qu'il avait formé le dessein d'en bâtir une semblable dans la belle plaine d'Amadan.

Arrivé à Serhind, il continua sa route, laissant Lahor à droite. Il fut arrêté long-tems par le fleuve *Dchenab* ou *Djenab*, qu'on croit être l'*Asésines* des Anciens : il y fit établir un pont de bateaux ; mais ayant été rompu par une crûe subite et par de gros arbres que les habitans des environs y jetèrent à dessein, il se détermina à le passer sur des barques.

Pendant que l'armée passait le fleuve au commencement de juillet, Nadir fit proclamer l'ordre à tous ses soldats et officiers de porter dans son trésor tout le butin qu'ils avaient fait dans l'Inde, sous prétexte que leur marche était retardée ; qu'il fallait d'ailleurs en faire une répartition égale à leur arrivée en Perse. Cet ordre n'ayant pas été exécuté avec toute l'exactitude qu'il desirait, il fit fouiller tout le monde, et visiter tous les bagages. On enleva tout ce qu'on trouva ; mais on ne put empêcher que, dans leur indignation, la plupart des soldats ne jetassent dans le fleuve les objets précieux qu'ils avaient

pris, ou ne les déposassent dans la terre, plutôt que de les porter au trésor du roi.

Lorsque cette opération fut terminée, l'armée continua sa route à travers un pays montagneux, et arriva en peu de tems sur les bords du Djylem, nommé en langue indienne *Behut:* c'est l'*Hydaspe* des Anciens. Elle fut très-fatiguée dans cette marche, par une pluie presque continuelle. Ce fleuve étant passé, elle se trouva bientôt sur le *Ravil-Pendy* ou l'Hydraote, qu'elle longea pendant plusieurs jours. Elle vint de là à Hussein-Abab, campa quelque tems sur les bords de l'Indus, fit passer une partie de ses troupes sur des éléphans, repoussa les Afghans qui l'attendaient à l'autre rive les armes à la main, traita ensuite avec eux, leur fit des présens, moyennant quoi ils posèrent les armes, et fournirent même trente mille hommes à son armée, dont il avait besoin pour réparer les pertes que les chaleurs et la fatigue avaient occasionnées.

Nadir ne se vit pas plutôt débarrassé d'un ennemi qui lui avait donné de l'inquiétude, qu'il envoya un ambassadeur à Constantinople avec quinze éléphans chargés de pierreries, de perles, de schals de Kachemire, de mousselines, d'étoffes de soie et de tous les objets précieux de l'Indoustan; il renouvelait,

au sujet de la religion, les demandes qu'il avait faites en signant le dernier traité de paix avec la Porte.

L'armée passa le fleuve dans un endroit où il se divise en cinq branches : deux étaient guéables : on construisit des bateaux pour les trois autres. Elle se rendit de là à Peychaver, et ensuite à Kaboul ; elle arriva dans cette dernière ville le 19 novembre 1739.

En quittant Delhi, Nadir avait donné ordre aux soubadars ou vice-rois des provinces qui venaient de lui être cédées, de se rendre à son camp pour faire leur soumission et recevoir l'investiture de leur gouvernement. Celui du Sind fut le seul qui refusa d'obéir, sous prétexte que Mohammed-Chah n'avait pu avoir l'intention de céder une partie de son Empire à un étranger ; réduit, comme il l'avait été, à la nécessité de souscrire à un acte contraire aux intérêts de ses peuples, le devoir d'un gouverneur était de s'opposer à l'exécution de cet acte. Il déclarait donc qu'il enverrait des présens à Nadir s'il continuait sa route pour la Perse, mais qu'il le combattrait de toutes ses forces s'il mettait le pied dans ses provinces. Khudayar-Khan, c'est le nom de ce soubadar, s'était flatté que Nadir, qu'il savait être pressé de retourner dans ses États, accepte-

rait ses présens, ou ne détacherait qu'une partie de son armée pour le combattre; mais il se trompa. Le roi de Perse fut si outré de colère d'apprendre qu'un gouverneur de province osât lui résister, qu'il résolut d'aller en personne le châtier. Il partit en conséquence de Kaboul le 27 novembre 1739, et se dirigeant au sud, à travers le Bounguicha, pays montagneux, boisé et presqu'impraticable, il arriva, après vingt-quatre jours de marche, sur le territoire moins élevé et plus uni du Sind.

Khudayar-Khan ne put résister aux forces et aux stratagêmes des généraux persans; et quoiqu'ils fussent arrêtés par quelques forteresses, quoiqu'ils eussent à souffrir en traversant des landes, des pays peu abondans en subsistances; quoiqu'ils eussent déjà perdu beaucoup de monde par les fatigues, les pluies, la faim et le fer de l'ennemi, Khudayar se vit forcé dans ses derniers retranchemens, et ne conserva la vie qu'en livrant tous les trésors qu'il avait amassés.

Cette expédition terminée, Nadir tourna ses vues du côté du nord-est de la Perse. Il voulut soumettre le Turquestan, le Touran et le Kharesme avant de porter ses armes contre les Turcs. Comme il avait perdu beaucoup

de monde depuis son départ de Kandahar, il envoya l'ordre à tous les gouverneurs de provinces de lui faire passer à Hérat des hommes, des chevaux, des armes, des provisions et de l'argent. L'ordre portait de lever très-exactement les impôts arriérés, et d'employer à cet effet toute la rigueur possible. Cependant par un premier édit daté de Delhi (1), le roi avait exempté de l'impôt tous ses sujets pendant trois ans. Son fils, Riza-Kouli-Mirza, reçut aussi l'ordre de venir le joindre avec toutes les troupes qu'il pourrait réunir.

Nadir arriva à Kandahar le 18 avril 1740, et à Hérat le 19 mai suivant. Le prince Riza joignit son père à Kéra-Tépé-Badghis, situé à quelques lieues nord d'Hérat. Les deux armées réunies marchèrent vers Balkhe. Onze cents barques avaient été construites sur le Djihoun (l'Oxus des Anciens) pour le transport des provisions et de l'artillerie. On descendit le fleuve jusqu'à Tchardgiou, et on se rendit de là à Bokhara. Le roi nommé *Aboul-Feiz*, descendant de Genghiz-Khan, se soumit, fit des présens et conserva ses États en cédant à la Perse tous les pays situés au sud

(1) Suivant Abdoul-Kérim, ce fut avant de passer l'Indus, que Nadir exempta ses sujets de tout impôt pendant trois ans. *Voyage à la Mecque*, pag. 8.

ou à la rive gauche du fleuve, et en donnant une de ses filles en mariage à Ali-Kouli-Khan, neveu de Nadir.

Tous les autres gouverneurs ou princes de ces contrées se soumirent et en furent quittes pour des présens. Nadir fit passer dans son armée vingt mille Turcomans et Ouzbeqs de Bokhara, de Samarkande et des autres provinces du Touran.

L'armée quitta les environs de Bokhara le 8 septembre de la même année, et s'avança vers le Kharesme. Les Turcomans et les Ouzbeqs de cette province se présentèrent au combat avec beaucoup de courage; mais ils furent battus plusieurs fois et obligés de se soumettre. Nadir fit mourir Ilbarz leur chef, et incorpora dans son armée quelques milliers de Kharesmiens.

Pendant que ce conquérant subjuguait ou dévastait toutes les provinces qui se trouvent à l'orient de la Caspienne, les Lezguis, à l'occident de cette mer, continuaient d'être en révolte; les Afghans des provinces cédées à la Perse par le Grand-Mogol refusaient de se soumettre; les Arabes, voisins du golfe Persique, faisaient des incursions sur les côtes; ils avaient chassé l'Iman de Mascate que Nadir protégeait, et la Perse, tourmentée par ses

gouverneurs et ruinée par les demandes réitérées d'argent, d'hommes, de chevaux, d'armes et de vêtemens, se dépeuplait d'une manière effrayante. Le mécontentement de toutes les classes de citoyens se manifestait partout sans ménagement. On blâmait l'expédition de l'Inde, qui avait fait périr beaucoup de monde, et qui n'avait servi qu'à remplir les coffres du roi sans aucun avantage pour la nation; on était révolté de l'excessive rigueur qu'on mettait à la levée des soldats; on était surtout indigné que le roi, qui, par un édit publié dans toute la Perse avec la plus grande solennité, avait exempté la nation de tout impôt pendant trois ans, manquât non-seulement à sa promesse, mais qu'il exigeât, sous peine de mort, les impôts arriérés. On savait pourtant que les richesses immenses enlevées aux Indiens étaient plus que suffisantes pour faire face à toutes les dépenses pendant trois ans.

Ce qui augmentait encore le mécontentement du peuple, c'était l'obstination que le roi mettait à ce qu'on ne suivît pas d'autre religion dans toute la Perse, que celle des Othomans.

Les interprètes de la religion, à qui Nadir avait enlevé une partie de leurs revenus, et qui

qui d'ailleurs avaient à venger la mort injuste de leur chef, profitaient adroitement de la mauvaise disposition des esprits à son égard, pour le rendre encore plus odieux. Tantôt ils l'accusaient d'être un innovateur, un ennemi de Dieu, de Mahomet et d'Ali; tantôt ils rappelaient l'attentat commis en la personne sacrée du chef de la religion; ils le présentaient comme un ambitieux qui sacrifiait la nation entière à son armée, comme un usurpateur qui s'était élevé au trône par des perfidies, qui s'y soutenait par des crimes, et qui cherchait à étendre ses États par le plus grand des sacriléges.

« Que fait-il de toutes ses richesses, disaient-» ils? que fait-il de tout l'or qu'il a enlevé aux » Indiens? En voyez-vous circuler quelque » parcelle? L'emploie-t-il à solder ses trou-» pes, à payer ses agens? Non : cet or, ces » pierreries, il les a enfouis au nord du Kho-» rassan; il n'y touchera point tant que vous » pourrez lui en fournir, tant qu'il en existera » encore parmi vous.

» Que de malheurs! que de calamités n'a-» t-il pas accumulés sur nos têtes et sur celles » de nos enfans! Déjà nos villes détruites, » nos champs abandonnés, ne feront bien-» tôt plus de la Perse qu'un affreux désert :

» voilà le sort qu'a fait subir à notre patrie » cet homme féroce pour qui rien n'est » sacré.

» Encore s'il pouvait se présenter un généreux libérateur qui mît un terme à tant » de maux, nous aurions l'espérance de voir » renaître les beaux jours qui rendirent autrefois ces contrées si florissantes ! Mais » non : sa cruelle méfiance a fait disparaître » tout ce qui lui portait ombrage, et les chefs » de tribus et les grands de l'Empire qui lui » sont vendus, partagent avec lui les dépouilles du peuple, et la nation est plongée dans » une sorte de stupeur. »

Nadir n'ignorait pas les efforts que faisaient les ministres de la religion pour soulever les Persans contre lui ; aussi cherchait-il à les appauvrir, à les déconsidérer, à leur ôter toute l'influence qu'ils avaient sur le peuple. C'est dans cette vue qu'il ordonna aux missionnaires européens, aux vertabieds ou docteurs arméniens, aux rabins et aux mollas de s'assembler, de traduire en langue persane la *Bible* et le *Koran*, et de les lui apporter à Téhéran où il devait se rendre. A l'audience qu'ils eurent à cet effet, Nadir, en présence de toute sa cour, se moqua des uns, plaisanta les autres, les tourna tous en ridicule ; puis

qui d'ailleurs avaient à venger la mort injuste de leur chef, profitaient adroitement de la mauvaise disposition des esprits à son égard, pour le rendre encore plus odieux. Tantôt ils l'accusaient d'être un innovateur, un ennemi de Dieu, de Mahomet et d'Ali; tantôt ils rappelaient l'attentat commis en la personne sacrée du chef de la religion; ils le présentaient comme un ambitieux qui sacrifiait la nation entière à son armée, comme un usurpateur qui s'était élevé au trône par des perfidies, qui s'y soutenait par des crimes, et qui cherchait à étendre ses États par le plus grands des sacriléges.

« Que fait-il de toutes ses richesses, disaient-» ils? que fait-il de tout l'or qu'il a enlevé aux » Indiens? En voyez-vous circuler quelque » parcelle? L'emploie-t-il à solder ses trou-» pes, à payer ses agens? Non : cet or, ces » pierreries, il les a enfouis au nord du » Khorassan; il n'y touchera point tant que » vous pourrez lui en fournir, tant qu'il en » existera encore parmi vous.

» Que de malheurs! que de calamités vont » pleuvoir sur nos têtes et sur celles de nos » enfans! Nos villes détruites, nos champs » abandonnés, la Perse entière convertie peu » à peu en un désert : voilà ce que fait crain-

» dre l'ambition de cet homme, voilà le sort
» qui est réservé à notre patrie si Dieu ne nous
» délivre promptement de lui.

» Ah ! s'il restait du moins quelque rejeton
» de la famille des Sophis ! s'il y avait parmi
» nous quelqu'un qui pût légitimement occu-
» per le trône, et nous rendre le bonheur que
» cet usurpateur nous a ravi ! Mais non : il
» a fait égorger dans la prison, où il les te-
» nait enfermés, Chah-Tahmas et ses fils. Les
» chefs de tribus, les grands de l'Empire,
» partagent avec lui les dépouilles du peuple,
» et la nation est plongée dans une sorte de
» stupeur. »

Nadir n'ignorait pas les efforts que faisaient les ministres de la religion pour soulever les Persans contre lui ; aussi cherchait-il à les appauvrir, à les déconsidérer, à leur ôter toute l'influence qu'ils avaient sur le peuple. C'est dans cette vue qu'il ordonna aux missionnaires européens, aux vertabieds ou docteurs arméniens, aux rabins et aux mollas de s'assembler, de traduire en langue persane la *Bible* et le *Koran*, et de les lui apporter à Téhéran où il devait se rendre. A l'audience qu'ils eurent à cet effet, Nadir, en présence de toute sa cour, se moqua des uns, plaisanta les autres, les tourna tous en ridicule ; puis

faisant enfermer leurs livres dans une cassette, il leur dit de se retirer et de vivre en bons amis en attendant qu'il leur donnât à tous une religion un peu plus raisonnable que celle qu'ils avaient jusqu'alors pratiquée.

Avant de quitter le Khorassan, Nadir avait envoyé un gouverneur à Kaboul avec des forces considérables pour soumettre les Afghans; il avait fait armer une flotte dans le golfe Persique pour faire tête aux Arabes; il avait laissé à Mesched son fils Nasralla avec beaucoup de troupes pour contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, et il était parti à la fin de février 1741 pour aller en personne faire la guerre aux Lezguis.

Son armée eut beaucoup à souffrir du froid, de la neige et ensuite de la pluie. Il périt près d'un dixième des soldats au défilé de Kéramly (1), qui se trouve à l'orient d'Aster-Abat : hommes, chevaux et bagages furent engloutis dans les eaux de la rivière qui y coule, et qui s'enfla tout à coup. Ce qui occasionna une perte si considérable, c'est qu'on fut obligé de suivre long-tems cette rivière, et de la traverser plus de vingt fois avant de sortir du défilé.

(1) *Voyage à la Mecque*, pag. 76.

Lorsque l'armée eut dépassé Achref et Sárou, Nadir, qui se trouvait en avant, à quelque distance d'elle, et qui marchait seul au milieu de son harem et de ses eunuques, fut assailli tout à coup par deux hommes qui fondirent sur lui dans l'intention de le tuer : l'un des deux lui ayant tiré un coup de fusil, la balle l'effleura, le blessa légérement au bras, et alla frapper son cheval à la tête. Nadir eut la présence d'esprit de se laisser tomber et de faire le mort. Les assassins, qui crurent l'avoir tué, prirent la fuite sans lui porter de nouveaux coups (1).

Le prince Riza-Kouli-Mirza, ainsi que les officiers du roi, ayant accouru aux cris que poussèrent les femmes du harem, se mirent à la poursuite des deux hommes sans pouvoir les atteindre ; ils se sauvèrent facilement à la faveur des bois dont cette province est couverte.

Le roi continua sa route, et vint avec son armée à Téhéran ; il laissa dans cette ville son fils Riza, puis se rendit, par Casbin, dans le Chyrvan et le Daghestan, où il reçut la soumission des Lezguis les plus voisins des côtes ;

(1) *Voyage à la Mecque*, pag. 84. — *Histoire de Nadir-Chah*, 2e. partie, pag. 22.

mais ceux de l'intérieur résistèrent : divers corps de troupes qu'il envoya contr'eux furent défaits ; lui-même marchant contre ceux de la tribu d'Oar ou d'Avar, voisins de la Circassie, eut beaucoup à souffrir ; il eut à traverser, par des sentiers affreux, de très-hautes montagnes sans pouvoir les atteindre. Sans cesse harcelé par de petits corps qui se postaient aux défilés les plus étroits, et qui disparaissaient avec la promptitude de l'éclair, il éprouva des pertes considérables auxquelles il fut d'autant plus sensible, qu'il ne put jamais à son tour faire du mal à l'ennemi.

Cette guerre, à laquelle les troupes de Nadir étaient peu faites, l'obligea, après douze jours de marche, à rétrograder, et à rejoindre sa cavalerie qui était restée presque toute à Derbent. Il prit alors le parti de séduire les chefs par des présens et par des offres très-avantageuses. Mais ce moyen ne lui réussissant pas mieux que celui des armes, il fit élever des forts de distance en distance, afin d'ôter aux rebelles toute communication avec les côtes maritimes ; il fit détruire leurs récoltes ; il fit raser quelques-unes de leurs villes ; il fit périr dans les supplices tous ceux qui tombèrent sous sa main ; et dans sa fureur il menaça de les exterminer tous s'ils refusaient de

se soumettre. Les Lezguis, défendus par les rochers, par les précipices, par les torrens, dont tout le pays est couvert, continuèrent à braver ses efforts et à se moquer de ses menaces.

Cependant le roi de Perse, indigné de la résistance qu'il éprouve, aigri de l'assassinat qu'on avait voulu commettre en sa personne, indisposé déjà contre son fils aîné, qu'il soupçonne d'avoir eu le désir de se faire déclarer roi en son absence, qu'il soupçonne aussi peut-être d'avoir dirigé la main qui voulait le frapper, se décide tout à coup à le faire arrêter et traduire en prison : peu de jours après il ordonna qu'on le privât de la vue. Cet ordre fut exécuté à Téhéran en 1742.

Désespérant de soumettre les Lezguis, Nadir, à la fin de la même année, prend la résolution de laisser des forces considérables dans le Chyrvan et le Daghestan, et de quitter ces provinces pour mettre à exécution les grands projets qu'il a formés contre les Turcs. Pour réussir il fait de nouvelles levées d'hommes et de chevaux dans toute la Perse; il met de nouveaux impôts, et il donne dans toute l'étendue de l'Empire, l'ordre à tous ses sujets mahométans de suivre la religion des Sunnis comme la seule véritable, et de renoncer aux

erreurs des Chiis. Il avait envoyé auparavant un ambassadeur à la Porte othomane, pour lui dire qu'il persistait dans la proposition qu'il lui avait faite à son avénement au trône, de réunir à la même croyance les Persans et les Turcs; et d'établir pour les premiers une cinquième secte orthodoxe; il exigeait également qu'il fût élevé pour cette secte une cinquième maison de prière au temple sacré de la Mecque, et que les pélerins persans qui s'y rendraient, fussent accompagnés d'un émir-hadji.

La Porte, qui entrevoyait les desseins de Nadir, s'était refusée aux deux premiers articles, et n'avait consenti au troisième qu'en indiquant la route que les pélerins devaient suivre; c'était celle des territoires de Bagdad ou de Bassora, et du pays de Neldj.

Les préparatifs de guerre qui eurent lieu en Perse l'hiver de 1743 occasionnèrent un grand nombre d'émigrations, parce que les levées d'hommes se firent avec la plus grande violence, et que la nouvelle taxe, qui se montait à 700,000 tomans ou 42,000,000 de nos francs, fut exigée avec une sévérité et une promptitude dont on avait eu jusqu'alors peu d'exemples. Ce qui avait donné lieu à ces mesures violentes, c'est que, de tous les points de l'Empire, les gouverneurs avaient eu ordre de faire

passer à Amadan, dans un très-court délai, des hommes, des chevaux, de l'argent, des munitions de guerre et des provisions de toute espèce. Une prodigieuse quantité d'ouvriers dut s'y rendre pour y fondre des canons et des mortiers, et pour y fabriquer diverses armes.

Mais on ne s'en tint pas là : on fut acheter des vaisseaux à Surate ; on en construisit à grands frais dans les ports du golfe Persique, et on les équipa aussi bien que le génie de la nation le permettait. Tous ces préparatifs annoncèrent que la guerre serait dirigée contre les Turcs, et qu'elle serait poussée avec la plus grande vigueur.

A la fin de février, Nadir passa le Kur et campa au même lieu où, huit ans auparavant, il s'était fait proclamer roi : de là il se rendit à Amadan, après avoir détaché de son armée quarante mille hommes qui se portèrent sur Van par Ardebil et Tauris. Il envoya par Kermanchah quarante mille hommes contre Bagdad, et il ordonna aux gouverneurs de Chuster, de Dezfoul et d'Huvisa d'aller investir Bassora avec trente mille Arabes ou Persans ; lui-même marcha droit à Kerkouk avec l'élite de sa cavalerie, composée de trente à trente-cinq mille hommes : c'est avec de pa-

reilles forces qu'il avait pu se rendre maître du Grand-Mogol ; il espérait, avec le même nombre de soldats, se frayer une route jusqu'à Constantinople. Espoir chimérique ! Il avait trop exagéré ses forces, et n'avait pas bien jugé celles de l'ennemi ; il avait peut-être trop compté sur l'intelligence qu'il s'était ménagée avec le pacha de Bagdad ; il n'avait pas assez senti que la haine des Turcs envers les Persans était trop invétérée pour qu'elle s'effaçât au milieu des horreurs de la guerre ; il n'avait pas vu que le changement de religion, qu'il affectait de faire publier partout, n'empêcherait pas les premiers d'obéir à leur souverain légitime, plutôt qu'à un étranger qui pouvait les humilier, les dépouiller, les massacrer, les traiter en un mot comme il avait fait des Indiens.

D'ailleurs, Nadir n'avait plus les qualités qu'exigeait cette grande entreprise. Pour marcher constamment de succès en succès, pour conquérir un vaste et puissant Empire, pour changer ou modifier sans secousses la religion de tout un peuple, il faut qu'un chef, politique habile et guerrier audacieux, inspire à son armée, à toute sa nation, une sorte d'enthousiasme ; il faut que leur confiance en lui soit aveugle, leur amour excessif, leur dé-

voûment sans bornes ; il faut qu'aucun sacrifice ne leur coûte. Nadir était parvenu à ce haut degré de force et de puissance, et s'y était maintenu jusqu'à son expédition de l'Inde, parce que jusqu'alors le soldat avait compté sur la justice, l'attachement et la bienfaisance de son chef ; parce que jusqu'alors la nation étonnée avait cru voir en lui un être surnaturel.

Mais après cette expédition, une conduite tout-à-fait opposée à celle qu'il avait tenue, une sévérité dans la discipline, portée jusqu'à l'excès ; un arbitraire révoltant dans les punitions infligées, une cruauté inouie envers ses ennemis, un orgueil insupportable, une avarice sordide, une prédilection déplacée pour les uns, une injustice humiliante pour les autres, lui avaient aliéné l'esprit de l'armée et de toute la nation. Depuis long-tems on ne voyait plus en lui le vainqueur des Afghans, le libérateur de la Perse, le guerrier infatigable, le compagnon d'armes de tous les soldats ; ce n'était plus l'homme qui, par ses exploits, avait étonné les puissances voisines, et avait inspiré à toute la nation une sorte d'idolatrie ; ce n'était plus ce général qui, partageant tous les dangers avec tous les soldats, leur abandonnait, après la victoire, tout le butin ;

ce n'était plus, en un mot, ce mortel doué de toutes les vertus, qui méritait de s'asseoir sur le trône qu'il avait conquis, qu'il avait affermi, qu'il avait su faire aimer au dedans et respecter au dehors.

Privé du prestige qui l'avait entouré et qui l'avait si bien servi dans les premières années de sa vie, il ne fut plus qu'un homme ordinaire : ses armées, mécontentes de lui, n'eurent plus que la force de celles qui obéissent sans empressement et qui se battent sans efforts; aussi cet homme, dont le nom seul en imposait auparavant, trouva-t-il partout de la résistance lorsqu'il voulut de nouveau se mesurer avec les Turcs. L'armée qui marchait sur Van ne put obtenir des succès; celle qui s'était présentée à Bassora ne put prendre la ville; celle qui avait investi Bagdad n'osa rien entreprendre : elle vint se réunir en grande partie à celle de Nadir pour attaquer Mossul; mais les habitans soutinrent le siége pendant plus d'un mois sans se rendre.

Le 10 octobre 1743, Nadir leva le siége et vint avec ses troupes aux environs de Bagdad, par la route de Kerkouk. Lorsqu'il eut atteint Kara-Tépé, il prit les devans et se rendit à Iman-Ali, où se trouvèrent réunis par son ordre des docteurs ou mollas de Balkhe,

de Bokhara, de Kandahar et de toutes les parties de la Perse; il y fit aussi appeler ceux de la ville et de toute la contrée.

Le but de cette réunion était de capter la confiance des Othomans en ramenant les Persans à leur croyance, en faisant déclarer à ces docteurs, dans un écrit authentique, signé de chacun d'eux et déposé dans le trésor de la mosquée d'Iman-Ali, que, depuis l'avénement de Nadir au trône, tous ses sujets avaient solennellement abjuré leurs hérésies et reconnu la légitime succession des quatre premiers califes; qu'il en avait donné connaissance à la Porte; qu'il lui avait proposé de reconnaître les Persans comme de vrais croyans, et d'établir pour eux une cinquième secte orthodoxe, qui serait celle de Djaffar; ce à quoi la Porte se serait refusée.

Tous les docteurs déclarèrent dans cet écrit, que l'iman Djaffar était de la race du prophète, et reçu parmi les imans qui avaient professé la vraie foi; qu'en conséquence tout motif de haine et de division entre les Persans et les Turcs devait cesser, et qu'ils devaient tous se regarder comme Musulmans et comme frères.

Nadir fit de riches présens à tous ces docteurs, et donna l'ordre de couvrir à ses frais,

en plaques de cuivre doré, le toit de la mosquée d'Iman-Ali, ainsi que tous les minarets, et de réparer complétement la mosquée d'Iman-Hussein, où il se rendit bientôt après : ces ordres furent exécutés avec assez de promptitude.

Pendant cette campagne il ne fut rien entrepris contre le pacha de Bagdad : il y eut même entre le roi de Perse et lui, des présens offerts et acceptés, des ambassadeurs envoyés de part et d'autre; ce qui a fait supposer qu'il y avait une sorte d'intelligence entr'eux. Achmed pacha fut regardé, tant en Perse qu'en Turquie, comme un homme qui cherchait à se maintenir dans son poste, quelle que fût l'issue de la guerre que Nadir venait d'entreprendre.

La Porte faisait de grands préparatifs lorsqu'elle apprit que Nadir prenait la route de la Perse après avoir retiré les troupes qui bloquaient Bassora, ainsi que celles qui occupaient déjà les citadelles de Korna, de Kerkouk et d'Erbil.

Ce qui obligea le roi de Perse à revenir dans ses États sans avoir fait autre chose que de donner une preuve apparente de son zèle pour la religion, c'est que sa flotte avait été battue par les Arabes. Les troupes envoyées à Mas-

cate pour le rétablissement de l'Iman étaient presque détruites ; les Lezguis s'étaient de nouveau répandus dans le Mogan, le Chyrvan, le Daghestan ; le khan de Chiras était en rebellion ; celui d'Aster-Abad avait été mis en fuite par les habitans révoltés ; les Kharesmiens cherchaient à se soustraire à la domination de la Perse ; Balkhe faisait des efforts pour secouer le joug ; et dans le même tems un aventurier, se disant fils de Chah-Hussein, se faisait un parti parmi les Lezguis et les habitans du Daghestan et du Chyrvan. La Porte, qui avait à combattre, par tous les moyens possibles, un ennemi dangereux, travaillait de son côté, sur les frontières de l'Aderbidjan, à former un parti à un autre aventurier qui, sous le nom de Sefi-Mirza, un des fils de Hussein, s'était depuis long-tems réfugié à Constantinople.

Lorsque Nadir eut atteint Kermanchah, il détacha de son armée un corps de troupes pour aller à Chiras châtier le gouverneur Taki-Khan ; il fit passer à Aster-Abad un autre corps de troupes pour soumettre les habitans. Ali-Kouli-Khan son neveu eut ordre de se porter dans le Khorassan, afin de contenir les Turcomans et les Ouzbeqs. Ibrahim, frère d'Ali, fut nommé gouverneur du Curdistan et

du Loristan, avec ordre d'observer les Turcs, les Arabes et les Curdes; il se porta lui-même à l'occident de la Caspienne, là où le danger lui parut le plus pressant.

Les troubles du Chyrvan étant appaisés, Nadir marcha contre les Turcs, qui menaçaient les frontières de la Perse; il vint faire le siége de Kars au commencement d'août 1744; mais cette ville, forte par sa position, bien approvisionnée, et qui avait une nombreuse garnison, se défendit avec opiniâtreté, et repoussa souvent avec avantage les attaques des Persans. Aux approches de l'hiver, Nadir, désespérant de réduire cette place, vint passer une partie de l'hiver à Berda, d'où il traversa le Kur et se rendit dans le Daghestan. Les Lezguis étaient toujours en révolte, toujours prêts à combattre. Nadir divisa son armée en quatre parties, et poursuivit de tous les côtés ce peuple, encore plus fort par son courage et son énergie, que par les montagnes dont tout le pays qu'il habite, est hérissé. Nadir ravagea tous les lieux où il put atteindre, et s'abandonna à tous les excès de la colère et de la férocité.

Ayant appris, le printems suivant, que les Turcs faisaient avancer deux corps d'armée, l'un par Diarbékir, et l'autre par Erseroun,

se rendit aux environs d'Érivan avec une partie de ses forces, et confia l'autre à son fils Reza-Kouli, avec ordre de marcher vers Schemakié.

Il célébra le mariage de son troisième fils Issaï-Kouli-Mirza, et celui d'Ibranim son neveu, et aussitôt après il envoya le premier dans le Khorassan; il laissa le second dans l'Irak, et il vint camper à Morad-Tepé, lieu célèbre par la victoire qu'il avait remportée sur les Turcs onze ans auparavant (1). Les deux armées se trouvèrent en présence le 29 juillet 1745, et en vinrent aux mains sans qu'il y eût rien de décisif; elles engagèrent aussi, les jours suivans, diverses actions où les avantages se balancèrent. L'armée turque à la fin s'éloigna de plusieurs lieues pour donner le temps à quelques renforts de la joindre, et elle se préparait de nouveau au combat lorsque Mohammed, pacha, qui en était le séraskier, fut tué par ses propres troupes.

Nasralla, de son côté, était venu dans le Bas-Curdistan par le défilé de Schehrezour,

(1) En 1734 Nadir gagna sur Abdalla, pacha, près d'Arpa-Soui, une bataille où le pacha fut tué. Peissonel, *Essai sur les troubles de la Géorgie et de la Perse*, pag. 72.

et

il se rendit aux environs d'Érivan avec une partie de ses forces, et confia l'autre à son fils Nasralla, avec ordre de marcher vers Schehrezour.

Il célébra le mariage de son troisième fils Iman-Kouli-Mirza, et celui d'Ibrahim son neveu, et aussitôt après il envoya le premier dans le Khorassan; il laissa le second dans l'Irak, et il vint camper à Morad-Tépé, lieu célèbre par la victoire qu'il avait remportée sur les Turcs onze ans auparavant (1). Les deux armées se trouvèrent en présence le 29 juillet 1745, et en vinrent aux mains sans qu'il y eût rien de décisif; elles engagèrent aussi, les jours suivans, diverses actions où les avantages se balancèrent. L'armée turque à la fin s'éloigna de plusieurs lieues pour donner le tems à quelques renforts de la joindre, et elle se préparait de nouveau au combat lorsque Mohammed, pacha, qui en était le séraskier, fut tué par ses propres troupes.

Nasralla, de son côté, était venu dans le Bas-Curdistan par le défilé de Schehrezour,

(1) En 1734 Nadir gagna sur Abdalla, pacha, près d'Arpa-Soui, une bataille où le pacha fut tué. Peissonel, *Essai sur les troubles de la Géorgie et de la Perse*, pag. 72.

et

Il traita les docteurs de la loi, qu'il voyait obstinés à suivre leur croyance, avec encore plus de cruauté que les autres Persans. Depuis long-tems il avait enlevé tous les biens affectés aux mosquées ; mais en dernier lieu il envoyait à la mort ceux des mollas, scheiks ou imans qui étaient soupçonnés de suivre en secret la secte des Chiis.

Le désordre de sa tête et la rage de son cœur le portèrent à faire des listes de proscription, et à couvrir de sang tout le sol de la Perse (1). L'innocent comme le coupable, l'homme paisible comme le séditieux, le vertueux comme le scélérat, l'homme obscur comme celui qui était élevé en dignité, tous se virent exposés aux mêmes coups, tous eurent également à redouter que leur nom fût connu.

Les gouverneurs de provinces, les chefs des villes, les agens qu'il envoyait exécuter ses ordres, n'étaient sûrs de lui plaire ; que dis-je ? ne pouvaient espérer de conserver leur tête qu'en devenant féroces comme lui, qu'en égorgeant sans pitié tous ceux qu'il vouait à la mort, et en ajoutant même quelques victimes aux listes qu'ils recevaient.

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, 2°. partie, pag. 188.

Cet exécrable tyran, dans les dernières années de sa vie, aurait fait périr tous ses sujets, qu'il eût cherché encore des victimes. Semblable au tigre, dont la férocité s'accroît à l'aspect du sang qu'il fait couler, plus Nadir en voyait répandre, et plus il en paraissait altéré ; plus il ordonnait de massacres, et plus il voulait se repaître de l'image de la mort. Depuis quelques années, dans toutes les villes où il se montrait, il faisait couper un grand nombre des têtes humaines et les faisait empiler sur les mosquées, afin d'en former d'effrayantes pyramides (1).

Pour comble de maux, les collecteurs d'impôts, naturellement durs et impitoyables, étaient devenus aussi cruels, aussi féroces, aussi cupides que leur maître. Sous prétexte de prélever les taxes, ils arrêtaient indifféremment les hommes dans les rues ou dans leurs maisons, et les massacraient s'ils ne rachetaient promptement leur vie aux dépens de ce qui leur restait ; et si ces malheureux étaient soupçonnés d'avoir enfoui leur or, il n'est pas de torture qu'on n'inventât et ne mît en usage pour le leur faire découvrir (2).

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, 2e. partie, pag. 189.

(2) *Idem*, pag. 188.

L'épouvante, parmi toutes les classes des citoyens, s'était accrue au point qu'on n'osait plus se montrer en public, qu'on n'osait plus se voir et se communiquer ses peines. L'espionnage, ce terrible fléau des sociétés, cette vermine infecte que la tyrannie produit, que la bassesse fait pulluler, promenait son souffle impur dans toutes les cités, se glissait, en rampant, dans toutes les maisons, et répandait son venin corrosif dans tous les cœurs. Heureux celui qui avait pu de bonne heure chercher un asyle sur la cime des rochers, dans les lieux inaccessibles des montagnes! qui avait pu disputer à tems, aux onces, aux lynxes, aux chacals, une retraite bien moins dangereuse que celle des villes!

Tant d'excès, tant de crimes, tant de maux, durent enfin soulever à la fois la nation et l'armée. Les chefs de celle-ci, réunis par le même intérêt, résolurent d'assommer la bête féroce qu'on ne pouvait plus enchaîner. Ils résolurent de se défaire de leur roi, et de conférer la couronne à Ali son neveu, au préjudice de ses fils.

Ce qui les porta peut-être le plus à prendre ce parti, c'est que leur propre vie était menacée, c'est qu'ils étaient persuadés que Nadir méditait de faire égorger, par les Afghans

et les Ouzbeqs, tous les Persans de son armée. Il voulait, dit-on, se défaire en un moment de tous ceux de ses soldats qui ne suivaient pas, dans tous les points, la religion des Othomans.

Ali était alors dans le Ségestan : il y avait été envoyé, avec Tahmas-Vékili-Khan, afin de faire rentrer dans le devoir cette province révoltée.

Ali avait, depuis quelque tems, inspiré des craintes à Nadir ; sa bravoure, sa douceur, sa générosité, avaient plu au soldat : il n'en fallait pas davantage pour que le tyran résolût de le faire périr. Rappelé seul au camp impérial, Ali différa de s'y rendre, sous prétexte que sa présence était encore nécessaire dans le Ségestan pour ramener les habitans à l'obéissance qu'ils devaient à leur roi, et pour faire arrêter parmi eux les principaux coupables. Nadir ayant insisté, et ayant même eu recours aux promesses et aux offres les plus séduisantes pour attirer son neveu auprès de lui, celui-ci refusa formellement d'obéir, et arbora l'étendard de la révolte ; ce qui le réconcilia sur-le-champ avec les ennemis qu'il était venu combattre.

Avant de punir ce nouveau rebelle, Nadir avait à faire rentrer dans le devoir Moham-

med-Hussein, khan de Cotchan, qui, à la tête d'une tribu curde, s'était également révolté, et pouvait joindre ses forces à celles d'Ali. Il marcha donc contre lui, se proposant d'aller ensuite dans le Ségestan, où il avait à assouvir sa rage, tant contre son neveu, que contre les habitans.

Déjà il avait dépassé Nichapour : il était campé à Feth-Abad, situé à deux lieues de Cotchan, lorsque, par le secours de Mohammed-Kouli-Khan l'afchar, capitaine des gardes, et de Mohammed-Saleh-Khan, intendant de la maison du roi, trois des principaux officiers, Mohammed-Khan Érivani, Moussi-Beg Taremi et Koutchè-Beg Gondoslai, s'introduisirent, au milieu de la nuit (1), dans sa tente, et le massacrèrent.

Le lendemain matin, lorsqu'on eut appris dans le camp les détails de cette mort, tous les chefs s'assemblèrent afin de délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ahmed-Khan, commandant-général d'un corps nombreux d'Afghans et d'Ouzbeqs, fut invité, comme les autres, à se rendre à l'assemblée; mais il refusa d'y aller, et il se disposa même à punir les assassins du roi. Ahmed était,

(1) Du 19 au 20 juin 1747.

depuis long-tems, le compagnon d'armes et l'ami de Nadir ; il n'approuvait pas sa conduite, il en gémissait même en secret ; mais il fut révolté qu'on l'eût assassiné. Il n'eut pas de peine à faire partager son indignation aux troupes qu'il commandait, et à les porter à prendre les armes : c'étaient elles que Nadir favorisait le plus en toutes choses, et qu'il employait de préférence lorsqu'il s'agissait d'exterminer les habitans d'une ville, ou de porter la désolation dans une province.

Les Afchars, les Curdes et tous les Persans n'eurent pas plutôt connaissance des dispositions d'Ahmed, qu'ils prirent aussi les armes pour défendre les conjurés ; de sorte que l'armée se trouva en un moment divisée en deux partis, les Sunnis d'un côté, et les Chiis de l'autre.

Ahmed n'avait pas dix mille hommes sous ses drapeaux : les conjurés en comptaient plus de vingt mille ; néanmoins il osa engager le combat. Les Persans résistèrent facilement au premier choc ; ils menaçaient à leur tour les Afghans lorsqu'Ahmed, encore plus prudent que courroucé, jugea convenable de faire cesser un combat trop inégal, auquel d'ailleurs toute la nation, indignée de la conduite de Nadir, ne pouvait manquer de prendre

part. Ce qui détermina aussi Ahmed à ne pas pousser plus loin son ressentiment, c'est qu'on lui dit qu'Ali avait été l'ame de ce complot, et qu'on lui avait expédié un courier pour l'engager à venir joindre l'armée avec toutes les forces qu'il commandait.

Ahmed se rendit alors au Kandahar avec ses troupes, et y fonda un Empire qui est devenu, en peu de tems, plus étendu, plus riche, plus puissant que celui de la Perse. Il comprend tout le cours de l'Indus, depuis son embouchure jusqu'à Kachemire et Badachchan : il s'étend, à l'orient, jusqu'à Lahor et Serhind : la riche et fertile contrée de Moultan en fait partie, ainsi que tout le pays des Baloudges, qui se trouve à l'occident du fleuve.

CHAPITRE XIII.

Règne d'Adel-Chah. Ibrahim son frère lui fait la guerre et s'empare du trône: il est tué. Règne de Charokh. Mirza-Seid-Mohammed le prive de la vue. Interrègne. La Perse est de nouveau agitée.

Ali-Kouli-Khan n'eut pas plutôt appris la mort du roi, qu'il détacha de son armée un corps nombreux de cavalerie, avec ordre d'aller s'emparer du château de Kélat, et de lui amener les princes que Nadir y avait envoyés peu de tems avant sa mort. Il laissa dans le Ségestan Zohrab-Khan son affranchi, et il partit pour se rendre auprès des chefs qui l'attendaient.

Le détachement envoyé à Kélat entra par surprise dans ce château, que sa position et sa force rendaient en quelque sorte imprenable. Nasralla-Mirza et Iman-Kouli-Mirza, fils de Nadir, ainsi que Charokh leur neveu, montèrent précipitamment à cheval et s'enfuirent du côté de Mérou; mais Cazem-Beg, frère d'Ali, qui se trouvait avec eux, envoya à leur

poursuite un corps de cavalerie qui les atteignit à neuf lieues de là, et ramena les deux derniers. Nasralla ne fut pris qu'aux environs de Mérou par quelques soldats de la garnison; il fut reconduit à Kélat sous bonne escorte.

Arrivé au camp, Ali récompensa les meurtriers de son oncle, qui avaient, disait-il, délivré la Perse du plus exécrable des tyrans; il répandit quelqu'argent dans l'armée, la passa en revue, et prit avec elle la route de Mesched.

On ne connaissait point encore dans le public les projets d'Ali: ceux-là même qui avaient applaudi à l'assassinat de Nadir, espéraient que la couronne passerait sur la tête de Nasralla-Mirza, auquel elle appartenait de droit depuis que son frère aîné, Riza-Kouli-Mirza, avait perdu la vue.

Nasralla était estimé dans l'armée, et regardé par toute la nation comme un prince doué de très-grandes qualités; il avait toujours montré du courage, soit qu'il combattît sous les yeux de son père, soit qu'il eût à réprimer quelque tribu rebelle. Sa campagne contre les Turcs l'avait fait regarder comme un des plus habiles généraux: sa douceur, sa bonté, son désintéressement, lui avaient mérité l'affection de tous ses compagnons d'armes: sa conduite privée donnait une très-

bonne idée de sa moralité ; tous les Persans ne pouvaient donc que se féliciter de le voir succéder à son père.

Mais ce n'était pas pour lui qu'Ali s'était rendu coupable d'un crime ; ce n'était pas pour lui qu'il avait trempé ses mains dans le sang de son roi. En se déterminant à être le chef d'une conjuration, Ali avait porté ses vues jusqu'au trône. Il fallait, il est vrai, exterminer toute la famille royale ; il fallait du même coup trancher la tête à tous ceux qui avaient plus de droits que lui. Il ne l'ignorait pas : aussi avait-il pris toutes les mesures qui pouvaient assurer le succès de sa criminelle entreprise.

Riza-Kouli-Mirza, qui était toujours resté à Téhéran depuis qu'il était aveugle, fut massacré par son ordre, ainsi que seize autres princes du sang royal. Nasralla-Mirza et Iman-Kouli-Mirza furent conduits à Mesched, et égorgés sous les yeux mêmes de cet ambitieux. On poussa la barbarie jusqu'à ouvrir le ventre à toutes les femmes de Nadir et des princes, qu'on soupçonna d'être enceintes.

Charokh-Mirza, fils de Riza-Kouli-Mirza, âgé alors de quatorze ans, fut le seul qu'Ali fit épargner ; il se contenta de l'enfermer dans le château de Mesched, faisant publier sa mort comme celle des autres princes. Le dessein

d'Ali était de le faire périr s'il voyait qu'il pût succéder lui-même à Nadir; mais dans le cas que les Persans s'obstinassent à vouloir pour roi un descendant de Chah-Hussein, il se proposait de leur présenter Charokh, se flattant de le leur faire agréer et de régner lui-même au nom de cet enfant.

En même tems qu'Ali ordonnait le massacre des princes, il faisait ouvrir le trésor de Kélat; il en tira d'abord pour une valeur de 7,500,000 tomans, ou à peu près 450,000,000 de francs. Muni de cette somme, il se fit proclamer roi à Mesched, sous le nom d'*Adel-Chah* ou de *roi juste;* et pour justifier ce titre et faire oublier son crime, il fit paraître l'édit suivant, que M. Hanway transcrivit dans le Guilan, et qu'il a publié dans son intéressant ouvrage des révolutions de Perse (1).

Où s'étend le royaume de Dieu, chah et souverain de l'Empire, serviteur d'Ali.

Décret auquel toute la Terre obéit (2).

« Le noble et honorable Scheik-el-Islam,

(1) *The revolutions of Persia*, by Jonas Hanway. Merchant, London, 1754.

(2) C'était l'inscription que portait le sceau royal mis en tête du décret.

» les Hazzi, les Anciens et tous autres su-
» jets, les habitans pauvres et opprimés de
» *Reicht*, *Lahisan*, *Rancoute*, *Keskar*, *Fu-*
» *min*, *Schefta*, *Kugdum* (1) et des lieux qui
» en dépendent, auxquels le Très-Haut a ac-
» cordé d'ineffables miséricordes, qui sont
» assurés de notre incomparable et suprême
» faveur, et illustrés par elle, SAURONT de
» quelle manière la scélératesse d'un monar-
» que barbare a prévalu. Toutes les nations
» et toutes les langues, les grands et les pe-
» tits, les bons et les mauvais sujets de l'Em-
» pire d'Iram n'ont été que trop bien infor-
» més de ses procédés ; leurs cris et leurs la-
» mentations, qui n'ont pas discontinué, ont
» monté jusqu'au ciel. Lorsqu'il arrachait les
» yeux aux habitans, les privait de la vie, et
» mettait à l'encan les enfans et les biens des
» Musulmans, les sept cercles célestes mêmes
» en furent émus de compassion. En un mot,
» les extorsions d'elphs et de crores (2) ont

(1) Chaque gouverneur reçoit une copie du décret, où sont mentionnés les districts et les villes principales de la province.

(2) Contributions mises sur les provinces. Chaque elph vaut cinq mille tomans ou 3,000,000, en évaluant le toman à 60 liv. Dix elphs ou elphats, selon M. Hanway, sont égaux à un crore dans l'Inde.

» fait perdre la vue à une multitude de per-
» sonnes, tandis que cet exécrable monarque
» élevait d'une manière si atroce de hautes
» tours de têtes humaines dans les provinces,
» et se livrait à des actes de cruauté inconnus
» aux siècles passés. Notre suprême majesté
» ordonna enfin au très-illustre savant Mo-
» hammed-Kouli-Khan notre kurchi bas-
» chi (1), d'engager les gardes afchars à sai-
» sir et déplacer le tyran, rendant par-là un
» service infiniment profitable au bonheur
» public, et assurant le repos et la tranquil-
» lité de la nation. Mohammed-Kouli-Khan
» ne refusa pas d'obéir. Toutes les personnes
» de distinction et toute l'armée qui entou-
» rait notre victorieux et magnifique étrier,
» avaient à cœur d'extirper les violences et
» les oppressions si profondément enracinées
» de ce roi tyrannique. En conséquence, nous
» partîmes de Férag et de Hérat à la tête de
» nos troupes, et vînmes en hâte pour exé-
» cuter ce dessein ; mais à notre arrivée sur
» les bords de Terbedshan, nous apprîmes
» que les gardes afchars avaient déjà saisi le
» tyran. Dans le même moment il survint une
» querelle entr'eux et les Tartares, et pour

(1) Capitaine des gardes.

» l'appaiser

» l'appaiser il n'y eut pas d'autre moyen que » de donner au tyran la récompense de ses » actions.

» Le fort de Kélat, que le feu roi avait tra- » vaillé pendant plusieurs années à rendre » imprenable, a, graces au Très-Haut, été » mis en un jour sous notre puissance par Se- » grab-Beg, que nous y avons envoyé dans » cette intention.

» Aussitôt que ces heureuses nouvelles fu- » rent parvenues à nos oreilles, nous mar- » châmes vers la sainte cité de Mesched, où » tous les ministres, les officiers-généraux et » les personnes de distinction qui étaient pré- » sentes, pressèrent d'une voix unanime no- » tre majesté de prendre les rênes du gouver- » nement de l'Empire, pour rétablir les mai- » sons détruites et réparer les désastres de la » Perse; ils présentèrent comme leur inter- » cesseur le très-saint personnage qui est en- » terré dans cette ville (1), et ne voulurent » pas se désister de leurs importunités.

» Quand nous considérâmes l'état déplora- » ble où étaient réduits les Persans depuis » plusieurs années, obligés, non-seulement de » livrer tous leurs biens, leurs personnes et

(1) L'iman Riza.

» leurs familles pour être massacrées, nous » avons cru nécessaire de manifester notre » souveraine protection aux opprimés, pour » appaiser la colère du ciel, contenter les créa- » tures de Dieu et obtenir l'amour du peuple. » Il nous a donc plu gracieusement d'ordon- » ner, et par ces présentes nous ordonnons » que les contributions en argent imposées » sur nos sujets et les étrangers cessent à l'a- » venir et soient annullées. Nous déchargeons » pareillement les collecteurs qui sont dans » nos provinces, et vous les enverrez à notre » cour; mais quant à l'argent et aux effets » appartenans à la couronne, et qui ont déjà » été recueillis, il en sera rendu compte. Tous » les autres revenus pour cette année, comme » aussi toutes les impositions pour les années » suivantes, nous les remettons très-gracieu- » sement, afin que les sujets d'Islam et de » toute autre religion, qui depuis quelques » années ont été en butte à toutes sortes de » tortures et d'oppressions, puissent jouir » d'une sûreté et d'une tranquillité non inter- » rompues, et adressent leurs prières au Très- » Haut pour notre bonheur.

» Quant à ce qui concerne l'entretien des » postes aux chevaux, ceux à qui cet emploi » appartient, s'en acquitteront d'une manière

» convenable, et désormais on entretiendra à » chaque relais un nombre double de che- » vaux, ainsi qu'il a été ordonné dernière- » ment. L'argent pour leur entretien sera pris » dans le trésor de la province, et, en cas d'in- » suffisance, sur la représentation qui nous en » sera faite, nous y suppléerons par d'autres » fonds.

» Pour arrêter les comptes de cette année, » deux ou trois écrivains et calentars seront » envoyés à notre sublime cour. Quant aux » biens qui, sous le dernier règne, ont été » ravis à un grand nombre de nos sujets et » autres, nous ordonnerons qu'il en soit fait » un examen, et qu'il nous en soit envoyé un » compte circonstancié; et afin que chacun » puisse avoir satisfaction sur ce point, nous » désignerons sans délai une personne capa- » ble de le mettre à exécution.

» Donné dans le mois de Dschemadielsam » 1160. »

Les partisans du nouveau roi ne manquèrent pas en même tems de faire circuler dans le public le bruit qu'Ali et les chefs de l'armée ne s'étaient portés à faire mourir le roi, que parce qu'il méditait de faire égorger par les Afghans et les Tartares ouzbeqs tous les Persans. La famille royale ne pouvait que mar-

cher sur les traces de Nadir; elle était de la secte des Sunnis, ennemie des Persans; elle méritait la mort sous ces deux rapports. Ali, suivant eux, ne montait sur le trône que pour rendre le peuple heureux, que pour lui faire oublier tous les maux qu'il avait soufferts sous le règne de son prédécesseur.

Dans les premiers jours qui suivirent son couronnement, Adel-Chah fit distribuer de fortes sommes aux soldats : il fit de magnifiques présens à tous les chefs de l'armée; il répandit l'or à pleines mains dans les provinces; il fit en un mot tout ce qui dépendait de lui pour s'attacher, par des libéralités, les grands de l'Empire, les chefs de la religion, le peuple et l'armée.

Il permit à un grand nombre de familles de l'Irak et de l'Aderbidjan, ainsi qu'aux Bakhtiaris que Nadir avait transplantés dans le Khorassan, de retourner dans leurs pays respectifs; il leur accorda même les secours dont ils avaient besoin, tant pour faire leur voyage, que pour reprendre leurs travaux.

Les premières sommes qu'il avait tirées de Kélat ne suffisant pas aux dépenses qu'il faisait, il y puisa de nouveau; il fit même transporter à Mesched une grande partie des richesses que Nadir avait enfermées dans ce château.

L'argent n'avait jamais été si abondant qu'il le fut alors, et jamais les caravanes n'avaient été si nombreuses. Pendant les dernières années du règne de Nadir, tout ce qui restait de précieux avait été enfoui : les travaux avaient été suspendus ; les boutiques avaient été fermées ; les champs étaient restés en friche ; les villes étaient déjà désertes ; mais la tranquillité qui avait succédé tout à coup à trente années d'agitation, sembla donner aux Persans une nouvelle vie : la sûreté dont ils se flattèrent de jouir sous celui qui n'avait plus intérêt de répandre du sang, et l'espoir de réparer les dommages que les propriétés avaient soufferts, tout les porta à se livrer au travail avec une ardeur, avec un courage qui auraient assuré bientôt leur bonheur si cet état avait duré.

Pendant plusieurs mois, la conduite d'Adel ne se démentit pas ; il fit tout ce qu'il jugea le plus propre à soutenir cette confiance ; il veilla à la sûreté des chemins ; il protégea les caravanes ; il voulut surtout qu'on rappelât dans le royaume, par tous les moyens possibles, ce grand nombre d'Arméniens et de Banians qui s'en étaient éloignés. Obligé de rester dans le Khorassan jusqu'à ce qu'il eût mis en sûreté les richesses que son prédécesseur avait enlevées aux Indiens, il envoya son frère Ibra-

him à Ispahan en qualité de gouverneur, et lui donna douze mille hommes de troupes, afin de le mettre en état de maintenir la tranquillité dans le midi. Mir-Aslan-Khan, un des généraux de Nadir, qui se trouvait dans le Khorassan avec trente mille hommes, fut nommé gouverneur de Tauris, et chargé de contenir les Lezguis et les Géorgiens, ainsi que tous les khans de cette partie de la Perse.

Et afin que la paix, qui venait d'être faite avec les Turcs, ne fût pas troublée par les événemens qui venaient de se passer, Adel-Chah envoya un ambassadeur à la Porte ottomane pour lui témoigner le desir qu'il avait de vivre en bonne intelligence avec elle; il ratifiait dans tous ses points le traité que son prédécesseur avait signé peu de tems avant sa mort.

Il montra à l'égard de la Russie le même desir de vivre en paix. L'ambassadeur de cette puissance, qui se trouvait à Reicht lorsque Nadir fut tué, s'étant embarqué promptement pour Astracan, où il allait attendre de nouvelles instructions de sa cour, Adel-Chah lui fit écrire une lettre extrêmement gracieuse pour l'engager à se rendre le plus promptement possible auprès de lui.

Cependant la disette commençant à se faire

sentir à Mesched, tant à cause du nombre des gens de guerre et d'étrangers qui s'y trouvaient, que parce que cette ville avait été pillée et ravagée par Nadir quelques mois avant sa mort, Adel-Chah fit demander du blé aux Curdes de Deroun et de Kotchan, promettant de le leur payer comptant au prix qu'il se vendait dans les principales villes. Ils en avaient fait une grande provision, qu'ils avaient enfermée dans Kotchan lorsque Nadir les menaçait de toute sa colère; mais, soit mauvaise volonté de leur part, soit crainte qu'Adel-Chah ne fût tenté de venir les combattre sur leurs montagnes lorsqu'ils se seraient défaits de leurs provisions, ils refusèrent leurs grains, sous le prétexte qu'ils en avaient besoin pour eux-mêmes. Adel-Chah résolut alors d'aller leur enlever de force ce qu'ils n'avaient pas voulu lui céder de bonne volonté: il vint assiéger Kotchan, que les Curdes défendirent quelque tems avec courage; mais à la fin, l'artillerie d'Adel ayant fait brêche de toutes parts, la ville fut emportée d'assaut, et la garnison passée au fil de l'épée. Tous les grains qui se trouvaient dans la place furent enlevés, et l'abondance revint à Mesched.

Au retour de cette expédition, qui ne dura guère plus d'un mois, Adel ayant appris que

Mohammed-Kouli-Khan son kurchi baschi (1) avait ourdi contre lui une conspiration, il le fit arrêter, lui fit arracher les yeux, et le livra aux femmes de Nadir, qui le demandaient pour venger la mort de ce monarque. Mohammed-Kouli ne parut pas plus tôt dans le harem, les mains liées derrière le dos, que toutes les femmes vinrent à lui avec les instrumens qui tombèrent sous leurs mains, et le percèrent de mille coups.

Cette conspiration, dans laquelle quelques seigneurs étaient entrés, avait pour motif la confiance aveugle et les pouvoirs étendus que le roi accordait à un jeune Géorgien nommé Zohrab, qui n'avait d'autres titres pour les obtenir, que celui d'être le frère de l'esclave favorite. Adel-Chah, amoureux de la sœur, avait élevé tout à coup cet affranchi au grade de général d'armée; il l'avait fait khan, et lui avait confié toutes les affaires de l'État, sous la direction d'un ministre nommé *Husn-Ali-Khan*.

Ce fut à peu près dans le même tems que les Curdes du Loristan, commandés par Ali-Merdan, demandèrent plusieurs fois, et avec instance, la permission d'aller passer l'hiver

(1) Le principal acteur de l'assassinat de Nadir-Chah.

dans leur province, s'engageant de rejoindre les drapeaux au retour de la belle saison. Adel-Chah, qui ne voulait pas affaiblir son armée, refusa le congé qu'on lui demandait : ces militaires prirent alors le parti de sortir sans bruit de la ville à l'entrée de la nuit, et de s'éloigner promptement ; ils avaient déjà fait dix lieues lorsqu'on s'apperçut à Mesched de leur fuite. Zohrab-Khan demanda au roi la permission de courir après ces fuyards ; ce qui lui fut accordé. Il sortit précipitamment avec une partie de la garde, et atteignit les Curdes à la fin de la seconde journée.

Ceux-ci, qui s'attendaient à être poursuivis, se serrèrent, firent volte-face, attaquèrent la troupe de Zohrab avant qu'elle se fût ralliée, et la taillèrent en pièces. Zohrab eut le bonheur de s'échapper. Les Curdes continuèrent tranquillement leur route après ce combat, et arrivèrent sans autre accident sur leurs montagnes.

La conspiration de Mohammed-Kouli, la retraite d'Ali-Merdan et quelques murmures qui commençaient déjà à se faire entendre parmi les troupes, ne donnèrent point encore d'inquiétude à Adel. Rassuré par les choix qu'il avait faits et par les précautions qu'il avait prises d'enfermer tous les trésors de

Kélat dans une espèce de citadelle qu'il avait fait construire dans Mesched, il quitta le Khorassan le 7 décembre 1747 pour se rendre à Achraf, palais situé à sept ou huit lieues de Férabat, dans le Mazanderan.

Achraf réunit tout ce que la nature et l'art peuvent former de plus beau. Qu'on se représente un palais magnifique, bâti sous Abbas Ier., sur un terrain légèrement en pente, à deux lieues de la Caspienne, à six lieues de la haute chaîne de montagnes qui sépare le Mazanderan du reste de la Perse; des jardins très-étendus, où la douceur du climat a permis de réunir tous les arbres de l'Europe et la plupart de ceux de l'Inde; des eaux vives et abondantes, distribuées avec une sorte de magie; au nord, un terrain uni, de la plus grande fertilité, qui aboutit à la mer; au midi, une suite de coteaux et de collines qui vont s'unir aux premières montagnes, et qui présentent le plus bel amphithéâtre de verdure, et l'on aura une idée très-imparfaite de ce lieu de délices.

C'est là, c'est dans ce palais qu'Adel-Chah, exempt de toute crainte, libre de tout souci, entouré d'une cour nombreuse, empressée à lui plaire, possesseur d'un harem où l'on avait rassemblé les plus belles femmes de l'Orient,

se livra pendant six mois à toutes les jouissances que son or et sa toute-puissance lui procuraient. Il était bien loin de prévoir que bientôt il serait arraché de ce lieu et précipité dans un abîme de maux.

Ibrahim-Mirza, qui avait été envoyé à Ispahan en qualité de gouverneur, ayant vu que le crime conduit souvent au trône, voulut y parvenir par le même moyen. En partant de Mesched, il avait reçu de fortes sommes de son frère : il s'en servit à Ispahan pour se faire un parti; il s'attacha par des libéralités les Turcomans et les Ouzbeqs qu'il avait auprès de lui; il s'unit en secret avec Mir-Aslan, gouverneur de l'Aderbidjan, homme intrépide, audacieux, dévoré d'ambition, et qui avait alors en main des forces considérables. Husn-Ali-Khan, ministre du roi, se prêta aussi aux vues d'Ibrahim, espérant en tirer parti pour lui-même lorsqu'il en serait tems. Divers autres khans s'unirent également à Ibrahim.

Adel-Chah, informé de ce qui se tramait contre lui, prit d'abord le parti, pour faire rentrer son frère dans le devoir, de lui expédier plusieurs couriers, et de lui écrire les lettres les plus affectueuses : il lui offrait par ces lettres le gouvernement de telle province, de

telle partie de l'Empire qu'il pourrait desirer; il lui permettait de venir puiser autant de fois qu'il le voudrait dans les trésors de Nadir ; il l'invitait à ne pas se prêter aux vues ambitieuses de leurs ennemis communs, et de ne pas présenter le scandale de deux frères s'entr'égorgeant pour une couronne qui ne manque jamais, dans ce cas, de passer sur la tête d'un étranger; il finissait par le conjurer de venir auprès de lui afin de s'entendre, afin de combattre de concert tous ceux qui en voulaient à leur vie ou qui méditaient de leur enlever la souveraine puissance.

Adel-Chah ne se borna pas à ces démonstrations de bienveillance et de bonne amitié ; il envoya son favori Zohrab à Ispahan, avec ordre de faire tout ce qu'il pourrait auprès d'Ibrahim pour le détacher de Mir-Aslan, pour l'engager même à se joindre à un frère qui le chérissait, contre un rebelle qui ne le servait un moment que pour le perdre ensuite ; et dans le cas qu'il ne pût réussir, il devait arrêter ou faire périr Ibrahim et Mohammed-Saleh-Khan son général, et prendre le commandement de la ville et des troupes.

Ibrahim ayant été prévenu de la double mission dont Zohrab était chargé, le reçut avec tous les égards, toutes les prévenances

qu'il devait au favori de son roi : il parut très-étonné des soupçons qu'Adel avait conçus sur son compte ; il se montra très-dévoué aux intérêts de son frère, très-disposé à faire tout ce qu'il lui plairait d'ordonner ; mais il prit en même tems si bien ses mesures, qu'il fit poignarder Zohrab au moment où il s'y attendait le moins. L'ordre dont celui-ci était porteur, et qu'on trouva sur lui, servit d'excuse à Ibrahim auprès de son armée, pour la révolte qu'il méditait, et dont rien encore n'avait transpiré dans le public.

Aussitôt après le meurtre de Zohrab, auquel presque tous les grands applaudirent, Ibrahim envoya un corps de troupes contre Amadan et Kermanchah, dont il crut convenable de s'emparer ; il quitta bientôt lui-même la capitale de la Perse, et il vint se réunir dans l'Aderbidjan aux troupes de Mir-Aslan : celles qui s'étaient portées sur Kermanchah et Amadan, ayant réussi dans leur entreprise, reçurent ordre de venir le joindre.

Adel-Chah n'eut pas plutôt appris la mort de Zohrab et la révolte de son frère, qu'il fit toutes ses dispositions pour marcher contre lui et le combattre. Plein de confiance dans la valeur et la discipline de ses troupes, il était très-empressé d'en venir aux mains.

Quelques-uns de ses généraux lui avaient représenté qu'Ibrahim, privé de ressources pécuniaires, ne pourrait entretenir son armée au-delà de quelques mois ; ils lui avaient dit qu'en temporisant, cette armée se dissoudrait, que les chefs se diviseraient ; qu'il pourrait tomber alors sur chacun d'eux, et les détruire sans éprouver de son côté la moindre perte.

Adel-Chah ne voulut pas suivre les avis qu'on lui donnait : il ignorait la disposition des esprits à son égard ; il se flattait même d'avoir fait oublier par sa conduite la mort des princes ; il voulait finir promptement une guerre qui l'arrachait à toutes les jouissances de son palais, à toutes les douceurs de son harem.

Les deux armées se rencontrèrent entre Casbin et Téhéran : celle d'Ibrahim ne le cédait à l'autre ni en nombre ni en bravoure, et elle avait l'avantage d'être plus dévouée à ses chefs ; celle d'Adel-Chah avait encore sur le cœur, non pas la mort de Nadir, à laquelle elle avait applaudi, mais le massacre de Nasralla-Mirza et de toute la famille royale ; elle n'avait pu pardonner à cet ambitieux de s'être emparé d'un trône auquel il n'était appelé ni par la naissance ni par ses exploits

militaires ; et quoique son gouvernement fût très-doux, quoiqu'il eût en apparence des qualités estimables, l'armée, encore révoltée contre lui, saisit la première occasion qui se présenta pour l'abandonner.

Dès que le signal du combat fut donné, un grand nombre de soldats de l'armée royale désertèrent, et passèrent du côté d'Ibrahim. Par cette défection, la première, devenue plus faible par le nombre, le fut aussi par le courage : le désordre se mit dans tous les rangs ; le découragement s'empara de tous ceux qui restèrent ; ils ne purent résister à l'impétuosité du premier choc ; ils furent en un instant battus et dispersés. Adel crut trouver son salut dans la fuite ; mais il fut pris avec deux jeunes frères qui avaient combattu à ses côtés, et conduit devant Ibrahim, qui lui fit crever les yeux peu de jours après. Cette bataille eut lieu en juin 1748.

La victoire qu'Ibrahim venait de remporter lui donna les moyens d'augmenter son armée : il s'était emparé de toutes les munitions de guerre et de toutes les provisions de bouche que l'ennemi avait laissées sur le champ de bataille ; le trésor du roi était tombé entre ses mains ; les khans, trop faibles pour lui résister, ne pouvaient manquer de se sou-

mettre. Il ne tenait donc qu'à lui de se faire sur le champ déclarer roi à la place d'Adel ; cependant il crut devoir attendre qu'il se fût défait d'Émir-Aslan, dont il avait pénétré les desseins, et de Charokh-Mirza, dont les droits au trône étaient plus légitimes.

Le premier ne tarda pas à être la victime de son ambition : il n'avait pris les armes que pour détruire l'un par l'autre les deux frères, et se mettre à leur place ; il avait espéré que la guerre qu'ils allaient se faire serait longue et terrible, qu'elle affaiblirait également les deux partis, et qu'elle lui fournirait l'occasion de tomber sur Ibrahim lorsqu'Adel serait vaincu. Mais la facilité avec laquelle les deux armées réunies avaient triomphé de celui-ci, et surtout le parti qu'avaient pris les troupes du roi de passer sous les enseignes d'Ibrahim, ne lui permettant pas d'agir alors hostilement, il s'était retiré à Tauris avec la partie de l'armée qu'il avait à ses ordres, et il s'était borné à demander à Ibrahim qu'il lui fît part des trésors de Nadir, en reconnaissance du service qu'il venait de lui rendre. Ibrahim refusa de donner les sommes qui lui étaient demandées. Outré alors de colère, Émir-Aslan se disposa à se faire un État indépendant des provinces qu'il gouvernait,

nait, et à se frayer par-là un chemin au trône de la Perse.

Ibrahim, apprenant ce qui se passait à Tauris, ne perdit pas un moment; il quitta Amadan, où il était venu après son combat contre Adel, et prit la route de l'Aderbidjan. Son ennemi était trop brave pour éviter le combat ou s'enfermer dans une ville; il sortit donc de Tauris aux premières nouvelles de la marche d'Ibrahim, et vint au devant de lui pour le combattre. Les deux armées se trouvèrent en présence dans la plaine de Meragué, et en vinrent bientôt aux mains. Émir-Aslan y fut battu et obligé de prendre la fuite; il fut pris peu de tems après et conduit à Ibrahim, qui lui fit trancher la tête.

Charokh-Mirza était toujours enfermé dans le château de Mesched: le peuple en était instruit, et le demandait à grands cris. Il avait vu avec plaisir qu'Adel fût puni de ses crimes; il avait été bien aise qu'Émir-Aslan eût péri; mais il voulait qu'Ibrahim s'en tînt là, et qu'il plaçât sur le trône celui que la naissance y appelait.

Ibrahim feignit un moment de se rendre au vœu de la nation; il feignit un moment de n'avoir pris les armes contre son frère, que pour rendre la couronne à Charokh. Ce parti

eût été sans doute le plus sage; mais pouvait-il entrer dans la tête de celui qui, pour régner, avait arboré l'étendard de la révolte, et était entré en lice avec des forces inférieures et au risque de perdre la vie?

Ibrahim venait de surmonter les plus grands obstacles qui s'opposaient à sa marche: il était à la tête d'une armée formidable; il ne voyait autour de lui ni rivaux ni concurrens; tous les khans étaient soumis; il avait à sa disposition des sommes considérables. Comment pouvait-il craindre un enfant détenu dans les fers? un enfant qu'il ne tenait qu'à lui de faire disparaître? En feignant de placer Charokh sur le trône de Nadir, a-t-il voulu l'attirer à lui et s'en rendre maître comme avait fait son frère Adel?

Quoi qu'il en soit des desseins secrets d'Ibrahim, aussitôt après la victoire qu'il remporta sur Émir-Aslan, il envoya dans le Khorassan son frère Hussein-Beg et deux autres khans, afin de se concerter avec les seigneurs de la province, faire sortir Charokh de sa prison, et l'inviter à venir dans l'Irak pour prendre le commandement de l'armée, et pour s'y faire reconnaître et proclamer roi par tous les grands de l'Empire.

Les chefs de tribus et les seigneurs qui se

trouvaient dans le Khorassan, se méfiant des intentions d'Ibrahim, lui firent répondre que, puisqu'il paraissait vouloir établir sur le trône le prince qui seul y avait des droits; son installation pouvait se faire dans le Khorassan comme dans l'Irak; ils l'invitaient en conséquence à y donner son consentement, et à permettre qu'elle se fît le plus tôt possible; et, sans attendre sa réponse, tous les seigneurs, agissant d'un commun accord, se portèrent au château dans lequel Charokh était enfermé; ils brisèrent ses fers et lui offrirent la couronne. Charokh, qui craignait une surprise de leur part, ou qui appréhendait que leur offre ne fût pas appuyée du vœu du peuple et de l'armée, refusa d'abord de monter sur un trône auquel sa position ne lui permettait pas, disait-il, de prétendre; mais sur les protestations de fidélité et de dévoûment que les seigneurs lui firent, et sur l'assurance qui lui fut donnée, que la nation entière desirait qu'il succédât à Nadir, il se prêta volontiers à leurs desirs. Il sortit donc en grande pompe du château le 20 septembre 1748, et monta solennellement sur le trône.

Dès que Charokh eut reçu le serment de fidélité de tous les chefs de tribus, de tous les commandans et de tous les officiers publics

du Khorassan, il fit inviter Ibrahim à quitter son armée, à venir auprès de lui afin de se concerter sur les moyens à employer pour rendre la tranquillité à la Perse, et faire rentrer dans le devoir quelques tribus rebelles, ainsi que les Afghans qui se trouvaient encore répandus dans plusieurs provinces.

Trompé dans ses espérances, Ibrahim n'avait plus à balancer : il devait obéir aux ordres de Charokh ou lever encore une fois l'étendard de la révolte; il devait aller à Mesched avec une simple garde, et se soumettre à son roi, ou marcher contre lui avec toute son armée. Ibrahim prit un autre parti; il resta à Tauris, et s'y fit proclamer roi le 17 novembre de la même année.

Il prit ce parti, parce qu'il était déjà le maître de la Perse; parce que, depuis le Mazanderan jusqu'au golfe Persique, toutes les provinces lui étaient soumises, du moins en apparence : il était à la tête d'une armée formidable; il avait encore en son pouvoir une partie des trésors enlevés à Adel; il touchait tous les impôts; il se flatta de soumettre le Khorassan, de se défaire de Charokh, et de conserver par-là une couronne qu'il convoitait depuis la mort de Nadir.

En attendant d'agir contre son ennemi

d'une manière plus hostile, il répandit l'or à pleines mains, à l'exemple de son frère, pour se faire des partisans; il nomma sans discernement, sans choix et sans prudence, à tous les gouvernemens, à tous les emplois, à toutes les places, les hommes qui lui parurent les plus dévoués à sa personne; il tâcha de se faire dans l'armée une réputation de popularité; il protégea avec soin les caravanes; il eut l'attention de ne mettre aucune nouvelle taxe, et il traita en général le peuple avec douceur.

Dès que la saison lui permit de se mettre en campagne, au printems de l'année 1749, il quitta Tauris et prit la route de Téhéran. Arrivé dans cette ville, il envoya à Kom sa famille et son malheureux frère Ali, qu'il gardait toujours prisonnier, et il se rendit dans le Mazanderan. Lorsqu'il fut à Semnan, il fit camper son armée, et se disposa au combat sur la nouvelle que Charokh, accompagné de tous les seigneurs qui l'avaient installé, et à la tête d'une armée considérable, s'avançait pour le combattre.

Les deux armées étaient encore éloignées de plusieurs lieues, que la défection se mit dans celle d'Ibrahim. Plusieurs chefs l'abandonnèrent pour aller se ranger sous les dra

peaux du souverain légitime. Ibrahim, à leurs yeux, n'était qu'un rebelle souillé de crimes. Charokh, par son père Riza, était petit-fils de Nadir-Chah, et par sa mère Fatime, petit-fils de Chah-Hussein. Ses droits au trône ne pouvaient être contestés : on n'avait d'ailleurs à lui reprocher aucun crime, aucune action qui fît craindre un règne malheureux.

Surpris de cette défection, Ibrahim fit tous ses efforts pour l'arrêter; mais il ne put y parvenir : chaque jour son armée diminuait d'une manière effrayante, et au point qu'il ne lui resta que dix ou douze mille Afghans qui jurèrent de lui être fidèles, et de ne jamais l'abandonner.

Avec une armée si affaiblie, il ne jugea pas à propos de hasarder un combat; il se retira donc précipitamment et il prit la route de Kom, où il comptait s'enfermer, et soutenir un siége dans le cas où Charokh l'y viendrait attaquer; mais la garnison, qui avait eu connaissance de la défection de son armée, prit alors le parti de celui qu'elle jugea le plus fort; elle refusa d'ouvrir les portes à Ibrahim et de le recevoir dans ses murs. Celui-ci, qui y avait fait passer sa famille, son harem et tout ce qu'il avait de plus précieux, la fit

assaillir par ses Afghans, la prit au bout de quelques jours, et la livra au pillage.

Ce succès lui permit de renforcer son armée par une partie de la garnison et par quelques troupes qu'il leva à la hâte aux environs. Il n'était plus en état de se mesurer avec Charokh; mais il crut pouvoir surprendre le château de Kélat, et s'en emparer avant qu'on y eût fait passer des secours : il se flattait que, maître de toutes les richesses qui s'y trouvaient encore, il pourrait avoir à ses ordres une armée beaucoup plus forte que celle de son adversaire; il comptait même qu'une partie de celle-ci passerait sous ses drapeaux lorsqu'il aurait de quoi la bien payer.

Cette entreprise ne pouvait réussir : c'était aussi la dernière ressource de l'homme que des imprudences avaient réduit aux abois. Outre que Kélat devait avoir une garnison qui aurait facilement résisté à tous ses efforts, il fallait, pour y parvenir, passer sur le corps d'une armée formidable, peu disposée sans doute à le favoriser. Ibrahim mit la plus grande célérité dans l'exécution de ce qu'il méditait; il ne prit que huit ou dix mille hommes de cavalerie, et fit un grand détour pour éviter son ennemi; mais ces précautions ne purent le sauver. Son armée ayant été rencontrée entre

le Khorassan et le Mazanderan par une partie de celle de Charokh, fut taillée en pièces; lui-même fut pris avec son harem et son bagage, et envoyé à Mesched, afin que Charokh en fît ce qu'il jugerait à propos.

En chemin, la personne à qui ce prisonnier avait été confié, craignant qu'il ne lui échappât, le fit mourir, et ne porta que le cadavre au roi. Ali ou Adel, qui était au nombre des prisonniers, fut condamné, quoiqu'aveugle, à la mort, en expiation des crimes qu'il avait commis. C'est ainsi que périrent ces deux ambitieux, vers la fin de 1749.

Après leur mort, Charokh, âgé alors de seize ans et quelques mois, monta sans opposition sur le trône. Dès cet instant, dans tous les points de l'Empire, on fit la prière publique en son nom, et l'on battit la monnaie à son coin. Tous les gouverneurs de provinces, tous les chefs de tribus, tous les commandans de villes, tous les mollas, s'empressèrent de lui faire des présens et de lui envoyer leur soumission. Du Daghestan et du Khorassan jusqu'au golfe Persique, de Kermanchah et d'Érivan jusqu'aux confins du Ségestan et du Kerman, tout se soumit à ses lois. Balkhe était rentré sous la domination de ses rois, et les provinces situées à la gauche de l'Oxus,

que Nadir avait réunies à la Perse, avaient été rendues sans difficulté au roi de Bokhara.

La Perse, rentrée sous l'autorité du souverain légitime, semblait devoir jouir enfin de ce calme intérieur, de cette sécurité dont elle était privée depuis plus de trente ans; elle ne devait plus craindre surtout que de nouveaux ambitieux vînssent rallumer les torches des guerres civiles.

Charokh, quoique jeune, donnait déjà de grandes espérances. Né dans les camps, élevé au milieu des agitations de la guerre, exposé souvent à tous les dangers des combats, on pouvait croire qu'il saurait défendre son Empire s'il était attaqué : il avait vu tous les maux que produit le pouvoir lorsqu'il n'est retenu par aucun frein : son cœur avait gémi à l'aspect du sang que son aïeul faisait répandre; il avait été indigné de l'injuste traitement exercé envers son père sur de simples soupçons; il avait été témoin des crimes que fait commettre le desir de régner; il avait appris que l'amour des peuples ne s'obtient que par la justice, la grandeur d'ame, l'économie et le meilleur emploi possible des finances; enfin, Adel et Ibrahim venaient de lui offrir un exemple de la faiblesse des rois que le mépris ou la haine accompagne.

Charokh, conduit par un bon cœur, guidé par une tête saine, entouré d'hommes probes et éclairés, ne pouvait manquer d'opérer le bien et d'acquérir l'estime des Persans. A peine arrivé au suprême pouvoir, on le vit faire des réformes dans l'armée, devenues très-nécessaires : il monta sa maison avec le faste qui convenait à un grand roi, mais néanmoins avec toute l'économie qu'exigeaient les pertes considérables que la Perse avait faites; il s'empressa de diminuer les impôts dont le peuple était surchargé, malgré l'édit qu'Adel avait fait paraître; il permit à toutes les tribus qu'on avait transportées d'une contrée dans une autre, de retourner dans leurs foyers; il envoya dans toutes les provinces des gouverneurs que le vœu du peuple y appelait, et dont la conduite jusqu'alors paraissait irréprochable; il s'occupa de la sûreté des chemins; il établit le bon ordre dans les villes; il rappela aux champs ces hommes que les exactions en avaient éloignés; il ne négligea rien, en un mot, pour rendre le peuple heureux.

Cette conduite du roi faisant renaître la confiance parmi le peuple, chacun se livra au travail : les arts reprirent bientôt leur première activité; l'agriculture fit quelques efforts pour réparer les canaux d'arrosement que la

négligence et la misère avaient laissé obstruer. La plupart des négocians que le règne sanglant de Nadir avait éloignés, revinrent dans leur patrie, et se livrèrent, comme autrefois, à des spéculations de commerce : les marchandises de l'Inde reprirent leur route ordinaire, et les caravanes se succédèrent sans interruption.

Mais tandis que les Persans cherchaient à réparer tous les maux de leur patrie sous un gouvernement juste, modéré et protecteur, un génie malfaisant travaillait en secret à les plonger de nouveau dans toutes les horreurs des guerres intestines. Ce malheureux Empire allait de nouveau être livré à l'ambition des hommes les plus pervers.

Mirza-Seid-Mohammed, fils de Mirza-Daoud, et petit-fils, par sa mère, de Chah-Suleyman, nommé gouverneur du Khorassan sous Nadir-Chah, et l'un des principaux officiers de l'armée sous Adel et sous Ibrahim, se flattant d'avoir encore plus de droits au trône que Charokh, qui était issu par sa mère de Chah-Hussein, fils de Chah-Suleyman, travailla en secret à se faire un parti dans Mesched; il y parvint en appelant le fanatisme à son secours, en faisant répandre adroitement dans le public, que Charokh était, comme son

père et son aïeul, de la religion des Sunnis, et qu'il se disposait à forcer tous les Persans à suivre son exemple.

Mirza-Daoud avait été scheik de la mosquée d'Iman-Riza, où les Persans se rendent en pélérinage une fois en leur vie. Des mœurs simples, un zèle ardent pour la religion, et une réputation de sagesse et de savoir, avaient fixé sur lui les regards de Chah-Hussein, et l'avaient engagé à lui donner en mariage une de ses sœurs.

Celui qui avait succédé à Mirza-Daoud était un homme adroit, souple, ambitieux, qui jouissait dans Mesched d'une réputation de sagesse et de piété, et qui profita de tout l'ascendant qu'il avait sur le peuple pour favoriser Seid-Mohammed dans son entreprise; il espérait par ce moyen parvenir à la première dignité religieuse de l'Empire, et obtenir pour son fils le gouvernement d'une province.

Les Persans tiennent si fort à leur croyance, que Nadir, malgré tout son pouvoir et toute son obstination, n'avait pu venir à bout de faire disparaître cette légère nuance d'opinion religieuse qui existe entre les Chiis et les Sunnis. La seule crainte de voir reparaître les ordres extrêmement sévères qu'il avait don-

nés à cet égard, fit plus d'effet sur ces hommes, ignorans et entêtés, que n'aurait peut-être produit sur eux une conduite tout-à-fait tyrannique, mais par laquelle la religion eût été respectée.

Au moyen de ces bruits, l'agitation des esprits fut bientôt telle à Mesched et dans les environs, que Mirza-Seid-Mohammed se vit à la tête d'un rassemblement considérable, avec lequel il se hâta de sortir de la ville.

Les ministres du roi avaient dû être instruits des propos séditieux que tenaient les religieux de Mesched : ils avaient dû appercevoir la fermentation qu'il y avait parmi le peuple ; ils avaient dû pénétrer les desseins de Mirza-Seid-Mohammed, et pourtant ils n'avaient donné aucun ordre pour le faire arrêter ; ils n'avaient fait aucun effort pour détromper le peuple ; ils avaient négligé de punir les séditieux mollas. Lorsque la révolte eut éclaté, soit qu'il y eût trahison de leur part ou seulement ineptie, ils empêchèrent que Charokh montât à cheval et se mît à la tête de sa garde pour dissiper ou combattre cette troupe de fanatiques. Sous prétexte que le rassemblement était déjà trop nombreux pour l'attaquer avec une poignée d'hommes, ils insistèrent fortement pour qu'on rassemblât l'armée entière.

Une partie des troupes, sous les ordres de Youssef-Ali-Khan, gelaïr, avait été envoyée au secours d'Hérat, qui était attaquée par les Afghans; l'autre, commandée par Mir-Alim-Khan et par Djaffar-Khan, était répandue dans la province. Charokh envoya un courier à Youssef pour le prévenir de ce qui se passait; il en envoya un autre à Mir-Alim et à Djaffar, portant l'ordre de se réunir et de venir le joindre.

Mirza-Seid-Mohammed était venu camper à quelques journées de Mesched; il n'avait pas jugé prudent d'aller s'enfermer dans une ville ou dans une forteresse. Bloqué comme il pouvait l'être, il n'aurait pu faire un appel à tous ceux qui voulaient défendre la religion, et il aurait paralysé le zèle des mollas, des scheiks, des imans, sur lequel il comptait.

Le parti que prit Charokh de rassembler ses forces, donna au rebelle le tems d'organiser les siennes; elles augmentaient tous les jours, tandis que celles du roi diminuaient dans les mêmes proportions. Mir-Alim-Khan et Djaffar-Khan, jaloux du crédit que Youssef avait à la cour, favorisaient sous main Mirza-Seid-Mohammed : ils ne trahissaient pas ouvertement le roi, mais ils retardèrent sous divers

prétexter sa vengeance ; ils donnèrent le tems au premier de se fortifier ; ils ne firent pas, pour empêcher la désertion, tout ce qu'ils auraient pu faire.

Lorsque Charokh eut été joint par ses deux généraux, il ne perdit pas un moment ; il marcha vers les révoltés. Son armée, plus nombreuse, plus aguerrie que celle de Seid-Mohammed, lui faisait espérer le succès le plus complet ; il ignorait qu'elle allait combattre pour un chef qu'elle n'aimait plus, et que l'autre allait défendre ce qu'elle avait de plus cher. Charokh, jeune, bouillant, présomptueux, n'avait pas encore acquis assez d'expérience, et son adversaire avait vieilli dans les combats. Le premier était brave ; mais le second joignait l'habileté à la bravoure. Les généraux de Charokh auraient pu sans doute le faire triompher ; mais ils souhaitaient de le voir descendre du trône pour y monter eux-mêmes si l'occasion leur était favorable, ou pour obtenir du moins toutes les faveurs du nouveau roi.

Impatient d'en venir aux mains, Charokh ne chercha qu'à atteindre l'ennemi : celui-ci parvint facilement à l'éviter, et prit si bien ses mesures, il sut si bien combiner ses marches et se ménager au loin des intelligences,

que l'armée royale manqua de vivres et se débanda en partie. Seid-Mohammed, profitant de ce désordre, l'attaqua, la mit en déroute, fit le roi prisonnier, ordonna sur-le-champ qu'on lui crevât les yeux; et, sans perdre de tems, sans consulter les chefs des tribus, sans faire part de ses projets aux gouverneurs des villes et des provinces, sans avoir rien fait encore pour capter l'opinion publique, aidé seulement de quelques religieux et d'une troupe de fanatiques, il vint se faire proclamer roi à Mesched, sous le nom de *Suleyman*.

Youssef-Ali, qui n'avait pas regardé d'abord comme bien dangereuse la révolte de cet ambitieux, qui avait vu d'ailleurs autour de Charokh plus de troupes qu'il n'en fallait pour punir un coupable et faire rentrer dans le devoir les habitans d'une ville, était resté aux environs d'Hérat, où sa présence était très-nécessaire; mais lorsqu'il fut instruit de la défaite de Charokh et de l'élévation de Mohammed au trône, il se mit aussitôt en marche pour l'en précipiter. Chemin faisant, il écrivit à Mir-Alim et à Djaffar, qui se trouvaient toujours à la tête de leurs troupes, pour les inviter à venir le joindre et à combattre de concert leur ennemi commun. Ces deux

deux généraux, qui voulaient sans doute prolonger les troubles de leur patrie afin d'en profiter, ne se rendirent point à cette invitation, sous prétexte que les troupes qu'ils commandaient, refusaient de combattre celles du nouveau roi.

Youssef n'avait avec lui que dix mille cavaliers turcomans, et trois ou quatre mille hommes de la garde à cheval de Charokh, qui étaient venus le joindre. Seid-Mohammed avait rassemblé dix ou douze mille cavaliers et autant de fantassins autour de Mesched, et avait attendu de pied ferme son ennemi.

Les deux armées, également impatientes d'en venir aux mains, ne furent pas plus tôt en présence l'une de l'autre, que le signal du combat fut donné. Youssef-Ali avait ordonné à ses troupes d'attaquer toutes à la fois et sur tous les points tandis qu'il tomberait sur le centre, où il jugeait que se trouvait Seid-Mohammed. Ses ordres furent bien exécutés : les Turcomans, plus aguerris, plus exercés et mieux montés que leurs ennemis, fondirent sur eux avec tant d'impétuosité, que rien ne résista à ce premier choc. L'armée du rebelle céda de toutes parts, et fut en un instant dans une déroute complète. Seid-Mohammed fit en vain des efforts pour la rallier ; il ne

put y parvenir. Youssef l'atteignit, lui fit mettre bas les armes, et ordonna qu'il eût à son tour les yeux crevés; mais comme ce châtiment ne pouvait expier le crime de s'être révolté contre son souverain et de l'avoir privé de la vue, il fut condamné, peu de jours après, à avoir la tête tranchée avec deux de ses fils, qu'on avait pris en combattant à ses côtés.

FIN DU TOME V.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *Départ de Bagdad. Portes médiennes. Mont Zagros. Arrivée à Kermanchah. Description de cette ville et du monument de Tak-Bostan.* . . Page 1

CHAP. II. *Départ de Kermanchah. Caravanserai de Sheher-Nou. Description du monument de Bissoutoun. Khengaver. Ruine d'un ancien temple. Arrivée à Amadan. Description de cette ville. Course au mont Elvind.* 33

CHAP. III. *Départ d'Amadan. Villages détruits sur la route. Arrivée à Téhéran. Séjour. Difficulté d'obtenir une maison. Conduite d'un juge. Visite au gouverneur. Résolution d'aller s'établir à la campagne. Description de Téhéran.* 61

CHAP. IV. *Entrevue avec le gouverneur. Départ pour Tegrich. Description de ce village. Réflexions sur la médecine des Persans. Mœurs des habitans.* 95

CHAP. V. *Course au mont Albours. Retour à Téhéran. Arrivée du roi. Audiences du*

premier ministre. Conduite de Méhémet. Réflexion à ce sujet. 125

CHAP. VI. *Départ de Téhéran. Ruines de Kom. Séjour à Cachan. Scorpion de cette ville. Arrivée à Ispahan. Description de cette ville et des environs. Productions; température.* 159

CHAP. VII. *Topographie de la Perse. Élévation du sol, cause du froid l'hiver. Défaut de bois, privation de fleuves et de rivières, cause de la sécheresse de l'air et de la chaleur excessive l'été. Terres imprégnées de sel marin. Des contrées situées entre la Mer-Noire et la mer Caspienne. Du Guilan et du Mazanderan.* 200

CHAP. VIII. *Mer Caspienne; son étendue : elle communiquait autrefois avec la Mer-Noire. Preuves que les eaux de celle-ci n'ont pas baissé comme celles de l'autre. Cause de leur séparation. La Caspienne ne communique point par des canaux souterrains avec la mer des Indes.* 227

CHAP. IX. *Parallèle des Turcs et des Persans. Mœurs et usages de ces peuples. Ameublement; parure; vêtement des hommes et des femmes. Armes. Chevaux. Barbe. Tabac à fumer. Café. Opium. Pain. Riz et autres alimens.* 251

CHAP. X. *Sciences, arts et commerce des Persans. Productions du sol. État militaire. Marine.* 290

CHAP. XI. *État de la Perse avant et sous le règne de Chah-Hussein : il est détrôné par les Afghans. Conduite de Chah-Tahmas, de Mahmoud et d'Écheref. Tahmas-Kouli-Khan paraît sur la scène, obtient des succès, replace Chah-Tahmas sur le trône, le dépose, y met son fils, se fait proclamer roi sous le nom de Nadir.* 349

CHAP. XII. *Nadir-Chah veut changer la religion des Persans : il va dans l'Inde ; il s'empare de Delhi ; il en rapporte des richesses immenses ; il fait la guerre aux Turcomans, aux Ouzbeqs, aux Lezguis ; il mécontente le peuple par des impôts, par des levées d'hommes ; il fait la guerre aux Turcs sans succès ; il commet des cruautés ; il est assassiné.* 391

CHAP. XIII. *Règne d'Adel-Chah. Ibrahim son frère lui fait la guerre et s'empare du trône : il est tué. Règne de Charokh. Mirza-Seid-Mohammed le prive de la vue. Interrègne. La Perse est de nouveau agitée.* 443

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU TOME CINQUIÈME.

Page 3, *ligne* 12, majeurs, *lisez :* Majeurs.

Page 20, *ligne* 2, *effacez :* parmi elles.

Page 29, *ligne* 7, chassant des éléphans, *lisez :* chassant sur des éléphans.

Page 30, *lignes* 19 et 20, elles représent, *lisez :* elles représentent.

Page 41, *ligne* 20, du Kermanchah, *lisez :* de Kermanchah.

Page 58, *ligne* 19, eurent passé, *lisez :* furent passées.

Page 60, *ligne* 9, en aucune part, *lisez :* nulle part.

Page 142, *ligne première*, attentât, *lisez :* n'attentât.

Page 155, *ligne* 15, est dévoué, *lisez :* lui est dévoué.

Page 167, *ligne* 2, dans, *lisez :* en.

Page 204, *lignes* 23 *et* 24, le parallèle, *lisez :* la parallèle.

Page 207, *ligne* 27, très-foids, *lisez :* très-froids.

Page 236, *ligne dernière*, rechercher, *lisez :* chercher.

Page 309, *ligne* 9, sceau, *lisez :* seau.

Page 338, *ligne* 8, Laurestan, *lisez :* Laaresfan.

Page 348, *ligne* 8, Terek, *lisez :* Terki.

Pages 380 *et* 381, dans les notes, Nader, *lisez :* Nadir.

Page 400, *ligne* 11, umméras, *lisez :* Uméras.

Page 428, *ligne* 7, à ces, *lisez :* par ces.

Page 459, *ligne* 14, Mir, *lisez :* Émir.

Page 460, *ligne* 18, Mir, *lisez :* Émir.

Page 468, *ligne dernière*, en attendant d'agir, *lisez :* en attendant qu'il pût agir.